

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

N. 3.

Belles Lettres 12^e

Bibliothec. Sub N. 39.

LES
EPISTRES
DE
SENEQUE,
SECONDE PARTIE.



Imprimées à Lyon & se vendent

A PARIS,
Au Palais, par la Compagnie des
Libraires associez au Privilege.

M. DC. LXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

0 2 4

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**

+

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

1 2 3 4 5 6 7 8 9 0
1 2 3 4 5 6 7 8 9 0
1 2 3 4 5 6 7 8 9 0
1 2 3 4 5 6 7 8 9 0



LES
EPISTRES
DE
SENEQUE.

EPISTRE LXXXIV.
ARGUMENT.

1. *Comment il faut profiter de la lecture.*
II. *Fuir la Cour, & les biens de Fortune.*

LE me fais ordinairement promener en vne chaire, & par cette agiration ie prens plaisir d'exciter aucunement ma paresse. Je trouue que ma santé en est meilleure, & que mes estudes n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection que j'ay pour les lettres m'a fait negliger mon corps, & m'a rendu si pesant, que pour m'exercer j'ay be-

4 LES EPISTRES

soin du ministère d'autrui. Quant à mes études, ie vous diray comment elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse pas de lire, estimant que ie n'ay rien de plus nécessaire que la lecture; Premièrement pour ne me confier pas trop sur ma suffisance; secondement pour apres auoir veu les inuentions des autres, en faire mon jugement, & inuenter aussi quelque chose de mon costé. Cela donne de la nourriture à l'esprit & le rafraichit, non pas pourtant sans estude, de cette lassitude que l'estude luy peut apporter. Nous nous gasterions, si nous voulions ou tousiours escrire, ou tousiours lire. L'vn nous importunerait & nous épuiserait de matiere; l'autre nous affoiblirait l'esprit, & le dissoudrait. Le meilleur est de temperer l'vn par l'autre, en sorte que l'escriure fasse vn corps de cette diuersité, que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous deuous faire comme les mouches à miel, qui volent de costé & d'autre pour choisir les fleurs qui leur sont propres, & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté. Toutesfois on ne demeure pas bien d'accord, si elles tirent des fleurs vn certain suc, qui est miel aussi-tost qu'il en est séparé, ou si par leur composition, & par la propriété de leur haleine, elles conuertissent ce qu'elles ont recueilly en cette

DE SENEQUE.

faueur. Car il y en a quelques-vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir; & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'aux Indes il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se conerée d'une humeur douce & onctueuse que les cannes mesmes produisent; & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu, mais non pas si apparente, & que ces petits animaux que la nature a destinés pour cela, ont la propriété de le recueillir. Les autres ont opinion qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur disposition leur faire prendre cette qualité, non sans quelque espee de leuain, qui leur ayde à confondre & à incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser pas emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous aurons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mieux conseruer par cette distinction; & cela fait, avecque le soin que nous y apporterons, confondre tellement toutes ces saueurs en vne seule, qu'encore qu'on s'apperçoie que la matiere soit d'une autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est vn artifice que la Nature fait

6 LES EPISTRES

en nos corps, sans que nous y contribuyons rien du nostre. Tandis que nous auons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'est autre chose qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang, & nostre force, aussi-tost qu'elle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa premiere forme, il sera tousiours à ceux chez qui nous l'aurons puisé, mais digerons-le, & le bailions à nostre entendement, plustost qu'à nostre memoire, pour nous le représenter quand nous en aurons besoin. Approuuons-le à bon escient, rendons-le nostre, & faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cachons l'ayde que nous en auons eüe, tellement qu'on ne l'apperçoie point, & ne faisons paroistre que ce qui sera du nostre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous admirons particulièrement, nous en auons tiré quelque conformité, qui se manifeste en nos ouurages, faisons que ce soit vne ressemblance de fils, & non de pourtrait. Un pourtrait est vne chose morte; Et quoy donc? on ne sçaura pas de qui j'imiteray le langage, ny de qui ie prendray les sentences & la façon

d'argumenter? Le tiens mesme qu'il y a si bien moyen de déguiser les choses, qu'on ne sçaura pas si c'est d'un grand homme que ie le prends, ou de quelqu'autre de moindre merite. Car comme il prend quelque chose des vns ou des autres, il ne leur imprime pas sa marque, afin de les faire rapporter à cette vrité. Ne voyez-vous pas de combien de voix on compose vne Musique, & toutesfois elles n'ont toutes ensemble qu'un son. L'une est haute, l'autre basse, l'autre moyenne; les femmes y entrent comme les hommes; on y meste mesme des flustes; & cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble, il n'y en a pas vne qui se puisse remarquer à part. Quand ie parle de la Musique, j'entends de celle qui fut conuë des anciens Philosophes. Il ne se fait aujourd'huy combat de Gladiateurs, où il n'y ait plus de chantres à sonner la charge, qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trompettes ont enuironné le bas du theatre, & qu'en haut, la gallerie est pleine de ioueurs de flustes & de toutes sortes d'instrumens, de toutes ces discordances il se fait vn seul accord. Ie veux qu'il en soit de mesme de nostre esprit, qu'il amasse beaucoup de sciences, beaucoup de preceptes, beaucoup d'exem-

8 LES EPISTRES

plus de tous les siècles passez, mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

II. Demandez-vous comment cela se pourra faire ? Si nous demeurons continuellement bandez & resolus à ne rien faire que par le conseil de la Raison. Elle vous dira, si vous la voulez croire, laissez ces vanitez, qui font courre le monde apres elles; laissez ces richesses, qui tiennent leurs possesseurs en apprehension perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité; laissez ces voluptez du corps & de l'esprit, qui ne font qu'énerver l'un & l'autre; laissez l'Ambition, comme vne chose bouffie, vaine, vaineuse, sans bornes, & aussi en inquietude d'estre suivie que precedée, & par ce moyen gennée de deux enuies qui la pressent, l'une derriere, & l'autre deuant. Vous pouuez juger combien vn homme est miserable, qui est enuieux & enuié. Vous voyez ces maisons des Grands où la presse de ceux qui vont à leur leuër est si grande, qu'il se faut quereller à la porte, & où vous n'entrez point qu'avec beaucoup d'affronts, mais ce n'est rien au regard de ceux que vous receuez, quand vous estes dedans. Laissez-moy tous ces escaliers, & ces vestibules si magnifiquement suspendus, vous courrez fortune de vous y rompre le col; prenez plustost vostre che-

DE SENEQUE.

min vers la Sagesse. C'est là que vous aurez des biens qui véritablement seront grands, & dont la possession ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si releuées, n'ont point du tout de hauteur, qu'en les regardant auprès de celles qui sont les plus viles & les plus abjectes, & toutesfois on n'y monte que par des auenuës bien roides & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'espines; mais si vous voulez monter à ce sommet, d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre; & de la Fortune mesme au dessous de vous, vous n'avez à passer qu'une campagne rase, & le chemin le plus aisé que vous scauriez desirer.

EPISTRE LXXXV.

ARGUMENT.

- I. *Le Sage est exempt de passion.*
- II. *Les Vices & les passions n'ont point de temperament.*
- III. *Il n'y a point de felicité imparfaite.*
- IV. *La qualité & non la grandeur, rend la vie heureuse.*

V. *Le Sage ne craint point les dangers,
mais les évite.*

VI. *Qu'est-ce que Mal ?*

VII. *Les aduersitez ne troublent point
le Sage.*

AV discours que ie vous faisois dernièrement, Qu'il suffisoit de la Vertu, pour rendre vne felicité parfaite, j'auois eueur de vous donner trop de besongne; & m'estois contenté de vous faire voir quelque échantillon de ce que les Stoïques en disent. Mais j'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile; & maintenant que vous desirez que ie vous ramasse toutes leurs raisons, & tout ce qu'on a depuis inuenté sur leur tradition, il faut que ie vous fasse vn liure plustost qu'vne lettre. Ie vous proteste, comme j'ay desia fait plusieurs fois, que ie ne me plais point en cette façon d'argumenter. Ie rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes, armez seulement d'vne aleine. Qui est prudent est temperant; qui est temperant est constant; qui est constant est imperturbable; qui est imperturbable, est sans tristesse; qui est sans tristesse, est heureux; Il s'ensuit donc que qui est prudent est heureux, & que la Prudence est suffisante à l'acquisition de la Beatitude de la vie.

DE SENEQUE. II

I. La response que font à cela quelques Peripateticiens , est que quand on dit qu'un homme est imperturbable , qu'il est constant , qu'il est sans tristesse , il ne s'entend pas que celui qu'on appelle imperturbable , n'ait iamais de perturbation , mais qu'il en a peu , & que celles qu'il a , sont moderées. Tout de mesme , quand on dit qu'un homme est sans tristesse , ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquesfois attrister ; mais il n'y est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse estre exempt de tristesse , c'est nier qu'il ait la nature d'un homme ; & que certainement le Sage ne souffre pas que les ennuis le surmontent , mais qu'il ne scauroit empescher qu'ils ne le touchent. Ils ameinent tout plein d'autres raisons semblables , qui respondent à la doctrine de leur Secte , & n'ostent pas du tout les passions , mais les retranchent. Là dessus , ie leur voudrois bien demander , quelle gloire ils donnent à l'homme sage , de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lasches , plus content que les plus tristes , plus temperant que les plus dissolus , & plus haut que ceux qui sont les plus rauallez. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bonnes jambes , si seulement il estoit plus viste que les boiteux & les estropiez ?

*Elle pourroit courir, quand la moisson est
preste,
Sur le haut des espics, sans leur rompre la
creste,
Et ses pieds sur les fots ne se mouilleroient
pas,
Si legere & si viste elle coule ses pas.*

Vne telle vistesse est recommandable d'elle mesme, & pour paroistre, n'a que faire d'estre comparée avecque ceux qui ne peuvent marcher. Pour peu qu'un homme soit en fièvre, comment le pouuez-vous appeller sain ? Ce n'est pas se bien porter que d'estre mediocrement malade. Ils disent que le Sage est appelé impertubable, comme on appelle des fruits sans noyau, non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit; cela est faux. Car ie n'attribuë point à l'homme de bien vne legere diminution de vices, mais vne entiere exemption. Il ne faut pas qu'il n'en ait gueres, il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit, ils croistroient, & en croissant, ils luy donneroient de la peine. Vne taye deuant les yeux, n'oste point la veüe qu'elle ne soit endureie; mais en se formant, elle commence desia à la troubler. Si vous laissez les passions au Sage, la Raison se trouuera la plus foible, & leur cedera comme à la violence d'un torrent, attendu mesme

que vous ne luy en baillez pas vne seule en teste ; mais generalement vous voulez qu'elle ait à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde , ne l'est pas tant qu'un nombre d'autres qui ne seront que mediocres ne le mette bas. Il est auare , mais sans excez , il a de l'ambition , mais il n'en brûle pas , il se met en colere , mais il en sort tout aussi-tost , il a quelque legereté , mais il n'est pas des plus variables , il ayme les femmes , mais il ne les prend pas à force. Ce seroit bien le meilleur pour luy d'auoir vn vice tout entier , & de n'en auoir qu'un , que de n'en auoir qu'un peu de chacun , & de les auoir tous. Et puis l'importance n'est pas en la grandeur de la passion , car elle ne scauroit estre si petite , qu'elle ne soit incapable de receuoir ny commandement ny conseil. Comme toutes bestes generalement sont insusceptibles de la raison , autant celles qui viennent domestiques avec nous , que celles qui demeurent sauvages dans les bois , parce que ny les vnes ny les autres ne sont point capables d'oïr des remonstrances ; ainsi vous ne scauriez auoir vne si foible & si leger passion , qui vueille ou se ranger aux choses raisonnables , ou seulement auoir la patience de les escouter. Les tigres & les lions ne despoüillent iamais la cruauté.

qui leur est naturelle, ils la cachent bien quelques-fois; mais comme vous n'y pensez plus, c'est alors qu'ils sortent de cette humeur qui sembloit adoucie, & qu'ils deuiennent plus enragez qu'ils n'estoient auparauant. Iamais les vices ne s'appriuoisent de bonne foy, quelque mine qu'ils fassent, ils se tournent tousiours vers leur inclination. Et puis si la Raison a quelque force, elle les fera cesser deuant qu'ils commencent. Que s'ils commencent en despit d'elle; en despit d'elle tout de mesme ils perseuereront. Car il est bien plus aisé de les empescher de naistre, que de leur resister quand ils sont nez. Toute cette mediocrité pretendüe n'est qu'vno Chimere, & qu'vne piperie. Je trouuerois aussi bon qu'on me dit qu'il faut estre mediocrement furieux, & mediocrement malade.

II. C'est à la Vertu seule que le temperament appartient, les vices ne sçauent ce que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de reigte. On aura bien plustost fait de les arracher entierement. Pensez-vous qu'en ces ordures inueterées que nous appellons maladies de Pame, comme sont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le transport de Colere, il y ait quelque moderation? Il y en a donc moins aux passions, car de celles-cy on passe aux autres; Et

puis, si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse, à la Crainte, aux Desirs, & autres semblables desordres, il ne faut plus parler de les retenir. L'occasion est, que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des objets qui les prouoquent, ils deuiennent ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus lasche, quand l'occasion de craindre sera plus apparente, ou plus prochaine; la Cupidité plus violente, quand l'Esperance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouuons empescher la naissance des passions, nous ne pouuons non plus empescher leur accroissement. Il se faut resoudre de ne leur permettre point de commencer, ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes, & croistront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs, quand il n'y auroit autre chose, elles ne scauroient estre si petites, qu'avec le temps elles ne fassent bien du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sont pernicieuses, de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelques-fois incurables, & il faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez, pour les accabler. Mais ie vous prie, quelle apparence y auroit-il, que quand il me plairoit, ie peusse finir vne chose, de qui le commencement ne seroit pas en mon pouuoir.

Comment aurois-je la force de faire eesfer ce que ie n'aurois peu faire qui ne fust, veu qu'il est plus aisé de ne recevoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir apres qu'on l'a receu. Quelques-vns y font cette distinction, Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au regard de l'habitude de son ame, mais non touchant l'evenement. Car quant à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point, il ne s'attriste point, & n'a point d' apprehension; mais il est sujet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle qu'il n'est pas Colere, mais qu'il se courrouce quelquefois; qu'il n'est pas timide, mais que quelquesfois il a peur; c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la Peur ou la Colere entrent vne fois chez vous, au lieu de passions fortuites au commencement, elles en deuiennent à la fin imperfections ordinaires; Et puis, si nous nous arrestons aux causes exterieures, & que nous ayons peur de quelque chose, quand pour le salut de nostre pays, l'honneur des loix, ou la conservation de la Liberté, nous serons conuiez de nous exposer à ce peril, nostre corps y viendra, parce que nous l'y porterons; mais l'esprit fera ce qu'il pourra, pour ne

s'y trouver point, qui est vne contrariété de volonté, où le Sage ne tombe iamais. Dauantage, il faut prendre garde de ne confondre pas deux preuues qui se doiuent faire separement. L'une, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honneſte; l'autre, qu'en la Vertu seule conſiſte la Felicité. Si nous demurons d'accord, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honneſte, la conſequence est neceſſaire, Que pour viure heureuſement, il ſuffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureuſement la Vertu ſuffiſe; il ne ſ'enſuit pas que ce qui est Honneſte, ſoit le ſeul bien. Xenocrates & Speuſippus tiennent que par la Vertu seule vn homme ſe peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui est Honneſte. Epicure meſme dit, Qu'il est heureux, quand il a la Vertu; mais il ne tient pas que pour eſtre heureux il ne faille autre choſe que la Vertu; pource que nous ne ſommes heureux que par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais qui n'est pas de la Vertu meſme. Je ne trouue pas cette diſtinction bien iudicieuſe, veu qu'il auouë luy-meſme, que iamais la Vertu n'est ſans volupté. Si donc elles ſont ſi conjointes, qu'on ne les peut imaginer l'une ſans l'autre, il ſuffit d'auoir la Vertu, parce que toujours la Volupté l'accompa-

gne, & est toujours avecque elle, quand mesme elle est seule.

III. Or c'est vne absurdité, de dire que par la Vertu seule vn homme se puisse beatifier, mais non parfaitement. Car ie ne puis comprendre comment cela se peut faire, parce qu'il est impossible qu'une vie soit heureuse, que son bien ne soit parfait, & en tel estat, que rien ne s'y puisse adjoüster; ce qui ne peut estre, qu'elle ne soit heureuse parfaitement. S'il est vray qu'il ne soit rien ny plus grande ny meilleure que la vie des Dieux, & que la vie heureuse soit diuine, il s'ensuit que la vie heureuse est vn point au delà duquel elle n'a plus moyen de s'auancer. D'auantage, si la vie heureuse n'a faite de chose quelconque, toute vie heureuse est parfaite, tellement que l'heureuse & la tres-heureuse ne sont qu'un. Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit le souuerain Bien? Si elle est le souuerain Bien, sa Beatitude ne peut estre que souueraine. Car comme ce qui est souuerain, ne reçoit plus d'accroissement, la vie heureuse, qui toujours a le souuerain Bien avec elle, n'en peut aussi receuoir. Que si vous faites vn homme plus heureux que l'autre, il faut necessairement que vous fassiez vn nombre infiny de souuerains Biens differens l'un de l'autre. Cependant ie ne trouue point qu'il

soit de souverain Bien que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il est quelqu'un moins heureux que l'autre, il s'ensuit que ce moins heureux desire la condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est point de condition que celuy qui est heureux prefere à la sienne. Prenez de ces deux lequel vous voudrez ; l'un est aussi peu croyable que l'autre ; ou qu'il reste quelque chose que le Sage aime mieux estre que ce qu'il est, ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus un homme a de jugement, tant plus il desire de s'approcher de la perfection du Bien, & s'efforce d'y parvenir. Or comment est-il possible que celuy-là soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, mais qui le doit ?

IV. Je vous diray d'où vient cette erreur. Ils ne sçavent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est sa qualité, non sa grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, que courte, diffuse, que resserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, que ramassée en un. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure & par les parties, vous la privez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plénitude ? La fin de manger & de boire est la satiété. Si l'un a

mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils sont tous deux rassasiés ? Celuy-cy a plus beu, celuy-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif ? La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celuy qui a vescu le moins, s'est fait aussi heureux que celuy qui a vescu beaucoup ? Celuy que vous appelez le moins heureux, ne l'est du tout point. On ne retranche point la Beatitude. Qui est resolu, ne craint point ; Qui ne craint point, n'a point de tristesse ; Qui n'a point de tristesse, est heureux. C'est l'argument que font nos Stoïques. La responce qu'ils s'efforcent d'y faire, est, Que cette proposition, que qui est resolu ne craint point, est faulce, & pour le moins disputable, & cependant nous la mettons pour confessée. Qu'il n'est point d'homme si resolu qui n'ait peur d'un mal, quand il le voit prest à luy tomber sur la teste, ou bien il seroit plustost insensé que resolu ; Que la crainte se peut bien moderer, mais qu'il est impossible de n'en auoir point du tout. Ceux qui tiennent ce langage, reuiennent tousiours à leur premiere chanson, d'appeller Vertus les vices qui ne sont pas en leur extremité. Pourueu qu'un homme ne craigne ny trop, ny trop souuent, ils luy permettent de craindre ; Et pourueu que

sa meschanceté ne soit pas enragée, ils le tiennent homme de bien. Je suis d'accord avec eux, qu'un homme est insensé qui ne craint point les maux où il se voit prest de tomber; mais la question est de sçavoir si ce sont maux. Car s'il est assuré que ce n'en soit point, & qu'il n'est rien de mauvais que ce qui est deshonneste, il doit regarder les dangers, sans baisser les yeux, & trouver mesprisabile ce qui semble épouuantable aux autres? Ou s'il est d'un homme qui n'a point de sens, de craindre pour le danger, il est certain qu'un homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de jugement.

V. Nostre doctrine n'oblige pas un homme de courage à se precipiter aux dangers; tout ce que nous voulons de luy, c'est qu'il les évite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduersitez, ne luy donneront point d'aprehension? Non, car il sçait fort bien que toutes ces choses ne sont point des maux, bien qu'elles le semblent estre, mais seulement des épouuentaux de la vie humaine. Parlez-luy de captiuité, de coups, de chaînes, de paureté, de douleurs, de membres rompus, ou par maladie, ou par oppression, & de toute autre chose que vous

luy pourrez mettre deuant les yeux, ce ne sont que des frayeurs lymphatiques. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Estimez-vous que ce soit mal, qu'une chose où quelque iour il faut que nous allions de nous mesmes, quand personne nous y pousseroit? Voulez-vous que ie die ce qui est Mal? Ceder aux choses qu'on appelle des maux, & asservir aux choses fortuites nostre liberté, qui meritoit bien que nous perdissions tout pour la conseruer. Or indubitablement elle est perdue, si nous ne méprisons ce qui nous peut assujettir. Ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils scauoient ce que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence, ny vne amour des dangers, ny vn desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à sa conseruation, mais elle est tres-patiente aux choses qui n'ont que l'apparence du mal, bien qu'on leur en donne le nom. Et quoy donc; si on met l'espée à la gorge d'un homme de bien, si on luy donne des coups, tantost en vn endroit, & tantost en l'autre, s'il a ses boyaux hors du ventre, & qu'il les luy faille ramasser en vn coin

de son manteau, si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par intervalles, si d'une heure à l'autre on luy fait resaigner ses playes, direz-vous qu'il ne craint point, & qu'il ne sent point de douleur? le vous auonè qu'il a de la douleur, parce qu'il n'y a point de vertu qui priue l'homme de sentiment; mais il n'a point de peur, & son courage inuincible se moque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçauoir comment son ame est alors disposée? comme celle d'un homme qui console son amy malade. Ce qui est mal nuit, & ce qui nous nuit, nous empire; mais la Douleur ny la Pauvreté ne nous empirent point; la Douleur & la Pauvreté ne sont donc point des maux. On oppose à cela, Que cette proposition est fausse, Que ce qui nous nuit, nous empire; car les vents & les vagues nuisent au Pilote, & toutesfois ne l'empirent point. Les Stoïques respondent, Que le Pilote est empire par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ny continuer sa route; & que bien qu'il ne soit pas empire quand à son art, il est toutesfois empire quand à son ouirage. Les Peripateticiens repliquent, Qu'à ce compte la Pauvreté, la Douleur, & tout autre accident semblable empireroit le Sage, & que bien qu'ils ne luy ostent pas sa vertu,

fréquent-ce qu'ils s'empescheroient de la mettre en œuvre.

VII. Si la condition d'un Pilote & d'un Sage n'estoient dissemblables, ils auroient raison. Mais le but du Sage dans les comportements de sa vie, est bien de faire les choses comme il les faut faire, mais non de faire entièrement réussir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire se charge absolument de vous rendre où vous voulez aller. Les Arts sont officiers, c'est à eux de faire ce qui dépend de leur charge, la Sagesse est maîtresse & gouvernante. Les Arts seruent à la vie, la Sagesse la commande. Pour moy, ie voudrois faire une autre responce, Que le Pilote n'est empiré, ny en son art, ny en son ouvrage. Car il ne nous promet pas ny bon vent, ny bon succès de nostre voyage, mais seulement il nous assure qu'il nous servira fidèlement, & qu'il sçait fort bien son mestier. Or la science d'un Pilote ne se montre jamais bien qu'en la résistance & lors qu'il survient des choses qui la traversent. Quand un Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira, mais tu ne l'y mettras jamais que droite, on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempeste n'incommode point son industrie, mais elle en rompt le succès. Et quoy donc, ce qui s'empesché

che de gagner le port, qui rend tous ses efforts inutiles, qui le remene d'où il est party, qui le retarde, & luy met tout son équipage en pieces, ne luy est-il pas dommageable ? Il l'est sans doute, entant qu'il fait voyags, mais non entant qu'il est Pilote, parce que tant s'en faut qu'il empêche sa science, qu'au contraire, il luy donne occasion de la monstrier ; car en beau temps (comme on dit communément) tout le monde est Pilote. Ce sont des incommoditez de la navigation, & non de celui qui la conduit, entant qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux qualitez, l'une de passager, qui luy est commune avec tous les autres de son vaisseau ; & l'autre de Pilote, qui luy est particuliere. Et puis l'Art du Pilote est le bien de ceux qu'il porte, comme l'Art du Medecin est le bien de ceux qu'il guerit. La Sagesse est le bien & du Sage, & de ceux qui vivent avecque luy ; de façon qu'il se peut faire qu'un Pilote soit incommodé de la tempeste, parce qu'elle l'empesche de pouvoir rendre à ses passagers le service qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauvreté, ny toutes ces autres choses qui sont les tempestes de la vie, n'incommodent point le Sage, parce que toutes ses actions ne sont pas empêchées, mais seulement celles de qui les autres pourroient recevoir quelque fruit.

26 LES EPISTRES

Car pour son regard, encore que tousiours il soit en besongne, toutesfois il n'y est iamais tant, que quand il a la fortune en teste, parce que c'est proprement alors qu'il traueille en des choses de son mestier. Dauantage, il n'est iamais si necessiteux, qu'il n'ait tousiours quelque moyen de profiter. Pour estre pauure, il n'est pas moins capable de monstret, comment les affaires d'un Estat se doiuent manier; Et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la Pauureté. La besongne luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny matiere quelconque, qui ne luy puisse passer par les mains. Quand il n'a point d'autre sujet, ce qui les luy oste, luy en fert. Il s'accomode à tous ses succez, il conduit les bons, & surmonte les mauuais. Ses prosperitez donnent de l'exercice à sa vertu, comme ses aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elle. Pour sa matiere, elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauureté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui mément ordinairement les ignorans en des precipices, & les font égarer du droit chemin. Pensez-vous que les maux l'incommo- dent? Il les met en besongne. Phidias ne sçauoit pas moins faire des images de bronze que d'yuoire. Et si vous luy eussiez

baillé du marbre, ou quelque autre chose de moindre prix, il vous en eut fait vne de telle sorte, que pour la matiere il n'eut pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche ou pauvre, dans son pays ou banny, Capitaine ou soldat, sain ou malade, fera tousiours paroistre sa vertu; En quelque fortune qu'il s'occupe, il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si adroits à dompter les bestes, que vous ne leur en sçauriez donner de si farouches, ny de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maistres, & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amenant jusqu'à la familiarité. Vous voyez des Lions recevoir la main de leurs Gouverneurs jusqu'au fonds de la gorge, & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a basteleur More, pour qui vn Elephant ne se mette à genoux, & ne marche sur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a cette mesme industrie d'appriuoiser les incommoditez. La Douleur, la Pauvreté, Pignominie, la Prison, l'Exil, & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussitost qu'elles sont arriuées entre ses mains.

EPISTRE LXXXVI.

ARGUMENT.

- I. *Qu'il faut plus cherir nostre Honneur propre, que l'obeissance que nous devons aux Loix.*
- II. *Contre les Sompuositez des estunes, & les dissolutions.*
- III. *De la vie rustique, & de la façon de planter les Oliviers.*

LE vous écry cette lettre de la maison qui fut à Scipion l'Africain. Ce n'est pas sans auoir adoré son ombre, & vn Autel sous lequel ie me doute que ce grand personnage soit enterré. Pour son ame, ie croy certainement que comme celeste, elle s'en soit retournée au Ciel, non pour auoir mené de grandes armées : car Cambyse qui fut vn Furieux, & de qui la fureur ne manqua point de succez, auoit fait la mesme chose, mais pour sa moderation & pour sa pieté memorable qu'il monstra plus glorieusement quand il quitta la Patrie que quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en cette opinion, Qu'il falloit que Scipion ou la Liberté sortissent de Rome, &

qu'il estoit impossible de retenir l'un sans perdre l'autre ; Je ne veux point, dit-il, qu'en ma consideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous, soit observé de tous. Usez sans moy, ma Patrie, du bien que vous avez par moy. J'ay esté la cause de vostre liberté, ie suis content d'en estre le témoignage. Je m'en vay, puis que ma Fortune est suspecte à la vostre, & que mon accroissement vous fait craindre vostre diminution. Comment seroit-il possible que j'entrasse en la consideration d'un courage si genereux, & que ie n'en fusse point estonné ? Il n'attendit point qu'on l'envoyast en exil, il y alla volontairement pour décharger sa ville d'un faix qu'elle pensoit avoir sur les bras. Les choses en estoient venues en ces termes, Qu'il falloit que la liberté fut offensée par Scipion, ou Scipion par la liberté. Ny l'un ny l'autre n'estoit raisonnable ; De façon que voulant laisser regner les loix, il se vint retirer à Litterne, afin d'employer dans le compte de ses services, son bannissement aussi bien que celui d'Annibal. Cette Maison est un bastiment de pierre carrée, avec deux bouts, qui en descendent l'entrée, assis au milieu d'un bois. Il y a une Cisterne, où se rendent les égouts de la maison & des jardins, si grande qu'elle fourniroit toute une armée. Il y a

des estuues, mais fort petites & fort peu percées, comme on les faisoit au temps passé. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

II. C'est pourquoy ie prends vn plaisir extrême, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'aujourd'huy. Lors que ce grand homme, qui fut l'effroy de Carthage, & à qui Rome est obligée, de n'auoir esté prise qu'une fois, estoit las des occupations de son mesnage, & d'auoir, comme c'estoit la mode en son temps, tenu le manche de la charruë, il se venoit lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauvre toit; ce pauvé de si peu de prix l'a soustenu; & cependant, qui est à cette heure le miserable qui voulust auoir des Estuues de cette façon, & qui ne se pensast mal accommodé, si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croustes de marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation artificieusement enduites en façon de peintures, si la voûte n'en estoit lambrifée de verre, si les piscines où l'on se jette, apres auoir sué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre Thasienne, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque Temple; & si l'eau n'y tomboit par des robinets d'argent, encore ie ne parle que de celles du menu peuple. Mais que sera-ce,

si ie me mets à dépeindre celles des Affranchis ? Combien y verrons nous de statues ? combien de Colomnes , qui ne portent rien , mais qui sont là seulement pour la parade & pour Postentation de la despense ? Combien d'eaux que par dessous on fait tomber d'un bassin à l'autre , afin que le bruit en soit plus grand ? Nous en sommes venus à cette delicatesse , que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierres. En ces estuues de Scipion les fenestres sont de petits trous , qui monstrent que pour n'affoiblir pas la muraille , on n'en a voulu perçer que ce qu'il en falloit pour auoir du iour. Mais à cette heure , si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertes par où le Soleil entre , depuis le matin iusques au soir , si on ne se haste en se leuant , si de la cuue on ne void bien auant en la mer , & en la campagne , on dit que ce sont des cachots & non pas des Estuues. Ainsi des choses que tout le monde venoit voir par merueille au temps qu'elles furent faites , se trouuent à la fin mises au nombre des vieilles pieces , & reiettées par le luxe , qui d'un siecle à l'autre cherche quelque nouvelle inuention de se surmonter. Les Estuues en ce temps-là n'auoient garde d'estre frequentées , comme elles sont , & ne les faisoit-on pas si magnifiques. Car aussi , quelle apparence y

auoit-il de parer vne chose d'un liard, inventée pour le service, & non pour la volupté? L'eau n'y estoit pas versée comme elle est, & n'y sourdoit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puis que c'estoit pour receuoir des ordures, c'estoit tout vn qu'elle fut claire ou espaisse. Mais à vostre aduis, combien auoit-on de plaisir d'entrer en ces estuues toutes obscures, & plastrées qu'elles estoient, quand on pensoit, que Caton, Fabius Maximus, ou quelqu'un des Cornelius auoit pris la peine de les faire accommoder, & quelquesfois mesmes d'y mettre la main. Car alors les Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne dédaignoient point d'entrer en ces lieux destinez à la commodité du peuple, pour faire qu'on y fut nettement seruy, & qu'il n'y eust de la chaleur que bien à propos; Au lieu qu'aujourd'huy on les chauffe d'une façon qu'un esclave qui auroit fait quelque insigne meschanceté sembleroit assez puny d'y estre jetté tout vif. Pour moy ie dirois qu'on les veut plustost brusler que chauffer. Je m'asseure que la pluspart de ceux d'aujourd'huy tiennent, que Scipion n'estoit qu'un lourdaud, de n'auoir pas fait de belles grandes vitres à ses estuues, afin de voir clair à se rostir, & n'en partir point jusqu'à la fin de sa digestion. O le pauvre homme! il ne

ſçauoit pas ce que c'eſt de viure ? Il ne prenoit pas ſeulement garde que l'eau où il ſe lauoit , fut repoſée ; il ſ'y mettoit bien ſouuent qu'elle eſtoit toute trouble , de maniere que ſ'il pleuuoit vn peu fort , il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais auſſi n'auoit-il que faire d'eſtre ſi curieux , puis qu'il ne ſe lauoit que pour ſe decraſſer , & non comme on fait à cette heure pour ſe deparfumer. Combien penſez-vous qu'il y a aujourd'huy de mignons , qui vous diront , qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion , & que vraiment il ſe pouuoit dire bauny , puis qu'il eſtoit réduit à ſe lauer ſi chetiſuement. Encore , afin que vous le ſçachiez , il ne ſe lauoit pas tous les iours. Car (comme diſent ceux qui en ont eſcrit) la couſtume du vieux temps eſtoit de ſe lauer tous les iours les bras & les jambes , pour la poudre que d'vne heure à l'autre on pouuoit amaffer en travailant. Mais pour le reſte , ils ſe contentoient de ſe lauer vne fois la ſemaine. Quelqu'vn dira , qu'ils eſtoient donc bien ſales. Que penſez-vous qu'ils ſentoient ? Les armes , la ſueur , l'homme. Les hommes ne furent iamais ſi ſales , que depuis que les eſtuues ont eſté ſi nettes. Quand Horace veut deſcrire vn homme infame , & ſigné par l'excez de ſes delices , que dit-il ?

Rufille sent le musc.

Si le Rufille de son temps viuoit du nostre, & qu'il ne fust point mieux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien aujourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le fasse éuanouir. Mais que direz-vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement ? Si vous trouuez que ces discours soient trop melancoliques, pensez que c'est la maison où ie suis qui les produit. Ægialus à qui elle est aujourd'huy, & qui est vn grand homme en matiere de ménage, m'a appris, qu'il n'y a si vieux arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose nécessaire à sçauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter de fruits. Pour moy, ie vous puis dire sans mentir, que j'ay veu replanter tout vn jardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouuoient pas d'vn goult bien agreable. Vous trouuerez encore à vous couvrir sous vn arbre,

Qui rescriue sardif son ombrage aux neveux.

Comme dit Virgile, qui ne prend quelquesfois pas tant garde à la verité qu'à la

bien-seance, & semble qu'il vueille qu'on le lise plustost pour plaisir, que pour apprendre à labourer. I'en laisseray assez d'autres exemples, pour vous en dire vn qu'aujourd'huy j'ay esté forcé de condamner;

*Quãd la tiede saison met les plantes en seue,
On seme le sain-foin, & le mil, & la feue.*

Vo ulez-vous voir si ce qu'il dit, est veritable, & si tout cela se doit semer en mesme saison? Nous sommes à la fin du mois de Iuin; Et cependant aujourd'huy j'ay veu cueillir des fèves, & semer du mil.

I I. Je reuiens aux oliuiers, dequoy j'ay veu faire en deux façons. Quand ils veulent transplanter ces arbres desia grands, après qu'ils les ont ébranchés à vn pied pres du tronc, ils les déplacent, & leur ébarbent les racines, en sorte qu'il n'y demeure gueres que la principale souche, qu'ils enduisent de fumier, & la mettent dans sa fosse. Cela fait, ils jettent de la terre dessus, & marchent par tout à l'entour, pour garder (à ce qu'ils disent) que le vent ny le froid ne leur fasse mal. Et de fait il y a bien de l'apparence que l'arbre ne s'en ébranle pas si tost, & que par ce moyen les racines, qui sont encores tendres, & qui ne tiennent que par emprunt, ont loisir de reprendre, & de se loger à leur gré. Mais auant que de courir.

la souche, ils en racent quelque peu, parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté découverts. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus de trois ou quatre pieds de terre, car de cette façon ils jetteront incontinent dès le pied, & ne seront ny flétris, ny hâlez, comme ils sont ordinairement, deuant que d'estre renouellez. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des scions d'oliuier, des plus forts & des plus longs, mais qui ont l'écorce encore tendre, comme est celle des jeunes arbres, & en font, comme nous auons dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost, mais quand ils sont repris vne fois, ils jettent le plus beau bois qu'il est possible. Je leur ay veu aussi transplanter vne vieille vigne. Quand on la deplante, il faut, s'il est possible, cueillir aussi tout ce qu'elle a de cheueux en sa racine, puis la coucher tout bellement & bien de son long, afin que le corps mesme jette des racines. J'en ay veu de plantées de cette façon, non seulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars, qui commencent desjà de se lier. Or Ægialus me dit, que tous ces arbres de qui la racine est grande, se veulent arroser d'eau de cisternne. Si cela est, nous sommes bien, car nous auons les pluyes à commandement. Je ne vous

en vous pas apprendre davantage, de peur que ie ne fusse aussi empesché à répondre à vos demandes, qu'Ægialus aux miennes.

EPISTRE LXXXVII.

ARGUMENT.

- I. Nous nous passons sans incommodité des choses superflues.
- II. Les biens de la Fortune ne nous enrichissent point.
- III. Contre les excessives dépenses.
- IV. La Vertu seule nous rend heureux.
- V. Une mauvaise chose n'en produit jamais une bonne.
- VI. Si les richesses se peuvent appeller biens.

I'A y fait naufrage deuant que d'estre embarqué. Je vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques, esperant vous faire voir quelque iour, qu'en ce qu'ils disent il n'y a rien de faux, ny mesme de si estrange, qu'il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

I. Cependant ie vous diray , que ce voyage m'a fait cognoistre combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien , & de combien de superfluitez nous pouuons nous passer par raison , puis que nous ne nous en trouuons point incommodez quand il nous en faut passer par necessité. Il y a deux iours que Maximus & moy sommes icy , sans autres seruiteurs que ce que nous en auons pour faire monter avecque nous dans le coche , & sans autre équipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous scaurions desirer. Le matelas est contre terre , & moy sur le matelas. De deux mantes j'en fais seruir vne dessous , & l'autre dessus. Quant à nostre repas , il n'est pas possible d'y rien retrancher ; il ne faut pas beaucoup de temps pour l'apprefter. Mais quoy qu'il y ait , ie ne mange iamais que ie n'aye des figues seiches , & des tablettes ; si j'ay du pain , les figues me seruent de viande ; si ie n'en ay point , j'en fais comme de pain. Elles me font tous les iours recommencer l'année , laquelle ie tasche de me rendre heureuse par de vertueuses méditations , & par vne ame qui dédaigne tout ce qui n'est point sien. Ie me procure la paix par ne rien craindre , & des richesses par ne rien desirer. Le coche

où ie suis venu, est assez grossier, & sent pluſtoſt le village qu'autre choſe. Les mulles qui le traident, font aſſez juger qu'elles mangent en marchant. Le mulierier eſt nud-pieds, & ſi ce n'eſt point qu'il faſſe trop chaud. A peine me puis-je reſoudre d'auoier que ce coche ſoit à moy. La Vertu me fait encore honte. Autant de fois que j'en rencontre quelques-vns bien équippez, il n'eſt pas poſſible, que ie me garde de rougir. C'eſt vn témoignage que ie branle encore au manche, & que ie ne ſuis pas ſi ferme en eſſet, comme en diſcours. Quiconque eſt honteux de ſe voir en vn mauuais coche, il ſeroit glorieux ſ'il ſe voyoit en vn bon. Ie ne ſuis encore gueres bien, puis que ie n'oſe ouuertement renoncer aux vanitez, & que ie ſuis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray ſur le chemin. Si j'eſtois ce que ie dois eſtre, ie parlerois de cette façon à tout le genre humain; Pauvres gens, vous eſtes fols; Vous vous abuſez, vous admirez des choſes qui ne ſeruent de rien; vous eſtimez vn homme pour des choſes qui ne ſont point à luy. Quand il eſt queſtion du reuenu, vous faites merueille de compter exactement; ſi quelqu'un vous prie de luy preſter de l'argent, ou de luy faire vn plaisir (car nous en ſommes venus-là, que la courtoiſie ſe couche en dépence auſſi bien

que le reste) voicy comme vous supputez. Il a beaucoup, mais il doit beaucoup ; Il a vne belle maison, mais il fait l'interest de l'argent qu'il en a baillé ; il a son train & son équipage aussi leste qu'il est possible, mais il ne paye pas ; s'il auoit payé ses debtes il ne luy demeureroit rien.

II. Vous deuriez apporter cette mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prester, & regarder ce que chacun a qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche, pource qu'il est seruy en vaisselle d'or, & qu'il la fait porter par tout où il va ; pource qu'il a du bien en fonds, & en rente de tous costez ; pource que tout auprès de la ville, il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux plus éloignez deserts de la Poüille pour estre enuié. Quand vous auez tout dit, il est pauvre. Pourquoi ? pource qu'il doit. Combien à tout ; si peut-estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la Fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & toutes d'un poil ? que seruent ces choses si magnifiques ? Pour tout cela, ny le maistre, ny les mules n'en valent pas vn liard dauantage.

III. M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins veile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'un fit la guerre aux ennemis, l'au-

tre la fit aux vices, ne montoit iamais qu'un meschant quiledin, avec vn bissac à farson de la selle, où estoient ses chemises & ses besongnes de nuit. O que ie voudrois bien luy auoir veu rencontrer quelqu'un de nos piaffeurs d'aujourd'huy, qui ne sçauent marcher s'ils n'ont vne compagnie de chevaux legers deuant eux pour leur esmouoir de la poussiere! Il n'y a point de doute qu'il ne semblast plus braue & mieux accompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avecque tout son pompeux appareil, il est si ruiné qu'il ne sçait ce qu'il doit deuenir, & à quel mestier il se doit reduire. Quel ornement & quelle gloire du siecle estimez-vous qu'estoit vn General d'armée, qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Censure, & (ce qui est plus que tout le reste) Caton, qui se contentoit d'un cheval, & encore le partageoit-il entre son bagage & luy. Vous sçauoit-on bailler courtant, traquenart, ny haquenée à qui vous ne préférassiez ce cheval bouchonné de la main propre de Caton? Ie vois bien que ie suis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin, si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Ie la vay donc laisser pour vous dire encore quelques-vns des arguments que nous mettons en auant, pour prouuer que

pour estre parfaitement heureux, il ne faut autre chose que la Vertu. Ce qui est bon, fait les hommes bons, comme ce qui est bon en la Musique, fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon, elles ne peuvent donc estre bonnes. La responce des Peripateriques est, premiere-ment que nostre proposition est fausse, pource qu'il ne s'ensuit pas, que ce qui est bon, fasse les hommes bons. En la Musique, il y a quelque chose qui est bonne, comme vne fluste, vne corde, vn archet, ou quelqu'autre instrument, & toutesfois rien de tout cela ne fait le Musicien. A cela nous repliquons, qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ee que nous disons estre bon au Musicien; Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'Art de la Musique, il n'y a point de doute qu'elle ne fasse le Musicien; Je vay vous esclaircir cela encore mieux. Ce qui est bon en l'Art de la Musique, a deux significations; en l'vne s'entend ce qui ayde l'Art de Musicien; & en l'autre ce qui sert en l'action. Les flustes, les orgues, les cordes, & autres instrumens appartiennent à l'action, & non à l'Art; Car pour ne les auoir point, vn Musicien ne laisse pas d'auoir la science. Mais peut-estre il ne la peut monstrier s'il ne les a. Cette duplicité n'est pas en l'hom-

me ; car ce qui est le bien de sa vie est aussi le sien. Ce que le plus vilain & le plus abjet homme du monde peut auoir, ne se peut estimer bien. Or vn maquereau, vn bourreau, & tout autre homme de mesme estoffe, peut auoir des richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils respondent derechef, que nostre proposition est fausse, parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine, & de Pilotage, nous voyons arriuer du bien à ceux qui sont les plus méprisables ; il est vray ; mais ce ne sont pas sciences qui fassent profession d'auoir le courage grand, de se rehausser, & de dédaigner ce qui est fortuit. C'est la Vertu qui releue les hommes, c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime, & qui leur oste le desir & la peur de ce que communément on appelle Bien & Mal. Chelidon, qui fut vn des mignons de Cleopatre, fut extrêmement riche. Et de nostre temps, Natalis, de qui l'impureté fut si détestable, qu'il faisoit purger les femmes en sa boucho, fut heritier de beaucoup de personnes, & beaucoup aussi furent les siens, quand il mourut. Que dirons-nous donc ? ou que son argent le fit infame, ou qu'il fit infame son argent. Il est des hommes, à qui les biens tombent entre les mains comme vn denier au fonds d'vn retrait. La Vertu tient

vn autre rang ; Elle vole de ses aisles ; & pour se faire estimer, ne produit que ce qui est proprement sien. De quelque façon que les richesses se rencontrent en sa possession, elle ne leur fait pas cét honneur, de croire que ce soient des biens. Mais pour estre ou Medecin, ou Pilote, on n'est point obligé de les mépriser. Ce ne sont point professions qui deffendent d'en faire cas. Vn homme pour ne rien valoir, ne laissera pas d'estre Medecin, d'estre Grammairien, d'estre Pilote, non plus que d'estre Cuisinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au nombre des autres, celui qui a vne qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous auons nous fait estre. Quand on fait le prix d'vn panier de quelque chose, on ne compte point le panier, il ne se parle que de la marchandise ; au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on étiquette vn sac d'argent, on n'y met point le prix du sac, il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux qui sont si riches, ils ne sont que les accessoires & les dépendances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand, c'est la grandeur de son ame, & par consequent il demeure vray, que ce qui se peut trouuer en la possession d'vn homme méprisable, ne se doit point appeller Bien. Aussi ie ne

ſçauois auoier que ce ſoit vn Bien que l'indolence; vne cigalle & vne puce l'ont. Le ne diray pas non plus que ce ſoit vn bien que d'eſtre en repos, & de n'auoir rien qui nous faſche; car qu'y-a-t-il au monde de ſi en repos qu'un ver? Voulez-vous ſçauoir ce qui fait vn homme Sage? Cela meſme qui le fait Dieu. Vous pouuez juger par là s'il faut que ce ſoit vne cauſe diuine, celeſte & magnifique. Ce qui veritablement eſt vn Bien, n'eſt pas vne choſe qui ſe communique indifferemment à toutes perſonnes; tout le monde n'eſt pas capable de le poſſeder. Voyez qu'un païs porte vne choſe, & qu'un autre en eſt incapable; là viennent des bleds, & icy des vignes; l'un apporte d'un endroit de l'or, & de l'autre du fer. Cette diſtribution de toutes choſes par contrées, s'eſt faite, afin que par le beſoin que reciproquement nous aurions les uns des autres, le commerce nous fut neceſſaire. Le ſouuerain Bien, comme les autres choſes, a ſa place, qui luy eſt particulierement deſtinée, ce n'eſt ny parmi l'yuoir, ny parmi le fer. Voulez-vous ſçauoir où c'eſt? En l'eſprit, qui n'eſt point capable de loger vn Dieu, ſ'il n'eſt pur & ſaint.

V. Vne choſe mauuiſe n'en produit point vne bonne, l'Auarice produit les richelſſes; les richelſſes ne ſont donc point

46 LES EPISTRES

des Biens. Ils nient cette proposition, qu'un bien ne peut venir d'un mal, car du Larcin & du Sacrilege il vient de l'argent; & cependant le Larcin & le Sacrilege sont des maux, entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gagne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxietez, & de travaux de corps & d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage, ne s'apperçoivent pas, qu'en disant que le Sacrilege, le Larcin & l'Adultere sont mauvais, pource qu'ils sont causes de beaucoup de mal, ils disent aussi, qu'ils sont aucunement bons, pource qu'ils sont causes de quelque bien, qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes, & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez vous qui ne celent point leurs voleries? Combien qui publient leurs adulteres? Car pour les petits Sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche, mais les grands acquierent des triumphes à ceux qui les font. Davantage, s'il demeure vray que le Sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action loüable & vertueuse, qui est vne absurdité si éloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu, pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc

impossible que de ce qui est mauvais, il puisse rien sortir qui soit bon. Car, si comme ils disent, le Sacrilege n'est mauvais qu'entant qu'il apporte beaucoup de mal, en promettant à celuy qui le fait qu'il n'en fera point en peine, & l'asseurant de toutes risques, il ne luy manquera rien qui ne soit entierement bon; Et neantmoins les meschans n'ont point de supplice plus rigoureux que la meschanceté mesme. Vous vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soient punis que quand vous les voyez en prison ou sur l'eschafaut; Ils le sont aussi-tost qu'ils ont fait la faute; & le plus souuent mesme en la faisant. Disons donc que le bien, ne vient non plus du mal, qu'une figue d'un Oliuier; l'herbe respond à la graine; ce qui est bon, ne peut dégenerer. Comme ce qui est honneste ne vient point de ce qui est vilain, aussi ne fait ce qui est bon de ce qui est mauvais. Car le Bon & l'Honneste sont vne mesme chose. Il y a quelques Stoïques qui y font cette responce; Prenons le cas que l'argent soit bon, de quelque part qu'il vienne; il ne s'ensuit pas que l'argent soit du Sacrilege, encore qu'il soit pris du Sacrilege. Vous le comprendrez mieux par ce que ie vous vay dire; Il y a un thresor & vne vipere en un mesme pot. Si vous en ostez le thresor, encore qu'il y ait vne vipere avec le thresor,

ce n'est pas à dire que le pot me donne le thresor, à cause qu'il a vne vipere; mais ayant vn thresor & vne vipere, il me donne le thresor; Ainsi le gain du Sacrilege ne vient pas du crime qui s'y commet, mais du profit qui y est. Comme en ce pot la vipere est le mal, & non pas le thresor qui est avecque la vipere; aussi ce qui est de mauuais au Sacrilege, c'est le crime & non pas le profit. On replique à cela, que ce ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dans le pot, ie puis bien prendre le thresor, & laisser la vipere; mais ie ne puis separer le profit du Sacrilege, & si ie veux auoir l'vn, il faut que ie fasse l'autre, parce que le profit est dans le Sacrilege, & non pas auprès. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'avecque beaucoup de mal, n'est point bonne; or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cét argument, Que la proposition que nous faisons, a deux significations; l'vne, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal, ce qui se peut aussi bien dire de la Vertu; car il arriuera quelquesfois qu'un homme qui se sera mis sur la mer, pour aller estudier quelque part, ou fera naufrage, ou sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'une chose

chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal ne se peut appeller bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soient causes de mal ; ou si par les richesses il nous arrive du mal, il ne suffit pas de dire, qu'elles ne sont point bonnes, il faut dire ouvertement qu'elles sont mauvaises. Or ceux qui les mes-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes ; mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles, les mettent mesme au nombre des choses qui accommodent nostre vie ; Ce qui ne seroit pas s'il estoit vray que pour les avoir, il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-vns font encore cette replique, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous avons du mal, il vient, ou de nostre imprudence, ou de la malice d'autrui. Vn couteau ne tuë personne, il n'est que l'instrument du meurtrier. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy ie trouue que Possidonius approche plus du but que nul autre quand il dit, que les richesses sont cause du mal, non pas qu'elles nous en fassent, mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car

il y a vne cause efficiente qui tout aussi-tost nous fait dommage , & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente ; elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'Arrogance , attirent l'enuie, & nous auenglent de telle façon, qu'encore que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelques-fois du prejudice , neantmoins nous sommes bien aises de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appelons Bien, il n'y a que redire , il est pur, il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit ; & s'il l'eslargit & le releue , c'est sans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'assurance , les richesses de l'audace ; Les biens nous donnent de la generosité , les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une generosité contre-faite. Vous direz qu'à ce compte non seulement les richesses ne sont point bonnes , mais qu'elles sont mauuaises. Elles le seroient sans mentir, si de soy-mesme elles nous faisoient mal , & qu'elles eussent la cause efficiente que j'ay dite. Mais elles ont la precedente , qui ne prouoque pas seulement les esprits, mais les appelle par vne apparence de Bien si coloré , qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la cause precedente de l'Enuie. Car il en est beaucoup qui sont enuiez pour

• DE SENEQUE. 51

leur sagesse, ou pour leur justice; mais la Vertu n'a pas cette cause de soy-mesme, & à bien considerer cette splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du sujet de se raiuer de son merite, & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il seroit d'aduis d'argumenter de cette façon; Les choses qui ne donnent à l'ame ny grandeur ny confiance, ny securité, ne sont point des biens; or la santé, les richesses, & les autres choses semblables ne font rien de tout cela; elles ne peuvent donc estre des biens. Il fait ce mesme argument encore plus tendu; Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confiance, ny securité, mais au contraire qui y font naistre l'insolence, l'orgueil, & la presumption, sont mauuaises; les choses foruites le sont, elles sont donc mauuaises. Je sçay bien que quelqu'un dira, que de cette mesme raison il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroient pas seulement appeller commoditez. Mais la condition des commoditez & des biens est differente. Il suffit qu'une chose, pour estre commode, fasse plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'auoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas un bien, mais ce qui

profite & ne nuit point. C'est pourquoy les commoditez regardent aussi les animaux, les hommes imparfaits, & les fous; Tellement que combien que nommant le tout, selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellions vne chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité meslée parmy. Ce qui est Bien, ne peut estre possédé que du Sage. Et partant il ne faut point qu'il y ait rien qui puisse démentir ce nom. Ayons bon courage, nous n'auons plus à détacher qu'un nœud, mais il est vray qu'il est vn peu mal-aisé. Des choses mauuaises, il ne s'en fait pas de bonnes. De plusieurs pauuretez, il s'en fait des richesses, les richesses ne sont donc point bonnes. Cét argument n'est pas auoué des Stoïques, il est de la forge des Paripateticiens, qui le proposent & y font eux-mesmes la responce. Possidonius dit, Qu'il n'y a escole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voicy comment Antipater le refute. La Pauureté ne se dit point par position, mais par priuation, que les Grecs appellent *σενσιον*, c'est à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde, il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses, &

non pas beaucoup de pauvreté. Vous prenez la pauvreté d'un autre biais qu'il ne faut. La Pauvreté ne consiste pas au peu de chose que nous avons, mais au grand nombre de celles que nous n'avons point. Un homme n'est point pauvre, au regard de ce qu'il a, mais au regard de ce qui luy défaut. Je m'exprimerois mieux, si j'avois un mot qui signifiât ἀπορία. C'est le nom qu'Antipater donne à la Pauvreté. De moy je ne pense point qu'on la puisse définir plus proprement que possession de peu de chose. Cette dispute de la substance des richesses, & de la Pauvreté, sera pour quelque iour que nous aurons plus de loisir; & par mesme moyen nous considererons si ce ne seroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauvreté semble avoir d'amertume, & de couper les ailes à l'outrecuidance des richesses, que de disputer des paroles comme si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appellez à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses, Mettrons-nous en avant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre advis? Sera-ce avecque ces plaisantes subtilitez seulement que nous persuaderons au peuple Romain, qu'il approuve la Pauvreté? Nous luy dirons qu'il la re-

cherche comme le premier fondement & la cause principale de son Empire ; Qu'il se deffie de ses richesses & se ressouviene qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus ; Que c'est par là que les brigues, les concussions & les tumultes sont entrez dans la ville du monde la plus Religieuse & la plus continente. Que si vn peuple les a pû oster à tous les peuples de la terre , il sera bien plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul. C'est avecque ces raisons qu'il faut combattre les passions ; & sans leur prescrire de bornes , tascher de les exterminer entiere-ment. Ayons des paroles plus fortes , si nous n'en pouuons auoir de plus coura-geuses.

EPISTRE LXXXVIII.

ARGUMENT.

- I. *La Philosophie merite le titre de Science liberale , parce qu'elle fait l'homme libre.*
- II. *La Philosophie nous fortifie contre le Vice , & contre les traits de la Fortune.*
- III. *Quatre sortes de sciences liberales.*

IV. La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.

V. Toutes choses sont disputables.

VOUS voulez que ie vous die ce qu'il me semble des sciences liberales. Il n'y en a pas vne seule de qui ie fasse cas. Je ne scaurois appeller Bien vne chose de qui le but est de gagner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit s'ils passent par dessus, & le gastent s'il y croupit. Aussi ne Py faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Nous scauez bien qu'on les a nommées liberales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce tiltre doit appartenir. C'est l'estude de la Sageffe, qui merite l'honneur, comme seule releuée, genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que joiets à petits enfans. Pourriez-vous bien vous persuader qu'une chose fut bonne, qui est enseignée par les hommes du monde les plus infames, & les plus méchans ? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre, mais si nous les auions apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques-vns ont fait cette question, Si les Arts liberaux pouuoient faire un homme de bien ? Mais tant s'en faut que

cela soit, ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de montrer. Tout le soin du Grammairien est en l'agencement des paroles. Il s'élargit bien quelquesfois iusqu'à l'Histoire; mais quand il va jusques aux vers, c'est le bout de sa carrière; il ne passe iamais plus auant. Le vous laisse à penser en quoy l'assemblément des syllabes, le chois des paroles, la memoire des fables, & la mesure des vers, peuuent ayder vn homme qui veut aller à la Vertu? ny quelle assurance contre la mort, quelle moderation aux conuoitises, & quelle temperance aux voluptez il en peut tirer? Venons aux Professeurs de Geometrie & de Musique, vous trouuerez aussi peu ces leçons chez eux que chez les Grammairiens. Vous n'apprendrez point d'eux à ne rien craindre, ny à ne rien desirer; & cependant ce sont des choses qu'il faut sçauoir, ou c'est en vain que l'on sçait le reste. Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non; s'ils ne l'enseignent, il est impossible de l'apprendre d'eux; s'ils l'enseignent, ils sont Philosophes. Voulez-vous sçauoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire; Regardez combien leurs professions sont differentes. Or il est certain qu'elles seroient semblables, s'ils enseignoient vne mesme leçon. Je sçay bien qu'ils veulent

DE SENEQUE. 57

faire accroire qu'Homere estoit Philo-
 sophe, mais c'est si lourdement, qu'ils se re-
 futent eux-mesmes par les raisons qu'ils
 amenant pour le verifier. Car ils le font
 tantost Stoïque, n'approuvant rien que ce
 qui est Honneste, dédaignant les voluptez,
 & ne pouuant par les promesses de l'im-
 mortalité mesme, estre distrait de l'amour
 de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien,
 loüant l'estat d'une ville paisible, où les ha-
 bitans n'ont rien qui les occupe que les
 dances, les chansons, & les festins. Tan-
 tost ils le font Peripateticien, introduisant
 trois sortes de biens? Et tantost Academi-
 cien, tenant ses opinions suspenduës, &
 se gardant de rien affirmer. Par cette in-
 compatibilité d'estre de tant de Sectes en-
 semble, ils montrent bien qu'il n'estoit
 d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait
 esté Philoſophe; & puis que cela se remar-
 que en ses vers, il faut bien dire qu'il s'é-
 toit fait sage deuant qu'il en fist. Appre-
 nons donc cette science qui l'a fait sage. Il
 nous importe aussi peu de ſçauoir qui estoit
 le premier d'Homere ou d'Heſiode; que si
 Hecube estoit plus ieune qu'Helene; & ce
 qui fut cause que sa beauté luy dura si peu.
 Quand ie ſçauois exactement l'âge de Pa-
 trocle, & d'Achille, de combien pensez-
 vous qu'il m'en fust mieux? Ne serions
 nous pas plus Sages de mettre quelque fin

8 LES EPISTRES

à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Ulyſſe. Je n'ay pas aſſez de loisir, pour oïr diſputer ſ'il courut tant de riſques entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous ſont inconnues, parce qu'en ſi peu d'eſpace il eſtoit mal-aïſé qu'il fut ſi long-temps ſans trouver quelque port.

II. Les tempeſtes de l'eſprit nous donnent tous les iours de la beſongne; noſtre méchanceté nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point faute de beaux yeux qui ſollicitent les noſtres; & en cela ſeulement nous auons aſſez d'ennemis. C'eſt de là que ſe preſentent ces monſtres effroyables qui ne demandent que l'effuſion du ſang humain; c'eſt de là que viennent ces inſidieux appas qui nous attirent par l'oreille; c'eſt de là que viennent tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enſeignez-moy d'aimer ma patrie, ma femme & mon pere. Faites qu'il n'y ait point aſſez de peril grand pour m'empêcher de leur en rendre témoignage; & qu'en des actions ſi louables, ie ſois ſi reſolu qu'après ma barque rompue, ie me prene encore à ſes éclats. Que vous ſert de vous enquerir ſi Penelope a eſté impudique? Si par diſcretion elle s'eſt parée de ſcandale, & ſi deuant que de reconnoiſtre Ulyſſe, elle ſe doutoit bien que c'eſtoit

luy ? Faites que ie sçache que veut dire Pudeur, quelle Vertu c'est, & si c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Je viens à cette heure aux Musiciens. Vous m'apprenez à concerter des voix gresles avec de grosses voix, & à faire vn accord de tons discordans. Faites plustost que ie sçache accorder mon ame, & donner à mes volontez vne perpetuelle conformité. Vous me montrez qui sont les tons lamentables, montrez-moy plustost comment ie ne lamenteray point dans les aduersitez. Le Geometre m'enseigne à mesurer des campagnes, j'aimerois bien mieux qu'il m'enseignast à quelles bornes le contentement de l'homme se doit arrester. L'Arithmeticien m'apprend à compter & à faire seruir mes doigts à l'Auarice; ie serois bien plus aise qu'il me fit voir que tous ces comptes-là ne seruent de rien; Qu'un homme n'est point plus heureux, pource que son reuenu lasse ceux qui en font la recepte; Qu'au contraire, presque tout ce qu'il possede, sont choses superflues, & que s'il luy falloit auoir la peine de compter son bien luy-mesme, il n'y a point de pauvre homme qui ne fut plus heureux & plus content que luy. Que me sert que ie sçache exactement partager vn champ, & que mon frere & moy s'il faut que nous separions vn arpent de terre, soyons sur le poinct de nous cou-

per la gorge ? Que me sert d'estre vn suffisant homme à prendre les pieds d'vn arpent, & à sçauoir ce que c'est que quart, que doigt, & que pouce, si le voisinage d'vn Grand, qui empiete quelque chose sur moy, me rend melancolique ? Vous m'enseignez comment ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie veux apprendre comment ie pourray tout perdre, sans me fâcher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oster, est en vostre maison dès le temps de vostre grand pere; mais deuant qu'il fut à vostre grand pere, à qui estoit-il ? Montreriez-vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit ? Vous y estes venu comme Fermier, & non comme Seigneur. Demandez-vous de qui vous estes fermier ? De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Iuriconsultes tiennent que les choses publiques ne sont point sujettes à prescription ; Ce que vous tenez, est public, il est à tout le genre humain en general. O la belle science ! Vous sçauetz mesurer vn cercle, & reduire en carré quelque forme qu'on vous baille. Vous sçauetz combien il y a d'vne estoille à l'autre. Il n'y a rien qui échappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez-moy l'esprit de l'homme, dites-moy combien il

est grand ou petit. Vous connoissez bien vne ligne droite, mais à quoy est bon cela? Si vous ne sçavez pas comment il faut vous conduire droictement en vos actions? Je viens à cette heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis. A quoy me servira cette Science, qu'à me mettre en inquietude, quand Saturne & Mars seront opposez, & quand Mercure fera son couchant à la veüe de Saturne. J'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient, ils sont propices, & ne peuvent changer de naturel. Que la course inévitable des Destins, les meine d'un ordre qui n'est jamais interrompu; Que leurs reuolutions sont réglées, & produisent, ou marquent les éuenemens de tout ce qui se fait icy-bas. Mais soit qu'elles soient les causes de cette diuersité d'effets que nous voyons au monde, soit que seulement elles en soient les Messageres, que nous servira d'auoir préuen des choses que nous ne pourrons éviter? Sçachons les, ou ne les sçachons pas, il faut qu'elles aduiennent,

Si vero solem, &c.

Pensez que me voilà bien affeuré de toutes surprises; & si ie vy jusqu'à demain au matin, ne seray-je pas trompé? Il est certain qu'ouïy. Car nous sommes trompez, quand

il nous arriue quelque chose que nous ne scauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne sçay pas ce qui sera , mais ie sçay bien tout ce qui peut estre. La Fortune ne peut rien produire contre mon esperance. I'attends tout. Si elle m'en quitte quelque chose , à la bonne heure. Quand il se passe vne heure sans que j'aye quelque'affaut , ie suis trompé. Toutesfois encore ne le suis-je pas. Car comme ie sçay que tout me peut arriuer, ie sçay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussi-tost. Quoy qu'il en soit , j'espere tousiours du bien , mais s'il arriue du mal, ie suis prest à le receuoir. Il faut que vous me supportiez si j'ay des opinions particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette ny les Peintres , ny les Sculpteurs , ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au rang des Sciences liberales. Je n'y reçooy non plus les Luiçteurs , ny toute science qui veut de Phuile ou de la poudre; Ou bien j'y voudrois aussi receuoir les Parfumeurs , les Cuisiniers , & toute cette race de gens , de qui les esprits ne trauillent que pour le seruice de nos voluptez. Car ie vous prie , que trouuez-vous de liberal en ces vomisseurs du matin , qui ont le corps aussi gras & potelé , que Pesprit tabide & lethargyque ? Voyez combien nos beaux exercices d'aujourd'huy se rapportent à

ceux que nos Ancestres faisoient faire à leurs enfans, de lancer le javelot, de jetter la barre, de monter à cheval, de tirer des armes, & quoy qu'ils fissent, de tenir toujours le corps droit. Car ils ne vouloient pas qu'ils apprissent rien qu'il fallut faire couché. Mais ny les vns ny les autres ne sont point choses qui nous rendent capables de la Vertu. Car que me sert que ie me sçache bien ayder d'un cheval, & qu'à point nommé ie le retienne, si ie me laisse emporter à mes passions ? Que me sert qu'à la lutte & à coups de main, ie demeure maistre de tous mes Antagonistes, si ie me laisse vaincre à la Colere ? Quoy donc, les Sciences liberales ne nous sont elles bonnes à rien ? Si sont bien à quelque chose, mais non pas à l'acquisition de la Vertu. Car les Arts mechaniques mesmes, avec qui la Vertu n'a point de commerce, ne laissent pas d'auoir beaucoup de commoditez pour l'usage de la vie. Pourquoy donc faisons nous apprendre les sciences liberales à nos enfans ? Ce n'est pas qu'elles les puissent faire Vertueux, mais afin qu'elles leur preparent les ames & les rendent susceptibles de la Vertu. Comme ces premieres leçons qu'on leur fait de connoistre leurs lettres, & de les assembler, ne leur enseignent pas les Sciences liberales, mais les disposent à les appren-

dre quelque iour; Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la Vertu, mais elles nous rendent capables d'en recevoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de Sciences, les vulgaires & sordides, les plaisantes, les pueriles, & les liberales. Les vulgaires sont celles que les Artisans font avecque la main, & de qui l'occupation est de pourvoir aux necessitez de nostre vie. Celles-cy n'ont apparence quelconque d'honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous resiouir, ou les yeux, ou les oreilles. Nous pouuons bien mettre en ce rang les Ingenieurs, qui par des ressorts font mouvoir des choses si artificiellement, qu'il semble qu'elles marchent d'elles-mesmes, comme leuer tout bellement vn eschaffaut, reculer des choses qui sont proches, ou en approcher d'autres qui sont reculées, descendre petit à petit celles qui sont hautes, & tout plein de telles nouveautez, qui estonnent les ignorants, parce qu'ils ne comprennent pas comment elles se font. Les pueriles sont appellées par les Grecs *ἐκχυκλίους*, & par nous Liberales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui vrayement sont liberales, ou pour mieux dire libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'in-

struction de l'esprit à la vertu. Je sçay bien que quelqu'un pourra dire que comme il y a vne partie de la Philosophie naturelle, l'autre Morale, & l'autre Rationnelle; tout de mesme toutes ces Sciences liberales peuuent trouver place en la Philosophie. Que s'il se presente quelque question naturelle, on la decide par la Geometrie; & que par consequent ce n'est point chose hors d'apparence de dire, puis qu'elle luy ayde, qu'elle est vn de ses membres. Beaucoup de choses ne font pas partie de nous, qui ne laissent pas de nous aider, & qui ne nous ayderoient pas si elles faisoient partie de nous. La viande ayde bien au corps, & toutesfois ce n'est pas vne de ses parties. Le ministere de la Geometrie nous fait bien quelque service, & Pon peut dire que la Philosophie a besoin de la Geometrie, comme la Geometrie a besoin d'un Charpentier. Mais comme le Charpentier n'est pas portion de la Geometrie, aussi n'est la Geometrie portion de la Philosophie. Et puis chacune a ses limites à part, car le Philosophe recherche les secrets des choses naturelles, & les connoist, & le Geometre en examine & suppute les nombres & les mesures. La Philosophie sçait comme les corps celestes sont composez, ce qu'ils peuuent, & quelle est leur nature. Le Mathematicien.

obserue comment ils s'éloignent de nous & se rapprochent, comment ils se leuent & se couchent, & d'où vient que quelquesfois ils semblent s'arrester, bien qu'en verité les choses celestes ne s'arrestent iamais. Le Philosophe sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps & l'Image, & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter. Le Philosophe vous prouuera que le Soleil est grand, le Mathématicien qui procedé par vne certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement, mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne science ne se peut dire à soy, qui n'a son fondement que sur la permission d'autruy. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouurage. La Mathématique est superficielle. Le fond où elle bastit, n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne sçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle mesme elle pouuoit comprendre la Nature de l'Vniuers & paruenir à la Verité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes, donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & passer d'une recherche à l'autre; Mais il n'y a que la

science du Bien & du Mal qui nous puisse mener à la perfection ; & cette Science ne se trouve ailleurs qu'en la Philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauvais. Prenez moy toutes les Vertus l'une après l'autre. La Magnanimité, qui méprise ce qui est formidable, qui dédaigne ces épouvantemens qui rendent nostre Liberté captiue, qui les appelle en duel & les abbat par terre, prend-elle quelque chose des Sciences liberales pour se fortifier ? La Foy est le Bien le plus religieux qui puisse loger en l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace qui la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse, brusle, coupe, tuë, tu ne me scaurois faire parler. La Douleur a beau fouïller, elle ne trouuera iamais mes secrets. Et cependant est-ce des Sciences liberales qu'elle emprunte cette genereuse obstination ? La Temperance regne sur les voluptez. Elle en hayt quelques vnes qu'elle chasse entierement ; elle dispense les autres, & les regle sous vne mediocrité conuenable ; & iamais ne s'en approche que pour quelque autre consideration. Elle scait que la plus juste mesure des choses desirées c'est d'en prendre jusqu'à la raison, & non jusqu'à la satieté. L'Humanité defend la presumption & l'auarice ; ses paroles sont douces, ses actions courtoises, &

ses volontez soumises ; elle ne doit sentir mal à personne , qu'elle ne le sente elle mesme ; & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribuë aux necessitez d'autruy. Sont-ce les sciences liberales qui leur impriment toutes ces belles qualitez ? Est-ce d'elles que viennent la Simplicité, la Discretion , la Frugalité , l'Espargne, & la Clemence , qui est auare du sang d'autruy , comme du sien propre , & sçait que l'homme ne doit point vser de l'homme prodiguement. Mais lors que vous demeurerez d'accord , dit-on , qu'on n'arriue point à la Vertu sans les sciences liberales, comment niez vous qu'elles contribuent à la vertu ? Il en est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux ; & cependant , qui ne sçait pas que la viande & la Vertu n'ont rien de commun ? Le bois ne fait point de seruice au nauire , & toutesfois il n'est point de nauire qui ne soit fait de bois. Encore que sans vne chose ie n'en puisse faire vne autre , il ne s'ensuit pas qu'elle m'aide à la faire ; & au partir de là , ce n'est pas vne proposition indubitable , que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la Vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend. Et puis que la Sageffe ne consiste point aux lettres , qui m'empeschera de croire qu'un homme peut estre

sage sans estre sçauant ? La Sageſſe baille des choses , & non des paroles ; & peut-estre que nostre memoire est plus certaine, quand elle ne s'asseure que sur soy. La Sageſſe est ample & spacieuse ; il ne luy faut point bailler vne place occupée ; sa leçon est des choses diuines & humaines, des passées & des futures, des eternelles & des perissables, & du tēps duquel seul vous sçauiez combien on fait de questions. Premièrement, si de soy le Temps est quelque chose, si quelque chose a precedé le Temps, si le Temps a commencé quand & le monde, & si parce que deuant le monde il y auoit quelque chose, le Temps aussi l'a precedée. Outre ces questions, celles qu'on fait de l'Amē, sont innombrables, D'où elle est, quelle elle est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'un lieu à l'autre, & change de logis ; si elle reuient plusieurs fois au monde sous diuerses formes ; ou si elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour, apres qu'elle en est sortie, se promener en liberté ; si c'est vn corps ou non ; ce qu'elle fera, quand par nostre ministere, elle ne sera plus rien ; comment elle vsera de sa liberté, quand elle sera hors de cette prison ; s'il ne luy souuiendra plus de la vie du monde, si seulement elle commencera à se connoistre, quand échappée du corps

elle aura fait sa retraite dans le Ciel ? Prenez telle partie qu'il vous plaira des choses humaines & diuines, vous ne serez iamais las d'apprendre, & iamais ne cesserez de demander ; tellement qu'afin que tant de belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches, il faut necessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La Vertu ne se contente pas de si peu de place, son train est plus grand, il luy faut beaucoup de logis, il faut que tout forte, & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des Sciences qui luy donnent du plaisir, nous en retiendrons quelques-vnes, mais non plus que ce qu'il luy en sera besoin, pour la seruir. Car si nous nous mocquons de ceux qui remplissent leur maison d'une infinité de meubles precieux ; plustost pour la montre que pour l'usage, que dirons-nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas inutile de Sciences qui ne leur seruent de rien ? C'est vne espece d'intemperance, de vouloir sçauoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que font ordinairement tous ces Professeurs de Sciences liberales que des fâcheux, des causeurs, des importuns, & des superbes, qui n'apprennent point ce qu'il seroit bon qu'ils sçeussent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçauoir

point. Didimus le Grammairien a fait quatre mille Traitez, c'estoit assez pour laisser vn homme de lire. Je vous laisse juger que deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En l'vn, il dispute de quel pays estoit Homere; en l'autre, qui estoit veritablement la mere d'Enée; en l'autre, si Anacron estoit plus paillard qu'yurongne, ou plus yurongne que paillard; si Saphon estoit vne coureuse, & tout plein de semblables choses inutiles, que ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier si ie les auois apprises. Et puis dites que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquesfois plus longs qu'il ne seroit besoin. Je vous y montrerois beaucoup de choses où le coup de serpe seroit necessaire. Il faut bien auoir perdu des heures, & bien importuné des oreilles, deuant que d'ouyr cette louange. O le sçauant homme! Contentons nous de ce tiltre qui n'a pas tant d'éclat. O l'homme de bien! Me conseillerez-vous de feuilleter autant d'Annales, qu'il y a de peuples sur la terre? de rechercher qui est le premier qui a fait des vers? de compter par mes doigts à faute des Fastes, combien Orphée a esté d'années deuant Homere? de repasser mon jugement sur les censures d'Aristarque, & d'vser toute ma vie apres des syllabes? M'embarrasseray-ie tellement en la

poudre de la Geometrie que ie ne m'en tire iamais ? pratiqueray-ie si mal ce precepte salutaire, qui commande d'épargner le Temps ? l'approuue toute autre chose, & ne me soucie point de sçauoir ce que ie fais. Le Grammairien Appius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlatan par toute la Grece, & se faisoit appeller Homere, disoit qu'après qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odyssée, il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de son Ouurage ; & pour le prouuer, il alleguoit, que tout exprés il commençoit son premier vers par deux lettres où le nombre de ses liures estoit contenu. Il est mal-aisé qu'un homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de semblables. Pensez à cette heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publiques, combien aux priuées, combien à se leuer, à coucher, à boire, à manger & à dormir. Mesurez vostre âge ; vous n'en auez pas pour donner rang à tant d'occupations ; ie ne parle que des Sciences liberales. Et combien pensez-vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflus, & qui ne se pratiquent point. Ils s'impliquent aussi-bien que les autres aux distinctions des syllabes, & aux proprietés des conjunctions & des propositions. Ils ont eu enuie sur les Gram-

Grammairiens, & sur les Geometres, & ont pris toutes les superfluites de leurs sciences, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne vivent pas de mesme. Reconnoissez en ce que ie vous vay dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la Verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmatiuement & negatiuement, avec autant de probabilité d'vne part que d'autre; & que cette proposition mesme, Que tout est disputable, se peut contredire. Nausiphanes dit, Que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non-estre. Parmenides, que generalement tout ce qui se voit n'est point. Zenon Eleate nie tout sans exception. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirrioniens, Megariques, Eretitriques, & Academiques, qui ont introduit vne nouvelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces Curieux & les Professeurs des sciences liberales tout en vn rang. Ceux-là nous baillent vne science qui ne nous seruira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouoir iamais rien sçauoir. Pour moy, j'aimerois mieux sçauoir des choses qui me fussent inutiles, que de ne sçauoir rien du

tout. Les vns ne nous éclairent point, les autres nous creuent les yeux. Si ie crois Protagoras, il n'y a rien qui ne soit douteux; Si Nausiphanes, toute la certitude que j'en remporte, c'est que tout est incertain. Si Parmenides, Il n'y a rien au monde qu'une chose; Si Zenon, Il n'y a rien du tout. Que sera-ce de nous donc? Que deviendra tout ce qui est à l'entour de nous, qui nous nourrit & qui nous soutient? Tout ce qui est au monde ne sera qu'une ombre & une piperie. Je ne trouue pas grand goust ny à ceux qui disent que nous ne sçauons rien, ny aux autres qui mesme ne nous veulent pas accorder nostre ignorance; Et s'il me falloit dire ausquels ie veux le plus de mal, ie confesse que ie serois bien empesché.

EPISTRE LXXXIX.

ARGUMENT.

- I. *En quoy different la Sagesse & la Philosophie. Definition de la Philosophie. Sa diuision.*
- II. *De la Morale.*
- III. *De la Naturelle.*
- IV. *Il blasme les Auares, les Paillards, & les Gourmands.*

Vous me priez de vous diuifer la Philosophie, & que ie fasse des quartiers de ce grand corps. C'est à la verité le moyen de la comprendre bien-tost, & Pon n'y peut presque rien faire qu'en la démembrant de cette façon. Vne chose qui nous est obscure, en la prenant toute ensemble, se trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleust à Dieu que la Philosophie se pût représenter à nous, comme la face de ce grand Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce Spectacle seroit à l'autre; & il ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise, elle ne nous fit laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes, faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre, il nous la faut considerer de la mesme façon que nous considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nuages & des broüillars à trauerfer, & de qui la veüe s'arreste au premier logis, nous auons besoin qu'on nous montre les choses vne à vne, parce que nous ne sommes pas encore capables de les regarder en gros. Je feray donc ce que vous me demandez, & mettray la Philosophie en parties, & non en mor-

ceaux , car il y a du profit à la diuifer , mais qui la hacheroit , il la rendroit inutile. Ce qui est trop grand , est aussi difficile à comprendre que ce qui est trop petit. On distingue vn peuple en lignées , & vne armée en compagnies. Depuis qu'une chose a quelque grandeur notable , on la cōnoist mieux quand on la considere par ses parties , pourueu , comme j'ay dit , qu'on ne les fasse point si petites , que le nombre en soit infiny. Autant vaudroit les laisser en leur entier , que d'en faire tant de parts , que ce ne fut iamais fait de les éplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc , si vous le trouuez bon , ie vous diray la difference d'entre la Sageffe & la Philosophie. La Sageffe est la Felicité parfaite de l'esprit de l'homme , la Philosophie est l'amour & l'affection de l'acquiescer ; C'est elle qui montre le chemin pour aller à l'autre. Le nom qu'elle porte , est vne marque qui la fait assez connoistre. Il y en a qui l'ont définie , vne science des choses humaines & diuines. Quelques-vns y adjoustent , *et de leurs causes* ; mais ie ne trouue pas que cette addition y serue beaucoup , parce que les causes font partie des choses. Il y en a d'autres qui l'ont appelée , vne estude de vertu , d'autres vne estude de la correction de l'ame , & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iustement

est raisonnable. Pour la difference d'entre la Philosophie & la Sagesse, elle n'a presque iamais esté contredite de personne. Aussi ne se peut-il faire que le desir & ce qui est desiré soient vne mesme chose; la mesme difference qui est entre l'Auariance & l'Argent, est entre la Philosophie & la Sagesse. La Sagesse est l'effet & la recompense de la Philosophie; la Philosophie marche vers la Sagesse; la Sagesse attend de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sagesse est ce que les Grecs appellent *Sophie*. Nous nous sommes autresfois seruis de ce mot, comme nous faisons de celui de Philosophie. Encore à cette heure, nos vieilles Comedies le vous témoignent, & l'inscription du monument de Possennius, *Passant demeure & ly la Sophie de Possennius*. Il s'est pourtant trouué quelques Stoïques, qui bien que la Philosophie soit vne estude de Vertu, & que l'une recherche, & l'autre soit recherchée, ont tenu cependant qu'il est impossible de les separer, & qu'il ne peut iamais estre de Vertu sans Philosophie, ny de Philosophie sans Vertu. Si la Philosophie est vne estude de Vertu, c'est par le moyen de la Vertu mesme; qui est vertueux, ne peut n'estudier point la Vertu; & qui estude à la Vertu, ne peut n'estre point Vertueux. Car il n'en est pas comme de ceux qui de

loin visent à frapper quelque chose, où le tireur est en vn endroit, & le blanc en l'autre; Ny comme des chemins qui nous meinent aux villes; & en sont dehors. On arrive à la Vertu par la Vertu mesme; & par ainsi, la Philosophie & la Vertu sont attachées l'une à l'autre. Il y a eu plusieurs grands personnages, qui ont diuisé la Philosophie en trois parties, Morale, Naturelle & Rationelle. La premiere a pour sujet le reglement de l'ame; la seconde, recherche la Nature des choses; la troisiéme, examine la propriété des paroles, leur agencement & les arguments, afin qu'on ne nous surprenne pas par la supposition du mensonge en la place de la Verité. Il s'en est trouué qui ne l'ont pas diuisée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuisée en dauantage. Quelques-uns des Peripateticiens y ont mis la Civile pour vne quatriéme, pource qu'il semble qu'elle ait son exercice & son occupation à part. Quelques autres y ont encore adjouste l'Oeconomique, qui est la science de bien gouverner vne maison; toutesfois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne se puisse comprendre sous la Morale. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philosophie; la Naturelle, & la Morale: ils n'ont point voulu receuoir la Rationelle. Mais enfin comme

ils ont veu qu'il leur falloit quelque piece pour distinguer les ambiguites, & conuaincre les faussetez masquées d'apparence veritables, ils ont esté contrains d'introduire vn lieu qu'ils appellent le Jugement & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationelle, sous vn autre nom, mais ils ne Pestiment qu'vn accessoire de la partie naturelle. Les Cyneraiques se sont contentez de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils font comme les Epicuriens; & ce qu'ils chassent d'une façon, ils le rappellent de l'autre. Car ils font cinq parties Morales; l'vne des choses desirables, & re-jettables; l'autre des Passions; la troisième des actions; la quatrième des causes; & la cinquième des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle; les Arguments à la Rationelle, & les actions à la Morale. Ariston de Pise de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationelle; mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la Philosophie, qu'elles luy estoient contraires, & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de cette partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est vn exercice de Regent plustost que de Philosophe, comme si le Philosophe estoit autre qu'vn Regent vniuersel du genre humain.

80 LES EPISTRES

II. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau. Je la subdiuise en trois autres parties, dont l'une est la consideration, qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choses. L'utilité de cette partie est grande. Car de quoy auons nous plus de besoin que de sçauoir iustement ce que chaque chose se doit apprecier? La seconde est de l'affection, & la troisieme des actions. Car il faut premierement sçauoir ce que la chose vaut. Secondement, temperer l'affection, & la regler; & tiercement, faire qu'entre l'affection & l'action il y ait telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyez conforme à vous mesme. De quoy que vous manquez de ces trois choses, il est impossible que vous ne tombiez en confusion. Car que vous sert qu'en vous mesme vous ayez examiné la valeur des choses, si vostre affection vous fait aller plus auant que vous ne deuez? Et que vous sert, de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'oeuvre, vous laissez perdre les occasions, & ne sçauéz pas quand, en quel endroit, & de quelle façon il y faut proceder? Car l'estimation du merite des choses, l'observation des opportunités, & la discretion de se commander, sont trois considerations differentes. Quand

l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection se conçoit ardente ou froide, selon le cas que nous faisons de la chose qui nous est proposée.

III. La Philosophie Naturelle se diuise en choses corporelles & incorporelles, qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuision des corporelles, c'est que les vnes engendrent, & les autres sont engendrées. Or les Elemens sont engendrez. Les vns tiennent que le Principe est simple, les autres le diuisent en la Cause mouuante, & en Elements. Il ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationnelle. Toute oraison est continuë, ou coupée par interrogations & responses, l'une s'appelle Dialectique, & l'autre Rhetorique. L'occupation de cette-cy sont les paroles, leur sens, & leur disposition. La Dialectique derechef est diuisée en conceptions, & en paroles qui les expriment. Les subdiuisions qui se peuuent faire de l'un & de l'autre, sont infinies; c'est pourquoy ie ne passeray point plus auant; Aussi bien si ie voulois rediniser les parties en autres parties, il s'en feroit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vous vueille dégouster de cette lecture; mais quoy que vous lisiez, faites que l'amendement de vostre vie soit tousiours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs; excitez ce

que vous avez de languide ; reſtraignez ce que vous ſentez qui ſe laſche ; domptez ce qui ſe rebelle ; faites vne guerre ir-reconciliable aux cupiditez, & non pas aux voſtres ſeulement, mais à celles des hommes en general. Et quand quelques-vns vous demanderont, ſi vous n'aurez iamais qu'une chanſon, reſpondez-leur, Tant que vous ferez des fautes, ie ſuis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remedes ceſſent deuant la maladie. Mais vous avez beau faire, tant plus vous bouchez les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'eſt bon ſigne, quand vn malade qui eſt ſtupide, commence de ſentir ſon mal. En dépit que vous en ayez, ie vous conſeilleray voſtre profit. Vous orrez à la fin quelque autre choſe que des flatteries, & puis que vous ne voulez pas recevoir voſtre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne ceſſerez-vous iamais d'acquérir? Les champs de tout vn peuple ſont à vous ſeul : Iuſqu'où penſez-vous vous eſtendre? Vous labourez des Prouinces entieres, & vous n'en'auez pas encore aſſez. Les riuieres les plus celebres, & qui ſuffiſent pour eſtre les bornes de deux Nations, depuis leur ſource juſques à leur fin, ne paſſent que dans vos terres : Et cependant ſi les mers ne ſont bridées de vos poſſeſſions ; ſi

vostre fermier ne regne au delà de l'Adriatique, Ionique & Ægée; si les Isles qui furent les maisons de tant de grands Capitaines, ne vous sont des chetiues cabanes, vous ne pensez pas estre bien accommodé. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira, faites que ce qu'on appelloit vn Empire, ne soit qu'une de vos pieces de terre, ne laissez rien de ce que vous aurez moyen d'amasser; Quand vous aurez tout fait, vous en laisserez toujours plus que vous n'en prendrez. Je viens à cette heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'étendue à vostre Luxe, que ceux-là font à leur Avarice. Dites-moy, ie vous prie, avez-vous resolu qu'il ne se trouue lac en toute la terre, où vous n'avez vne maison dessus? Qu'il n'y ayt riuere ny grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais? Par tout où il se trouuera quelque sorte d'eau chaude, vostre Luxe s'y voudra tout aussi-tost imaginer vne retraite. En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que des fondemens n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits avec la main, vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment. Je veux que vous ne puissiez aller en part, où vous ne voyez toujours luire l'ardoise de quelque pavillon qui soit à vous; Les vns aux coupeaux

des montagnes, qui déconurent à perte de veuë sur la mer & sur la terre; Les autres en campagne raze, aussi releuez que les montagnes mesmes. Quand le nombre de vos bastiments donnera de la peine à les compter, quand la hauteur en ira jusques au Ciel, si n'avez-vous au partir de là qu'un corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant chambres, puisque vous ne pouuez coucher qu'en vne? Celles où vous n'estes point, ne sont pas vostres. Je viens finalement à vous, de qui la Gourmandise insatiable ne laisse creux en la mer, ny coin en la terre qui ne soit foüillé; qui remplissez les eaux de lignes & de filets, qui bordez les bois de toiles & de pieges; & ne laissez en paix animaux du monde, que ceux de qui la satieté vous a dégousté. Que vous seruent tant de viandes apprestées par tant de mains? tant de sortes de venaisons prises avec tant de peril? tant de poissons recherchez de l'autre bout du monde, si vostre bouche lasse de friandises & vostre estomach affoibly de cruditez, vous en laissent bien à peine gouster quelque morceau. Pauvres gens que vous estes! vous ne connoissez pas que vous avez plus de faim que de ventre. Dites cela aux autres, Lucilius, afin de Pouir vous-mesme en le disant. Ecrivez-le, afin de le lire apres l'auoir escrit. Ne faites rien

que vous ne rapportiez à vostre instruction, & au reglement du desordre de vos passions. Estudiez, non pour sçavoir plus de choses que les autres, mais pour en sçavoir faire de meilleures.

EPISTRE XC.

ARGUMENT.

- I. La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.
- II. Du siecle d'or.
- III. Le Vice & le mauvais gouvernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires.
- IV. Les hommes n'ont point appris de la Philosophie, les voluptez, ny les delices des villes.
- V. De la frugalité du premier siecle.
- VI. La Philosophie enseigne à connoistre Dieu, & que les choses fortuites arrivent par son Commandement.
- VII. Que l'Innocence honoroit le siecle d'or, mais que la Sagesse y manquoit.

L. **Q**VI peut nier, Lucilius, que le vi-
 ure ne soit vn present des Dieux ;
 & le bien-viure vn present de la Philoso-
 phie ? S'ensuiuroit-il donc qu'autant que
 le bien-viure est chose plus precieuse que
 le viure , nous soyons plus obligez à la
 Philosophie que nous ne sommes aux
 Dieux ? Il ne faut point douter que cela ne
 fut , si la Philosophie mesme n'estoit vne
 gratification , qui vient de leur main.
 Nous ne naissons pas Philosophes , mais
 nous naissons capables de Philosopher. Et
 certainement si c'eust esté chose commu-
 ne , la Sagesse eut perdu le plus grand
 aduantage qu'elle ait , qui est de n'estre
 point au nombre des choses fortuites.
 Tout ce qui la met en reputation , c'est
 que ceux qui l'ont , la tiennent d'eux mes-
 mes , & ne la mandient point de leurs voi-
 sins. Autrement , si c'estoit chose qui
 passast d'vne main à l'autre , que trouue-
 riez-vous en elle qui fut digne d'admira-
 tion ? Tout ce qui l'occupe , c'est le soin
 de trouuer la verité des choses diuines &
 humaines. La Iustice , la Pieté , la Reli-
 gion , & generalement toutes les Vertus
 attachées l'vne à l'autre ne l'abandonnent
 iamais. C'est d'elle que nous tenons la re-
 uerence enuers les Dieux , & la dilection
 enuers les hommes ; d'elle que nous sca-

uons que les Dieux sont maistres, & que les hommes estoient nez en égalité de condition, si l'Auarice croissant d'un siecle à l'autre, ne les en eut peu à peu distraits, & rendu pauvres ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessâmes de rien auoir quand nous voulumes tout auoir en propriété.

II. Les premiers hommes & ceux de quelques races après eux, non encore souillez des corruptions qui se sont introduites depuis, se conformoient entiere-ment à Nature, la prenoient pour guide, se rangeoient à ses loix, & s'ils cognoissoient quelqu'un qui fut plus homme de bien que les autres, ils se laissoient conduire à luy; car cette soumission du pire au meilleur est vne chose naturelle. Les bestes mesmes, s'il y en a quelqu'une, qui de grandeur de corps ou de force, ait de l'aduantage sur les autres, se laissent commander par elle. Vous ne verrez iamais vn taureau lâche & sans cœur, marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand que les autres, ce sera luy qui aura cette prerogatiue. Entre les Elephans, le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoy s'ils voyoient quelqu'un qui eust l'esprit bien-fait, ils le faisoient presider sur eux; & de

cette façon ils rendoient leur condition tres-heureuse , ne souffrans d'estre surpassés en puissance , que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouvoir tout ce qu'on veut , c'est , de ne penser pouvoir autre chose que ce qu'on doit. Possidonius donc estime qu'en ce siècle qu'ils appelloient d'or , ils n'auoient point d'autres Roys que les Sages ; sous l'authorité desquels les violences estoient retenues en bride , & les foibles garentis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloyent le bien , & déconseilloient le mal. Par leur Prudence ils pouruoyent aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge , par leur valeur ils les preseruoient , si quelque inconuenient les menaçoit , & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit vne charge que de commander , & non pas vne Royauté ; leur force ne s'éprouuoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux mesmes ils n'auoient point la volonté disposée à mal-faire , on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien , & on leur obeysoit de mesme. La plus grande menace qu'un Roy fist à ses sujets , quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient , c'estoit qu'il se demettrait de sa charge.

III. Mais enfin l'introduction des vices,

& le changement des Royautéz en Tyrannies , rendirent les Loix necessaires , & les Sages mesmes en furent les premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept , de qui la prudence fut de son temps en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle , il auroit esté le huitiesme. Zelus & Charondas , qui n'auoient iamais veu ny Barreaux , ny Escoles , & ne scauoient que ce que le saint & silencieux reduit de Pythagore leur auoit appris , polisserent de leurs belles Ordonnances non seulement la Sicile alors fleurissante , mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Avec tout cela ie m'accorde bien avec Possidonius , mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mechaniques , que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

IV. Il dit que du commencement comme les hommes estoient espars , qui d'un costé , qui de l'autre , sans autre couvert que du creux d'un rocher ou d'un arbre , ou pour le mieux , de quelque chetive cabane ; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy pas que tous ces bastimens à tant d'estages , les vns sur les autres , & si spacieux , que les villes , sont pour eux trop estroies , soient de son inuention , non plus que ces

reseruoirs où les poissons sont enclos par troupes , & chacun selon-leurs especes ont leur quartier à part , afin que la Friandise, quelque mauuais temps qu'il fasse sur la mer, ne soit iamais dépourueüé , & qu'elle puisse pescher sans peril quand il luy plaira. Penseriez-vous bien que la Philosophie eut inuenté les clefs , & les serrures? Ne seroit-ce pas , comme qui l'accuseroit d'auoir mis l'Auarice au monde? Penseriez-vous que pour demeurer en vne apprehension perpetuelle sous des bastimens suspendus , elle eust dédaigné tant d'agreeables retraites , que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit? Croyez-moy, ces premiers siecles où la vie estoit si heureuse , n'auoient point d'Architectes ; & tous les artifices d'équarrer les poutres , & de conduire la sie dans vne ligne , sans varier ny d'vn costé ny d'vn autre , sont venus au monde avec le luxe.

Car le bois au vieux temps de coin estoit fendu.

Ces salles à festins , qu'on fait aujourd'huy si grandes , que toute vne ville y mangeroit , estoient alors inconnües. On ne voyoit point vn nombre infiny de charrettes chargées de pins & de sapins , pour faire des lambrissures dorées , se suiure queüe à queüe dans les ruës , & les faire trembler

sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costez de leurs loges. Les couuertures en estoient de ramée, qu'ils entrelaçoient l'une dans l'autre, & faisoient descendre en talut si proprement, qu'il ne pouuoit faire de pluye si longue, ny si violente, qu'elle n'eust moyen de couler.

IV. Là dedans ils se tenoient assez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbres, & sous les planchers dorez qu'habite la seruitude. Je ne suis pas aussi de son aduis, en ce qu'il croit que les Sages soient inuenteurs de tous ces outils dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire, que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser, qui est vne inuention de l'industrie des hommes, & non pas de leur sagesse. Je luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrasement de quelque forest, ont jugé que fouillant plus auant, il s'en trouueroit dauantage; & ont découuert les mines de cette façon. Il s'abuse; ce sont des choses qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux-là mesmes qui les mettent en besongne. Je ne trouue pas non plus cette question si

subtile comme il la fait , Qui a esté le premier en vsage ou des tenailles , ou du marteau ? L'vn & l'autre comme generalement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbez , & les yeux tournez vers la terre , sont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remüant , mais non pas grand & releué. Le Sage s'est tousiours contenté de peu de chose , & encore au siecle où nous sommes , il n'est iamais plus à son aise que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dites-moy, ie vous prie, qui trouuez vous auoir esté le plus sage , ou de Talus , qui fut inuenteur de la sic , ou de ce Diogene qui se mettoit en double pour coucher en vn tonneau ; & qui pour auoir veu boire vn jeune garçon au fond de sa main , rompit aussi tost vn gobelet qu'il auoit en sa besace , comme courroucé contre soy-mesme d'auoir porté jusques-là vne chose dont il auoit eu le moyen de se passer ? Et aujourd'huy mesme , qui pensez-vous estre le plus sage , de celuy qui a trouué cette façon de conduire par des tuyaux qu'on ne voit point , des senteurs en vne hauteur immense , de faire soudre & de tarir des fontaines en vn instant , & de lambriffer les salles d'vne contexture si artificielle , qu'autant de fois qu'on change de seruire , autant de fois elles changent .

de planchers ; Ou celuy qui fait cette leçon aux autres , & la prend pour soy-mesme , Que la Nature ne nous a rien commandé de dur & de difficile ; Que nous ne demeurons pas sans maison pour n'auoir point de tailleurs de marbre , ny sans habits , pour estre priuez du commerce des regions d'où viennent les soyes : Que sur la terre nous auons tout ce qui nous est necessaire , & que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable , nous auons aussi peu affaire d'un Cuisinier que d'un Soldat ? Ceux-là certainement estoient , ou Sages , ou pour le moins semblables aux Sages , qui avec si peu de frais & de sollicitude sçauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose ; mais les delices coustent de la peine. Suiuons la Nature , il ne nous faut point d'artisans ; elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle ne nous a contrains à quelque chose , elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. Nous ne pouuons sans estre vestus , supporter le froid ; mais quoy , n'auens nous pas des peaux de bestes sauvages & domestiques , assez chaudes pour nous en garentir ? Ne voyons nous pas des peuples , qui se couurent d'escorces d'arbres , & d'autres qui se font des robes de plumes d'oyseaux ? Et encore aujourd'huy

la pluspart des Tartares ne sont-ils pas vestus de fourrures de renards & de martes, aussi delicates à l'attouchement, qu'impenetrables à la froidure ? Ouy, mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Hyuer, les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodés, si nous n'auons des ombrages bien espais pour les repousser. Il est vray ; mais n'auons nous pas vue infinité de lieux secrets, que l'injure du temps, ou quelque autre accident semble auoir expressément cauez, pour estre le remede de cette incommodité ? Ne pouuons nous pas comme nos peres, faire des clayes d'osier, enduites de terre, & nous mettre vn peu de chaume & de fueillages sur la teste, en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal ? N'y a-t'il pas des peuples en la coste d'Afrique, qui se retirent dans des fosses, & ne trouuent autre couuerture assez espaisse pour se garenir de lardeur du Soleil, que la terre mesme toute desseichée qu'elle est ? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal, qu'ayant rendu la vie si aisée à tous les autres animaux, elle ait voulu que pour auoir la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de mestiers ; elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn seul. Nous auons sans exercice tout ce qui nous faut pour viure. Nous trouuons tout prest,

quand nous venons au monde ; & rien ne nous est difficile que pour le dégoût que nous auons de la facilité. Les maisons , les habits , les remedes , les viandes , & toutes ces choses où nous apportons aujourd'huy tant de façon , se rencontroient au temps de nos Peres , sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse ; & sans beaucoup d'industrie , ce qu'ils desiroient estoit incontinent accommodé. Aussi n'estimoient-ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettons le prix & l'admiration , par les difficultez que nous y faisons naistre. La Nature nous fournit elle mesme tout ce qu'elle nous demande. Nous ne sommes trauallez que par nostre luxe , qui se reuolte contre le deuoir , qui s'irrite soy-mesme , & d'un siecle à l'autre , trouue tousiours quelque folie nouvelle , pour faire emporter aux débordemens de son siecle , le prix sur les vices des siecles passez. Nous auons commencé nostre débauche par le desir des choses superflües , & nous sommes venus aux pernicieuses. Enfin nous auons rendu le corps maistre de l'ame , & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traiter comme esclau , nous le faisons aujourd'huy seruir comme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les ruës & dans les boutiques tout ce

bruit qui nous réveille deuant qu'il foit jour. C'est pour luy que trauailent les Passementiers, les Orphevres, & les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escoles de bal & de Musiques effeminées. La necessité n'est plus nostre mesure; nous sommes mesquins & miserables, si nous ne voulons plus rien, quand nous auons ce qui nous suffit. Vous ne sçauriez croire, Lucilius, combien les belles paroles ont de puissance, & comme les plus judicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius, qui à mon aduis est va de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation, quand premierement il veut decrire comment le fil se retord, comment il se retire de la canette, & comment la toille par le moyen des contrepoids suspendus tient l'estame droit; il dit que les Sages ont inuenté le mestier de Tisserant, & ne se souuient pas que l'invention moderne que nous en auons est bien plus subtile. Je vous prie, s'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy, qui ne deffendent le corps ny du froid ny de la honte, qu'auroit-il dit? des Tisserants il passe aux Laboueurs, & avec la mesme eloquence il décrit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouuant plus émiée, s'enracine plus facilement. Puis il dit comment on fait
les

Les semences, & comment on faicte les mauuaises herbes, de peur qu'elles ne suf-foquent les bleds; & attribué aux Sages cette inuention, aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers, il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature, ils ont trouué le moyen de faire du pain; & qu'ayant pris garde comment les dents par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche, & que ce qui s'en écarte, y est ramené par la langue, puis détrempté de saluue, pour descendre plus aisément en l'estomach, où il se digere, & s'incorpore avec nous; cette consideration leur fist à la ressemblance des dents, mettre deux pierres ensemble, vne dessous, qui est immobile, & l'autre dessus, qui tourne & retourne continuellement, iusques à ce que le grain deuienne farine, laquelle ils meslent avec de l'eau; puis à force de la manier, en font de la paste, & luy donnent forme de pain, qu'ils cuisirent au commencement dans les cendres chaudes, puis sur des tuilles ardentes, & petit à petit dans des fours, & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est gueres fallu qu'il n'ait fait les Sages sauctiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne soit à la Raison que nous deuons tous ces artifices, mais non

pas à cette Raison vertueuse , qui doit ser-
uir de regle à nostre vie. Vn homme , &
non point vn Sage , a trouué toutes ces in-
uentions ; vn homme a fait ces barques,
qui nous portent sur les mers , & sur les
riuieres ; vn homme leur a donné des voi-
les , pour y receuoir le vent ; & pour leur
conduite , les a garnies d'vn gouuernail
au derriere , dont il prit le patron sur les
poissons , qui de leur queuë tournent leur
course du costé que bon leur semble. Je
sçay bien que Posidonius en fait le Sage,
aussi bien autheur que du reste , & qu'il dit,
qu'apres auoir fait ces inuentions , ne les
jugeant pas dignes de son occupation , il
les remit à des personnes mechaniques
pour les exercer. Mais pour moy ie ne
sçauois penser que d'autres les ayent in-
uentées , que ceux-là mesmes qui en font
encore aujourd'huy profession , en effet
n'auons-nous pas veu naistre beaucoup de
choses nouvelles au siecle où nous som-
mes ? comme les vitres aux fenestres , les
cuues branlantes , & les tuyaux enchassez
dans les parois , pour échauffer les salles,
autant par haut que par bas. Je ne parle ny
des marbres , qui luisent & dans nos Tem-
ples , & chez les particuliers , ny de ces ar-
cades ; sous qui nous faisons des porches,
assez spacieuses pour mettre le peuple de
toute vne ville à couuert, ny de ces notes

par lesquelles on a trouué moyen de recueillir vne harangue au meisme temps qu'on l'a prononcée, & d'atteindre la vitesse de la langue par la diligence de la main. Toutes ces choses sont inuentions des moindres esclaves que nous ayons. La Sageſſe vole bien d'une autre aile. Les mains ne sont point ses escoliers, c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle ſçait.

VI. Voulez-vous ſçauoir quelles sont ses occupations, & quelles choses elle met au iour? Elle ne s'amuse point à nous faire beaux danſſeurs, ny bons jōueurs, ou de flustes, ou de trompettes. Ses leçons ne sont point de tirer bien des armes, de flanquer bien vne muraille, ny de diuiſer promptement vne armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend, est profitable. Elle diſpoſe les ames à la paix, & conuie generalement tout le monde à s'entretenir en amitié. Ce n'est point elle qui forge les outils de nos Artisans. On luy fait tort de croire qu'elle s'employe à des choses de si peu de prix. La vie est son ſujet & son exercice, & par ce moyen tous les mestiers qui ſeruent à la vie, luy sont assujettis. Au reſte, son but est de nous mettre en vne condition bien-heureuse. Elle nous y meine, & nous en montre le chemin. Elle nous éclaircit de ce qui est mal en effet, & de ce qui ne

Feste que par opinion. Elle oste la vanité des
 ames, & les remplit d'une grandeur solide,
 applatit leurs bouffissures, qui n'ont que du
 vent, & de la mine, leur fait iuger quelle
 difference il y a d'estre veritablement de
 belle taille, ou d'avoir du liege sous les
 pieds, leur donne la connoissance de la na-
 ture de toutes choses, & de la sienne, leur
 apprend qui sont les Dieux, quels ils sont,
 qui sont les Enfers, les Lares & les Genies;
 Quel est l'estat des ames immortelles, qui
 tiennent le second rang en la Deité, où
 elles sejourment; à quoy elles s'occupent;
 ce qu'elles peuvent; quelles sont leurs af-
 fections. Avecque ces entrées, elle nous
 fait l'ouverture, non de quelque mystere
 commun, mais du monde, Temple gene-
 ral de tous les Dieux, découvre ses vrais
 simulacres & ses visages au naturel aux
 yeux de l'ame, parce que ceux du corps sont
 trop foibles pour les regarder. Cela fait,
 elle s'en revient aux principes, considere
 cette raison eternelle qui est infuse à l'un-
 vers, donne vie & figure à toutes choses, &
 recherche la nature de l'ame, d'où elle est
 venue, où est son siege, pour combien de
 temps, & en combien de membres elle est
 esparse. Puis des choses qui ont substance,
 passant à celles qui n'en ont point, elle
 vient par argument à la recherche de la
 verité, & aux resolutions des doutes, de

viure ou de mourir ; pource qu'en l'un & en l'autre , y ayant du faux meslé parmy le vray , on est bien souuent en peine comment on s'y doit comporter. Le conclus donc que les mestiers ne sont point des inuentions de la Philosophie , & qu'elle ne s'en est point retirée , comme dit Possidonius ; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention , ce qu'elle estimoit indigne de son vsage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuenta la roüe du potier , où se fait la vaisselle de terre ; Et parce que dans Homere , qui estoit long-temps deuant Anacharsis , il est parlé d'une roüe de potier , il ayme mieux démentir le vers , que son conte. Pour moy , ie ne tiens point que cela soit , & s'il est , j'auouë bien qu'un Sage en a fait l'inuention , mais ie dy qu'il ne l'a pas inuentée comme Sage , parce que les Sages peuvent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes , & non en qualité de Sages. Prenez le cas qu'un Sage soit grand coureur ; il passera les autres entant qu'il a bonnes jambes , mais non entant qu'il est Sage. Je voudrois bien faire voir à Possidonius un verrier , qui de son haleine seule donne à un verre des formes qu'il seroit mal-aisé de luy donner avec la main ; Et

cependant cette inuention s'est trouuée depuis qu'il ne se trouue plus de Sages. Il dit aussi que Democrite inuenta la maniere de bastir en arche, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte sur l'une & sur l'autre. Pour moy ie ne crois point que cela soit, parce que deuant que Democrite fust, il estoit des ponts & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à dire, que Democrite inuenta la poliffure de Pyuoire, & de conuertir des cailloux de riuere en esmeraudes, qui est vne certaine façon de les cuire, par laquelle encore aujourd'huy nous donnons à nos briques telle couleur que nous voulons. Je ne dy pas qu'un Sage ne puisse auoir fait toutes ces inuentions ; mais il ne les a pas faites entant qu'il estoit Sage. Car il fait beaucoup de choses qu'un mal habile homme feroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y seroit plus experimenté. Voulez-vous sçauoir de quoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere ? Premierement ne s'estans pas contentez de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voyent goutte aux choses diuines, ils nous en ont fait auoir la connoissance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont estendus à toutes choses, & enseigné non seu-

lement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obeïr, & receuoir tout ce qui arriue, comme autant de choses qui se font par leur commandement. Ils nous ont defendu de nous ranger aux fausses opinions, nous ont taxé toutes choses selon leur vraye valeur, ont condamné les voluptez que le repentir accompagne, donné reputation à celles de qui l'usage ne déplaist iamais, & verifié par raisons inexpugnables qu'il n'est point de félicité plus grande que de n'en désirer point, ny de puissance plus glorieuse que celle que nous auons sur nous mesmes. Je ne parle pas de cette Philosophie qui s' imagine les Dieux hors du monde, comme les bourgeois hors de leur ville, & qui fait la Vertu seruante de la Volupté, mais de celle qui ne confesse point d'autre bien que ce qui est honneste, qui se mocque des presens des hommes & de la Fortune mesme, & qui precieuse en toutes choses, l'est principalement en ce qu'il n'est rien qui soit assez precieux pour la gagner. Je ne scaurois penser, ny que cette Philosophie fust en cét âge grossier, que les mestiers estoient encore inconnus, & qu'on approuoit l'vtilité des choses, que par leur usage; ny qu'en ce siecle bien-heureux où l'Auariance & le luxe n'auoient point encore introduit les brigandages, ny donné à chaque

chose vn maistre particulier, les hommes fussent Sages, bien qu'ils vescuissent comme doiuent viure ceux qui le sont. Il n'est pas possible de souhaitter au genre humain vne condition meilleure que celle qu'il auoit alors; Et quand Dieu nous permettroit de former le monde à nostre fantaisie, & de donner à ceux qui l'habiteroient, les mœurs les plus saintes & les plus religieuses que nous sçaurions imaginer, il faudroit necessairement mener celle de cet aage, où

*Le ioug au ieune bœuf n'auoit pressé les
cornes,
Il n'estoit point de contre, il n'estoit point
de bornes,
Et la terre pucelle, en commun espandoit
Au peuple nonchalant plus qu'il ne de-
mandoit.*

Vl. Comment seroit-il possible de viure plus heureusement? Toutes choses leur estoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en sa protection; & le moyen de ne rien garder en crainte, estoit de ne rien posséder en propriété. Pourquoy n'auoüerons nous pas, que c'estoit vn siecle tres-riche, & vrayement vn siecle d'or, puisqu'il ne s'y pouuoit trouuer vn pauvre? L'Auarice n'a pû souffrir ce bel establissement, & se pensant approprier quelque cho-

DE SENEQUE. 105

se, a donné sujet aux autres de prendre leur part, & de luy faire la sienne; de maniere que de tout, reduite à peu de chose, & se trouuant les mains vuides, pour les auoir voulu remplir, elle a donné commencement à la Paureté, qui n'estoit point commune auparauant. Nous faisons à cette heure tout ce que nous pouuons pour reparer nostre perte; nous adjouſtons vn champ à l'autre, nous chassons nos voisins, les vns par argent, les autres par fraude & par oppression, en sorte que d'vn bout à l'autre de nos possessions, il y a du chemin pour beaucoup de journées, & que c'est plustost vne prouince qu'vn heritage. Mais quoy que nous fassions, il nous est impossible de reprendre ce qui nous est échappé; nous aurons beaucoup, au lieu que nous auions tout. La terre mesme estoit plus fertile sans estre labourée, comme si elle eust voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature auoit produit quelque commodité, ecluy qui la trouuoit, n'estoit point content, qu'il n'en eust communiqué aux autres. On n'en voyoit iamais vn qui eust trop, & l'autre peu, tout se partageoit amiablement. Le plus fort n'auoit point encore pris au colet le plus foible, ny l'auaricieux mis en thresor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incommodé. Du

bien du prochain on en faisoit ses interests
 propres ; les armes n'auoient où s'em-
 ployer ; le sang humain ne se respandoit
 point ; ils ne sçauoient haïr que les bestes
 sauvages. Quand ils auoient pû rencon-
 trer quelque lieu bien couuert du Soleil,
 ou quelque fueillage bien espais, où les
 mauuais temps ne leur pûst faire mal, c'e-
 stoit-là qu'ils passoient la nuit à leur aise
 sans soupirer, leur matelas estoit la terre
 mesme. Et cependant ils y dormoient si
 mollement, qu'ils auoient de la peine à se
 réveiller, au lieu que dans nos lits de
 soye, nous sommes comme dans des espi-
 nes. Ils n'auoient point de lambris ciselez
 sur les faïstes de leur lit ; ils voyoient
 marcher les Astres, monter & descendre
 le Ciel ; & cette diuersité de remuëmens
 se faisoit sans bruit. La veüe d'vne si belle
 maison leur estoit libre la nuit comme
 le iour. Tantost ils regardoient vne Estoil-
 le qui s'en alloit sortir de l'Horison, &
 tantost vne autre qui ne faisoit qu'y arri-
 uer. Combien pensez-vous qu'ils fussent
 plus aises en la contemplation de cette in-
 finité de merueilles, que nous ne sommes
 aujourd'huy dans nos Palais, où nous
 mourons de peur pour le moindre bruit
 que nous oyons, ou d'vn ais, de qui la stru-
 cture se lâche, ou de quelque tableau qu'on
 n'aura pas bien attaché ? Leurs maisons

n'estoient pas spacieuses , comme des villes , mais en recompense , ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux que nous emprisonnons dans des courtes artificielles , s'égayoient librement dans le canal que l'assiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir ; & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabane , que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez comme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ny leur maison ny pour leur maison , comme nous qui n'auons point de sujet qui nous donne plus d'alarme que la magnificence de nos Bastimens. Toutesfois quelque excellence qu'il y eust en leur vie , & quelque probité qui parût en leurs actions , ils n'estoient pas Sages.

Ce n'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Je ne veux pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées , comme estans alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux ; Et croy bien aussi , que le monde deuant qu'il fust lassé de tant d'accouchemens , pouuoit produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposi-

tion plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir les esprits acheuez. comme ils sont aujourd'huy. La Vertu n'est point vn present de la Nature. Il y a de la science à deuenir homme de bien. Il est vray qu'ils n'auoient ny or ny argent; qu'ils ne fouilloient point la terre jusqu'à ses abismes, pour y trouuer des pierreries; & que tant s'en faut, que sans peur & sans colere, mais que pour le seul plaisir, ils fissent mourir vn homme, que mesme ils pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'habits en broderie, ils ne filoient point l'or, & ne le tiroient pas seulement de la miniere. Mais de tout cela que peut-on conclurre à leur louange, sinon qu'ils estoient innocents, pour ne sçauoir pas faire mal? Or il y a bien de la difference de ne vouloir pas pecher, ou de ne sçauoir comment le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire ny justes, ny prudens, ny temperans, ny magnanimes, encores que leur vie grossiere eust bien quelque chose qui ressembloit à ces qualitez. La Vertu ne se loge que dans vn esprit bien appris, & façonné par vn exercice continu. Nous naissons pour elle, mais sans elle; & la meilleure nature du monde est bien susceptible de Vertu, mais non pas vertueuse, que premierement elle n'en ait receu l'instruction.

EPISTRE XCI.

ARGUMENT.

1. *Il parle de la tristesse de son amy Liberalis, causée par le brûlement de la ville de Lyon.*
17. *Les ouvrages des hommes ont leur destin, & sont sujets à mourir.*

Liberalis vostre bon amy & le mien, est fort affligé des nouuelles qu'il a eues du brûlement de la ville de Lyon. C'est vn accident assez estrange, pour émouuoir toutes sortes de personnes. Je vous laisse à penser ce que ce peut estre d'vn homme affectionné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continuelle, préparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre, mais il ne s'estoit point fortifié contre cét inconuenient. En effet, il n'y auoit point d'apparence qu'vne chose qui n'auoit point d'exemple, nous fist auoir de l'apprehension. Car assez souuent on a veu des villes gastées par le feu, mais iamais sans qu'il en soit demeuré quelques marques; Et quand vn ennemy victorieux propose d'en brûler

quelqu'une, à grande peine le peut-il faire si exactement qu'il ne demeure de la besogne pour le fer. Les tremblemens mesme de la terre, quelques violentes secousses qu'ils donnent, ne font gueres de ruïnes où ils ne laissent quelque muraille de bastiment en son entier. Et bref, vn premier embrasement laisse tousiours quelque chose pour le second. Mais c'est grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes se sont évanouïs en vne nuict, & que le mal que cette pauvre ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre luy est arriué parmy les delices de la paix. Qui croira que les armes estans mises bas par toute la terre, & ne se parlant de trouble ny remuement en lieu du monde, Lyon qu'on auoit accoustumé de montrer en France, y soit aujourd'huy cherché ? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le souffrir. Il ne tombe point de grandes choses que ce ne soit avec quelque loisir. Mais en celle-cy, le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'espace que du soir jusqu'au matin. Que voulez-vous que ie vous die dauantage ? Elle a moins esté à se perdre que ie ne suis à vous conter qu'elle est perduë. Toutes ces considerations jettent Liberalis hors de la selle, bien que d'ailleurs il ait la tenuë assez bonne. Mais

certainement ie ne m'en ébahy point. Il est mal-aisé qu'on ne s'émeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes ; & des inconueniens , ceux qui nous apportent de l'admiration , nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous deuons tout préuoir , & faire imaginer à nostre esprit , non ce qui arriue d'ordinaire , mais généralement tout ce qui peut iamais arriuer. Car à quelles prosperitez est-ce que la Fortune ne s'attaque pas ? N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande , avec plus de resolution de les effacer ? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles ? Quelles seuretez inexpugnables ? Nous l'attendons par vne auenuë , elle vient par l'autre. Nous luy fermons la porte , elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruïne , elle se fert de nos propres mains , & tantost assez forte d'elle-mesme , elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'auteur. Toutes saisons luy sont bonnes ; & de nostre volupté mesme elle fait bien souuent naistre nostre douleur. Pensons nous estre en paix ? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras. Et bien souuent ce que nous auons recherché pour nostre deffence , est la principale cause de nostre frayeur. L'amy se fait ennemy ; le compagnon , aduersaire. Aux plus beaux

jours de Iuin & de Iuillet, il s'esleue des tempestes à quoy Decembre & Ianuier n'ont rien de pareil. Nous receuons des coups sans que personne nous frappe; & à faute de toute autre chose qui nous ruïne, sommes tousiours dans la peur par l'excez de nostre felicité. Il n'est point d'hommes si sobres, qui ne deuiennent malades; point d'innocent, qu'on ne fasse criminel; & point de si solitaires, qui ne se puissent trouuer embarrassez, s'il se fait vne sedition. Quand le malheur veut venir à nous, il trouue tousiours quelque nouvelle procedure. Qu'on ait fait quelque ouurage d'une infinité d'années, accompagné mesmes de la faueur du Ciel, il ne faut qu'une iournée seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniens trop lentement, de dire; qu'il ne faut qu'un iour pour la destruction du plus fleurissant Empire qui soit au monde, il suffit d'une heure & d'un moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbecilité, si les reparations se faisoient aussi-tost que les démolissemens, Mais celles-là vont le pas, & ceux-cy la poste. Il n'est rien de public ny de particulier qui soit durable. Les villes ont vne fin limitée, aussi bien que les hommes. Au milieu de la sécurité naissent les occasions d'auoir peur; & sans qu'on nous ait fait de menaces nous nous trouuons pris:

par où nous pensions estre les plus affeurez. Les Royaumes, à qui ny les guerres estrangeres, ny les seditions domestiques n'auroient rien sceu faire, se renuerferont d'eux-mesmes, quand personne ne les touchera. Combien de grandes villes nommerez-vous, à qui leur prosperité n'ait fait courre fortune? Quand nous penserons donc à nous fortifier contre les choses casuelles, il n'en est point de si nouvelle ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille représenter; Exil, Supplice, Guerre, Maladie, Naufrage. Il se faut tout mettre deuant les yeux. Le malheur nous peut priuer de nostre Patrie, ou nostre Patrie de nous. Il nous peut releguer en quelque desert, & aux lieux mesmes, où la foule est plus espaisse, nous faire trouuer la solitude. Considerons la condition des hommes, & nous figurons, non des miseres communes, mais des plus inusitées qui puissent naistre, afin que quoy qu'il arriue, nous ne soyons iamais pris au depourueu. Regardons la Fortune en gros; Combien de villes en Asie & en Achaïe, combien en Syrie & en Macedoine, ont esté, les vnes abatuës & les autres deuorées par les tremblemens de terre? Combien de fois ont esté affligées les Isles de Paphos & de Chypre par cet inconuenient? Ce sont nouvelles qui nous sont bien souuent contées; &

nous qui les oyons , quelle partie pensons-nous estre de l'Vniuers ? Roidissons-nous donc contre les choses fortuites , & quoy qu'il arriue , estimons-en tousiours le bruit plus grand que la verité. Vne ville riche , & qui estoit l'ornement de toute la Prouince , a esté brûlée , encore n'estoit-elle pas si grande , qu'elle ne fust assise sur vne seule montagne , qui n'estoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soient aujourd'huy , seront quelque iour si razées , qu'on aura de la peine d'en recognoistre les traces. Ne voyons nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondemens sont tellement consumez , & les marques si nettement effacées , qu'elles nous seroient incognues ; si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom ? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps montre sa force. Les montagnes fondent ; & des Regions entieres ne se trouuent plus. Il y a des terres couuertes des flots de la mer , qui autresfois en ont esté bien éloignées. Le feu a deuoré des costaux , de qui le bois l'auoit fait luyre. Nos Peres ont veu des coupeaux de rocher de qui la hauteur estoit la radresse des mariniers , & la vedette de toute vne contrée , qui sont aujourd'huy parmy

le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes nous donc pas injustes, si nous voulons que nos villes soient exemptes de ce que les ouvrages mesmes de la Nature n'éuient point ? Elles ne sont debout que pour tomber, & soit que la terre venant à s'éclater par la sortie de quelques vents enclos en ses cautez les engloutisse, soit que le débordement d'une riuere les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage, soit que le temps, à qui rien n'est inuincible, les mine par le menu, soit que le mauuais air les fasse quitter aux peuples par faute d'estre habitées, & que le relan & la chanssiffeure s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ait commencé pour finir. Je n'aurois iamais fait, si ie voulois compter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Vne chose sçay-ie bien, que les mortels ne sçauoient rien faire d'immortel ; & que nous ne touchons, ny ne voyons rien qui ne perisse quelque iour. Ce sont les raisons que j'allegue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa Patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrangement passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consumée, pour renaistre plus belle & plus florissante que iamais ? la Fortune a des procedures bizarres. Elle commence quelquesfois nostre agrandisse-

ment par vne injure. Nous auons veu tomber assez de choses, qui se sont releuées plus hautes & plus grandes qu' auparauant. Timagenes ennemy de la prosperité de Rome, disoit, qu'il se faschoit de la voir brûler; parce qu'il sçauoit bien qu'elle se renouuelleroit plus belle qu'elle ne se brûloit. On en peut esperer autant de Lyon. Ceux de qui les maisons ont esté perduës, en pourront faire d'autres plus spacieuses & plus assurées contre les inconueniens. Dieu vueille que ce soit sous de meilleurs auspices, & pour durer plus long-temps. Car il n'y a que cent ans que cette Colonie auoit esté menée, qui n'est que l'âge d'un homme; mais la commodité du lieu luy auoit donné cette reputation en si peu de temps. Apprenons donc à cognoistre nostre condition, formons nostre ame à la supporter, & sçachons qu'il n'est point de hardiesse dont la Fortune ne soit capable. Elle a mesme authorité sur les Empires que sur les Empereurs; & peut sur les villes ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en colere, ce sont les loix du monde où nous sommes. Vous en trouuez vous bien? Suiuez-les. Vous en trouuez-vous mal? Vous auez vne infinité de portes ouuertes. Sortez par celles qu'il vous plaira. Si c'estoit quelque mauuaise volonté qu'on vous portast particuliere-

ment, & qu'il n'y eust que vous traité de cette façon, vous auriez de quoy vous plaindre. Mais puis que c'est vne necessité qui sans élection oblige tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, & que les Grands n'y sont pas moins sujets que les petits, reconciliez-vous avecque le Destin; & ne vous offencez point qu'il vous fasse comme aux autres, puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse, ou à la pauvreté de nos tombeaux, qu'il nous faut mesurer. La cendre des vns est comme celle des autres. Nous sommes inégaux quand nous venons au monde, mais nous sommes égaux quand nous en partons. Ce que ie dy des hommes, ie le dy des villes. Rome a esté aussi bien prise qu'Ardée. Le Legislateur Vniuersel n'a fait la distinction de la grandeur des races & de la célébrité des noms, que pour cette vie. Quand nous sommes arriuez où vont les choses mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'une Loy pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir, toutes qualitez sont pareilles; le fort & le foible sont aussi mal asseurez du lendemain Pvn que l'autre. Il prit vn iour fantaisie au pauvre Alexandre de Macedoine d'estudier en Geometrie, comme s'il eust voulu scauoir combien c'estoit peu de chose que

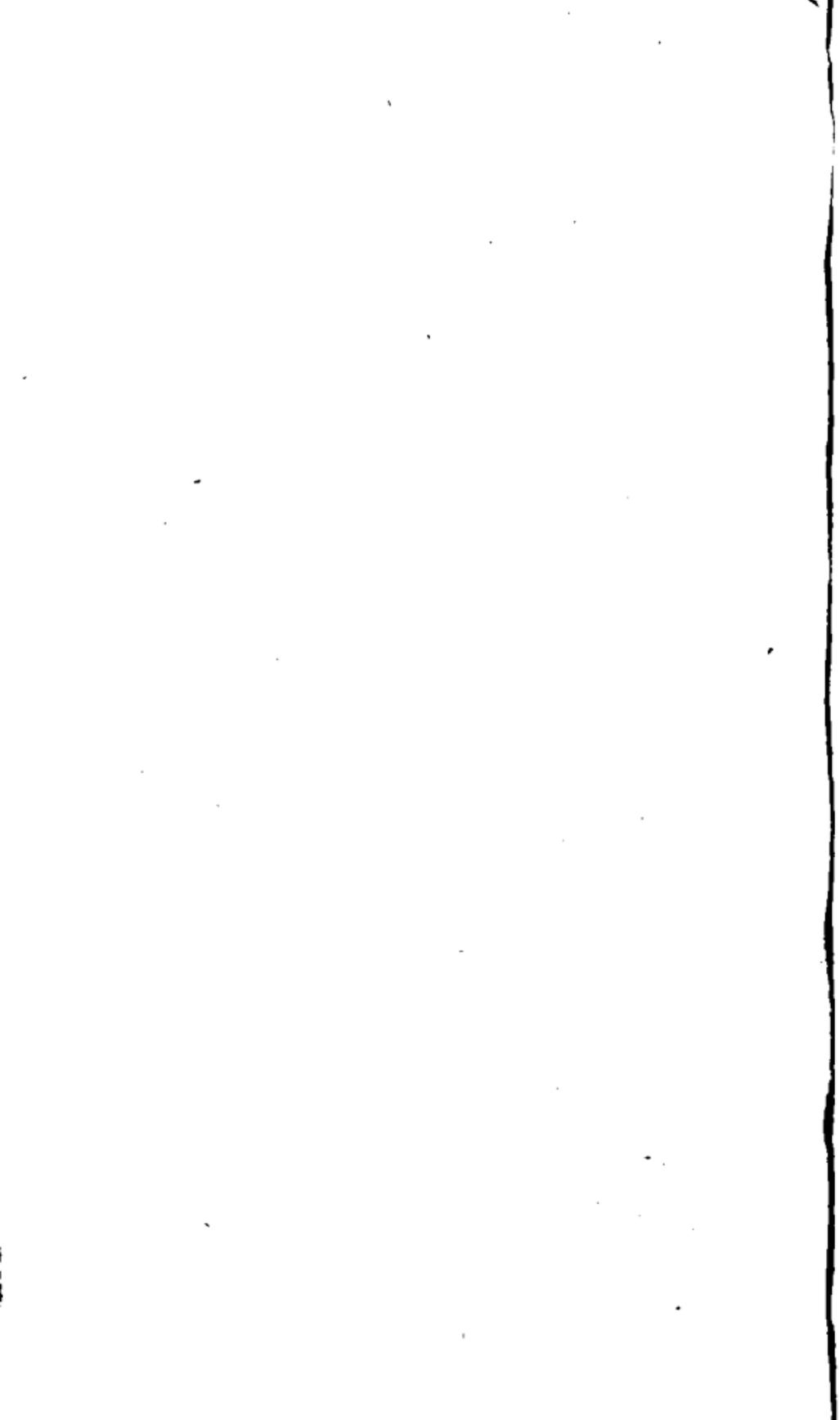
toute la terre, de laquelle il n'auoit occupé que la moindre portio. Je l'appelle pauvre, parce qu'il affectoit vne science qui luy eust fait cognoistre le peu d'apparence qu'il y auoit au surnom qu'il s'estoit laissé donner; Car quelle grandeur y peut-il auoir en si peu d'espace? Ce qu'on luy vouloit montrer, estoit assez subtil, & digne d'une attention plus diligente que celle de cét Estourdy, qui durant ses leçons enuoyoit son esprit à la picorée au delà de l'Océan. Il dit à son maistre, qu'il luy enseignast des choses qui fussent aisées; à quoy sa responce fut, Qu'il ne les pouuoit pas rendre moins difficiles pour luy que pour vn autre. Pensez que la Nature vous paye de la mesme raison. Ce dequoy vous murmurez, en toutes personnes est vne mesme chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'est par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous sentiez de la douleur, que vous ayez faim & soif, & que vous vicillissiez. Que si vous estes long-temps au monde, ce ne peut estre, que vous ne soyez malade, que vous ne voyez perir beaucoup de choses qui vous seront cheres, & que vous mesmes ne perissiez à la fin. Ne croyez pas neantmoins ceux qui vous viennent souffler aux oreilles. Il n'y a rien de mau-

nais en tout cela , ny rien d'estrange , tant s'en faut qu'il y ait quelque chose d'insupportable. Toute vostre apprehension ne vient que d'un consentement que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir , comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en quoy pourroit mieux montrer un homme qu'il n'a point de jugement , qu'en se trouuillant pour des paroles ? Le trouue que Demetrius le Stoïque auoit bonne grace , quand il disoit , Qu'il s'offençoit aussi peu des propos qui sortoient de la bouche des ignorans , que des vents qui leur échappoient du derriere. Que m'importe , disoit-il , qu'ils esclattent par haut ou par bas ? Quelle raison ay-je de me tourmenter , si ie suis diffamé par des infames ? Comme l'opinion du commun n'est point vne chose qu'on doie craindre , aussi n'est-ce que vous ne craignez que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoi , si les bruits ne nous préjudicient en la conscience , en ferons nous incommoder en la mort ? La mort a des enuieux , comme beaucoup d'autres choses , pas vn de tous ceux qui l'accusent , n'a passé par ses mains. Il y a de la temerité , de condamner vne chose , & de ne sçauoir ce que c'est. Mais au moins ne pouons nous ignorer , qu'une infinité d'hommes

travaillez de tourmens , de neccsitez , de
plaintes , de supplices & de langueurs,
n'en soyent échappez par son moyen.
Tant qu'elle est en nostre puissance , nous
pouons dire que nous ne sommes en la
puissance de personne.







S V I T T E
D E S
E P I S T R E S
D E
S E N E Q U E

Traduittes par P. DU-RYER.



A P A R I S,
Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE,
au Palais, dans la Salle des Merciers,
à l'Escu de France.

M. D C. L I V.

Avec Privilège du Roy.

THE STATE

OF

NEW YORK

IN SENATE

JANUARY 18, 1902

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS

OF THE LAND OFFICE

FOR THE YEAR

ENDING

DECEMBER 31, 1901

ALBANY: PUBLISHED BY THE STATE PRINTING OFFICE, 1902.

1902

STATE OF NEW YORK



AV LECTEUR.

L Ene doute point
que vous n'ayez
souhaité la suit-
te des Epistres de Sene-
que. C'est une chose assez
precieuse, pour auoir esté
desirée; Et ce ne seroit
pas la connoistre que de
n'en auoir point d'impat-
tience. Mais il eust esté
à ij

plus avantageux pour vous & pour moy, que feu Monsieur de Malherbe eust fait une Traduction entiere de ces merueilleuses Lettres. Vous eussiez eu plus de satisfaction d'un Ouvrage qui seroit sorty de sa main; & ie ne me ferois pas mis au hazard de mal acheuer un Tableau qu'un si grand homme auoit si bien commencé. Ainsi j'ayoué

qu'on peut trouver à redire à mon entreprise ; parce que les belles choses ont plus d'éclat, quand elles demeurent imparfaites, que quand elles sont mal acheuées. Toutesfois, il ne m'importe qu'on m'accuse de temerité ; ie n'ay traduit ce reste de Lettres que pour mon instruction ; & l'on ne peut estre temeraire, quand il s'agit de s'instruire. Si Monsieur de

à iiij

AV LECTEUR

Malherbe paroist plus illustre & plus accompli par l'opposition de mes deffauts, au moins ie m'en consoleray en ce qu'ils serviront tousiours à donner un nouveau lustre à la reputation d'un homme que i'ayme, & que ie reuere.



PRIVILEGE

du Roy.

NOUS LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Prevoests, Baillifs, & Seneschaux, ou leurs Lieutenans, & à tous nos autres Justiciers & Officiers qu'il appartiendra : **SALVT.** Nostre cher & bien-Amé **ANTOINE DE SOMMAVILLE**, Marchand Libraire en nostre bonne ville de Paris : Nous a fait dire, & remonstrer, qu'il a avec grands frais fait de nouveau mettre en beau François par le Sieur **PIERRE DU-RYER**, Toutes les Oeuvres de Seneque, restant à Traduire apres ce que Maistre **FRANÇOIS DE MALHERBE** en avoit donné au Public : Lesquelles il a desia Imprimées en vertu du Privilege qu'il a de nous obtenu ; Mais d'autant qu'il craint que d'autres Libraires ou Imprimeurs, plus enuieux de leur profit que de celui du public ; voyant lesdits Privileges

expirez , ne voulussent contre-faire
lesdites Oeuures de Senecque , en tout ou
partie , ce qui causeroit vn notable
dommage au Suppliant , s'il ne luy
estoit pourueu de nos Lettres à ce ne-
cessaires , Nous requerrant humble-
ment icelles : **A C E S C A V S E S**, de-
sifant fauorablement traiter ledit Ex-
posant , & luy donner moyen de re-
tirer les frais qu'il luy a conuenu fai-
re , & qu'il faudra encor cy-apres fai-
re ; **N O U S** luy auons permis & per-
mettons , par ces Presentes , d'impri-
mer , ou faire imprimer toutes lesdites
Oeuures de Senecque en François , tant
de la Version de Maistre François de
Malherbe , que dudit Pierre Du-Ryer,
soit en vn seul Volume , ou en plu-
sieurs , ainsi qu'il aduifera bon estre ,
durant le temps & espace de dix ans
entiers & accomplis , à compter du iour
que toutes lesdites Oeuures seront ache-
uées d'imprimer ou parties d'icelles.
Faisant deffences à tous Imprimeurs
& Libraires , ou autres , de les contre-
faire , ny en vendre de contre-faites ,
& d'autres impressions que de celle
qu'aura fait ou fait faire ledit Som-
maulle , ou autres ayans droit de luy ,
encore qu'aucun desdits Priuileges fût

expiré, à peine de quinze cens liures d'amende, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, confiscation de tous les Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interrests; Voulant qu'en mettant au commencement, ou à la fin de chacun desdits Liures autant des Presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adjoustée, comme à l'Original, à condition qu'il sera mis deux Exemplaires dudit Liure dans nostre Bibliotheque, & vn autre en celle de nostre tres-cher & Feal Cheualier, Garde des Sceaux de France le Sieur M O L I', auant que de l'exposer en vente, à peine de nullité des Presentes. Si vous mandons, que du contenu en icelle, vous fassiez jouïr pleinement ledit Sommaille, ou ceux qui auront droit de luy; faisant cesser tous troubles & empeschemens, qui pourroient luy estre donnez. M A N D O N S, au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire tous Actes & Exploits necessaires, C A R tel est nostre plaisir: Nonobstant Clément de Haro, Chartre-Normande, prise à partie, & toutes autres Lettres à ce con-

traires, auxquelles Nous auons dérogé
& dérogeons par ces Presentes. Donné
à Paris, ce vingt-cinquième iour de
Septembre, l'an de grace, mil six cens
cinquante-vu : Et de nostre Regne le
neuuième.

Par le Roy en son Conseil.

LE BRYN.

Registré sur le Livre de la Cour des Aides,
suivant l'Arrest du Parlement, en date du
huietième Avril dernier, le vingt-huietième
May mil six cens cinquante-trois.

BALLARD, Scindic.

Acheué d'imprimer le vingt-septième
Aoust 1654.

Les Exemplaires ont esté fournis.

SVITTE



SVITTE DES
EPISTRES
DE SENEQUE.

EPISTRE XCII.

ARGUMENT.

1. *Il dispute contre ceux qui estiment que la vertu ne peut rendre l'homme heureux sans les biens de la fortune.*
2. *Que les biens de la fortune ne sont ny des biens ny des maux, mais des choses indifferentes.*
3. *Des auantages & de l'excellence de l'ame.*

IE m' imagine que nous sommes tous deux d'une mesme opinion. Sans doute vous croyez comme moy, qu'on n'aquierz que pour le corps les choses externes;

2 SVITTE DES EPIST.

qu'on ne respecte le corps qu'en consideration de l'ame ; qu'il y a dans l'ame des facultez qui luy seruent de seruantes ; que c'est par elles que nous nous remuons , & que nous prenons nourriture ; & qu'elles nous ont esté données à cause de l'ame, qui est la maistresse & la principale partie de l'homme. Il y a dans cette principale partie quelque chose de raisonnable , & quelque chose d'irraisonnable. Cette dernière dépend de l'autre qui est seule indépendante, & qui fait dépendre de soy toutes choses. La raison diuine a vne empire souuerain sur toutes les choses du monde , & n'est sujette à pas vne seule : Et celle dont nous iouyssons , luy est entierement semblable, parce qu'elle en tire son origine , & qu'elle en est vn rayon. Si nous demeurons d'accord de cela , nous deuous aussi demeurer d'accord que la vie heureuse consiste en vne raison parfaite & accomplie ; que pour viure heureusement il faut estre parfaitement raisonnable. Et certes il n'y a que la raison qui ne perde iamais courage ; elle demeure tousiours ferme contre les attaques de la fortune ; & si nous la pouuons garder , elle nous gardera nous-mesmes en toutes sortes d'occasions. Or il n'y a point de bien veritable , que celuy qui ne se peut iamais dissiper ; Et cét homme-là est veritablement heureux que rien ne sçauroit

DE SENEQUE. 5

abaïſſer, qui eſt au deſſus de toutes choſes, & qui n'a beſoin que de ſoy pour ſon appuy. Car celuy qui eſt ſouſtenu par des appuys eſtrangers, eſt touſiours dans le peril, & peut tomber à tout moment; Et ſi noſtre aſſeurance ſe rencontre hors de nous meſmes, alors ce qui n'eſt pas de nous commencera à auoir beaucoup de puissance ſur nous. Mais qui voudroit s'appuyer ſur l'inconſtance de la fortune? & où eſt le ſage qui ſe voudroit glorifier, & entrer en admiration de ſoy-meſme, pour des biens qui ne luy appartiennent pas? Qu'eſt-ce que la vie heureuſe? C'eſt vne ſeureté inébranlable, & vne tranquillité perpetuelle; on ne la peut receuoir que de la grandeur de l'ame, & de cette belle conſtance qui demeure touſiours ferme en ce qu'on a vne fois iugé raïſonnable. Mais par quelle voye y pouuons nous arriuer? Nous y arriuerons infailliblement ſi nous auons vne parfaite connoiſſance de la verité, & ſi en toutes les choſes que nous voudrons faire, nous apportons de l'ordre, de la moderation, de la bien-ſeance, vne volonté innocente & deſintereſſée qui ne s'arreſte qu'à la raiſon, qui ne s'en eloi-gne iamais, qui ne ſe porte qu'aux choſes aimables & dignes tout enſemble d'admiration. Enfin pour vous en donner vn modèle en peu de paroles, l'ame du ſage doit

4 SVITTE DES EPIST.

estre telle qu'elle puisse estre digne d'un Dieu. Que peut donc desirer celuy qui a toutes les vertus ensemble ? Certes si les vices peuvent contribuer à la condition la plus parfaite, il faut que la vie heureuse consiste en des choses avec lesquelles elle ne sçauroit subsister. Mais que peut-on s'imaginer de plus brutal & de plus infame que d'attacher le bien de l'ame raisonnable à des choses irraisonnables ? Toutesfois quelques-uns estiment que le souverain bien se peut augmenter, comme n'estant pas parfait & accompli, si la fortune s'y oppose, & qu'elle ne travaille elle-mesme à l'acheuer. C'est pourquoy Antipatre l'un des plus considerables Auteurs de cette secte, dit qu'il attribue quelque chose, mais fort peu, aux biens de la fortune. Voyez ie vous prie quel iugement vous feriez d'un homme qui ne se contenteroit pas de la lumiere du Soleil, s'il n'auoit encore vne chandelle pour l'eclairer ? Dequoy seruiroit vne étincelle avec de si grandes clairtez ? Si vous n'estes pas satisfait de la vertu toute seule, il faut necessairement, que vous y adioustiez ou cette sorte de repos que les Grecs appellent Hesychie, ou la volupté. Veritablement vous pouuez en quelque façon y admettre l'un des deux ; car l'esprit est degagé d'inquietude & de tristesse,

quand il a la liberté de considérer tout l'Vniuers, & que rien ne le destourne de la contemplation de la nature. Pour ce qui concerne l'autre, ie veux dire la volupté, c'est seulement le bien d'une beste. Voudrions-nous donc faire vn mariage du raisonnable avec l'irraisonnable; de l'infamie avec l'honneur? Quoy les delices & le chatouillement du corps doiuent-ils faire estimer la vie? Pourquoy ne diriez-vous pas aussi que celuy-là est heureux qui n'a pas le goust depraué, & qui sçait bien gouter les saulces? Oseriez-vous mettre, ie ne dis pas entre les hommes vertueux, mais seulement entre les hommes du commun, ce miserable qui met son Souuerain bien dans la Peinture, dans la Musique & dans la bonne chere? Qu'on l'oste du nombre de ces nobles animaux qui tiennent le premier rang apres les Dieux, & qu'on mette entre les brutes, cette beste qui ne veut rien faire que paistre. La partie irraisonnable de l'ame a deux autres parties; l'une hardie, ambitieuse, violente & qui ne consiste qu'en passions; L'autre basse, effeminée, lasche & entièrement esclaué des voluptez. Ces grands Philosophes n'ont point considéré la premiere qui est certes violente; mais qui est en recompense la meilleure, la plus forte, & la plus digne de l'homme; Et ont

6 SVITTE DES EPIST.

estimé que cette partie^q qui est lasche, qui est enervee, & qui est sans force, estoit necessaire à l'heureuse vie. Ils ont voulu que la raison obeïst à cette infame, & que le bien du plus noble des animaux fust le moindre & le plus honteux de tous. Ils ont voulu outre cela que ce fust vn monstre composé de diuers membres d'animaux, & comme Virgile represente Scylle.

*Son visage est charmant, & iusqu'à la
ceinture*

*C'est d'une belle fille une aymable figure ;
Le reste de son corps est d'un Monstre marin,
A le ventre d'un Loup & finit en Dauphin.*

Toutesfois cette Scylle est composée d'animaux sauvages, horribles, prompts & legers ; mais de quels monstres nos Philosophes ont-ils composé leur sagesse ? La premiere & la plus belle partie de l'homme est la vertu, cependant il la reuestent d'une chair inutile, perissable & qui n'est capable comme dit Possidonius, que de recevoir des viandes. Ils acheuent par la volupté cette divine vertu, & attachent à ses parties Superieures, qui sont venerables & celestes, vn animal lasche & qui n'a ny force, ny courage. Veritablement cette espee de repos ne profite point à l'ame, mais au moins il a la force de la tirer des embarras, & de luy oster ses empeschemens. Au contraire la volupté amollit les

ames, & en ruine toutes les forces. Où pourra-on trouver vn assemblage de corps qui ayent moins de rapport ensemble? On attache à la plus courageuse de toutes les choses, la plus lasche de toutes; à la plus serieuse la plus ridicule, & à la plus Sainte, l'iniustice & l'intemperance mesme?

2. Quoy me dira quelqu'un si la santé, si le repos, si la priuation de la douceur, ne seruent point d'obstacle à la vertu, ne les souhaiterez-vous pas? Je les souhaiteray non comme des biens, mais par ce que ce sont des choses qui sont selon la nature, & que ie m'en sers avec raison? Quel bien y aura-il donc en cela? Celuy d'auoir fait vn choix raisonnable. Ainsi quand ie prends vn habit conueuable à ma condition; quand ie me promene avec bien-seance, & que ie ne mange pas plus que ie dois, ny le repas, ny la promenade, ny l'habit, ne sont pas des biens; mais l'intention, que i'ay de ne rien faire en toutes ces choses, qui ne soit selon la raison. l'adiousteray à cela que l'homme doit souhaiter le iugement de choisir des habits propres & honnestes, car l'homme est de sa nature vn animal propre & poly. Ce n'est pas que l'habit propre & honneste soit vn bien de soy, mais le choix d'un habit; car le bien n'est pas en la chose, mais au choix que l'on en fait: Et c'est

8 SVITTE DES EPIST.

nostre façon d'agir qui doit estre estimée honneste , & non pas les choses sur lesquelles nous agissons. Ce que ie vous ay dit de l'habit , imaginez -vous que ie vous l'ay dit aussi du corps : car la nature en a reuestu l'esprit comme d'un habillement ; Et en effect le corps est la couuerture de l'esprit. Qui a donc iamais estimé vn habit à cause du coffre où il est enfermé ? Le fourreau ne rend l'espée ny bonne ny mauuaise. Ie vous diray la mesme chose touchant le corps. Si on me donnoit le choix ie prendrois la santé & les forces , mais le bien qui serrouueroit en cela , consisteroit en la raison & au iugement du choix , & non pas dans les choses que i'aurois choisies. Veritablement , me dit-on , le sage est heureux , & toutesfois il ne sçauroit paruenir à la iouissance de ce souuerain bien sans les organes , & sans les biens de la nature. Ainsi qui conque possède la vertu , ne peut estre miserable ; mais quiconque n'a pas les biens de la nature , comme la santé & la vigueur entiere de ses membres , ne sçauroit estre parfaitement heureux. Vous demeurerez d'accord de ce qui est le plus incroyable , que pour estre dans de longues & d'excessiues douleurs , on n'est pas miserable , & que mesme on est heureux ; Et vous niez ce qui est le moins difficile , qu'il soit parfaitement heureux. Car si la vertu a la for-

ee d'empescher qu'un homme ne soit miserable, elle pourra plus facilement le rendre tres-heureux : car il y a moins de chemin à faire de l'heureux au tres-heureux, que du miserable à l'heureux. Quoy vne chose qui a assez de force pour tirer un homme de la misere, & le rendre heureux en mesme temps, ne pourroit pas faire le reste, c'est à dire, qu'il soit parfaitement heureux ! Manquera-telle de force estant au bout de la carrière ? Il y a dans la vie des commoditez & des incommoditez ; mais l'un & l'autre est hors de nous. Si l'homme de bien n'est pas miserable encor qu'il soit pressé de toutes sortes d'incommoditez, pourquoy ne sera-t-il pas tres-heureux encor que quelques commoditez luy manquent ? Car comme le fardeau de l'incommodité n'est pas capable de l'opprimer iusqu'à le rendre miserable ; Ainsi le defect des commoditez ne scauroit pas l'empescher, d'estre parfaitement heureux. Il est parfaitement heureux sans les commoditez de la vie, comme il n'est point du tout miserable avec les incommoditez qui l'accompagnent. Mais ne peut-on pas luy oster son bien, si on peut le diminuer ? Je disois tantost qu'une chandelle ne pouvoit rien adiouster à la clarté du Soleil, & qu'il estouffe par sa splendeur toute autre sorte de lumiere. Mais, dit-on, il y a des cho-

10 SVITTE DES EPIST.

ses qui font ombrage au Soleil, & qui of-
fusquent sa clarté. Mais la force & la
splendeur du Soleil est toujours entière, au
milieu mesme de ses obstacles ; Et bien
qu'il y ait quelque chose entre luy & nous
qui nous empesche de le voir, il est neant-
moins toujours le mesme, il s'acquitte
toujours de sa charge, & continuë tou-
jours sa course. Quand il luit parmy des
nuages, il n'est pas moins lumineux, ny
moins diligent que dans les iours les plus
serains ; car il y a beaucoup de difference
entre ce qui est au deuant, & ce qui em-
pesche. Ainsi les choses qui sont au deuant
de la vertu, n'ostent rien du tout à la vertu.
Elle n'en est pas moindre en effet, mais elle
luit moins en apparence. Peut-estre qu'elle
ne nous paroist pas si esclatante, mais au
moins elle est toujours la mesme à son re-
gard ; & comme le Soleil qu'un nuage
empesche de voir, elle exerce en secret
toute sa force & sa puissance. Enfin les ca-
lamitez, les pertes, les iniures n'ont pas
plus de puissance sur la vertu qu'un nu-
age sur le Soleil. Quelques-vns sou-
stiennent que le Sage qui ne iouyt pas de
la santé, n'est ny miserable ny heureux.
Certes ils se trompent comme les autres
puis qu'ils égalent les choses fortuites à la
vertu, & qu'ils ne considerent pas davan-
tage ce qui est honneste, que ce qui ne l'est

DE SENEQUE. PI

pas. Mais y a il rien de plus honteux & de plus indigne, que de comparer des choses venerables & saintes avec celles que l'on mesprise? Car enfin la Foy, la Pieté, la Justice, la Force, la Prudence, sont des choses saintes & venerables. Au contraire ce sont des choses viles, & qui arriuent souuent aux plus vils, & aux personnes de neant, que d'auoir le iarret ferme, les bras forts, & de bonnes dents. D'ailleurs si le Sage qui a le corps infirme, n'est ny miserable ny heureux, & qu'on le laisse au milieu de ces deux extremittez, sa vie ne sera ny à desirer ny à fuir. Mais peut-on rien s'imaginer de plus ridicule, que de dire que la vie du Sage n'est pas desirable? on se peut on rien figurer de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque sorte de vie, qui n'est ny à fuir ny à desirer? Dauantage si les incommoditez du corps ne font pas vn homme miserable, elles peuuent bien luy permettre d'estre heureux: Car ce qui n'a pas la puissance de rendre nostre condition plus mauuaise, n'a pas aussi la force d'empescher qu'elle ne soit heureuse. Cependant, me peut-on dire, comme il y a des choses froides, & qu'il y en a de chaudes, & que les tiedes tiennent vn milieu entre les deux; Ainsi il y a des hommes heureux, il y en a de miserables, & d'autres qui ne sont ny miserables ny heur-

12 SVITTE DES EPIST.

reux. Examinons vn peu cette comparai-
 son que l'on apporte contre nous. Si ie mets
 dans de l'eau tiede vn peu plus d'eau froi-
 de, sans doute elle deuiendra froide; & si
 i'y en mets plus de chaude, aussi-tost elle
 deuiendra chaude. Mais il n'en est pas de
 mesme de celuy que vous dites n'estre
 ny miserable ny heureux: car quelques
 maux qu'il adiouste à ses miseres, il ne se-
 ra pas miserable comme vous dites. Cette
 comparaison cloche donc de tous costez,
 & ne fait rien contre nous. Mais supposons
 vn homme qui ne soit ny miserable ny
 heureux. S'il deuient auetgle, s'il deuient
 perclus, & s'il tombe mesme dans de lon-
 gues & d'excessiues douleurs il ne sera pas
 pourtant mal-heureux: Et si tant de
 maux ne peuuent precipiter vn homme
 dans la misere, il ne peuuent aussi l'ar-
 racher de l'heureuse vie. Si le Sage,
 comme vous dites, ne peut tomber d'vn
 estat heureux en vn estat miserable, il ne
 se peut faire qu'il soit mal-heureux. Mais
 comment celuy qui a commencé à cheoir,
 & qui pour ainsi dire, est desia en l'air pour
 tomber dans le precipice, pourroit-il de-
 meurer en quelque endroict? La mesme
 chose qui l'empesche d'aller au fonds, le
 soustient perpetuellement, & le retient
 tousiours au haut. Mais quoy ne peut-on
 pas interrompre le cours de l'heureuse vie?

Il ne peut pas seulement estre affoibly ny recevoir la moindre interruption. Et par tant il ne faut que la vertu pour composer l'heureuse vie. Mais me dira-on, le Sage qui a vescu long-temps, & qui n'a ressenti aucunes douleurs, n'est-il pas plus heureux que celuy qui a souuent combattu contre la mauuaise fortune? Mais respondes-moy, ie vous prie, en est-il meilleur & plus vertueux? Si cela n'est pas, il n'est pas aussi plus heureux. Car pour viure plus heureusement, il faut qu'il viue plus vertueusement, & s'il ne peut viure plus vertueusement, il ne peut viure plus heureusement. La vertu ne s'augmente point, ny par consequent l'heureuse vie qui est l'ouurage de la vertu. Et à la verité la vertu est vn bien si grand, qu'il n'est point du tout alteré par ces petites choses, la briefueté de la vie, la douleur, & les diuerses incommoditez du corps. Quant à la volupté, elle ne merite pas seulement qu'on se destourne pour la regarder. Qu'est-ce qu'il y a de plus considerable en la vertu? c'est de n'auoir point besoin de l'auenir, de ne compter point ses iours & d'estre parfaite en quelque espace de temps que ce soit. Toutes ces choses nous paroissent incroyables, & au dessus de la nature humaine; parce que nous mesurons sa dignité par nostre foiblesse, & nous donnons à nos vices le nom de la vertu.

14 SVITTE DES EPIST.

Mais ne deuroit-on pas trouver estrange & aussi incroyable qu'il se soit rencontré vn homme qui ait dit au milieu des tourmens qu'il estoit souuerainement heureux? Cependant cette parole a esté prononcée dans l'Escole, & pour ainsi dire dans la boutique de la volupté. Mesme ce dernier iour de ma vie m'est vn iour tres-heureux, disoit Epicure dans les plus violentes douleurs d'une retention d'urine, & d'une disenterie incurable. Pourquoi donc ces mesmes sentimens sembleroient-ils incroyables parmi les adorateurs de la vertu, puis qu'ils se rencontrent dans les esclaves de la volupté? Ces hommes lasches, & qui ont l'ame si basse, disent que le sage ne sera ny miserable, ny heureux au milieu des douleurs & des calamitez extrêmes; Cela sans doute est incroyable, & plus incroyable que le reste. Car ie ne scaurois m'imaginer comment la vertu rennerse de son thronne, ne tombera pas en mesme temps iusques au fonds du precipice. Il faut certes ou que la vertu rende l'homme heureux, ou que si elle n'a pas ce pouuoir, elle ne puisse l'empescher d'estre miserable. Tandis qu'elle subsiste & qu'elle demeure vertu, il est impossible de la vaincre, & apres tout il faut necessairemēt qu'elle soit vaincue ou victorieuse. Il n'y a, dit-on, que les Dieux qui soient capables de la vertu, & de

l'heureuse vie; quant à nous, nous n'auons qu'une ombre, & qu'une image de ses biens; Nous en approchons seulement, mais iamais nous n'y arriuons. Pour ce qui concerne la raison, elle est commune aux Dieux, & aux hommes; elle est parfaite & accomplie dans les Dieux, & pourroit deuenir parfaite en nous; mais nos imperfections & nos infirmités nous en ostent l'esperance. Car la partie irraisonnable, comme un depositaire peu capable de conseruer de grands biens, & dont le iugement est tousiours chancelant & incertain, desire la satisfaction des yeux & des oreilles. Elle souhaite la santé, elle demande la bonne mine, une vigueur qui dure tousiours, & une plus longue vie que l'ordinaire. Mais par le moyen de l'autre partie qui iouit de la raison, l'on peut faire des choses dont on ne se repentira point, comme font les ignorans, & les imparfaits. Car il y a en eux ie ne sçay quelle deprauation qui les fait pancher du costé du vice. Veritablement les actions de l'autre ne se sentent point de cette deprauation, & neantmoins elles sont cloignées du bien. Il n'est pas encore bon, mais il se forme pour le deuenir. Car celuy-là est encore mauuais à qui il manque quelque chose pour estre bon.

16 SVITTE DES EPIST.

*Mais si quelqu'un a dans le coeur
Vne constance inébranlable,
Et qu'il n'emprunte sa vigueur
Que d'une vertu véritable,*

3. Sans doute il égale les Dieux, & se souvenant de son origine il aspire seulement au Ciel: Et l'on ne peut estre blasmé de vouloir remonter aux lieux d'où l'on estoit descendu. Mais qui vous empêcheroit de croire qu'il y a quelque chose de diuin en celuy qui est vne partie de Dieu mesme? Ce grand tout où nous sommes compris, est vn, c'est Dieu mesme, dont nous sommes les compagnons & les membres. Il n'y a rien dont nostre esprit ne soit capable, il se peut porter iusqu'au plus haut degré de la perfection, pourueu qu'il ne se laisse point abbatre par la pesanteur des vices. Comme naturellement nos corps sont droits, & qu'ils portent la teste eleuée vers le Ciel, l'esprit est sans doute de mesme; Il peut s'eleuer & s'estendre tout autant qu'il luy plaist, la nature l'a formé avec intention qu'il voudra les mesmes choses que les Dieux, qu'il se seruira comme eux de ses forces, & qu'il prendra toute l'estenduë qui luy est possible. Et certes s'il vouloit s'efforcer de monter en haut par vn secours estrangier, il auroit beaucoup de peine de monter iusques dans le Ciel où il retourne comme chez soy.

Quand il en a trouué le chemin, il marche courageusement, il mesprise toutes choses, il estime l'or & l'argent digne des mesmes tenebres qui les enseuelissoient sous la terre, devant qu'on les en eust tirez ? Il n'a garde de faire cas de cette trompeuse lueur, qui ébloüit les yeux du vulgaire, & les destourne de la contemplation du Ciel ? Il sçait que tous ces thresors sont faits de la mesme terre d'où les arrache nostre auarice. Il sçait disie que les veritables richesses sont autre-part que dans le monde, & qu'il est plus auantageux de remplir son ame que son coffre. On luy peut raisonnablement attribuër la domination de toutes choses, & le mettre en la possession de toute la nature, de sorte qu'il n'ait point d'autres bornes que l'Orient, & l'Occident, & qu'il possède toutes choses, comme les Dieux, & que du haut degré où il sera, il mesprise les richesses & les riches de la terre ; Entre lesquels il n'y en a point de si content de son propre bien qu'il est enuieux de celuy d'vn autre. Quand l'esprit se sera eleué si haut, il ne considerera plus son corps comme l'objet de ses tendresses ; mais comme vn fardeau necessaire dont il doit auoir quelque soin, & ne s'assujettira pas à cette masse à laquelle il doit commander. Quiconque obeît à son corps, ne peut estre estimé libre. Car pour ne point

18 SVITTE DES EPIST.

parler des autres Maistres, dont le trop grand soin que nous auons de nostre corps, nous a desia rendus les esclaves, son empire est trop fascheux & trop effeminé. Quelquesfois l'ame s'en retire doucement, & quelquesfois par vn effort de son courage; & ne se met pas en peine de ce que deviendront ses despoüilles. Comme nous ne nous soucions plus du poil qu'on nous a coupé, ainsi quand l'ame qui est diuine, veut enfin sortir de l'homme, qu'on iette son corps au feu, que les bestes le deschi- rent, ou qu'on le mette dans la terre, elle n'estime pas s'en deuoir plus soucier que l'enfant qui vient de naistre, des peaux où il estoit enueloppé dans le ventre de sa me- re. En effet soit qu'un corps soit impitoya- blement abandonné aux Corbeaux,

*Ou qu'on le donne en proye aux Monstres de
la Mer.*

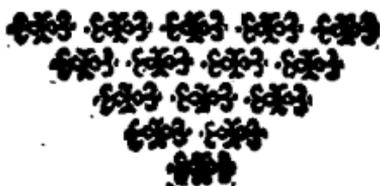
Tout cela ne regarde point l'esprit. Si mes- me quand il estoit parmy les hommes il n'a pas apprehendé leurs menaces, les redou- teroit-il apres la mort? Non, non, dit-il, ie ne suis point espouuanté ny par l'apareil des bourreaux, ny par le dechirement du corps abandonné aux opprobres; Toutes ces choses ne paroistront horribles qu'à ceux qui en seront les tesmoins. Ie ne prie point mes amis de me rendre les derniers deuoirs, ie ne leur recomande point mon

DE SENEQUE. 19

corps, la Nature a donné ordre, que personne ne demeurast sans sepulture. Le temps enterre les hommes que l'inhumanité des Tyrans a fait jeter dans les campagnes; Et Mecenas, disoit fort bien,

*Il n'importe pas à mon corps
Qu'on luy donne une sepulture;
La nature enterre les morts
Qu'on a laissez, à l'avanture.*

Vous croyez sans doute, que celuy qui a prononcé cette parole, estoit vn homme genereux? En effect il auoit l'esprit grand & digne d'vn homme, s'il ne l'eust point enerué luy-mesme, & qu'il ne se fust point laissé corrompre par les flatteries de la fortune.





LETTRE XCIII.

A R G V M E N T.

1. *Qu'il faut mesurer la vie par les bonnes actions, & non pas par le temps qu'on a vescu.*
2. *Que la vie a esté assez longue, quand elle a esté vertueuse.*

1 **A** P R E S auoir veu la Lettre par laquelle vous vous plaignez de la mort du Philosophe Metronacte, comme s'il eust pû ou qu'il eust dû viure dauantage, i'y ay trouué à redire vòtre moderation, & vòstre constâce ordinaire. Cette belle qualité dont vous auez toujors eu de reste dans toutes sortes d'affaires & de rencontres, enfin vous a manqué dans la mesme occasion, où elle manque à tout le monde. I'en ay veu beaucoup qui sont iustes & équitables enuers les hommes; mais ie n'en ay veu pas vn qui le fust enuers les Dieux. Nous disons à tous momens des iniures à la Prouidence; Et comme si elle nous deuoit rendre compte, nous

luy demandons en la blasmant pourquoy cét homme est-il mort en la fleur de son âge ? Pourquoy celuy-là ne meurt-il pas ? Et pourquoy traine-il sa vie iusqu'à vne vieillesse importune & à luy-mesme, & à tous les autres ? Dites-moy, ie vous prie, lequel vous iugez le plus raisonnable, ou que vous obeyssiez à la nature, ou que la nature vous obeysse ? Mais que vous importe de sortir d'un lieu, d'où vous devez enfin sortir ? Il ne faut pas nous soucier de viure long-temps, mais de viure assez. Car pour viure long-temps, nous auons besoin d'une grace particuliere du destin ; mais pour viure assez, nous n'auons besoin que de nostre courage. La vie est longue quand elle est parfaite ; Or elle est parfaite, quand l'ame a bien sceu se seruir de ses biens, & qu'elle s'est donnée la domination & l'empire de soy-mesme. Que sert à celuy-là d'auoir vescu quatre-vingts ans & de les auoir passez dans l'oysiueté ? Certainement il n'a pas vescu, il a seulement demeuré dans le monde. Il n'est pas mort bien tard, mais il a esté long-temps à mourir. Il a vescu quatre-vingts ans ; mais vous pouuez commencer par tous les iours de sa vie à compter celuy de sa mors. Veritablement celuy-cy est mort ieune, & en la fleur de son âge ; mais il a fait tous les deuoirs d'un bon Citoyen, d'un bon amy, & d'un

22 SVITTE DES EPIST.

bon fils. Il ne s'est espargné en aucune occasion, il n'a iamais cessé de bien faire. Encore que son âge soit imparfait, toutes-fois sa vie est parfaite. L'autre a vescu quatre-vingts ans, ou pour parler plus sagement il a esté quatre-vingts ans sur terre, si ce n'est peut-estre que vous vouliez dire qu'il a vescu, comme on dit que vivent les arbres. Je vous prie, Lucilius, que nous fassions en sorte que comme les choses precieuses, nostre vie soit considerée par son poids, & non pas par son estenduë. Mesurons-la par nos actions & non pas par le temps. Voulez-vous sçavoir la difference qu'il y a entre cét homme vigoureux, qui a mesprisé la fortune, & qui a eu sa part de tous les accidens de la vie humaine, & qui enfin est arriué au souverain bien? Voulez-vous, disie, sçavoir quelle difference il y a entre cét homme, & celuy qui a passé beaucoup d'années. L'vn vit encor apres sa mort, & l'autre estoit desia mort, avant mesme que de mourir. Donnons donc des loüanges & tout ensemble vne place dans le nombre des bien-heureux à celuy qui a bien employé le peu de temps qui luy auoit esté donné pour viure. Il a iouy de la veritable lumiere, il n'a pas esté du commun, il a vescu, il a triomphé. Il a eu quelquesfois de belles iournées, & quelquesfois, comme il arriue dans le monde, il

a veu tonner sur sa teste. Demandez-vous combien cét homme a vescu? Il a vescu iusques à la posterité, il a passé mesme au delà, & s'est rendu immortel dans la memoire de tous les hommes. Ce n'est pas que ie voulusse refuser de viure long-temps; mais ie n'ay garde de dire qu'il a manqué quelque chose à vne vie heureuse, si l'on en a retranché le cours. Car ie ne me suis iamais attendu de partir seulement au iour, qu'une esperance inflexible m'auoit promis comme le dernier de la plus longue vie des hommes; mais il ne s'en est point passé que ie n'aye considéré comme le dernier de ma vie. Pourquoi me demandez-vous en quel temps ie nasquis, & si ie suis encore ieune? Ne vous en informez point, i'ay mon compte. Comme vn homme peut estre parfait, encore qu'il soit de petite taille; Ainsi la vie peut-estre parfaite dans vn petit espace de temps.

2. L'âge doit estre mis entre les choses estrangeres; il ne dépend pas de moy de viure long-temps; mais il dépend de moy de bien viure durant le temps que ie viuray. Exigez cela de moy, afin que ie ne passe point ma vie dans les tenebres comme vne personne inconnüe, & que ie ne viue pas seulement, mais que ie viue comme ie dois. Demandez-vous quel est l'espace le plus considerable de la vie? C'est

24 SVITTE DES EPIST.

de viure iufques à ce qu'on ait acquis la fageffe. Celuy qui est parueniu à ce point, a eu fans doute la meilleure & la plus belle part de la vie, s'il n'a pas eu la plus longue. Il peut hardiment se glorifier, il peut rendre aux Dieux des actions de graces; & quand il sera deuant eux, il peut s'attribuër la gloire de son estre auffi bien qu'à la nature. Et certes il se l'attribuëra avec raifon, car il est veritable qu'il a rendu fa vie beaucoup meilleure qu'il ne l'auoit receuë. Il a laiffé le modelle d'un homme de bien, il a monftré ce qu'il estoit: Et s'il eust peu adioufter quelque chose à fa vie, ce qu'il y eust adioufté, eust esté semblable au passé. Mais combien de temps viuons-nous? Cependant durant le peu temps que nous viuons, nous voulons auoir la connoiffance de toutes choses. Nous fçauons les commencemens d'où la nature s'eueue fi haut, l'ordre qu'elle a estably dans le monde, par quelles reuolutions elle renouuelle les années, comment elle fait finir toutes choses, & de quelle façon elle s'est faite soy-mefme la fin de soy-mefme. Nous fçauons que les astres roulent par un mouuement qui leur est propre, qu'il n'y a rien de stable que la terre, & que toutes les autres choses ont vne course, & vne rapidité continuelle. Nous fçauons pourquoy la Lune acheue plütoft son cours que le Soleil,
pourquoy

pourquoy estant plus lente que luy, elle le laisse apres elle, luy qui est bien plus viste qu'elle: Comment elle reçoit sa lumiere, & comment elle la perd, ce qui nous amene la nuit, & ce qui nous ramene le iour. Mais il faut aller aux lieux d'où vous verrez de plus pres toutes ces choses. Et comme dit vn Sage, ce n'est point l'esperance que i'ay d'aller retrouver mes Dieux qui me fait sortir du monde avec tant de resolution & de constance: I'ay merité d'estre receu en leur compagnie, i'ay desia conuersé avec eux, i'ay fait monter mon ame iusqu'à eux, & ils ont fait descendre leur ame iusqu'à moy. Supposons toutefois que ie perisse entierement, & qu'il ne reste rien de l'homme apres la mort, ie n'en ay pas vn moindre courage; bien qu'au partir de ce lieu ie ne doie aller nulle part. Mais il n'a pas vescu tout le temps qu'il pouuoit viure. Il se trouue de petits Livres qui sont neantmoins vtils, & qui meritent qu'on les lise. Vous avez oüy parler des Annales de Tacitus. Vous sçavez qu'elles ne sont pas fort belles, & comment on les appelle. La vie de quelques vns est longue de la mesme sorte, & ressemble à ces Annales. Estimez-vous plus heureux le gladiateur qui est tué le soir d'vne feste publique, que celuy qui

26 SVITTE DES EPIST.

l'est à midy? Et croyez-vous qu'il y en ait quelqu'un si follement amoureux de la vie, qu'il aime mieux avoir la gorge coupée dans l'endroit où l'on porte les bleffez que de mourir sur l'arene. Nous ne suivons pas de plus loing ceux qui sont passez devant nous. La mort se iette indifferemment sur tout le monde, celui qui meurt, suit un autre qui vient de mourir. Celuy qui tuë, suit de près celui qu'il a tuë. Enfin ce temps dont nous nous mettons en si grande peine, est fort peu de chose; & apres tout de quoy nous sert d'éviter pour quelques momens ce qu'il nous est impossible d'éviter?



EPISTRE XCIV.

ARGUMENT.

1. *Dispute sur les enseignemens & les preceptes de la Philosophie.*
2. *De leur usage.*

1. **Q**UELQUES-UNS n'ont fait estat que de cette partie de la Philosophie qui donne à chaque person-

DE SENEQUE. 27

ne les enseignemens qui luy sont propres, & qui ne s'amuse point à former l'homme en general. Ils n'ont estimé que cette partie de la Philosophie qui enseigne à l'homme comment il doit viure avec sa femme ; au Pere comment il doit élever ses enfans ; au Maistre comment il doit gouverner ses seruiteurs ; & ont reietté toutes les autres, s'imaginans qu'elles estoient inutiles & incapables de nous profiter ; comme si quelqu'un nous pouuoit donner de bons Conseils, pour vne partie de la vie, s'il n'auoit eu auparauant vne connoissance entiere de toute la vie. Au contraire Ariston Philosophe Stoïcien estime que cette partie de la Philosophie n'est point du tout considerable, & qu'elle ne va pas iusqu'au cœur, Mais il dit que celle qui ne s'occupe point à donner des instructions particulieres, apporte de grands aduantages, que les maximes generales de la Philosophie establisent le souuerain bien, & que quiconque en a connoissance, se peut prescrire luy-mesme ce qu'il faut faire en chaque chose. Comme celui qui apprend à tirer, tasche du commencement de donner tousiours en vn certain lieu & forme sa main & son bras, pour y enuoyer tout droit son tard ou sa flèche ; Mais lors que par le travail &

28 SVITTE DES EPIST:

par l'exercice il a enfin acquis cette habitude, il s'en sert par tout où il luy prend enuie de tirer, car il a appris de frapper non pas vne chose ou vne autre, mais tout ce qui luy viendra dans l'esprit. Ainsi celuy qui s'est instruit pour toute sa vie, n'a point besoin de preceptes particuliers, puis qu'il sçait généralement toutes choses. Il n'importe qu'il ait appris comment il faut viure avec sa femme ou avec son fils, c'est assez qu'il ait appris à bien viure; Car cela comprend de quelle façon il faut viure avec sa femme & ses enfans. Veritablement Cleanthes estime que cette partie est vtile en quelque chose; mais qu'elle est foible d'elle-mesme, si elle ne tient à tout le corps: & qu'elle n'ait la connoissance des maximes generales de la Philosophie, & des principales choses qu'elle contient. On diuise donc ce discours en deux questions. Premièrement on demande si cette partie de la Philosophie est vtile ou inutile? Et enfin si elle suffit toute seule pour faire vn homme de bien, c'est à dire si elle est superfluë ou si elle rend les autres superfluës? Ceux à qui il semble que cette partie est inutile & superfluë, se seruent de ces argumens pour confirmer leur opinion. S'il y a, disent-ils, quelque chose deuant les yeux

qui empesche la veüe, il faut faire en sorte de l'oster, & si on ne l'oste pas, ce luy-là sans doute perd son temps qui vous dit, vous marcherez ainsi, vous porterez-là vostre main. Tout de mesme si quelque chose aueugle l'ame, & l'empesche de connoistre ce qui est de son deuoir, celuy-là ne fait rien du tout qui s'efforce de vous enseigner que vous viurez ainsi avec vostre Pere, & ainsi avec vostre femme. Car les preceptes particuliers ne seruiront iamais de rien tant que les tenebres de l'erreur seront respanduës dans vne ame; Mais quand on les aura dissipées, alors vous connoistrez clairement, ce que vous devez à chacun. Autrement ce n'est pas guerir vn homme, c'est seulement luy enseigner ce qu'il doit faire quand il sera guery. Vous monstrez à vn pauvre à bien vser des richesses, mais comment voulez-vous qu'il se serue de vos instructions, tandis qu'il sera dans la pauvreté? Vous monstrez à vn miserable qui meurt de faim, ce qu'il doit faire quand il sera rassasié; Otez luy plustost la faim qui luy deuore les entrailles. Je vous diray la mesme chose des vices, il les faut oster de l'ame, & non pas enseigner ce qu'il est impossible de faire tandis qu'ils demeureront dans l'ame. Si nous ne nous dépoüillons

30 SVITTE DES EPIST.

des fausses opinions qui nous tourmentent, ny l'auare ne comprendra iamais comment il faut se seruir de l'argent, ny le timide comment on peut mépriser les dangers. Il faut faire en sorte de luy imprimer dans l'ame que les richesses ne sont ny des biens ny des maux; il faut luy faire voir que les plus riches sont les plus miserables; que tout ce que craint le vulgaire, la douleur mesme & la mort, ne sont pas tant à craindre que l'on se figure, que mesme en la mort qui est vne loy commune & vne necessité inéuitable, on trouue cette consolation, qu'on ne la souffre iamais deux fois; & que le remede de la douleur est de s'armer d'une constance d'esprit qui se rend plus supportable tout ce qu'il a enduré courageusement; Que la douleur a cela de fauorable, que si elle est violente, elle ne peut estre de durée, & que si elle est de durée, elle ne peut estre violente; Qu'il faut enfin supporter constamment tout ce que nous impose la necessité des choses du monde. Lors que par ces maximes vous luy aurez mis deuant les yeux l'estat de sa condition; lors qu'il aura reconnu que ce n'est pas la volupté, mais seulement la nature qui compose l'heureuse vie; lors qu'il aura descouvert que la vertu est l'unique bien de l'homme.

me, & que le vice est le seul mal qu'il se doit mettre en peine d'éviter; enfin lors qu'il aura compris que toutes les autres choses comme les richesses, les honneurs, la santé, les forces, les commandemens sont des choses indifferentes, & qu'on ne les doit cōpter ni entre les biens ny entre les maux, il n'aura que faire de personne qui luy enseigne comment il faut qu'il marche, de quelle façon il doit manger, ce qui est du deuoir de l'homme, de la femme, de celuy qui est marié & de celuy qui ne l'est point. Car enfin ceux qui donnent des Leçons si exactes de toutes ces choses, ne les peuvent pratiquer eux-mesmes. Le Precepteur les enseigne à son écolier, la bonne femme aux petits enfans; Et vn maistre qui se met tousiours en colere, tasche de faire comprendre qu'il ne se faut point mettre en colere. Si vous entrez dās vne Eschole, vous trouuerez que l'on enseigne aux enfans tout ce que les Philosophes agitent avec vn visage si serieux? Enfin enseignerez-vous des choses manifestes & connües de tout le monde, ou seulement des choses douteuses? Pour les choses connües il n'est pas besoin de les enseigner; Et l'on n'adjouste point de croyance à celuy qui en enseigne de douteuses. Il n'est donc pas necessaire de

32 SVITTE DES EPIST.

donner des enseignemens. C'est pourquoy vous devez obseruer cette methode en instruisant, d'appuyer par de bonnes preuues les choses obscures & douteuses que vous enseignez; & les raisons que vous en apporterez, seront fortes & conuainquantes d'elles-mesmes. Vous vous gouuernerez ainsi avec vn Amy (pouuez-vous dire) ainsi avec vn Citoyen, ainsi avec vn compagnon, pourquoy? Parce que cela est iuste; La Iustice mesme me fait cette Leçon, ie trouue en cela vne équité desirable d'elle-mesme, à laquelle nous ne sommes point forcez par la crainte ny attirez par la recompense. Enfin ie trouue que celuy-là n'est pas iuste, qui aime autre chose en cette vertu qu'elle mesme. Quand ie me suis persuadé tout cela, & que ie me le suis imprimé dans l'ame, de quoy profitent des preceptes qui instruisent seulement vne personne desia instruite? C'est vne chose inutile de donner des preceptes à vn homme qui les sçait desia; & ce n'est pas faire assez que d'en donner à vn ignorant, car il doit apprendre non seulement ce qu'on luy enseigne, mais aussi pourquoy on l'enseigne. Mais à qui les preceptes sont-ils necessaires? à celuy qui a les veritables opinions touchant le bien & le mal, ou à celuy qui ne les a

pas ? Celuy qui ne les a pas, ne recevra de vous aucun secours par ce qu'il aura desfia les oreilles pleines d'un bruit contraire à vos enseignemens : Et celuy qui a vne parfaite connoissance de ce qu'il faut fuir, & de ce qu'il faut desirer, sçait bien ce qu'il est obligé de faire, sans que vous vous mettiez en peine de luy en parler. Ainsi l'on peut mépriser avec raison cette partie de la Philosophie qui s'occupe à donner des enseignemens. Il y a deux choses qui sont cause des fautes que nous commettons : Ou nous auons dans l'esprit vne certaine malice qui s'y est contractée par de mauuaises opinions, ou quand mesme il ne seroit point préoccupé par l'erreur, il y est disposé, il y est enclin, & se laisse bien-tost corrompre par vne apparence qui l'entraîne, où il ne faudroit pas qu'il allast. C'est pourquoy si nostre ame est malade, nous deuous nous efforcer de la guerir, & de la purger de ses vices : Ou si elle n'est pas malade, & qu'elle ait seulement de la disposition au mal, il faut le preuenir par les remedes. Or les maximes, & les decrets de la Philosophie font l'un & l'autre : Et partant les preceptes particuliers sont inutiles. D'ailleurs si nous voulons nous obliger de donner des preceptes à chacun en particulier, nous entreprenons

34 SVITTE DES EPIST.

vne besogne qui n'aura iamais de fin. Car nous deuons donner d'autres aduis à vn vsurier qu'à vn Laboureur ; d'autres à vn Marchand qu'à vn homme de Cour, d'autres à celuy qui ayme ses pareils, qu'à celuy qui ayme les inferieurs. Il faudra pour ce qui concerne le mariage , que vous enseigniez comment il faudra viure avec vne femme que l'on aura espou- sée fille, comment avec vne autre qui aura desia esté mariée, comment avec vne riche, & comment avec celle qui ne vous aura rien apporté en mariage. Mais pensez-vous qu'il n'y ait point de diffe- rence entre vne femme sterile, & celle qui ne l'est pas ; entre vne femme âgée, & vne ieune fille, entre vne mere & vne marastre ? Il est sans doute impossible de s'imaginer toutes ces diuerses especes, & cependant chacune en particulier veut des preceptes particuliers. Mais les loix de la Philosophie sont courtes & ne laissent pas d'embrasser toutes ces choses. Ad- joutez à cela que les preceptes du Sage doiuent estre limitez & certains: S'il y en a que l'on ne puisse limiter, ils n'ont pas la marque de la Sagesse, qui connoist les bornes de toutes les choses. Il faut donc que cette partie de la Philosophie, de qui toute la fonction est de donner des pre- ceptes particuliers, soit ostée hors du

commerce, par ce qu'elle ne peut donner à beaucoup de monde ce qu'elle promet à peu de personnes. Mais au contraire la sagesse respand ses faueurs de tous costez & veut estre vtile à tous les hommes. Il n'y a point de difference entre la folie de tout le monde, & celle dont les Medecins entreprennent la guerison, sinon que l'une procede de la corruption des humeurs, & que l'autre prend naissance de la fausseté des opinions. L'une tire les causes de sa fureur, de l'indisposition des corps, & l'autre est vne maladie d'esprit. Si quelqu'un vouloit apprendre à vn furieux de quelle façon il doit parler & de quelle façon il doit marcher, comme il se doit gouverner en public, & comment en particulier, il seroit sans doute plus insensé que celuy qu'il vouloit instruire. Il faut premierement purger la melancholie & oster les causes du mal. On doit faire la mesme chose en cette autre fureur de l'esprit, il faut l'arracher de son siege; Autrement tous les aduertissemens seront inutiles, & qui se voudra mêler d'instruire perdra son temps & ses paroles. Voila les raisons d'Ariston? mais nous donnerons des responces particulieres à chacune en particulier. Je respondray premierement à ce qu'il dit que s'il y a quelque chose deuant les yeux qui

36 SVITTE DES EPIST.

empesche la veuë , il faut necessairement l'oster. Je confesse que l'œil n'a point besoin de precepte pour voir , mais de remedes qui nettoient la veuë & en ostent l'empeschement. Car c'est par la nature que nous voyons , & celuy qui oste l'obstacle de la veuë, ne fait que luy rendre son vsage : mais la nature ne nous enseigne pas ce qu'il faut faire en chaque chose , & ce qui est du deuoir de châque homme en particulier. Au reste celuy à qui l'on vient d'oster vne taye , n'a pas pour cela la faculté de rendre aux autres la veuë , mais celuy qu'on vient de guerir du vice, en peut en mesme temps guerir les autres. Il n'est pas besoin d'exhortations ny de conseils pour faire connoistre à l'œil la difference des couleurs, il distinguera bien le noir d'auec le blanc sans que personne l'en avertisse; Au contraire l'esprit a besoin de quantité d'enseignemens pour regarder sainement ce qu'il faut faire dans la vie : Apres tout le Medecin ne traite pas seulement les yeux malades , mais il donne encore des auis pour leur conseruation. Il ne faut pas, dit-il, qu'ayant les yeux encores foibles vous alliez tout d'vn coup au grand iour ; prenez l'ombre en sortant de l'obscurité de la chambre ; apres cela donnez vous vn peu plus de hardiesse , &

accoustumez-vous peu à peu au grand iour. Ne vous mettez point à l'estude aussi-tost apres le repas, ne forcez point vos yeux quand ils sont encore bouffis & enfléz, gardez que le vent & le froid, ne vous viennent frapper au visage. Il dōne quantité de semblables auis qui ne profitent pas moins que les medicamens; Et enfin la Medecine adjouste les conseils aux remedes. L'erreur, dit-on, est cause des fautes que nous commettons; mais les preceptes ne l'arrachent pas de nostre ame, & ne renuersent pas les faulces opinions que nous auons des biens ou des maux. Je confesse que les preceptes seuls ne sont pas capables d'eux mesmes de destourner l'ame d'une mauuaise opinion, mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils ne puissent pas profiter si on n'y adjouste d'autres choses. Premièrement ils rafraischissent la memoire, & en suite ils produisent cét effect, que les choses qu'on ne void que confusément dans le general, sont considerées plus exactement quand elles sont diuisées. Vous pourriez dire le mesme que routes les consolations & les exhortations sont inutiles. Cependant elles ne sont pas inutiles, ny par consequent les aduertissemens. C'est vne folie, dit-on, de prescrire à vn malade ce qu'il doit faire quand

38 SVITTE DES EPIST.

il sera en santé, puis qu'il faut auparavant luy faire recouurer la santé, sans laquelle tous les preceptes qu'on luy donne, seront vains & inutiles. Mais ne se trouue-il pas quelque chose de commun aux malades & aux sains dont on peut leur donner auis, comme de ne manger point trop viste, & d'euiter le trop grand traual? Il y-a des preceptes pour le pauvre & pour le riche qui sont communs à tous deux. Guerissez l'auarice, dit Ariston, & vous n'aurez plus besoin de conseiller ny le pauvre ny le riche, quand ils n'auront plus de conuoitise: Mais n'est-ce pas autre chose de ne desirer point de richesses, & autre chose de bien vser des richesses, dont la mesure n'est point connuë par les auares, ny l'usage par les prodigues? Ostez, dit-on, les erreurs, & les preceptes seront inutiles: Cela est faux. Car supposons que l'auarice se soit eslargie, que la prodigalité se soit resserrée, que la temerité ait pris vn frein, & qu'on ait donné des éperons à la timidité & à la paresse; encore est-il necessaire d'apprendre ce qu'il faut faire, & comment nous deuons agir quand nous sommes dépotillez des vices. Les aduertissemens, & dit-il, ne produiront aucun effect contre les vices inueterez. Veritablement les medecines ne peuuent

DE SENEQUE. 39

rien sur les maladies incurables. Et toutesfois on ne laisse pas de s'en seruir en quelques-vnes pour remede, & pour soulagement en d'autres. Mais quand la Philosophie entiere feroit des efforts inutiles, & qu'elle employeroit en vain toute sa puissance, pour arracher vne maladie qui auroit vieilly dans l'ame, & qui s'y seroit confirmée; il ne faut pas conclure de là qu'elle ne sçauroit rien guerir par ce qu'elle ne guerit pas tous les maux. Que sert, dit le mesme Philosophe d'enseigner des choses connues? Cela sans doute profite beaucoup, car quelquesfois nous auons des connoissances, & nous ne pensons pas les auoir. La remonstrance n'enseigne pas, mais elle aduertit, mais elle excite le courage, mais elle entretient la memoire, & empesche qu'elle ne s'échappe. Nous ne prenons pas garde à beaucoup de choses qui sont neantmoins deuant nos yeux. La remonstrance est vne espee d'exhortation, l'ame diffimule souuent & feint de de ne connoistre pas ce qu'elle connoist; C'est pourquoy il luy faut faire vne image & luy donner comme vne nouvelle connoissance des choses les plus connues. Il se faut mettre icy en memoire ce que disoit Caluius, contre Vatinius; Vous sçauiez que l'on a fait vne grande

40 SVITTE DES EPIST.

brigue, & chacun sçait que vous le sçavez. Vous sçavez qu'il faut auoir les amitez en vne sainte veneration, & cependant vous n'en faites rien. Vous sçavez que celuy-là est vn meschant qui veut que sa femme soit pudique & qui va corrompre la pudicité des autres. Comme vous sçavez qu'elle ne doit point auoir d'adultere, vous sçavez aussi que vous ne deuriez point auoir de concubine, & neantmoins vous en auez vne. Il est donc necessaire de rappeler vostre memoire, & qu'elle soit toujours deuant vos yeux. Nous deuons souuent parler des choses qui peuuent nous estre salutaires, non seulement afin que nous les connoissions, mais afin que nous les trouuions tousiours prestes, & que nous puissions nous en seruir aux occasions. Adjoustez à cela que ce qui est desia connu se fait encore mieux connoistre. Si ce que vous enseignez, est douteux, dit le mesme Philosophe, il faut que vous apportiez des preuues; Et par consequent ce seront ces preuues qui profiteront, & non pas les preceptes. Mais n'arriue-il pas souuent que mesme sans toutes ces preuues, l'autorité de celuy qui instruit, est vtile & profitable? Les responses des Iuriconsultes sont suiuiues, encore qu'on n'en rende point les rai-

DE SENEQUE. 41

sons. Dauantage les preceptes ont d'eux-mesmes beaucoup de force, si on les comprend en quelques Vers, ou qu'on les resserre comme vne sentence en peu de paroles de Prose, à l'exemple de ceux-cy qui sont de Caton. *N'achepte point les choses inutiles, mais seulement les necessaires. Quand on n'achepteroit qu'un liard, les choses dont on n'a point besoin, c'est tousiours les achepter trop cher.* Ainsi ces preceptes qui ont esté rendus par les Oracles ou les autres semblables sont compris en peu de paroles, *Mesnage le temps; Connois-toy toy-mesme.* Mais quand quelqu'un vous dira ces Vers, en demanderez-vous la raison?

Oubly guerit les iniures.

La fortune ayde les grands cœurs.

Le paresseux se nuit soy-mesme.

Certes toutes les choses semblables n'ont point besoin d'Auocat, elles entrent facilement dans nos sentimens; & par elles seules elles se rendent vtils & profitables. Il y a dans toutes les ames des semences des choses honnestes, qui se recueillent par les aduertissemens, comme vne estincelle s'estend & produit vne grande flamme par vn petit souffie de vent. Quand on touche & que l'on choque la vertu, elle ne manque pas de s'éleuer & de paroistre en mesme temps.

42 SVITTE DES EPIST.

Enfin nous auons dans l'ame quelques choses, mais nous ne pouuons si promptement les trouuer: Et aussi-toft que l'on en parle, elles se presentent à nos yeux. Il y en a d'autres qui sont respanduës en diuers lieux, qu'vn esprit pesant & qui manque d'exercice, ne peut recueillir de luy-mesme. Il faut donc les ramasser, & les assembler ensemble, afin qu'elles ayent plus de vigueur, & qu'elles donnent à cét esprit vn plus grand secours. Que si les preceptes ne seruent de rien, il faut mespriser toutes les façons d'instruire, il faut nous contenter de la seule nature. Ceux qui parlent de la sorte, ne prennent pas garde qu'il y en a qui ont l'esprit prompt & esleué, que d'autres sont grossiers & pesans, & qu'enfin les vns sont plus subtils & plus ingenieux que les autres. La force de l'esprit reçoit sa nourriture & son accroissement des preceptes. Ainsi il adjouste de nouvelles persuasions à celles qui sont nées avec luy, & corrige par ce moyen ses deprauations & ses erreurs. Si quelqu'vn, dit nostre Philosophe, n'a pas les veritables maximes, à quoy luy seruiront les preceptes & les aduertissemens tandis qu'il est enucloppé dans les vices? Ils seruiront sans doute à l'en deliurer, car la bonté de la nature n'est pas

esteinte en luy, elle est seulement offusquée & abbatuë; elle fait mesme des efforts pour se releuer, & resiste de toutes ses forces contre le mal. Mais quand elle a trouué du secours, & qu'elle est appuyée des preceptes, elle reprend vne vigueur toute nouvelle, pourueu que la contagion du vice l'ait seulement infectée; & qu'elle ne luy ait pas osté la vie. Car alors la Philosophie secouruë de toutes ses forces, ne seroit pas capable de la restablir. Mais quelle difference trouuez-vous entre les maximes, & les preceptes de la Philosophie, si ce n'est que les maximes sont des preceptes generaux, & que les autres sont particuliers; les vns & les autres donnent des enseignemens, mais les vns en donnent en general, & les autres en particulier. Si quelqu'un, dit-il, a les bonnes & les veritables maximes, c'est vne chose superfluë que de luy donner des aduertissemens. Non, non, il n'en est pas ainsi: Car bien qu'il ait appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y pense pas encore comme il deuroit. Et certes ce ne sont pas seulement nos passions qui nous empeschent de faire les bonnes choses, c'est aussi le peu de connoissance que nous auons de ce qu'il faut faire en chaque occasion. Veritablement nous pouons

44 SVITTE DES EPIST.

auoir l'esprit bien fait & bien disposé, mais bien souuent il est paresseux ; & par ce qu'il manque d'exercice, il ne peut trouuer de luy-mesme les veritables voyes qu'un petit aduertissement luy decouure. Ostez, dit Ariston, les fausses opinions que l'on a des biens & des maux, substituez les bonnes en leur place, & alors les aduertissemens ne trouueront rien à faire. Sans doute l'ame peut receuoir quelque regle par ce moyen, mais il ne suffit pas tout seul pour la mettre dans le bon chemin. Car encore qu'on ait montré par de bons argumens en quoy consistent les biens & les maux ; Toutesfois les preceptes trouuent encore de l'employ ; La Prudence & la Justice ont leurs deuoirs & leurs Offices ; & les preceptes les font connoistre. D'auantage le iugement qu'on fait du bien ou du mal, c'est à dire de la vertu ou du vice est confirmé par la pratique des deuoirs où les enseignemens nous conduisent, car les vns & les autres ont de la correspondance, & les vns ne peuuent aller deuant, que les autres ne les suivent, gardant inuiolablement cet ordre, que les preceptes generaux vont toujours les premiers. Mais, dit-on, les preceptes sont infinis. Je responds que cela est faux ; car les preceptes des choses de

consequence & des choses necessaires ne sont pas infinis. Ils ont veritablement quelques legeres differences selon l'occurrence du temps, des lieux & des personnes, mais encore donne-on pour tout cela des preceptes generaux. Personne, dit-il, ne peut guerir la fureur par les preceptes, ny par consequent la malice & la deprauation de l'ame. Cela sans doute n'a point de rapport, & est entierement dissemblable; Car si vous ostez la fureur, vous rendez en mesme temps la santé. Mais aussi-tost que nous auons arraché de l'ame les maunaises opinions, nous ne voyons pas encore ce qu'il faut faire, & quand nous le verrions, l'aduertissement fortifie le sentiment veritable que nous auons du bien & du mal. Mais il est mesme faux de dire que les preceptes ne peuvent rien sur les furieux. Car s'ils n'ont pas tous seuls assez de force, au moins ils aydent à la guerison; Et la menace & la reprehension ont souuent retenu des furieux. Je parle icy de ces furieux qui n'ont pas entierement perdu l'esprit, mais qui l'ont seulement égaré. Les Loix mesmes, dit Ariston, n'ont pas la force de nous faire faire ce que nous deuons; & que sont les Loix autre chose, que des preceptes mélez de menaces? Premièrement elles ne per-

46 SVITTE DES EPIST.

suadent point par ce qu'elles menacent; mais les Preceptes ne contraignent point, & ce qu'ils obtiennent, ils l'obtiennent comme par priere. Outre cela les Loix destournent du crime par la crainte qu'elles donnent, & les preceptes nous exhortent doucement à nostre deuoir. Adjonstez que les Loix seruent de beaucoup aux bonnes meurs, pourueu qu'elles ne fassent pas seulement des commandemens, mais qu'elles donnent encore des instructions. Je ne puis m'accorder en cela avec Possidonius, & ie n'approuue point ces longues Prefaces qui sont au deuant des Loix de Platon. Car il faut que la Loy soit conceüe en peu de paroles, afin que comme vne voix enuoyée du Ciel elle s'imprime plus facilement dans l'esprit de tous les hommes. Il faut qu'elle commande en Souueraine, & qu'elle ne s'amuse point à disputer: Et apres tout ie ne voy rien de plus froid, ny de plus impertinent qu'une Loy qui ne marche qu'apres vn long preambule. Ordonnez, & dites-moy seulement ce que vous voulez que ie fasse, ie n'écoute pas pour m'instruire, mais pour obeïr. Elles sont donc vtiles & profitables, & en effect vous reconnoistrez que les villes qui ont eu de mauuaises Loix, ont esté des Villes dé-

DE SENEQUE. 47

bauchées , & remplies de mauuaises meurs. Mais , me dira-t'on, elles ne profitent pas à tout le monde. La Philosophie mesme, toute-puissante qu'elle est, n'a pas neantmoins ce pouuoir. Cependant elle n'est pas vtile , ny incapable de former les ames ; Et qu'est-ce aussi , que la philosophie que la Loy de la vie humaine ? Mais supposons que les Loix ne profitent pas ; Il ne s'ensuit pas de là que les aduertissemens ne profitent point. Ou bien il faudra que vous disiez que les consolations , les persuasions , les exhortations , les reprimandes , les reproches , les loüanges ne peuuent produire aucuns effets. Toutes ces choses sont des especes d'aduertissement , c'est par leur moyen qu'on arriue à l'estat de perfection. Il n'y a rien qui imprime mieux dans l'ame les bonnes choses ; Et rien qui ramene plus promptement dans les bonnes voyes ceux qui en sont égarés , & qui panchoient du costé des vices, que la conuersation des gens de bien. Elle s'insinuë peu à peu dans les cœurs ; & les voir & les entendre souuent , nous tient lieu d'instruction , & a la mesme force que les preceptes. Enfin la rencontre seule des Sages est vtile , & l'on peut apprendre quelque chose d'un homme vertueux encore qu'il ne parle point. Mais

48 SVITTE DES EPIST.

ie ne pourrois pas dire si facilement comment cela profite, que ie sens qu'il a profité. Il se trouue quelques petits animaux, dit rhedon, dont on ne sent point les piqueures, tant leur aiguillon est subtil & délié. Il n'y a que la tumeur qui découvre qu'ils ont picqué, & encore dans la tumeur mesme on ne void les marques d'aucune piqueure. La mesme chose vous arriuera dans la conuersation des Sages, vous ne reconnoistrez pas de quelle façon, & en quel temps elle a commencé à vous estre profitable, mais vous reconnoistrez enfin qu'elle vous a profité. Mais à quoy, me direz-vous, peut seruir tout ce discours ? à vous faire comprendre que si vous faites souuent reflexion sur les bons preceptes, ils vous seront aussi profitables que les bons exemples. Pithagore dit, que ceux qui entrent dans les Temples ou qui regardent de plus pres les simulacres des Dieux, ou qui attendent la responce de l'Oracle, sentent que leur esprit se change & deuiet tout autre qu'il n'estoit. Mais qui me pourroit nier que mesmes les plus ignorans, & les plus stupides sont vtilement touchés par certains preceptes ? Comme de ces sentences courtes, & qui ont neantmoins beaucoup de forces. *Rien de trop.*

D'aucun

D'aucun profit l'auare ne se saouille,

Attends d'autruy, ce que tu fais aux autres.

Cela nous donne comme vn grand coup, quand nous l'entendons, il n'est pas permis d'en douter, ny d'en demander la raison. Tant il est indubitable que la verité n'a que faire de raisons, & est assez forte toute seule pour faire impression dans les cœurs. Mais si le respect a la force de retenir les esprits & de reprimer les vices, pourquoy l'aduertissement n'en seroit-il pas capable? Si la reprimende donne de la honte, pourquoy non l'aduertissement, quand mesme il ne se seruiroit que des preceptes tous simples? L'aduertissement le plus fort, & qui penetre plus auant, est celuy qui confirme par des raisons ce qu'il enseigne; & qui apprend outre cela pourquoy il faut faire chaque chose, & quel fruiet en doit attendre celuy qui obeit aux Preceptes. Si l'on peut profiter aux autres par le moyen du commandement, on le peut aussi par les remonstrances; Or on profite par les commandemens vtiles, & par consequent par les remonstrances. On diuise la vertu en deux parties, en la contemplation de la verité, & en l'action. L'enseignement nous excite à la contemplation, la remonstrance à l'action; & l'action iuste exerce & montre tout ensemble la Vertu. Or si celuy qui persuade, profite à celuy qui va fai-

50 SVITTE DES EPIST.

re quelque chose, pourquoy celuy qui remonstre, ne profitera-il pas de la mesme sorte? Si donc la bonne action est necessaire pour faire voir la vertu, & que la remonstrance enseigne les bonnes actions, il ne faut point douter que la remonstrance ne soit necessaire à la vertu. Il y a deux choses qui donnent à l'esprit beaucoup de force, la croyance de la verité, & la confiance. Or la remonstrance fait l'vn & l'autre; car on luy adjouste de la foy, & alors l'ame en deuiet plus hardie & se remplit de confiance. Et partant la remonstrance ou l'aduertissement n'est pas inutile. M. Agrippa cét homme courageux, qui de tous ceux que les guerres Ciuiles auoiét rendus puissans & renommez, fut seul estimé heureux de tout le monde, auoit accoustumé de dire qu'il denoit beaucoup à cette sentence, *que les plus petites choses deuiennent grandes par la concorde, & par la paix; & que les plus grandes se ruinent par la discorde & par la guerre.* Enfin, il disoit que par cette sentence il estoit deuenu bon frere & parfait amy. Si donc ces sortes de discours qui s'introduisent familièrement dans l'ame, la peuuent former, pourquoy cette partie de la Philosophie qui ne consiste qu'en de semblables discours, ne fera-elle pas la mesme chose? Vne partie de la vertu consiste en instruction, & vne partie en actiō;

DE SENEQUE. 51

Car il faut que vous appreniez, & que vous confirmiez par vostre action, ce que vous avez appris. Que si cela est ainsi, non seulement les maximes generales des Philosophes sont profitables; mais encore les preceptes qui repriment, & qui emprisonnent nos passions, comme si c'estoit par vn Arrest. La Philosophie, dit Ariston, est diuisée en la science, & en l'habitude de l'ame. Car celuy qui l'a apprise, & qui a connu par son moyen ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit éviter, n'est pas neantmoins encore sage, si son esprit ne s'est transformé en ces choses mesmes qu'il a apprises. Or cette troisieme partie qui consiste en enseignemēs, dépend des maximes generales & de l'habitude: Et partant elle n'est pas necessaire pour acheuer la vertu, puis que ces deux choses suffisent. Il faut donc conclurre de là que les consolations ne seront pas necessaires, parce qu'elles procedent tout de mesme de ces deux choses? Il faut donc conclurre le mesme des exhortations, de la persuasion, & des raisonnemens, puis que tout cela vient aussi de l'habitude & de l'exercice d'un bon esprit. Mais encore que routes ces choses viennent de l'habitude de l'ame; Toutesfois cette bonne habitude de l'ame vient elle mesme des maximes & des preceptes. Dauantage ce que vous dites, est d'un homme de sa par-

52 SVITTE DES EPIST.

fait, & qui est arrivé au faiste de la felicité humaine, où l'on n'arriue que bien tard. Cependant il est necessaire de monstrier à celuy qui est encor imparfait, & qui commence neantmoins à profiter, quelle voye il doit tenir dans les choses qu'il faut qu'il fasse. Peut-estre que sans les aduertissemens, la Sageffe pourra elle mesme s'ouvrir cette voye, lors qu'elle aura mené vn esprit si auant qu'il ne pourra plus agir que pour la vertu. Mais il faut que quelqu'vn porte le flambeau deuant les foibles pour leur monstrier le chemin. Il est besoin qu'on leur apprenne ce qu'ils doiuent faire & ce qu'ils doiuent éuiter. Car si l'on veut attendre le temps, qu'on ait appris de soy-mesme ce qu'il faut faire, comme le meilleur, on commettra cependant beaucoup de fautes; on ne pourra iamais arriuer à ce poinct, qu'on puisse estre content de soy-mesme. Il faut donc que l'on nous conduise, lors que nous commençons à pouuoir nous mesmes nous conduire. Les enfans apprennent suiuant les regles qu'on leur donne; On leur tient au commencement les doigts; & la main du Maistre les conduit sur le crayon qu'il a fait des Lettres. Apres cela il leur donne vn exemple pour l'imiter, & pour former là-dessus leur main. Ainsi nostre esprit reçoit beaucoup de secours, quand il est in-

struit par regles, & qu'on luy donne vn modelle qu'il puisse suivre. Voila les choses par lesquelles on peut prouuer que cette partie de la Philosophie n'est pas inutile. Mais on demande apres cela si elle suffit toute seule pour faire vn Sage? Nous parlerons vne autre fois sur ce sujet. Cependant, sans nous amuser dauantage à ces argumens, ne semble-il pas que nous ayons besoin d'un Maistre qui nous donne des Preceptes contre les enseignemens du peuple?

II. Il n'y a point de parole qui frappe impunément nos oreilles. Ceux qui font pour nous des souhaits, nous nuisent; & ceux-là nous nuisent encore qui nous donnent des maledictions. Car les maledictions des vns nous impriment dans l'ame de fausses craintes; & l'amour des autres nous instruit mal, en nous souhaitant du bien, parce qu'il nous renuoye à des biens éloignez, incertains & passagers, lors que nous pouuons trouuer nostre felicité dans nostre maison. Ainsi nous ne pouuons nous mettre dans le bon chemin. Nos parens nous en font prendre de mauuais, nos seruiteurs font la mesme chose, personne ne peche pour luy seul, mais il respand ses erreurs sur son prochain, dont il en reçoit de nouvelles. C'est ce qui est cause que les vices de tout vn peuple sont en chaque

54 SVITTE DES EPIST.

particulier, parce qu'il les a contractez en vivant avec le peuple, qui en rendant les autres pires, s'est rendu luy-mesme plus meschant. Il a appris le mal, & ensuite il l'a enseigné. Et enfin, la depravation est devenuë prodigieuse, lors qu'on a ramassé comme en vn corps tout ce que chacun sçauoit de plus méchant. Il est donc necessaire, que nous ayons quelqu'un qui nous garde, qui nous tire quelquesfois l'oreille, qui en repousse les bruits du vulgaire, & qui contredise les loüanges & les applaudissemens des peuples. Vous vous trompez si vous avez la croyance que les vices naissent avec nous, ils sont arriuez depuis nous; On les fait loger en nous, on les a poussez dans nos ames. Efforçons-nous donc par de frequentes remonstrances d'estouffer ces bruits & ces vaines opinions qui resonnent eternallemēt à l'entour de nos oreilles. La nature ne nous donne point de cōmerce avec le vice, elle ne nous a point assujettis à ce mōstre, elle nous a fait naistre libres, & avec vne puissance souueraine. Elle n'a pas mis à decouuert ce qui peut irriter nostre auarice, elle a mis sous nos pieds l'or & l'argent, pour nous apprendre à le mépriser. Elle a voulu que nous foulacions aux pieds tout ce qui est cause

DE SENEQUE. 55

qu'on nous foule, & qu'on nous opprime. Elle nous a formez la teste haute & élevée vers le Ciel, & a voulu que nous vissions tout ce qu'elle a fait de magnifique & d'admirable, le lever, le coucher, le mouvement rapide du Ciel, qui nous decouvre durant le iour la beauté de la terre, & durant la nuit les merueilles qui sont en luy; Le cours des Astres qui est lent, si vous le comparez au tout; mais que vous iugerez rapide, si vous considererez les grands espaces qu'ils parcourent sans repos, & avec vne si grande vistesse; Les Eclipses du Soleil & de la Lune; & enfin ces autres merueilles du Ciel, soit qu'elles viennent selon l'ordre qui leur a esté prescrit; soit qu'elles naissent subitement, cōme ces longues traînées de feu, qu'on void de nuit: Ces éclairs qui sortēt sans coup & sans bruit du Ciel entreouuert, ces Colomnes, ces Poutres, & tant d'autres simulachres de flammes. La nature a mis au dessus de nous toutes ces choses; & a caché sous la terre l'or, l'argent, & mesme le fer qui nous oste tousiours la paix, à cause de ces deux autres metaux. Enfin, la nature les a cachez comme si elle ne pouuoit nous les confier qu'avec peril. Mais nous auons fait voir le iour à ce qui est l'origine de nos desordres & de nos querelles; &

96 SVITTE DES EPIST.

apres auoir remué le grand fardeau de la terre, nous en auons tiré les causes de tant de dangers & les instrumens de nos miseres. Nous auons mis entre les mains de la fortune les maux qu'elle répand dessus nous; & nous ne rougissons pas d'auoir mis si haut ce que la nature auoit mis au lieu le plus bas de la terre. Voulez-vous sçauoir combien cette lueur qui touche vos yeux, est fausse? Il n'y a rien de plus sale, il n'y a rien de plus obscur, que l'or & l'argent, tandis qu'ils sont encore plongez & enseuelis dans leur fange. En effect, lors qu'on les tire des tenebres des mines, lors qu'on les façonne, & qu'on les separe de leurs impuretez, il n'y a rien de plus difforme, & de plus desagreceable. Regardez mesme les ouuriers qui trauaillent à nettoyer cette espee de terre sterile & sans forme, vous verrez de quelle façon ils sont enfumez; à peine les prendriez vous pour des hommes. Cependant ces choses sotüillent dauantage l'esprit que le corps; & il y a encore plus de saleté & d'ordure en celuy qui les possede qu'en celuy qui y trauaille. Il est donc necessaire d'estre instruit, & d'auoir ensuite vn homme de bon sens, qui parmy le bruit des erreurs & des fausses opinions, vous fasse pour le moins entendre vne seule voix

veritable. Mais quelle sera cette voix ?
 Ce sera celle qui apres que vous aurez
 esté estourdy par tant de bruits, qui ne
 parlent que d'ambition, vous soufflera
 aux oreilles des paroles salutaires. Ce
 sera celle qui vous dira, que vous n'a-
 uez pas sujet de porter envie à ceux que
 le peuple appelle grands & heureux, qu'il
 ne faut pas que les applaudissemens des
 peuples ayent la force de vous oster ce
 bon sens, & cét estat tranquille qui se
 rencontre tousiours dans vne ame bien-
 faite; Qu'il ne faut pas que cét homme
 paré de la Pourpre, & deuant qui l'on
 porte les faisceaux, vous fasse mépriser
 vostre repos; Que vous ne deuez pas esti-
 mer plus heureux celuy à qui l'on fait
 faire place dans les rues, que ceux que
 l'Huissier fait retirer de son chemin
 pour le faire passer plus à l'aise & plus
 honorablement, Si vous voulez auoir vn
 Empire qui vous soit vtile, & qui ne
 soit fascheux à personne, chassez les vi-
 ces. On en trouue plusieurs qui mettent
 le feu dans les Villes, qui renuersent des
 forteresses que des siecles n'auoient pu
 abatre, qui font des levées de terre aussi
 hautes que des Tours, & qui sont choir
 par la force de leurs machines des mu-
 railles éléuées à vne hauteur prodigieu-
 se. Il s'en trouue plusieurs qui chassent

58 SVITTE DES EPIST.

devant eux de grandes armées, qui bat-
 tent tousiours leurs ennemis, & qui pas-
 sent iusqu'aux bords du monde, cou-
 uerts & sotillez du sang des Peuples.
 Mais ceux là mesmes sont vaincus par
 leur conuoitise, en mesme-temps qu'ils
 sont vainqueurs de leurs ennemis. Per-
 sonne ne leur a resisté, quand ils ont
 commencé à parestre; mais aussi ils n'ont
 resisté ny à l'ambition, ny à la cruauté;
 & quand ils persecutoient les autres, ils
 estoient eux-mesmes persecutez. Vne
 furieuse ambition de ruiner des peuples
 Estrangers, tourmentoit le malheureux
 Alexandre, & l'enuoyoit comme son
 esclau en des pays inconnus. Pensez-
 vous que ce Prince soit en son bon sens
 qui commence ses destructions & ses
 meurtres par la Grece mesme où il auoit
 esté élevé, qui oste à tout le monde ce
 qu'il a de plus precieux, qui contraint
 Lacedemone de luy obeyr, & Athenes de
 se taire? Non content de la ruyne de
 tant de Villes, que Philippes auoit vain-
 cues ou achetées, il va en d'autres lieux
 en ruyter de nouvelles. Il porte la guerre
 par tout le monde; la cruauté ne se peut
 assouir nulle part, & ressemble aux
 bestes sauvages qui en déchirent dauan-
 tage que leur faim ne leur en demande.
 Il a desia fait vn seul Estat de plusieurs

DE SENEQUE. 59

Royaumes ; Desia les Grecs & les Perses le craignent ; Desia les Nations qui estoient libres durant le regne de Darius, en reçoivent le joug ; Et neantmoins au delà de l'Ocean & du Soleil, il n'est pas encore satisfait, & il se fâche d'arrester le cours de ses victoires sur les traces d'Hercule & de Bacchus, enfin il veut faire violence à la Nature. Cét ambitieux ne veut pas aller ; mais il n'a pas la puissance de s'arrester ; Il est comme les choses pesantes que l'on jette de haut en bas ; elles ne sçautoient s'arrester qu'elles ne soient tombées à terre. Ce ne fut mesme ny la vertu ny la raison, qui persuada à Pompée ou les guerres civiles, ou les guerres estrangeres. Mais un amour desordonné d'une grandeur imaginaire le pouffoit tantost en Espagne contre Sertorius, & le jettoit tantost en Mer pour la purger de Corsaires. Il se faisoit des pretextes de toutes ces choses pour faire durer sa puissance. Qui l'attira en Afrique, & dans le Septentrion ? Qui le fit marcher contre Mithridate ? Qui le fit aller dans l'Armene, & dans tous les coins de l'Asie ? Une passion immodérée de s'agrandir, parce qu'il ne se trouvoit pas assez grand, lors que tout le monde l'appelloit grand. Qui pouffa Cesar à se perdre & à perdre la Republi-

60 SVITTE DES EPIST.

que ? La gloire & l'ambition ; & cét insatiable desir de se voir élevé par dessus les autres. Il n'en pût souffrir vn seul devant luy, bien que la Republique mesme en souffrît deux au dessus d'elle. Quoy pensez-vous que Marius qui ne fut qu'vne fois Consul, car il n'obtint qu'vn Consulat & emporta les autres de force ? Pensez-vous, dis-je, qu'il ait esté poussé par vn mouvement de vertu parmy de si grands perils, lors qu'il tailloit en pieces les Teutons & les Cimbres, & qu'il poursuiuoit Jugurthe par les deserts de l'Afrique, Marius conduisoit l'armée, & l'ambition Marius. Cependant que ces ambitieux ébranloient tout le monde, il estoient eux-mesmes renuersez par la violence de leurs passions. Ils ressembloient à des tourbillons qui font tourner avec eux tout ce qu'ils emportent; mais qui tournent auparauât eux-mesmes, & qui vôt d'vne plus grãde force parce qu'il n'y a rié en eux qui soit capable de les arrester. C'est pourquoy apres auoir esté pernicieux à beaucoup de monde, enfin ils ressentent eux-mesmes cette cruelle violence qui les a rendus nuisibles à tant de personnes. Il ne faut pas que vous vous imaginiez que quelqu'vn deuienne heureux par les infortunes d'autruy. Vous devez rejetten

DE SENEQUE. 61

tous ces exemples que l'on vous met devant les yeux, & dont on frappe vos oreilles. Vous devez purger vostre cœur de tous les mauuais discours que l'on y a fait entrer. Il y faut introduire la vertu comme dans vne place qu'on auroit vsurpée sur elle, afin qu'elle en chasse les menfonges agreables; qu'elle nous separe du peuple à qui nous donnons trop de croyance, & qu'elle fasse reuenir dans nostre ame les bons & les veritables sentimens. Et certes, c'est vn effet de la sagesse de reuenir à soy-mesme, & de se laisser ramener aux mesmes lieux d'où l'erreur publique nous auoit emportez. C'est estre à demy-guery que de s'estre separé des mauuais Conseillers, & de ces dangereuses compagnies où chacun nuit à son compagnon. Mais afin que vous connoissiez combien cela est vray. Considerez que chacun vit en public d'une autre façon qu'en particulier. Veritablement la solitude ne scauroit pas d'elle-mesme nous enseigner l'innocence; & les champs ne nous enseignent pas la moderation, & la sobrieté. Mais lors que nous n'auons plus de tesmoins ny de spectateurs, alors on void disparoistre les vices dont le plaisir est de se monstrer & d'estre veus. Car, dites-moy, ie vous prie, qui se voudroit reuestir de

62 SVITTE DES EPIST.

la pourpre pour ne la faire voir à personne ? Qui a eu la passion de se faire servir en vaisselle d'or, afin de manger en secret ? Qui est celuy qui estant seul dans les champs, couché à l'ombre d'un arbre, a voulu déployer ses beaux meubles, & les marques de sa dissolution ? Certes il n'y a point d'homme qui veuille faire le magnifique pour soy seulement, ny mesme pour un petit nombre de ses amis. Mais selon le nombre & la qualité des personnes qui le regardent, il fait monstre de ses vanitez, & de l'appareil de ses vices. Il ne faut donc point douter que tous ceux qui nous regardent, & qui nous admirent, ne servent d'amorce à nos vices, & ne soient coupables de nos folies. Vous ferez en sorte que nous n'aurens plus de conuoitises, si vous pouuez faire en sorte que l'on ne nous voye point. L'Ambition, le Luxe & l'Orgueil ont sans doute besoin d'un Theatre ; mais enfin vous en guerirez, si vous avez la force de les cacher. Si nous sommes donc obligez de demeurer au milieu du bruit des villes, ayons toujours auprès de nous quelque personne qui nous conseille, & qui s'opposant à ceux qui loüent excessivement les grands biens, donne des lozianges à celuy qui se tient riche de peu de chose, & qui ne

DE SENEQUE. 63

mesure les richesses que par le besoin qu'il en a. Que contre ceux qui éleuent si haut la faueur & la puissance, il vante le repos qu'on rencontre dans l'estude, & le plaisir que l'on trouue d'auoir retiré son ame de l'embarras des biens estrangers, & de l'auoir remise dans les siens. Qu'il fasse voir que ces hommes qui sont heureux au iugement du peuple, tremblent & sont tousiours en crainte dans ce haut degré d'honneur perpetuellemēt enuie; & qu'ils ont vne opiniō d'eux-mesmes, bien differēte de celle des autres. Car ce qui semble élevé aux autres, ne leur paroist qu'vn precipice. C'est pourquoy ils trēblent, & meurēt de crainte toutes les fois qu'ils iettēt les yeux sur le precipice de leur grandeur. Ils se representēt sans cesse toutes ces diuerses cheutes qui sont d'autant plus dangereuses qu'on est plus haut élevé. Alors ils redoutent ce qu'ils auoient désiré; Et cette mesme felicité qui les rend insupportables aux autres, leur est insupportable à eux-mesmes. Alors ils loüent ce doux repos qui ne dépend de personne. Leur splendeur leur est odieuse; ils cherchent vn chemin pour fuyr au milieu de leurs prosperitez. Alors vous verrez que la crainte les aura rendus Philosophes, & que dans leur mauuaise for-

64 SVITTE DES EPIST.

tune ils prendront de bons conseils : Car comme si la bonne fortune & le bon sens ne pouvoient s'accorder ensemble, nous sommes ordinairement plus sages dans nos malheurs, que dans nos prosperitez qui nous dépoüillent de la raison, & nous ostent le iugement.

EPISTRE XCV.

A R G U M E N T.

1. Il adjouste quelque chose à l'Epistre precedente & fait voir que pour rendre l'homme sage, les maximes generales, & les preceptes particuliers de la Philosophie ne suffisent pas tous seuls; mais qu'il les faut joindre ensemble.
2. Il monstre l'utilité des preceptes, & des images qu'on fait des choses pour les mieux imprimer dans l'ame.
3.  Ous demandez que ie vous paye auionsd'huy, ce, que ie

DE SENEQUE. ²⁰ 65

vous auois promis de payer vne autre fois. Vous demandez que ie vous escriue si cette partie de la Philosophie qui consiste en preceptes, & que les Grecs appellent Parenétique, suffit toute seule pour la perfection de la Sageſſe. Ie ſçay bien que ſi ie vous refuſois, vous prendriez mon refus en bonne part. Ie vous en fais neantmoins vne promeſſe toute nouuelle. * Et ie n'ay garde de violer * Ou vne parole que ie vous ay publiquement bien, & donnée, mais vne autre fois ne demandez point vne choſe que vous ne voudriez pas obtenir. Car nous demandons qu'on quelquefois avec emprefſement ce que ne verrous reſuferions ſi quelqu'un nous le ra pas preſentoit. Que cela s'appelle legereté encore ou complaiſance, on ne ſçauroit mieux perir le punir l'un ou l'autre qu'en promettant Profacilement. Nous deſirerons faire croire que nous voulons beaucoup de choſes que nous ne voulons pas en effect. Ne deſirez vous point Quelqu'un aura apporté vne longue Hiſtoire écrite en lettre fort menuë; Et ce que apres en auoir leu vne bonne partie, il ne dira qu'il eſt preſt de ceſſer ſi on le deſire, & neantmoins ceux qui voudroient qu'il fût deuenu muet à l'heure meſme pas obſeruer qu'il a commencé à lire, ne laiſſent pas de luy crier qu'il continuë. Souuent nous voulons vne choſe & nous en deman-

66 SVITTE DES EPIST.

dons vne autre. Nous dissimulons mes-
 me avec les Dieux ; Nous ne leur disons
 pas la verité en les priant ; Mais ou ils ne
 nous exaucent point , ou bien ils ont pi-
 tié de nous. Pour moy , i'ay resolu de
 me vanger, sans vous faire aucune grace ;
 & pour vostre punition ie veux vous
 donner la peine de lire vne longue Let-
 tre. Si sa lecture vous déplaist, dites que
 vous vous estes procuré ce mal. Mettez-
 vous au nombre de ceux qui sont perse-
 cutez par la femme mesme qu'ils ont es-
 pousée , apres l'auoir recherchée avec
 de grandes passions ; entre ceux qui ne
 sont pas en repos parmy les grandes ri-
 chesses qu'ils ont acquises avec traual ;
 entre ceux qui sont gésnez par les hon-
 neurs qu'ils ont poursuiuis par tant de
 brigues , & enfin entre tous les autres,
 qui sont eux-mesmes causes de leurs in-
 fortunes. Mais sans m'amuser à vous
 faire vn exorde , i'entreray d'abord en
 matiere. L'heureuse vie, dit-on, consiste
 à faire de bonnes actions ; Or les pre-
 ceptes conduisent aux bonnes actions,
 & partant ils suffisent pour rendre la vie
 heureuse. Neantmoins les preceptes ne
 conduisent pas tous seuls aux bonnes
 actions , il faut que l'esprit y contribuë
 de son costé , & qu'il leur rende obey-
 sance: Et c'est bien souuent en vain qu'on

DE SENEQUE. 67

les propose, lors que de mauuais opinions se sont emparées de nostre ame. D'ailleurs encore que l'on fasse bien, on ne croit pas quelquesfois bien faire. Car si d'abord vn homme n'est bien instruit, & qu'il n'ait toutes les lumieres qu'on luy pourroit souhaitter, il est impossible qu'il puisse sçauoir, quand il faut faire telle ou telle chose; quelle mesure il y faut apporter, avec quelles personnes & comment il faut agir, enfin il est impossible qu'il sçache toute l'estenduë de ses devoirs. Ainsi toutes ses forces ne luy fussent pas pour arriuer aux bonnes choses, il ne peut mesme les faire reglement, ny se porter volontiers du costé de la vertu, il ne fera rien qu'à tastons, il sera perpetuellement en doute. Si, me dit-on, les bonnes actions procedent des preceptes, les preceptes ne sont que trop suffisans pour rendre la vie heureuse: Or cette derniere proposition est veritable, & l'autre par consequent. Nous respondons à cela que les actions vertueuses procedent non seulement des preceptes, mais encore des Maximes generales. Mais si, dit-on, les autres sciences se contentent des preceptes, la Sagesse qui est la science de bien viure, s'en doit aussi contenter. Celuy-là monstre à gouverner vn Vaisseau, qui ordonne

68 SVITTE DES EPIST.

qu'on manie le gouvernail de telle ou de telle façon, qui commande de donner aux voiles plus ou moins de vent, qui montre comment il se faut gouverner durant la tempeste, & durant vn vent favorable, ou quand il est inconstant & qu'on ne sçauroit s'y fier. Enfin les preceptes confirment les autres Artisans dans leur art : Pourquoy donc les Maistres de la vie, ceux qui enseignent à bien viure, ne feroient ils pas la mesme chose ? Je responds à cela que toutes ces sciences ne s'appliquent qu'aux choses qui seruent à la vie, & non pas à regler la vie. C'est pourquoy elles sont retenues & empeschées par vne infinité d'accidents qui viennent du dehors, comme par l'esperance, par la conuoitise, par la vanité. Mais cette illustre Science, qui fait profession d'enseigner à viure, ne rencontre point d'obstacles, qui empeschent son exercice. Elle rompt les empeschemens, & vient facilement à bout des difficultez. Voulez-vous sçauoir quelle difference il y a entre cèz art & les autres ? On est plus excusable dans les autres de faillir volontairement que par ignorance ; mais en celuy-cy la plus grande faute qu'on puisse commettre, c'est de faillir volontairement, & par connoissance. Vn Grammairien par excé-

ple, ne rougira point de faire vne faute contre la langue, s'il la fait à dessein: mais sans doute il en aura honte s'il la fait par ignorance. Vn Medecin qui ne connoist pas que son malade va mourir, fait vne plus grande faute au moins en ce qui concerne son art, que s'il le connoissoit, & qu'il n'en dît rien. Mais dans la science de la vie les plus honteuses fautes sont les fautes volontaires & que l'on connoist. Adjoustez à cela que la pluspart des Arts & principalement des Arts liberaux, ont aussi non seulement leurs preceptes particuliers, mais encore leurs maximes generales. Comme par exemple, la Medecine. C'est pourquoy il y a vne Secte qu'on appelle la Secte d'Hipocrate, vne autre celle d'Asclepiades, & vne troisieme, celle de Themison. D'ailleurs, il n'y a point de science contemplatiue qui n'ait ses maximes generales que les Grecs appellent Dogmata, & que nous appellons Decrets ou Maximes generalement receues, comme vous en trouuerez dans la Geometrie & dans l'Astronomie. Or la Philosophie est contemplatiue, & actiue; Elle fait des speculations, & met aussi la main à l'ouurage. Vous vous trompez si vous croyez qu'elle ne promette que des operations terrestres, elle a le courage plus

70 SVITTE DES EPIST.

haut, elle fait de plus hautes entreprises. Je fais, dit-elle, des recherches par tout l'Vniuers, ie ne suis pas limitée par le commerce que i'ay avec les hommes; ie ne me contente pas de vous persuader ce que vous deuez embrasser, & de vous destourner de ce que vous deuez fuyr. Je m'occupe à des choses plus grandes, & qui sont au dessus de vous.

Je t'apprends à parler du mouvement des Cieux,

Je t'apprends pour ton bien à connoistre les Dieux.

Je te decouuriray la naissance des choses,

Ce qui fait leur durée, & leurs Metamorphoses.

Et comment la nature impuissante à son tour,

Laisse aller au neant ce qu'elle mit au iour.

C'est ainsi que parle Lucrece. Il faut donc qu'elle ait ses Decrets, puis qu'elle est contemplatiue. Mais en effect, n'est-il pas certain que personne ne s'acquittera iamais bien de ce qu'il doit faire, si on ne luy a comme inspiré cette raison, par laquelle il pourra en toutes choses s'acquitter parfaitement de son deuoir? Certainement il ne pourra iamais arriver à ce point de perfection, s'il n'a rien appris que les preceptes. Car ce qu'on enseigne par lambeaux, est foible de soy-

mesme, & est pour ainsi dire sans racines. Mais les maximes generales nous fortifient, deffendent la raison & la tranquillité de l'ame, & contiennent en eux toute la vie, & toute la nature des choses. Il y a entre les Decrets de la Philosophie, & les Preceptes, la mesme difference qu'entre les Elemens & les membres. Les membres dépendent des Elemens, & les Elemens sont les causes des membres & de toutes les autres choses. L'ancienne Sageffe, dit-on, n'a rien enseigné que ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit éviter. Cependant les hommes estoient alors beaucoup meilleurs qu'aujourd'huy; & depuis qu'on a veu paroistre vn si grand nombre de sçavans, les gens de bien ont disparu. Car cette vertu toute simple, & qui n'aymoit que la franchise, s'est changée en vne science obscure & remplie de subtilitez, & d'artifices: Enfin on nous apprend seulement à disputer & non pas à viure. Veritablement comme vous dites, cette Sageffe des anciens, ne fut pas moins rude ny moins grossiere en sa naissance que les autres Arts, à qui le temps a donné plus de politeffe & de subtilité. Mais aussi n'auoit-on pas besoin en ce temps-là de remedes si prompts & si recherchez. La deprauation n'estoit pas encore

72 SVITTE DES EPIST.

montée si haut, & ne s'estoit pas respan-
 duë si auant. Les remedes simples suffi-
 soient pour de simples maladies. Mais
 maintenant il est necessaire d'auoir des
 deffences d'autant plus fortes, que les ar-
 mes qui nous attaquent, sont plus puis-
 santes & plus redoutables. Autrefois la
 Medecine consistoit en la connoissance
 de peu d'herbes, par lesquelles on ar-
 restoit le sang & l'on guerissoit les blessu-
 res; & depuis elle s'est multipliée iuf-
 qu'à certe prodigieuse quantité de di-
 uers remedes que nous auons. Et certes,
 il ne s'en faut pas estonner; elle auoit
 moins de besongne en ce temps là que
 les corps estoient mieux composez &
 plus robustes; & qu'ils se seruoient de
 viandes faciles, plus proportionnées à
 la nature, & qui n'estoient point cor-
 rompuës par la volupté, ny par les arti-
 fices de la débauche. Aussi-tost qu'on a
 commencé à les chercher plustost pour
 irriter l'appetit que pour se rassassier, &
 qu'on a inuenté tous ces ragousts diffe-
 rens qui ne seruēt qu'à réueillir la gour-
 mandise, ce qui seruoit d'aliment à ceux
 qui en auoient besoin, ne sert aujour-
 d'huy que de fardeau à ceux qui en sont
 remplis. De là vient cette palleur de vi-
 sage, & ce tremblement de nerfs affoiblis
 & appesantis par le vin. De là vient

ce chancellement perpetuel qui ressem-
 ble à celuy qui cause l'yverresse. De là se
 forment les enflures & les hydropiques,
 tandis qu'on s'accoustume à son mal-
 heur de prendre plus que l'on ne peut.
 De là sont causez ces espanchemens de
 vuid; Le visage devient obscuré, le corps
 se dessèche comme par un feu secret qui
 le deuore; Les doigts se tordent & se re-
 tirent. De là vient cet engourdissement
 de nerfs, & ce tressaillement de mem-
 bres qui n'a ny fin ny intermission. Que
 diray-je des vertiges, & des tournoye-
 mens de testa? Des douleurs des yeux
 & des oreilles, de ces agitations d'un
 cerueau qui bout, & de ces vlcères qui
 rongent interieurement toutes les par-
 ties, par où le corps se décharge? Que
 diray-je de cette infinité de diuerses fié-
 vres? dont les vnes sont violentes en
 mesme-temps qu'elles naissent; les au-
 tres plus lentes s'emparent peu à peu du
 corps; Et quelques-vnes viennent par
 frissons, & par un tremblement de tous
 les membres? Qu'est-il besoin de parler
 de ces autres maladies sans nombre, qui
 sont les peines & les chastimens de la dé-
 bauche? On estoit exempt de tous ces
 maux; lors qu'on ne s'estoit pas encore
 abandonné aux delices; lors que l'on
 commandois à ses passions, & qu'on

74 SVITTE DES EPIST.

n'auoit point pour foy d'autre seruiteur que foy-mefme. Les corps s'endurciffoient alors par le travail ; Et quand on s'estoit lassé ou à la course , ou à la chafse , ou à labourer la terre , on venoit prendre vn repas , qui ne pouuoit eſtre agreable qu'à ceux qui auoient de l'appetit. C'est pourquoy on n'auoit pas beſoin de tout cét équipage de la Medecine, de tant de ferremens ny de boëtes. Les maladies estoient legeres, par ce que leurs causes estoient legeres. La quantité des viandes a fait la quantité de maladies. Voyez , ie vous prie , combien la gourmandise qui depeuple la mer & la terre, meſle de choses differentes pour les faire passer par vne ſeule bouche. Certes, il eſt impossible que tant de choses diuerſes ſe puiſſent accorder enſemble ; la digestion ne s'en peut bien faire ; elles ſe font la guerre l'vne à l'autre, chacune veut produire ſon eſſet. Il ne ſe faut pas eſtonner ſi de tant de viandes differentes , on void naiſtre cette grande diuerſité de maladies ; & ſi les choses qui ſont contraires de leur nature , & qu'on a voulu contraindre de s'vnir , regorgent & ſe ſeparent l'vne de l'autre. Il arriue donc de là , que nous contractons autant de maladies que nous vſons de ſortes de viandes. Ce Pere fameux des Medecins,

& tout ensemble de la Medecine, a dit que les femmes ne deuenoient iamais chauues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Cependant aujourd'huy les cheueux leur tombent, & elles sont sujettes à la goutte. Ce n'est pas qu'elles ayent changé de nature, mais elles ont changé de façon de viure. Car comme elles ont voulu se ietter dans la mesme licence que les hommes, elles ont aussi récontré leurs incōmoditez & leurs maladies. Elles ne veillent & ne boient pas moins que les hommes; elles les défient au vin & à l'huile; Elles rejettent comme eux ce qu'elles ont pris de trop, & malgré leur estomach. Elles remesurent par le vomissement, tout le vin qu'elles ont beu; elles mangent de la neige comme les hommes pour le soulagement de l'estomach qui est en feu. Pour ce qui est de la lubricité, elles ne le cedent pas aux hommes. Pourquoy donc s'estonneroit-on que le plus grand des Medecins, & qu'un esprit si sçauant dans les secrets de la Nature se trouue conuaincu d'un mensonge, en ce qu'on void aujourd'huy tant de femmes chauues & trauaillées de la goutte? Elles ont perdu par leurs vices les auantages, & les priuileges du sexe; Et par ce qu'elles se sont dépotuillées du personnage de fem-

76 SVITTE DES EPIST.

me, elles ont esté condamnées aux infirmités, & aux maladies des hommes. Les anciens Medecins n'auoient garde de donner si souuent à manger, ils ne sçauoient pas restablir avec le vin vn poux languissant & abattu. Ils ne sçauoient point saigner si souuent, ny guerir vne longue maladie par le bain & par les sueurs. Ils ne sçauoient point la façon de lier les cuisses & les bras, pour attirer aux extremitez la force qui estoit cachée au dedans. Aussi n'estoit-il pas besoin de se fortifier de tant de diuers secours, puis qu'il y auoit si peu de dangers. Mais maintenant iusques où s'estendent les maux, & combien voyés-nous de diuerses sortes de maladies? Ainsi nous payons l'vsure des voluptez que nous auons desirées contre toute regle & toute raison. Vous estonnez-vous de voir des maladies innombrables? Comptez le nombre de vos Cuisiniers. On void cesser l'estude des bonnes Lettres; & les Professeurs des sciences demeurent seuls, & n'ont point d'autres Auditeurs que des bancs & des murailles. Les Escoles des Rhetoriciens & des Philosophes sont conuerties en des solitudes. Mais au contraire, combien les Cuisines sont-elles deuenues celebres, & quelle foule de ieunesse voyons-

nous deuant le feu & à la table de tant de prodigues ? Je ne parle point de ces mal-heureux garçons, que d'autres ouvrages attendent apres le festin dans la chambre. Je ne parle point de ce grand nombre de Pasticiers, de Rostif-seurs, & de ces autres Valets qui apportent la viande aussi-tost qu'on en a donné le signal. Bons Dieux ; A combien d'hommes le ventre tout seul donne-il d'exercice & de peine ! Hé quoy, vous imaginez-vous que les champignons, ce poison voluptueux, ne travaillent point secrettement à vostre ruine, encore qu'ils ne semblent pas vous nuire à l'heure que vous les mangez ? Hé quoy, pësez-vous que la neige ne vo' cause pas des duretez dans le foye ? Pensez-vous donc que ces huïstres dont la chair est visqueuse & nourrie de fange, ne portent point avec elle dans vostre estomach vne pesanteur terrestre & limoneuse ? Vous imaginez-vous que cette fausse qu'on appelle le Garum des alliez, & qui n'est rien autre chose qu'une precieuse corruption du sang de quelques mauvais poissons, ne vous brûle pas les entrailles par le sel qui entre dedans ? Pensez-vous que cette pourriture qu'on vous porte de dessus le feu dans la bouche, se puisse esteindre dans vos entrail-

78 SVITTE DES EPIST.

les, sans vous nuire ? Que ces vents qui remontent, sont puants & capables d'engendrer la peste. Qu'ils apportent de dégoust, & qu'ils sont insupportables à ceux-là mêmes qui exhalent de leur estomach ces fumées de leur vicille débauche. Sçachez que ce qu'ils mangent, se pourrit, & qu'il ne se digere pas. Il me venient en memoire d'auoir ouy parler de ce fameux plat où vn débauché qui se precipitoit à la ruyne, auoit fait entrer tout ce que les plus magnifiques pourroient manger en vn iour. Les Vrens, les huïstres & tous ces poissons qu'on tire de l'écaïlle, y estoient distingués par des Herissons de mer ; & l'on couuroit tout cela de chair de Barbeaux dont on auoit osté les arrestes. On se fache de n'auoir qu'une viande dans chaque plat ; On mesle ensemble dans vn seul plat quantité de gousts differens ; On fait à table, ce qui se doit faire dans le ventre ; l'attends maintenant que l'on y serue des viandes toutes machées. En effect il ne s'en faut guere ; Car n'est-ce pas presque la mesme chose d'apprester des hachis si mélanges, ou que le Cuisinier fasse la fonction des deux ? Il y auroit trop de peine d'aller chercher son appetit dans chaque plat, il faut que l'on mette ensemble toutes choses, & qu'on

en fasse vne mesme fausse. Pourquoi me donneray-je la peine d'estendre la main pour ne prendre qu'un morceau ? Il faut tout d'un coup en faire venir plusieurs ensemble. Il faut que toutes les viandes qui feroient l'honneur d'un festin, & qui pourroient faire plusieurs plats, n'en fassent qu'un seul, pour satisfaire le ventre. Que ceux qui disent qu'on vouloit se faire connoistre, & acquerir de la reputation par le moyen de toutes ces choses, sçachent que l'on n'en faisoit point de monstre, puis qu'on prenoit plaisir à se tacher en commettant tous ces excez. Au reste que tout ce qu'on sert sur vne table, soit artoué d'une mesme fausse ? Qu'on n'y remarque aucune difference, que toutes sortes de poissons soient cuits & meslez ensemble, certes la viande de ceux qui vomissent, n'est pas plus confusément meslée. Or comme tout cela est mélangé, il en naist aussi diuerses maladies, contre lesquelles la Medecine a commencé à s'armer par plusieurs sortes de remedes & par diuerses obseruations. Je dis la mesme chose de la Philosophie; Elle estoit autrefois plus simple lors que les vices n'estoient pas si grands, & qu'on pouuoit plus aisément les guerir. Mais aujourd'huy il faut mettre tout en usage contre vne si generale corruption

80- SVITTE DES EPIST.

des mœurs. Et pleust à Dieu qu'on pût vaincre le mal par ce moyen. Nous ne sommes pas seulement furieux en particulier, mais encore aux yeux de tout le monde. Veritablement nous punissons les homicides & les meurtres particuliers. Mais que dirons-nous des guerres & des massacres des nations entières ? Ne sont-ce pas des crimes que nous estimons glorieux ? L'avarice & la cruauté n'ont point de regle ny de mesure, mais au moins tandis qu'elles s'exercent en secret & seulement par quelques personnes, elles sont moins nuisibles & moins monstrueuses. Maintenant on commet les crimes par les deliberations du Senat, & par l'Ordonnance du peuple ; Et l'on commande au public ce qu'on deffend aux particuliers. Ce que l'on puniroit de mort si vn homme priué l'auoit commis, reçoit de hautes loüanges, quand il est commis en public, & les armes sur le dos. Les hommes qui sont nez pour la douceur, n'ont-ils point de honte de se plaire dans le sang des hommes ? de se faire la guerre les vns aux autres ? & de la laisser à leurs enfans comme vne dette de leur succession, veu mesme que les bestes sauvages vivent en paix l'une avec l'autre ? Il a donc esté besoin que la Philosophie ait plus puis-

faillent trauaillé contre vne fureur si puissante, & qui s'est respanduë si auant. Il a donc fallu qu'elle ait trouuë autant de forces qu'il en estoit arriué aux ennemis qu'elle se proposoit de combattre. Il estoit facile de reprendre ceux qui n'estoient sujets qu'au vin, & qui n'auoient point d'autres vices que la delicatesse des viandes. Il ne falloit pas beaucoup de force pour ramener l'esprit à la sobriété, qu'il auoit peu à peu abandonnée.

Mais il faut maintenant & l'adresse & la force.

On cherche de la volupté en toutes choses, il n'y a point de vice qui demeure dans ses limites. Le luxe & la dissolution se precipitent dans l'auarice; on a mis l'honneur en oubly, on ne trouue plus de honte où il y a du gain à faire. L'homme qui est vne chose sacrée, est tué par l'homme mesme par diuertissement & par jeu. C'estoit autrefois vn crime de l'instruire à porter ou à receuoir des coups, il y est maintenant exposé tout nud & sans armes, & l'on se fait vn diuertissement de sa mort. Il est donc besoin dans vne si grande corruption de mœurs de quelque plus grande force que l'ordinaire, pour chasser les maux inueterez. Il faut employer les Decrets & les Maximes generales pour oster les impressions que-

82 SVITTE DES EPIST.

les fausses opinions ont fait dans nostre ame. Si nous y adjouſtons les preceptes, les conſolations, & les remonſtrances, elles pourront ſans doute profiter, mais elles n'ont point de force d'elles-mesmes. Si nous voulons arracher des liens du vice ceux qui s'y ſont laiſſez engager, taſchons de leur apprendre en quoy conſiſte le mal, & en quoy conſiſte le bien; Taſchons de leur faire comprendre que toutes choſes changent de condition, ſi l'on en excepte la vertu; & que tantost elles ſont bonnes, & tantost elles ſont mauuiſes. Comme le premier lien qui attache vn homme à la guerre, eſt le ſerment, l'amour qu'il a pour ſes enſeignes, & la honte de les abandonner; & qu'en ſuitte il eſt aiſé de commander, & de faire executer toutes choſes à ceux qui ont preſté le ſerment; Ainſi quand vous voulez conduire quelqu'un à l'heureuſe vie, il faut premierement en ietter les fondemens dans ſon ame, & luy inſpirer la vertu. Il faut faire en ſorte de le rendre Religieux pour elle iuſqu'à la ſuperſtition; Il faut qu'il l'ayme, qu'il veuille viure avec elle, & qu'il ne veuille pas viure ſans elle. Quoy donc, ne s'eſt-il pas trouué des hommes qui ſont deuenus gens de bien, ſans vne inſtitution ſi ſubtile, & qui ont fait de grands pro-

grez par la conduite des seuls preceptes? Je le confesse, mais ils auoient l'esprit excellent, & ont pris comme en passant, ce qui leur estoit salutaire. Et certes comme les Dieux n'ont point appris la vertu, parce qu'ils sont nez avec elle, & que la bonté fait vne partie de leur essence; De mesme il se rencontre des hommes d'une nature si excellente, qu'ils comprennent sans beaucoup d'estude, ce qu'on a de coustume d'enseigner, & embrassent les choses vertueuses aussitost qu'on les met deuant leurs yeux. Enfin il y a des esprits assez fertiles d'eux-mesmes, & qui sont pour ainsi dire les ranisseurs de la vertu. Mais il y a des hommes grossiers & pesans, & qui se sont laissez vaincre par vne mauuaise habitude, sur qui il faut faire de longs efforts, pour oster cette rotille qui défigure leurs esprits. Au reste comme celui qui enseigne les maximes generales de la Philosophie, mènera bien-tost à la perfection ceux qui ont de l'inclination au bien, il aydera sans doute les foibles, & leur fera perdre leurs mauuaises opinions. Voyez donc combien les maximes generales sont necessaires.

II. Il y a certaines opinions qui nous rendent lasches & paresseux pour quelques choses, & qui nous rendent teme-

84 SVITTE DES EPIST.

raires pour d'autres. Or on ne sçauroit reprimer cette temerité ny réueiller cette paresse, si l'on n'en oste les causes, comme la fausse admiration & la fausse crainte. Tandis que ces choses seront maistresses de nos ames, on aura beau crier, vous deuez cela à vostre Patrie, cela à vos enfans, cela à vos amis, cela à vos hostes; L'auarice s'opposera tousiours à vostre deuoir. Vous sçaurez bien qu'il faut combattre pour la Patrie, mais la peur vous en dissuadera. Vous sçaurez bien qu'il faut traualler pour vos amis, iusqu'à la derniere extremité, mais vous en ferez empesché par la consideration de vos plaisirs. Vous sçaurez bien que la plus grande iniure que vous puissiez faire à vostre femme, c'est d'auoir vne concubine; mais la lubricité nemanquera point de charmes qui vous y pouffent. Il ne peut donc seruir de rien, de donner des preceptes, si vous ostez auparauant ce qui peut s'opposer aux preceptes; comme il seroit inutile de mettre vos armes en veuë, & d'en approcher seulement, si vous ne déliez vos mains pour vous en seruir. Il faut donc retirer l'esprit de ses liens si nous voulons qu'il embrasse les preceptes que nous luy donnons. Supposons que quelqu'un fasse ce qu'il faut fai-

re, il ne le fera pas également, parce qu'il ne sçait pas pourquoy il le fait. Veritablement il fera quelques bonnes choses par accident ou par habitude; mais il n'aura pas la regle en main sur laquelle il puisse mesurer ses actions, & qui luy fasse reconnoistre que ce qu'il a fait, est bien fait. Celuy qui n'est bon que par accident, ne peut se promettre de l'estre toujours. Peut-estre que les preceptes vous apprendront à faire ce qu'il faut faire, mais ils ne vous apprendront pas à le faire, comme il faut: Et s'ils ne peuvent vous apprendre cela, ils ne peuvent aussi vous conduire à la vertu. On fera ce qu'il faut faire, pourueu qu'on y soit exhorté, i'en demeure d'accord; mais ce n'est pas assez de cela, parce que la loüange n'est pas en l'action, mais en la façon d'agir. Se peut-on rien imaginer de plus blâmable, & de plus pernicieux que ces somptueux festins qui épuisēt en vn iour tout le bien d'un homme riche? Y a-il rien de plus digne de la condénation des cēseurs que de donner cette dépence, cōme disent les débauchez, à son humeur & à sō plaisir? Cependant il y a eu des hommes fort moderez, qui à l'entrée de leurs Magistratures ont fait des festins de soixante & quinze mille escus. Si l'on fait vne chose pour satisfaire à son ventre, elle est

86 SVITTE DES EPIST.

honteuse; Et si on la fait pour l'honneur, on ne la sçauroit blasmer. Aussi n'est-ce pas l'excez qui est honorable, mais la façon de dépenser. On auoit enuoyé à Tibere vn poisson exquis d'vne grandeur excessiue; Adjousteray-je sa pesanteur, pour en donner enuie aux gourmands? il pesoit plus de cinquante liures. Tibere commanda qu'on le portast vendre au marché, & dît, qu'il seroit bien trompé si Apicius ou Octauius ne l'achetoient. Il ne fut pas trompé dans son opinion, & l'effect alla encore plus loin qu'il ne pensoit. On mit le poisson en vente, Octauius l'emporta, & acquist vne grande gloire d'auoir acheté deux cêts escus ce poisson que Tibere auoit fait vendre, & qu'Apicius n'auoit osé acheter. Ce fut sans doute vne chose honteuse à Octauius, d'auoir donné tant d'argent pour ce poisson, & non pas à celuy qui l'auoit acheté pour en faire present à Tibere. Je pourrois neantmoins le blasmer aussi; mais enfin il admira ce poisson, & le iugea digne d'estre présenté à vn Empereur. Si quelqu'vn se tient pres du liêt de son amy malade, véritablement il en est lotiable; mais s'il y demeure pour auoir sa succession, c'est vn Vautour qui attend la charongne. Ainsi les mesmes choses peüët estre quelquesfois

honteuses, & quelquesfois honorables. Il importe donc de sçavoir pourquoy on les fait & comment on les doit faire. Or toutes choses se feront avec honneur, si nous nous attachons à la vertu, & que nous puissions nous persuader qu'il n'y a point d'autre bien parmy les hommes que la vertu & ce qui en procede. En effect les autres biens ne sont que des biens par occasion. Nous devons donc nous imprimer dans l'ame vne opinion qui regarde toute la vie, & c'est ce que j'appelle Decret ou Maxime generale. Telle que sera cette opinion, telles seront nos actions, & nos pensées; Et telles enfin qu'elles seront, telle aussi sera nostre vie. Ce n'est pas assez à celuy qui doit ordonner de tout, de ne commander que les choses particulieres. M. Brutus donne dans le Liure qu'il a intitulé des Devoirs, vn grand nombre de preceptes pour les Peres, pour les enfans & pour les freres; mais personne ne les executera, comme il doit, s'il n'a vne fin à laquelle il les rapporte. Il faut que nous nous proposons tousiours le souverain bien, que nous fassions nos efforts pour y arriuer, que toutes nos actions, & toutes nos paroles s'y rapportent: Et comme si nous allions sur Mer, nous devons auoir vne estoille qui regle & qui

88 SVITTE DES EPIST.

conduise nostre course. La vie qui n'a point de but , est inconstante & remplie d'erreurs. Or si nous voulons nous proposer quelque fin, les Decrets & les Maximes generales commencent d'estre necessaires. Je m' imagine que vous demeurerez d'accord qu'il n'y a rien de plus honteux à l'homme que d'estre tousiours en doute, tousiours dans la crainte, & tousiours dans vne incertitude qui fait tantost auancer le pied, & qui tantost le fait retirer. Cependant cela nous arriuera en toutes sortes d'occasions si nous n'arrachons de nos ames tout ce qui les retient, & qui les empesche de se seruir de leurs forces. On a de coustume d'enseigner comment il faut adorer les Dieux. D'effendons qu'on n'allume des lampes les iours de feste, parce que les Dieux ne manquent pas de lumiere & que les hommes mesmes ne prennent pas plaisir à se repaistre de fumée. D'effendons ces reuerences & salutations du matin, & de s'asseoir à la porte des Temples. C'est par ces sortes de deuoirs que l'on charme, & que l'on abuse l'ambition & la vanité des hommes. Celuy là adore Dieu qui le connoist. Remonstrons qu'il n'est pas besoin de presenter à Iupiter des linges & des frottoirs, ny de tenir vn miroir deuant Iunon; Dieu n'a que

faire de valets ny de Ministres. C'est luy-mesme qui sert les hommes, & qui leur donne toutes choses; Il est present par tout, & à tout le monde. Que l'on apprenne tant que l'on voudra comment on se doit gouverner dans les Sacrifices, & comment il faut s'éloigner de ces importunes superstitions; On n'avancera jamais beaucoup si on ne conçoit Dieu comme on le doit concevoir, ayant toute chose en sa puissance, donnant toute chose, & faisant gratuitement des bien-faits. Quelle est la cause qui oblige les Dieux de faire du bien? Leur nature. On se trompe si on croit que les Dieux ayent la volonté de nuire. Cela n'est pas en leur puissance, ils ne peuvent faire d'injures, comme ils n'en peuvent recevoir: car il y a de la relation entre offencer & estre offensé. Les Dieux qu'une nature parfaite & accomplie a rendus exempts de dangers, ne scauroient estre dangereux. Le premier culte qu'on rend aux Dieux, c'est de croire qu'il y en a, & ensuite de reconnoistre leur Majesté, & leur bonté sans laquelle n'y a point de Majesté. Il faut scavoir que ce sont eux qui president à l'Univers, qui gouvernent toutes choses par leurs propres forces; & qui ont pris la protectiõ de tout le

90 SVITTE DES EPIST.

gère humain faisant quelquefois éclater leur providence en des personnes particulieres. Ils ne font point de mal, comme ils n'en reçoivent point; mais ils en punissent quelques - vns, & les punissent bien souuent, comme s'ils vouloient leur faire du mal. Voulez-vous auoir les Dieux fauorables? soyez homme de bien. Quiconque les imite, les adore en les imitant. Mais voicy vne autre question, on veut sçauoir comment il se faut gouverner avec les hommes. Que ferons-nous? Quels enseignemens leur donnerons-nous? Leur dirons-nous qu'ils ne répandent point le sang des hommes. Mais c'est bien peu de chose que de ne nuire point à celuy qu'on est obligé de secourir: Et enfin ce n'est pas à l'homme vne grande loüange d'auoir de la douceur & de la benignité pour l'homme. Leur dirons-nous qu'ils donnent du secours à celuy qui fait naufrage, qu'ils montrent le chemin à ceux qui s'égarerent, & qu'ils partagent leur pain & leur nourriture avec celuy qui meurt de faim? Pourquoy m'amuserois-je à dire tout ce qu'il faut faire, & tout ce qu'il faut éviter, veu que ie puis en peu de paroles vous donner la forme & la regle de tous les devoirs de l'homme. Tout ce que vous voyez qui enferme les choses Di-

uines & les choses humaines, n'est qu'un grand corps dont nous sommes les membres. La nature nous a tous fait naistre parens, puis qu'elle nous a tous formez des mesmes principes, & nous destine tous à mesme fin. C'est-elle qui a mis dans nos ames vne amour mutuelle, & qui nous a rendus sociables. C'est-elle qui a fait la Justice & l'équité; Et suivant les constitutions & les loix, il est plus defavantageux à l'homme de faire injure, que de la recevoir. Enfin si quelqu'un se monstre prest de donner du secours à un autre, c'est par les ordres & par le commandement de la Nature. Que ce vers soit tousiours dans vostre cœur & dans vostre bouche,

Je suis homme, & doy tout à l'homme.

Souuenons-nous que nous sommes nez pour viure les uns avec les autres. La societé humaine est semblable à vne voûte qui tomberoit bien-tost si les pierres dont elle est bastie, ne se soustenoient l'une l'autre. Apres auoir rendu nos devoirs aux Dieux & aux hommes, considerons de quelle façon nous deuous nous seruir des choses du monde. En vain nous donnerons des preceptes si nous ne sçauons auparauant quel sentiment nous deuous auoir de chaque chose, comme de la pauvreté; des richesses, de la gloire, de l'i-

92 SVITTE DES EPIST.

gnominie, de la Patrie, du bannissement. Considerons toutes ces choses sans nous arrester à l'opinion que l'on en a. Regardons ce qu'elles sont en effect, & non pas comment on les nomme. Mais enfin passons aux vertus. Quelqu'un me dira qu'il faut que nous estimions la prudence, que nous embrassions la constance, que nous ayons la temperance; Et que si cela est possible, nous nous attachions plus estroitement à la Justice qu'à pas vne de toutes les autres. Mais nous ne ferons aucuns progresz si nous ignorons ce que c'est que la vertu, s'il n'y en a qu'une ou plusieurs, si elles sont separées ou si elles sont jointes, si celui qui en a vne à toutes les autres, & s'il y a quelque difference entre elles. Il n'est pas besoin à vn Artisan de s'informer de l'origine & de l'usage de son Mestier, non plus qu'à vn Basteleur de rechercher l'origine de l'Art de sauter. Toutes ces sortes d'Arts se connoissent, & l'on n'y trouve rien à redire, parce qu'ils ne regardent pas toute la vie. Mais la vertu est vne science & de toutes les autres choses & de soy mesme. Il faut se faire instruire par elle, afin que la volonté s'instruise au bien. L'action ne peut estre iuste, si la volonté n'est iuste; car c'est d'elle dont l'action prend sa naissance & ses qualitez. Dauantage

la volonté ne sera pas iuste si l'habitude de l'ame n'est iuste ; car c'est de cette habitude que la volonté est ce qu'elle est. Au reste l'ame ne sera pas en vn estat parfait, si elle n'a la connoissance de tout ce qui concerne la vie, si elle ne sçait le iugement qu'on doit faire de toutes choses, & qu'elle ne les ait reduites dans les termes de la verité. La tranquillité ne se donne qu'à ceux qui connoissent parfaitement les choses, & qui en font vn iugement certain, qu'on ne peut iamais reuoquer. Les autres tombent ou se releuent selon les foibles lumieres qu'ils ont. Ils flottent perpetuellement entre les choses qu'ils ont quittées & celles qu'ils desirent. Ces irresolutions procedent de ce qu'on ne peut s'asseurer en vne conduite incertaine, comme est l'opinion du peuple qu'ils prennent pour regle & pour guide. Si vous voulez toujours vouloir les mesmes choses, il faut que vous vouliez les choses veritables; Mais on n'arriue point à la verité sans les Decrets ou les Maximes generales, qui s'estendent sur toute la vie. Ce qui est bon, ce qui est mauuais, ce qui est honneste, ce qui est infame, les choses iustes & les iniustes, la pieté & l'impieté, les vertus & leurs vsages, la possession des choses commodes, la reputation, les

94 SVITTE DES EPIST.

dignitez, la santé, les forces, la viueté des sens, enfin toutes ces choses demandent quelqu'un qui les mette à prix, & qui montre combien on doit attribuer à chacune. Car vous vous trompez d'as l'estime que vous en faites, & vous croyez que quelques vnes sont plus precieuses qu'elles ne sont. Vous vous trompez de telle sorte, que ce qui est parmy vous en plus grande consideration, comme les richesses, le credit & la puissance, ne meritent point du tout qu'on les considere. Mais vous ne sçaurez iamais cela, si vous ne regardez les raisons dont ces choses reçoivent leur prix. Comme les feuilles ne peuvent conseruer leur verdure d'elles-mesmes, & qu'il leur faut vnebranche à laquelle elles soient attachées, & d'où elles tirent leur nourriture: Ainsi les preceptes seuls languissent; & pour auoir de la force il faut qu'ils soient attachez aux Maximes generales. Dauantage ceux qui ostent les Maximes generales, ne connoissent pas qu'ils les confirment en pensant les oster. Car enfin que disent-ils? Que les preceptes expliquent assez ce qu'il faut faire dans la vie, & que les regles & les Maximes generales sont inutiles. Or cela mesme est vne maxime generale, aussi bien que si ie disois qu'il faut rejeter

les preceptes comme estans vains & inutiles, & s'appliquer seulement aux Maximes generales: car en disant qu'il ne se fait point soucier des preceptes, ie donnerois en mesme temps vn precepte. Il y a quelques choses où l'on a besoin des aduertissemens de la Philosophie, & plusieurs qui veulent des preuues, parce qu'elles sont obscures & cachées, & qu'on ne les scauroit comprendre qu'avec beaucoup de peine & de lumiere. Si donc les preuues sont necessaires; les Decrets ou les Maximes generales, qui montrent la verité par des argumens infailibles, ne le sont pas moins. Il y a des choses claires & connues, il y en a qui sont obscures; les connues sont celles que l'on comprend par les sens, & les obscures sont celles qui sont hors de la connoissance des sens. Mais la raison ne se contente point des choses connues & manifestes; sa meilleure & la plus belle partie consiste à decouvrir celles qui sont obscures & cachées. Or les choses cachées ont besoin de preuues, mais on ne peut faire de preuues sans les Maximes generales, les Maximes generales sont donc necessaires. La mesme chose qui forme le sens-commun, sert aussi à le rendre parfait, ie veux dire, la persuasion de la verité, sans laquelle il

96 SVITTE DES EPIST.

n'y a rien dans l'ame qui ne flotte & qui ne soit dans vn branle perpetuel. Donc les Maximes generales sont necessaires, parce qu'elles rendent l'ame capable de faire des iugemens certains & qui ne sont point sujets au changement. Enfin quand nous aduertissons quelqu'un de considerer son amy autant que soy-mesme, de songer que son ennemy peut deuenir son amy, d'augmenter son amitié pour l'un, & de moderer sa hayne pour l'autre, nous ne manquerons pas d'ajouter que cela est iuste & honnesté. Or ce qui est iuste & honnesté, est compris dans la raison des Maximes generales; Et partant cette raison sans laquelle le iuste & l'honneste ne sont rien, est necessaire. Mais il faut joindre l'un & l'autre. Aussi bien les branches ne peuvent viure sans racines, & les racines mesmes sont aydées par des choses qu'elles ont produites. Personne ne peut ignorer combien on tire d'utilité des mains, parce qu'elles nous aydent visiblement. Mais le cœur dont elles reçoivent la vie, la force & le mouuement, est caché, & ne se void pas; Je puis dire la mesme chose des preceptes, ils sont connus & manifestes, mais les Decrets & les Maximes generales de la Sagesse sont cachées. Comme les Docteurs seulement sçauent

sçauent ce qu'il y a de plus saint dans les mysteres; Ainsi il y a des secrets dans la Philosophie qui ne se découvrent qu'aux sçauans, & à ceux qui ont esté receus dans le sanctuaire de la sagesse. Mais les preceptes, & les choses semblables, sont connus mesme des profanes. Posidonius estime que non seulement les enseignemens sont nécessaires; mais encore la persuasion, la consolation, & les exhortations. Il adjouste à cela la recherche des causes que nous oserons bien appeller *Ætiologie*, puis que les Grammairiens qui sont les Protecteurs de la Langue, luy ont attribué ce nom, par la puissance qu'ils ont sur les mots. Il dit donc que la description de chaque vertu seroit profitable; Il l'appelle *Ætiologie*, & quelques-vns caractère, c'est à dire des signes, & des marques de chaque vice & de chaque vertu, par lesquelles on reconnoist la difference qu'il y a entre les choses qui se ressemblent. Cela a la mesme force que le precepte; car celuy qui le donne, vous dit que vous fassiez telle chose, si vous voulez estre temperant; & celuy qui en fait vne description, vous dit que celuy là est temperant qui fait telle chose, & qui s'abstient de telle chose. Me demandez-vous quelle difference il y a entre l'vn & l'autre) L'vn

98. SVITTE DES EPIST.

donne des preceptes de vertu , & l'autre en donne vn exemple. Mais enfin ie demeure d'accord que ces descriptions , ou ces images sont vtils & profitables, propoſons des choſes loüables, on ne manquera pas de trouver des imitateurs. Vous avez beſoin de ſçauoir les marques par lesquelles on connoiſt vn bon cheual, de peur que vous ne ſoyez trôpé, quand vous en voudrez acheter , & que vous ne perdiez voſtre argent en vne méchante beſte. Mais combien nous eſt-il plus auantageux de connoiſtre les marques d'vne ame vertueuſe & bien-faite, puis que nous pouuons nous les appliquer ?

*Vois un ieune cheual ſorty d'un bon haras,
Sa force & ſa vigueur paroïſt au premier pas.
Il court dans la campagne, & d'un meſme
courage*

*Aux trauers des Torrens il ſe fait un paſ-
ſage.*

*A des flots inconnus il ſ'oſe abandonner,
Et la foudre & le bruit ne peuuent l'eſtanner.
Il a la croupe graſſe, & la teſte menüe,
Ventre court, le col haut, la poictrine char-
nüe :*

*Si la Trompette ſonne, on ne peut l'arreſter,
Et contre bride & frein il ſemble diſputer,
Il bat du pied la terre, il ne ſouffle que ſuſci-
me.*

DE SENEQUE. 99

Lors que Virgile semble faire autre chose, il fait la description d'un homme vertueux. En effect, je ne voudrois pas faire autrement l'image d'un homme de cœur, quand j'aurois entrepris de faire le Tableau de Caton, qui ne s'estonna jamais parmy les tempestes, & les foudres des guerres Ciuiles. Non certes, lors qu'il atqua le premier les armées qui estoient desia proches des Alpes, & & qu'il s'opposa le premier aux fureurs de la guerre ciuile, ie ne voudrois pas luy donner vn autre visage, ny vne autre contenance. Et à la verité, personne n'a iamais pû monter plus haut que celuy qui s'fena tout ensemble contre Cesar & contre Pompee, & qui en mesme temps que les vns suiuoient la fortune de Cesar, & les autres celle de Pompee, desia genereusement l'un & l'autre, & monstra que la Republique auoit encore quelque bonnes parties. Ce seroit peu de dire en faueur de Caton,

Les faux bruits ne l'estonnent point.

Et pourquoy s'en estonneroit il, puis qu'il n'a point de peur de ceux qui sont vrais, & qui se font autour de luy? Puis que malgré dix Legions, malgré le secours des Gaules, & les forces des Barbares mêlées avec celles de nos Citoyens, il a encore la hardiesse de parler libre-

ment, & d'exhorter la Republique de ne pas perdre courage quand il faut defendre la liberte; mais d'endurer plü-tost toutes choses, luy estant bien plus honorable de tomber dans la seruitude, que de s'y porter d'elle-mesme. Que cet esprit a de vigueur & de courage, & qu'il montre de confiance dans vne crainte vniuerselle! Il scait qu'il est seul dont la condition n'est point douteuse, & qu'on ne demande pas si Caton est libre, mais s'il est avec des personnes libres? C'est de là que procedoit ce mépris qu'il faisoit des dangers & des violences. Certes quand ie considere la constance inuincible de ce grand homme qui n'est pas seulement ébranlé au milieu des ruynes publiques, ie prends plaisir à dire,

C'est un cœur genereux, une ame grande & forte.

Il sera tousiours profitable, non seulement de montrer ce que sont ordinairement les gens de bien, & d'en faire des portraicts; mais de représenter encore ce qu'ils ont esté, & d'exposer aux yeux des hommes cette derniere & puissante playe de Caton, par laquelle la liberte rendit l'ame. Il sera auantageux de faire voir la sagesse de Lelius, & cette vnion parfaite qui estoit entre Scipion & luy, les grandes actions de l'autre Caton tant

DE SENEQUE. 101

durant la paix que durant la guerre; les tables que Tuberon fit dresser en public; les peaux de chevreau dont il les couvrit au lieu de riches tapis; & la vaisselle de terre qu'il fit servir à son festin, deuant le Temple de Iupiter. N'est-ce pas là releuer la pauvreté, & la consacrer dans le Capitole? Quand il n'auroit rien fait d'assez grand pour m'obliger à le mettre au rang des Catons, croirions-nous que cela seul ne suffiroit pas? C'estoit faire au peuple de Rome vne correction, & non pas vn festin. O que les hommes qui sont amoureux de la gloire, connoissent peu en quoy elle consiste, & qu'ils sont ignorans de la façon de l'acquérir! Le peuple vid ce iour-là les meubles précieux de plusieurs Citoyens, & n'admira que ceux de Tuberon. L'or & l'argent de tous les autres s'est dissipé, mais la vaisselle de terre de Tuberon durera perpetuellement.





EPISTRE XCVI.

A R G V M E N T.

1. *Que toutes les choses qui nous arrivent, viennent de Dieu.*
2. *Qu'il faut que nous nous y soumettions, ou plustost que nous y donnions nostre consentement.*

1.  O vs ne pouvez donc vous empêcher de vous fâcher ou de vous plaindre de certaines choses ; Et vous ne connoissez pas que tout le mal qu'il y a en cela, c'est de vous fâcher & de vous plaindre. Si vous me demandez mon advis, ie croy qu'il n'y a rien de fâcheux & de miserable pour l'homme, que de penser qu'il y a quelque chose de fâcheux & de miserable. Je me rendray insupportable à moy-mesme aussi-tost que ie n'auray pû supporter quelque accident. Je me porte ce mal ; c'est vne partie de l'ordonnance du Ciel. Mes esclaves sont-ils morts, mes creanciers me pressent-ils ? ma maison tombe-elle ? me

voy-je accablé de pertes, de blessures, de travail & de crainte ? Cela arrive ordinairement aux hommes. C'est trop peu pour s'en mettre en peine. Toutes ces choses se doivent faire ; elles ont esté arrestées dans le Ciel, elles n'arriuent point par hazard.

I I. Si vous me voulez croire, lors que ie vous découure avec tant de franchise mes plus secrets sentimens ; le vous diray que c'est ainsi que ie me gouverne dans toutes les choses qui semblent facheuses à supporter ; le n'obeis pas à Dieu, mais ie luy donne mon consentement. le le suy librement, & non pas par nécessité ny par force, il ne m'arriuera iamais rien que ie reçoive avec tristesse, & avec vn mauuais visage, & ie ne payeray iamais malgré moy aucun tribut. Or toutes les choses qui nous arrachent des gemissemens, & qui nous donnent de la crainte, sont des tributs de la vie. Il ne faut donc pas, Lucilius, que vous en esperiez ny que vous en demandiez vne décharge. Vous avez esté persecuté de la pierre, vous avez perdu l'appetit, vous avez ressentý des maux continuels ; ie passeray plus avant, vous avez esté en danger de la vie ? Hé quoy, ne sçaniez-vous pas que vous souhaittiez toutes ces choses quand vous souhaittiez la

104 SVITTE DES EPIST.

vicillesse ? Tout cela se rencontre dans
 vne longue vie , comme la poudre , la
 fange & la pluye dans vn long voyage.
 Mais, me direz-vous , i'eusse bien voulu
 viure, & n'estre pas sujet à toutes ces in-
 commoditez. Certes cette parole effemi-
 née n'est pas digne d'un homme. Prenez
 ce souhait que ie vay faire pour vous, de
 quelque façon qu'il vous plaira ; mais ie
 le fais tout ensemble avec generosité &
 affection. Ie prie donc les Dieux de per-
 mettre que iamais la fortune ne vous
 flatte par des prosperitez & des delices.
 Demandez-vous à vous-mesme , lequel
 vous aymeriez le mieux , si quelque
 Dieu vous en donnoit le choix , ou de
 viure dans vn marché, ou de viure dans
 vne armée. Vous devez croire , Luci-
 lius , que viure n'est rien autre chose
 que faire la guerre. Ceux qui sont tou-
 jours en action , qui montent & descen-
 dent tousiours par des rochers & des
 precipices , qui n'entreprennent que des
 expeditions hazardeuses , sont ceux que
 l'on estime courageux , & les premiers
 des armées. Mais ceux qui au milieu
 d'une paix publique s'amusent à faire
 bonne chere , & setiennent dans l'oysi-
 ueté , tandis que les autres trauaillent ,
 sont des bestes qui s'engraissent. Ils ne
 sont assurez que par le mépris qu'on

DE SENEQUE. 105
en fait , & par la honte qui les accom-
pagne.

EPISTRE XCVII.

ARGUMENT.

1. *Les mesmes vices qui semblent avoir pris naissance dans nostre siecle, estoient desja connus aux siecles passez.*
2. *Les hommes imitent plus facilement les mauvaises actions que les bonnes.*
3. *Les méchans ne sont jamais assez.*

1. **Q**U'EST-CE que vous vous trompez, Lucilius, si vous vous imaginez que le vice soit un enfant de nostre siecle, & que le luxe, le mespris des bonnes mœurs, & tous les autres deffauts que chacun reproche à ce siecle, ayent pris naissance de nostre temps. Toutes ces choses procedent des hommes, & non pas du temps; il n'y a point de siecles innocens, & qui ayent esté exempts de vices. Si tu y eux faire reflexion sur le libertinage:

de chaque siècle, i'ay honte de le dire, la deprauiation n'a iamais esté si grande qu'aux yeux mesme de Caton. Pourroit-on croire qu'on eust fait agir l'argent dans le iugement de ce procez, où Clodius estoit accusé d'auoir commis vn adultere avec la femme de Cesar, dans le Temple de la bonne Deesse, au mespris de ce sacrifice qui se fait, dit-on, pour le peuple Romain, & d'où l'on éloigne les hommes de telle sorte, que l'on ouvre mesme les peintures des animaux masles. Cependant on donna de l'argent aux iuges, & ce qui est encore plus honteux, on stipula aussi pour recompense, & comme par dessus le marché, qu'on les feroit coucher avec quelques femmes de condition, & avec quelques ieunes hommes des meilleures maisons de la ville. Certes le crime ne fut pas si detestable que l'abolition. Vn coupable d'adultere fit vn partage d'adulteres, & ne crût pas son salut assuré, qu'il n'eust rendu ses iuges criminels. Voila ce qui fut fait en ce procez, où, ce qui deuoit sans doute suffire. Caton mesme auoit esté ouy en témoignage. Seruons-nous icy des paroles de Ciceron, puis que la chose surpasse l'imagination & la croyance. *Il les fit venir chez luy, il leur fit de belles promesses, il s'obligea pour eux, il leur*

donna ce qu'il leur auoit promis. Mais, ô Dieux immortels ! voicy une chose effroyable, on fit coucher quelques Iuges avec certaines femmes ; On leur mena quelques ieunes hommes de condition, comme par dessus la récompense qui leur auoit esté promise. Il ne faut point parler du prix dont on conuint avec eux, le par dessus est beaucoup plus considerable. Voulez-vous la femme de cét homme chagrain & seuer ? le vous la donneray. Voulez-vous celle de ce riche, ie la rendray dans vostre liét. Condamnez les adulteres apres que vous en aurez commis. Cette belle que vous desirez, ne manquera pas de venir. Ie vous promets vne nuit avec cét autre, & ie ne differe point l'exécution de ma promesse, vous en verrez l'effect auant qu'il soit vingt-quatre heures. Certes il est bien plus criminel de faire ce partage d'adultere que de les commettre. Car l'un fait sçauoir aux femmes qu'on a pour elles de la passion, & l'autre monstre qu'on se moque d'elles. Ces Iuges de Clodius demanderent au Sénat des gardes qui ne leur estoient nécessaires qu'au cas qu'ils le voulbissent condamner, & obtindrent ce qu'ils demandoient. Aussi Catulus leur dit plaisamment apres que le coupable eust esté absous, *Pourquoy demandiez-vous des gar-*

108 SVITTE DES EPIST.

des ? estoit-ce pour empescher qu'on ne vous
 .astast vostre argent? Cependant cette rail-
 lerie n'empescha pas que ce méchant
 qui auoit esté aduultere deuant le iuge-
 ment, & maquereau pendant le pro-
 cez, ne demeurast impuny, & qu'il
 n'éuitast sa condamnation, par vn cri-
 me plus grand que celuy qui luy auoit
 fait meriter d'estre condamné. Vous
 pouuez vous imaginer quelque chose
 de plus corrompu que les mœurs de ce
 temps là, où le respect des Sacrifices,
 ny la force des iugemens ne pût don-
 ner de bornes à la paillardise, où du-
 rant mesme l'information qui se fai-
 soit extraordinairement par vn Arrest
 du Senat, on commettoit de plus grands
 crimes que ceux pour lesquels on in-
 formoit? On demandoit si apres vn
 aduultere on pouuoit viure en seureté;
 mais au contraire, on reconnût qu'on
 ne pouuoit viure en seureté, sans com-
 mettre des aduulteres. Cela a esté com-
 mis en la presence de Pompée & de Ce-
 sar, de Ciceron & de Caton. De Ca-
 ton, dis-je, qui fut si seuer, que du-
 rant qu'il estoit en charge, on dit que
 le peuple n'osa demander les jeux flo-
 raux, où l'on void les femmes débau-
 chées danser toutes nuës par la ville.
 Ne croyez pas pourtant que les hom-

mes de ce temps-là ayent eu l'œil plus feüere que le iugement. Les mesmes choses se feront toujours , & se sont faites de tout temps : Et la licence des villes pourra bien quelquesfois estre reprimée , par la discipline & par la crainte ; mais on ne la reprimera iamais volontairement. Il ne faut donc pas que vous pensiez que le vice soit aujourd'huy plus puissant qu'autres fois , & que les loix ayent moins de credit & d'authorité. Car la ieunesse d'aujourd'huy est beaucoup plus modérée que celle de ce temps-là, où le coupable nioit l'adultere deuant les Iuges , & où les Iuges le confessoient deuant le coupable ; où l'on promettoit des adulteres pour le gain d'une cause ; où Clodius ayant trouué grace par les mesmes crimes qui l'auoient rendu coupable , pratiquoit des amourettes, tandis qu'on travailloit à son procez. Qui le pourra croire ? Celuy qui estoit accusé d'adultere, a esté absous par le moyen de plusieurs adulteres. Tous les siècles produiront des Clodius , mais ils ne produiront pas tous des Catons.

II. Nous nous laissons aisément aller dans le mal ; parce que nous ne manquons ny de compagnons ny de guides ; Et d'ailleurs le mal passe de luy mesme assez auant , sans auoir de guide , ny de

110 SVITTE DES EPIST.

compagnon. Le chemin du vice n'est pas seulement fait en pente, mais il est fait en precipice. Et ce qui empesche tant de monde de se corriger, c'est que les fautes des autres arts sont honteuses & prejudiciables aux Artisans, & qu'au contraire on prend plaisir aux fautes des mœurs & de la vie. Vn Pilote ne se réjouit point de voir son vaisseau couler à fonds. Le Medecin ne se réjouit point de voir son malade mort. L'Advocat ne se réjouit point si ses parties perdent leur procez par la faute. Au contraire dans ce qui concerne les mœurs, il n'y a personne qui ne fasse son plaisir de la faute. Celuy cy se plaist dans vn adultere, où la difficulté mesme luy a seruy d'alléchement. Celuy là se plaist dans les fourbes & dans les larcins; Et sa faute n'a iamais commencé à luy déplaire, que quand l'évenement ne luy en a pas esté agreable. Cela procede sans doute d'une mauvaïse habitude. Et pour vous faire connoître qu'il y a dans les ames les plus abandonnées au mal, quelque sentiment du bien, & qu'elles n'ignorent pas ce qui est infame & honteux, mais qu'elles ne veulent pas l'éviter; Tous les hommes veulent dissimuler leurs vices: Et bien qu'ils leur réussissent heureusement, & qu'ils en retirent le fruit,

DE SENEQUE. III

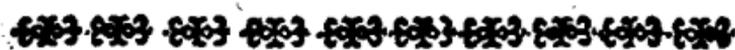
neantmoins ils sont bien-aises de les cacher, & de n'estre pas reputez ou voleurs ou adulteres. Mais vne bonne conscience cherche le grand iour, & veut estre veüe; & la méchanceté craint tousiours, non seulement la lumiere, mais encore les tenebres.

III. C'est pourquoy il me semble qu'Epicure a fort bien dit, Qu'un méchant se pouvoit cacher, mais qu'il ne se pouvoit croire caché. Ou plustost pour mieux expliquer le sentiment d'Epicure, il est inutile à ceux qui font mal de se cacher, parce qu'encores qu'ils en ayent les moyens, ils ne s'estiment nulle part en seureté. Veritablement il se peut faire que le crime ne sera iamais poursuivy; mais il ne se peut faire qu'il soit iamais en assurance. Pourveu que nous expliquions ces choses de la sorte, ie ne pense pas qu'elles repugnent à nostre secte des Stoiciens. En effect, la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'est d'auoir peché. De quelques honneurs que la fortune couvre le crime, quelque protection qu'elle luy donne, quelque vengeance qu'elle luy promette, il ne demeurera iamais impuny, parce que le supplice du crime est le crime mesme. Neantmoins cette peine est tousiours suivie d'une seconde, comme

112. SVITTE DES EPIST.

de craindre sans cesse, de s'épouvanter d'une ombre, de se défier de son assurance. Pourquoi voudrois-je aussi delivrer le crime de ce chastiment? Pourquoi ne le laisseray-je pas dans une inquietude perpetuelle? Ne soyons pas de l'opinion d'Epicure, lors qu'il dit que rien n'est iuste de nature, & qu'il faut éviter le crime, parce qu'on ne peut éviter la crainte & les remords qui en procedent. Mais soyons de son avis, quand il dit, que la conscience est le bourreau des méchantes actions, qu'elle trouve d'assez grands supplices en ce qu'elle est sans cesse gésnée par l'inquietude qui la ronge, en ce qu'elle ne peut adjouster de foy à ceux qui luy promettent de la secreté. Car c'est-là l'argument d'Epicure, que nous avons naturellement de l'aveu- sion du crime, parce qu'il n'y a point de criminel qui ne rencontre de la crainte au milieu mesme de ses secrettez. La fortune en delivre plusieurs de la peine, mais pas un de la crainte; d'autant que nous avons naturellement horreur des choses que la nature a condamnées. C'est pourquoy un criminel qui se cache, ne croit jamais estre bien caché, parce que sa conscience l'accuse sans cesse, & le découvre toujours à luy-mesme; Et apres tout, c'est le propre des coupables de

trembler eternellement. Certes puis que plusieurs crimes se dérovent à la loy, au Iuge & aux chastimés, ce seroit pour nous vn grand malheur, si aussi-tost qu'on les a commis, on ne se sentoit persecuté par ces chastimens naturels & rigoureux; & que la crainte ne prît pas dans l'ame la place du repentir pour luy servir de punition.



EPISTRE XCVIII.

ARGUMENT.

1. *Il ne se faut fier qu'aux biens internes. Les autres sont aussi legers que la fortune qui les donne.*
 2. *On doit regarder toutes choses comme perissables, & se preparer de bonne-heure à les perdre.*
 3. *Exemple de plusieurs qui ont supporté tout ce qui sembloit insupportable.*
1. **VS** O v s ne deuez point estimer heureux celuy dont la felicité est

114 SVITTE DES EPIST.

toujours douceuse, qui n'est jamais appuyée que sur des choses fragiles, & qui ne fonde ses plaisirs que sur des biens estrangers. La ioye qui entre dans l'ame, ne manque jamais d'en sortir; Mais celle qui prend naissance de l'ame mesme, est constante & assurée; elle trouue toujours de nouvelles forces, & ne finit qu'avec l'homme. Toutes les autres choses, que le peuple admire, ne sont que des biens d'un iour: Quoy donc? ne peuvent-ils pas nous servir, & ne pouvons-nous en tirer de la satisfaction? Ouy certes, & personne ne le deffend, mais il en faut user de telle sorte qu'ils dépendent de nous, & que nous ne dépendions pas d'eux. Tous les biens qui dépendent de la fortune, apporteront sans doute de l'utilité & du plaisir, pourueu que celui qui les possède, se possède en mesme temps, & qu'il ne soit pas en la puissance de les biens. Car mon cher Lucilius, ceux-là se trompent grandement qui s'imaginent que la fortune soit capable de nous apporter du bien ou du mal. Elle nous donne seulement la matière des biens ou des maux, & le commencement des choses qui réussiront chez nous, à nostre bien ou à nostre mal. Certes l'esprit est plus fort que toutes les forces de la fortune. Il est le

DE SENEQUE 117

Maistre des affaires, il les fait tourner où il luy plaist, & enfin il a le pouuoir de faire ses maux ou ses biens. Le méchant conuertit toutes choses en mal, & mesme celles que estoient venues sous vne apparence de bien. Au contraire vn esprit droit & vertueux corrige mesme les defauts de la fortune; adoucit par la patience tout ce qu'elle a de rude & de facheux, reçoit les prosperitez avec vne belle modestie, & les aduersitez avec de la constance & du courage.

I. Mais encore qu'il ait toute la prudence que l'on se puisse imaginer, qu'il fasse toutes choses avec iugement, qu'il n'entreprene rien qui ne soit proportionné à ses forces, il ne trouuera iamais ce bien parfait, qui est au dessus des menaces de la fortune, s'il n'est ferme & resolu contre les caprices & les incertitudes de la fortune. Soit que vous vouliez obseruer les autres, car nous iugeons plus volontiers des affaires d'autrui que des nostres, soit que vous vouliez iuger de vous-mesme sans faueur, & sans flatterie, vous sentirez ce que ie dis, vous confesserez qu'en toutes ces choses qui semblent si cheres & si désirables, il n'y a rien d'utile & d'auantageux, si vous ne vous estes préparé contre la legereté de la fortune, & les

146 SVITTE DES EPIST.

accidens qui la suiuent; si à mesure qu'il vous arriue quelque perte, vous ne dites sans cesse & sans vous plaindre. *Dieu en a ordonné autrement que ie ne pensois.* Mais afin de vous apprendre encore vne parole, qui puisse d'autant plus fortifier vostre esprit, dites toutes les fois qu'il vous arriuera quelque chose contraire à vos esperances,

Le Ciel me peut donner de meilleures fortunes.

Ainsi il ne peut rien arriuer qui ébranle vn esprit préparé à toute sorte d'éuenemens. Or il s'y preparera, s'il fait reflexion sur l'inconstance des choses humaines, deuât qu'il en ressenté les effets; S'il considère sa s^me, les enfans & les richesses, cōme s'il ne les deuoit pas toujours auoir, & comme s'il n'en deuoit pas estre plus mal-heureux quand il aura cessé de les auoir. L'esprit qui s'inquiete de l'auenir, est miserable; & cetuy qui se met en peine s'il aura toute sa vie la jouissance des choses qui luy plaisent, est mal-heureux auant que de l'estre. En effect, il ne sera iamais en repos, & par l' apprehension du futur il perdra les biens presents, dont il pouuoit iouir avec auantage. Et certes ie ne mets point de difference entre la douleur que donne la crainte de perdre, & la perte mesme. Ce

n'est pas que ie voulusse vous conseiller de ne vous soucier de rien. Destournez-vous au contraire de tout ce qui est à redouter; preuoyez par la prudence tout ce qu'on peut preuoir par ses lumieres; Considerez ce qui peut vous estre prejudiciable long-temps auant qu'il arriue, & tachez de l'éuiter. Vne ferme resolution de supporter constamment toutes choses, vous seruira beaucoup en ce dessein. Celuy qui peut supporter la fortune, peut aussi se deffendre, & triompher de la fortune; elle ne porte iamais le trouble dans la tranquillité de la vertu: Mais il n'y a rien de plus miserable ny de plus lasche que d'estre toujours en crainte; & n'est-ce pas vne folie que d'aller au deuant du mal? Au reste pour vous dire mon sentiment en peu de paroles, de ces esprits inquietez, & qui se sont eux-mesmes à charge, ils sont aussi impatiens dans leurs infortunes, que deuant qu'elles arriuent. Celuy-là se plaint plus qu'il n'est besoin, qui se plaint auant qu'il en soit besoin; Et la mesme foiblesse qui luy fait iuger que la douleur est insupportable, l'empesche aussi de s'y résoudre, & de l'attendre constamment. Elle luy fait imaginer que la felicité doit estre eternelle. Elle luy fait croire que tout ce qui luy arriue de favorable, doit non

118. SVITTE DES EPIST.

seulement durer tousiours, mais croistre
 perpétuellement ; & mettant en oubly
 les caprices de la fortune qui remuë sans
 cesse les choses humaines ; il se promet
 imprudemment qu'elle aura pour luy de
 la fermeté & de la constance. C'est pour-
 quoy il me semble que Methrodore dit
 fort bien dans vne Lettre où il console
 sa sœur, de la perte de son fils, *Que les
 biens des mortels, sont mortels.* Il parle de
 ces biens, apres lesquels on void courir
 tant de monde. Car le veritable bien ne
 sçauroit finir, il est stable, il est eternal,
 c'est la sagesse, c'est la vertu, qui est le
 seul bien immortel que les hommes
 puissent posseder. Au reste ils sont si
 auengles & si dépraués ; ils ont si peu de
 connoissance du chemin qu'ils prennent
 & de celuy que chaque iour leur fera
 prendre, qu'ils s'estonnent de perdre
 quelque chose, bien qu'vn iour ils doi-
 vent tout perdre. Toutes les choses dont
 on vous appelle le Maître, sont verita-
 blement chez vous, mais elles ne sont
 pas à vous. Il n'y a rien de ferme pour
 vn infirme, & rien d'eternal pour celuy
 qui doit perir. Perir & perdre est vne
 mesme necessité, & si nous pouuions
 bien comprendre cela, ce nous seroit vne
 grande consolation de perdre constam-
 ment ce qui doit infailliblement perir.

Quel soulagement pourrons-nous donc trouver contre les pertes ? Que nous ne perdions pas la memoire des choses perduës, & que nous ne perdions pas avec elles le fruit que nous en auons retiré. On peut nous empescher d'auoir, mais non pas nous empescher d'auoir eu. Celly-là est sans doute bien ingrat, qui apres auoir perdu vn bien, ne s' imagine pas estre redevable de l'auoir receu. La fortune peut bien nous oster vne chose, mais elle nous en laisse le profit, & nous le perdons seulement par nostre impatience, & par l'injustice de nos regrets.

III. Dites-vous à vous-mesme que de toutes ces choses qui semblent si terribles, il n'y en a pas vne d'indomtable. Nous en auons desia veu plusieurs qui les ont surmontées : Scuole a vaincu le feu, Regulus les gesnes, Socrates le poison, Rutilius le bannissement, Caton la mort qu'il enfonça luy-mesme dans son sein avec vn poignard. Taschons aussi de vainere quelque chose. D'ailleurs, tous ces biens qui charment le vulgaire par de si belles apparences de grandeur & de felicité, n'ont-ils pas esté souuent méprisez, & mesme par quantité de personnes ? Fabricius dédaigna les richesses, estant General d'Armée, & les condamna

lors qu'il estoit censeur. Tuberon estima que la pauvreté estoit digne de luy & du Capitole, lors que se servant de vaisselle de terre en vn festin public, il donna à connoistre que les hommes se doiuent contenter des mesmes choses, qu'on employoit au service des Dieux. Sextius le pere fit vn genereux refus des honneurs; car encor qu'il fût né pour l'administration de la Republique, il ne voulut point recevoir la dignité de Sénateur, que Iule Cesar luy offroit, parce qu'il sçauoit bien que ce qui pouuoit estre donné, pouuoit estre osté tout de mesme. Entreprenez donc aussi de faire quelque chose avec courage, & donnons-nous vne place entre les fameux exemples. Pourquoi nous laissons-nous abatre? Pourquoi desesperons-nous? Tout ce qui a pû se faire autresfois, peut bien se faire encore aujourd'huy. Nous n'auons qu'à purger nostre ame, & à suiure la Nature, de qui l'on ne peut s'éloigner, sans se ietter dans les conuoitises, sans se precipiter dans les craintes, sans estre esclauc de la fortune. On peut encore reuenir dans le bon chemin, on peut estre restably dans ses droits, & reprendre son courage. Efforçons-nous donc de le reprendre, afin que nous puissions endurer toutes sortes de douleurs, de quelque costé qu'elles

qu'elles puissent attaquer le corps ; & dire enfin à la fortune, *C'est un homme que tu attaques, cherche ailleurs qui tu puisses vaincre.* Ainsi l'on peut adoucir la douleur de cette blessure dont ie souhaitterois, ou le soulagement, ou la force de la supporter, & de vieillir avec elle. * Mais ie suis assure de la vertu * C'est de ce grand homme; il ne s'agit icy que endroit de nostre interest, puis que nous devons sembler estre priuez de l'agreable societe de cet corrompue illustre vieillard. Certes il a desia vesceu vne longue vie, & s'il desire qu'elle soit plus longue, ce n'est pas pour luy qu'il le souhaite; mais pour ceux-là seulement à qui elle pourroit estre utile. On peut dire que s'il vid encore, c'est vne liberalité qu'il nous fait: vn autre eust desia finy des douleurs si excessiues; mais il croit qu'il est aussi honteux de recourir à la mort que de fuyr lâchement la mort. Quoy donc? ne sortira il pas de la vie, si on luy en donne le conseil? Mais pourquoy n'en sortiroit-il pas? s'il ne peut plus estre utile à personne; s'il ne peut plus demeurer au monde que pour souffrir, & pour estre le but de la douleur? C'est ainsi, mon cher Lucilius, qu'on met en pratique la Philosophie, & qu'on s'exerce à la vertu. C'est ainsi que l'on connoist ce qu'un homme sage a de for-

122 SVITTE DES EPIST.

ce contre la mort & la douleur, lors que l'une approche, & que l'autre presse. Il faut apprendre à travailler de celuy-là mesme qui travaille. Nous n'auons rien fait iusques icy que de chercher par des raisons si l'on peut resister à la douleur, & si les approches de la mort peuuent épouuanter les grâdes ames. Qu'est-il besoin de tant de paroles? Rendons nous les spectateurs de la chose mesme. Ny la mort ne rend pas l'homme plus fort contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il ne s'arme que de soy-mesme contre l'un & l'autre; il ne souffre point constamment par l'esperance de la mort; & ce n'est point par le dégoust d'une douloureuse vie qu'on le void mourir si librement. Il supporte la douleur, & attend la mort.



EPISTRE XCIX.

A R G V M E N T.

Cette Epistre est une consolation à Marullus, sur la mort de son fils.

ME vous ay enuoyé la Lettre que j'i'écriuis à Marullus touchant la

mort de son fils encore petit, & sur le bruit qui couroit qu'il supportoit cette perte avec trop d'impatience & de foiblesse, ie n'y ay pas gardé ma coustume; & i'ay crû qu'il ne falloit pas le flatter ny le traiter doucemēt, parce qu'il estoit plus digne de reprimende que de cōsolation. Veritablemēt il faut accorder quelque chose à vn esprit affligé, & qui a receu vne grāde playe. Il faut qu'il s'affouuisse de pleurs, ou au moins luy laisser pousser les premiers transports de l'affliction. Mais quād quelqu'vn a, pour ainsi dire, entrepris de faire son occupation de ses larmes, il faut aussi-tost le corriger, & luy faire comprendre qu'il y a dans les soupirs de la lascheté, & de la folie. Vous attendez des consolations, mais recevez des iniures. Quoy vous monstrez tant de foiblesse, à la mort de vostre fils? Que feriez-vous si vous auiez perdu vn amy? Hé bien, vous avez perdu vn petit enfant dont vous ne pouuez rien esperer de certain, ce sont peu de iours qui sont perdus. Nous ne cherchons que des sujets de tristesse; nous voulons nous plaindre injustement de la fortune, comme si elle ne pouuoit pas nous donner de iustes sujets de nous plaindre. Mais ie m'estois imaginé que vous auiez assez de courage & de force con-

124 SVITTE DES EPIST.

tre les maux veritables, & que par consequent vous n'en manqueriez pas contre des maux en apparence, dont on ne pleure que par coustume. Si vous auiez fait la plus grande perte que l'on puisse faire, ie veux dire si vous auiez perdu vn amy, vous vous deuriez plustost rejoyr de l'auoir possédé, que de vous plaindre de l'auoir perdu : Mais la plupart des hommes ne comptent point ce qu'ils ont receu, ny combien de temps ils en ont jouty. La tristesse a particulièrement ce mal que non seulement elle est inutile, mais qu'elle est ingrante. Faut-il donc que vous ayez perdu vostre téps, pour auoir eu vn si bon amy ? Et n'auriez-vous rien profité durant tant d'années, de la société que vous auez eue avec luy, & des études que vous auez faites ensemble ? Auez-vous donc mis vostre amitié en mesme tombeau que vostre amy ? Pourquoi vous plaignez-vous de l'auoir perdu, si vous n'auiez tiré aucun profit de l'auoir possédé ? Croyez qu'une grande partie de ceux que nous auons aymez, & que la mort nous a ravis, demeure encore avec nous. Car tout le temps qui est passé, est à nous ; & il n'y a rien de plus certain que ce qui a esté. L'esperance des biens futurs nous rend ingrats & méconnoissans de ceux

que nous auons desia receus ; comme si ce qui nous doit arriuer , ne deuoit pas aussi-tost estre mis entre les choses passées. Certes on limite bien estoitement la satisfaction qui vient d'une chose, si l'on ne se réjouit que du fruit present qu'on en reçoit. Le futur & le passé sont capables de donner de la ioye, l'un par l'esperance de le posseder, & l'autre par la memoire de l'auoir possédé; mais l'aduenir est douteux, il peut ne pas arriuer, & il ne se peut faire que l'autre ne soit arriué. N'est-ce donc pas folie que d'abandonner le plus certain? Contentons-nous des choses que nous auons desia receuës, si toutesfois elles ne sont pas sorties de nostre esprit en mesme temps qu'elles y sont entrées. Nous auons vne infinité d'exemples de ceux qui ont fait les obseques de leurs enfans sans pleurer, qui en reuenant de leurs funeraillies, sont retournez au Senat, ou à l'exercice de quelqu'autre charge publique, & qui à l'instant de leur affliction ont fait autre chose que de s'amuser à se plaindre. Et certes, il ne sert de rien de vous plaindre, puis que vostre plainte ne vous apporte aucun profit. D'ailleurs il y a de l'injustice à vous plaindre d'une chose, qui est arriuée à vn homme, & qui doit arriuer à tous.

126 SVITTE DES EPIST.

Enfin toutes vos plaintes, & vos regrets tiennent quelque chose de la folie, puis qu'il y a si peu de chemin entre la mort & celuy qui le regrette. Nous devons endurer sa perte avec d'autant plus de patience que nous suivrons de fort pres ceux que nous avons perdus. Considerez la vitesse & la legereté du temps; voyez combien cette carriere que nous courons si viste, est d'une petite estenduë. Faite reflexion sur cette longue suite des hommes qui tiennent tous vn-mesme chemin: ils ne se suiuent iamais d'une distance fort éloignée, quand mesme il paroist entr'eux beaucoup d'interualle. Celuy que vous pensez auoir perdu, est seulement allé deuant. Y a-il donc rien qui tienne plus de la folie que de pleurer celuy qui est party deuant vous, lors que vous auez à faire vn mesme voyage? On pleure vne chose qu'on sçauoit bien qu'elle deuoit arriuer; ou l'on s'est moqué de soy-mesme, si l'on n'a pas songé que cét homme deuoit mourir. On pleure enfin vne chose de qui l'on a dit mille fois qu'il estoit impossible qu'elle n'arriuaft pas. Quiconque se plaint que quel-qu'un est mort, se plaint aussi qu'il ait esté homme. Tous les hommes sont obligez à la mesme loy, & quiconque est né, doit s'attendre de mourir. Nous sommes

distinguez les vns des autres par quelques intervalles de temps , mais nous sommes tous semblables par nostre fin. Tout cét espace qui est entre le premier & le dernier iour de la vie , est variable & incertain. Si vous le mesurez par les miseres il est sans doute bien long, quand on n'auroit vescu que l'âge d'un enfant, & si vous le mesurez par sa vitesse, il est sans doute bien court, quand mesme on auroit vescu iusqu'à vne extrême vieillesse. Il n'y a rien en tout cét espace qui ne soit glissant & qui ne nous trompe; il passe plus viste que les saisons , il n'y a point de vent qui ait plus de legereté ny d'inconstance. Toutes choses y sont dans vn mouuement perpetuel , & selon que la fortune l'ordonne , elles prennent tantost vne face , & tantost vne autre. Enfin parmy vne si grande agitation des choses humaines , il n'y a rien d'asseuré que la mort. Neantmoins tout le monde s'en plaint , & cependant c'est vne chose en quoy personne ne se peut tromper. Mais il est mort qu'il n'estoit qu'un enfant : ie ne veux pas dire encore que celuy qui meurt bien-tost, est traité le plus fauorablement; Passons à celuy qui a vieilly. De combien a-il surpassé cét enfant ? Imaginez-vous le profond abysme du temps , considerez

128 SVITTE DES EPIST.

l'éternité , apres cela comparez-y ce qu'on appelle l'âge de l'homme. Alors vous reconnoistrez combien est petit ce que nous souhaitons, & ce que nous prenons tant de peine à prolonger. En effect , combien les déplaisirs & les inquietudes ? combien la mort que nous souhaitons tant de fois auant qu'elle vienne ? combien les maladies & la crainte ? combien l'enfance incapable de toutes choses nous déroben-elles de ce temps ? Je ne dis point que nous en dormons la meilleure partie. Adjoustez à cela les travaux , les afflictions , & tant d'occasions dangereuses ; & alors vous confesserez que ce qu'on appelle viure est vn espace bien court , mesme dans la plus longue vie. Mais qui ne demeurera pas d'accord que celuy-là est le plus heureux qui est bien-tost de retour d'un voyage , & qui en a fait tout le chemin, auant qu'il se soit lassé ? La vie n'est ny vn bien ny vn mal , mais c'est le lieu où se trouue le mal & le bien. C'est vn jeu de hazard où il se faut défier de tout. Ainsi celuy qui est mort , n'a rien perdu que le dé qui tourne plus souuent à perte qu'à gain. Mais il pouuoit acquerir de la sagesse & de la prudence ; il pouuoit par vostre soin se rendre plus honneste homme ; mais plustost ce qu'il fal-

Joit craindre, il pouvoit se rendre sem-
 blable à beaucoup d'autres. Regardez
 des ieunes hommes des meilleures mai-
 sons de la ville, que l'oluxe & la débau-
 che ont reduits à la misere, & precipi-
 tez dans l'arene * pour donner du plai- * A se
 fir au peuple. Voyez ces autres qui ne faire
 s'exercent qu'à contenter leur impudi- gladia-
 cité, & qui ne laissent point passer de teurs.
 iours, sans se noyer dans le vin, & sans
 se des-honorer par quelque méchanceté
 signalée. Vous direz infailliblement
 quil y auoit plus à craindre qu'à espe-
 rer. Vous ne devez donc pas chercher
 des occasions de douleur, ny faire croi-
 stre vne affliction leger, à force de vous
 plaindre, & de vous desesperer. Au re-
 ste, ie ne vous exhorte pas de faire sur
 vous des efforts, ie n'ay pas si mauuaise
 opinion de vous, que de croire que vous
 ayez besoin d'appeller contre vostre per-
 te tout le secours de la vertu. Ce n'est pas
 vne playe que vous auez receuë, c'est
 seulement vne piqueure, & cependant
 vous voulez en faire vne playe. Sans
 doute, vous aurez tiré vn grand profit
 de la Philosophie, si vous supportez
 constamment la perte d'vn fils qui n'e-
 stoit pas encore si bien connu de son
 pere que de sa nourrisse. Quoy donc ?
 veux-je vous persuader la dureté veux-

130 SVITTE DES EPIST.

je que mesme à l'enterremēt de vostre fils vous alliez la teste haute ? & ne puis-je seulement souffrir que vous en ayez le moindre ressentiment ? Non certes , ie n'exige pas cela de vous ; ce seroit monst^rer de l'inhumanité & non pas de la vertu, que de paraistre insensible dans la separation de ses amis, & de regarder la mort de nos parens des mesmes yeux que nous les verrions eux-mesmes ? Mais supposez que ie vous deffende la plainte ; il y a quelques choses qui ne sont pas en nostre puissance ; les larmes tombent quelquesfois quand on voudroit les retenir, & seruent de soulagement à l'esprit. Nous pouons donc iustement permettre que les larmes tombent, mais nous ne devons pas le commander. Qu'il en tombe autant que la douleur en pourra pousser, & non pas autant que l'exemple & l'imitation en demanderont. Ne contribuons point à nostre tristesse, & ne l'augmentons point par l'exemple d'autruy. L'apparence de la tristesse est plus insatiable, & exige dauantage que la tristesse mesme ; Et en effect, y a-il quelqu'un qui voulust paroistre si triste, s'il n'auoit que luy à contenter ? On fait de plus grands gemissemens lors qu'on pense estre entendu, & l'on demeure dans le silence, lors que

DE SENEQUE. 131

l'on est en secret & sans témoins. Mais si on void venir quelqu'un, on renouvelle aussi tost ses plaintes, on s'arrache les cheveux, on veut faire toutes les choses qu'on eust fait plus facilement, quand on n'estoit empesché de personne. On souhaite la mort, on se jette du liét en terre; mais la douleur cesse aussi-tost qu'elle n'a plus de spectateurs. Nous auons ce deffaut aussi bien en cette occasion, qu'en toutes les autres choses, que nous nous conformons sur l'exemple des autres, & que nous considérons moins ce qu'il faut faire par deuoir que ce qu'on fait par coustume. Nous nous éloignons de la nature, nous nous abandonnons aux caprices du peuple qui ne fut iamais cause d'aucun bien, & qui est aussi leger en cela qu'en toutes les autres actions. S'il void quelqu'un qui souffre patiemment son infortune, il l'appellera dur & insensible. S'il void quelqu'un qui se laisse abattre par l'aduersité, il l'appellera foible & effeminé. Mais il faut mesurer toutes choses par la raison, & non pas par le iugement du peuple. Il n'y a rien qui tienne plus de la folie que de chercher de la reputation par sa tristesse, & par ses larmes, dont neantmoins ie fay ce iugement que quelques-vnes sont

132 SVITTE DES EPIST.

permises au sage, & que les autres doivent tomber d'elles-mesmes. Voulez-vous sçavoir quelle difference il y a entre l'un & l'autre ? Lors qu'on nous apporte la nouvelle de quelque mort, & que nous embrassons vn corps que nous ne deuons quitter que pour le laisser aller en terre, la nature nous arrache des larmes, & comme l'esprit est pressé par la douleur, il presse aussi tout le corps, & par consequent les yeux, & en fait sortir l'humeur qui est à l'entour ; & ces larmes sortent malgré nous par vne espeece d'expression. Il y en a d'vne autre sorte, auxquelles nous ouurons nous-mesmes le passage, lors que nous entendons parler de ceux que nous auons perdus, & que nous auons aymez. On trouue ie ne sçay quelle douceur dans cette tristesse, en se souuenant de leurs discours, de leur agreable conuersation, des bons offices qu'ils ont rendus, & alors on verse des larmes comme dans la joye. Enfin nous sommes indulgens aux vnes, & nous ne pouuons retenir les autres. Il ne faut donc pas que vous pleuriez, ou que vous reteniez vos larmes à cause de ceux qui vous regardent. Il est plus honteux de les feindre que de les essuyer, ou de les répandre. Qu'elles coulent d'elles-mesmes, & sans artifice ; les

plus tranquilles, & les plus moderez en peuuent verser. Le Sage mesme en a quelquesfois répandu, sans offenser sa dignité; mais avec vn si iuste temperament qu'elles ne manquoient ny d'humanité ny de bien-seance. Enfin on peut obeir à la nature, & conseruer sa dignité. I'ay veu des hommes venerables aux funerailles de leurs parens, qui monstroient bien par leur visage l'amitié qu'ils auoient pour eux, sans affecter toutes ces larmes qu'on ne donne souuent qu'à l'apparence; & l'on ne voyoit rien en eux que ce qu'vne veritable affection a accoustumé de produire. Il y a aussi dans la plainte & dans la tristesse vne certaine bien-seance, que le Sage doit garder; Et comme dans toutes les autres choses, il doit y auoir de la mediocrité dans les larmes. Il n'y a que les foibles dont les tristesses aussi bien que les ioyes soient immoderées. Receuez avec patience ce qui doit necessairement arriuer. Q'arriue-il d'incroyable? qu'arriue-il de nouveau? Combien fait-on tous les iours d'enterremens? combien y en aura-il qui porteront le deuil apres vous? Toutes les fois que vous penserez qu'il estoit encore enfant, pensez aussi qu'il estoit homme; Pensez que l'homme ne peut rien attendre d'asseuré, que

134 SVITTE DES EPIST.

la bonne fortune ne l'accompagne pas jusqu'à la vieillesse, & qu'elle le laisse où il luy plaist. Je ne vous empesche pas de parler souuent de luy, ny de donner à sa memoire tout autant de loüange que vous pourrez. Il vous reuiendra plus souuent dans la pensée, quand ce ne sera pas la tristesse qui le remettra dans vostre esprit; Car il n'y a personne qui prenne plaisir en la conuersation d'un homme triste, ny par consequent à la tristesse. Si vous en auez ouy avec plaisir quelques discours & quelques naïuetez d'enfant, qu'elles soient souuent dans vostre bouche, & persuadez-vous fortement qu'il auroit répondu aux esperances que l'amour paternelle vous en faisoit conceuoir. Il y a de l'inhumanité de mettre les siens en oubly, d'enseuelir leur memoire en mesme tombeau que leur corps, de les pleurer beaucoup & de s'en souuenir peu de temps. Ainsi les oyseaux, ainsi les bestes sauuages ayment leurs petits. Leur amour est violente, & pour ainsi dire furieuse, mais ils le perdēt avec leurs petits. Cela certes, ne seroit pas bien seant à vn sage; il faut qu'il se souuienne tousiours des siens, & qu'il cesse bien tost de les pleurer. Je ne scaurois approuuer ce que dit Metrodore, qu'il y a quelques plaisirs attachez à la

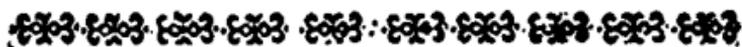
tristesse qu'il faut prendre lors que l'on est triste. Je rapporte ses paroles mesmes, & ie ne doute point du sentiment que vous en aurez. Y a-il rien aussi de plus honteux que de prendre du plaisir dás le deuil ou par le deuil, & de chercher parmi les larmes quelque chose qui vous contente. Ce sont neantmoins ces Philosophes qui nous reprochent vne trop grande rigueur, & qui accusent nos preceptes d'inhumanité par ce que nous disons, ou qu'il ne faut point endurer que la tristesse entre dans l'ame, ou qu'il faut bien tost l'en chasser. Mais enfin lequel des deux est le plus impossible, ou le plus inhumain, de n'auoir point de ressentiment de la perte d'un amy, ou de chercher du plaisir dans la douleur mesme de sa perte. Ce que nous voulons enseigner, est honneste & sans doute bienfaisant. Que quand l'affection aura poussé quelques larmes, on ne s'abandonne point à la douleur & à la tristesse. Vous dites au contraire qu'il faut mêler quelque volupté à la douleur? Ainsi l'on appaise les enfans en leur donnant quelques friandises; Ainsi on les empesche de crier en leur presentant la mammelle. Vous ne ferez donc pas cesser vos plaisirs à l'instant qu'on fait les obseques de vostre fils; ou que vostre

136 SVITTE DES EPIST.

amy se meurt, mais au cōtraire vous chatouillerez vostre douleur, & vous y cherchez du plaisir. Lequel est le plus hōneste ou de chasser de l'ame la douleur, ou d'y rendre la volupté comme compagne de la douleur ? Que dis-je, comme compagne ? On la trouve dans la douleur mesme. Il y a, dit-il, vne espee de volupté qui est attachée à la douleur. Certes il appartiendroit aux Stoïciens de publier cette doctrine, & non pas aux Sectateurs d'Epicure, qui ne connoissent point d'autre bien que la volupté, ny d'autre mal que la douleur. Car quelle alliāce peut-il y auoir entre le bien & le mal ? Mais supposons qu'il y en ait. C'est maintenant qu'il est besoin de la déconuir, & de considerer si la douleur a quelque chose en soy d'agreable, & de voluptueux. Il y a certains remedes qui sont salutaires à quelques parties du corps ; mais parce qu'ils sont sales, on ne voudroit pas les appliquer aux autres parties ; & ce qui seruiroit sans honte en vn endroit, ne seroit pas honneste en vn autre lieu. Ne rongissez-vous donc point de vouloir guerir la tristesse par la volupté ? Certes il faut pour cette playe vn remede plus violent. Donnez plutôt cet aduis que le sentiment du mal ne va pas iusqu'à celuy qui est mort ; Car s'il

va iufques à luy, il n'est pas mort. Il n'y a rien qui puiſſe bleſſer celuy qui n'eſt plus; s'il peut eſtre bleſſé, il eſt viuant. Croyez-vous qu'il eſt mal-heureux, à cauſe qu'il n'eſt plus, ou parce qu'il eſt encore quelque choſe? S'il n'eſt plus, il ne peut reſſentir de mal; car quel ſentiment, celuy qui n'eſt plus, pourroit-il encore auoir? S'il eſt encore quelque choſe, il ne ſçauroit eſtre mal-heureux; car il eſt deliuré du plus grãd mal qu'apporte la mort qui eſt de n'eſtre plus. Diſons auſſi à celuy qui pleurè & qui regrette ſon enfant, que tous les hommes, ieunes & vieux, en comparaiſon de l'éternité, ſont égaux, pour ce qui concerne la briéueté de la vie: Car ce que nous auons de cette immense éternité, eſt encore moindre que ce qu'on peut ſ'imaginer de plus petit. Ce qu'il y a de plus petit en vne choſe, ne laiſſe pas d'en faire vne partie; mais le temps que nous viuons, n'eſt preſque rien; Et cependant nous ſommes ſi infenſez que nous y faiſons des deſſeins comme ſur vn plan de grande eſtendue. Au reſte, ie vous ay écrit cette Lettre, non pas comme ſi apres auoir long-temps attendu, vous auiez beſoin d'vn remede qui vient ſi tard: Car ie me ſouuiens de vous auoir deſia entretenu de toutes les choſes que vous y

lirez. Je vous écris seulement pour condamner ce petit espace de temps où vous estes éloigné de vous-mesme; Et enfin pour vous exhorter de monstrez du courage contre la fortune, & de regarder tous les maux, non comme des choses qui peuvent arriuer, mais comme des choses qui arriueront infailliblement.



EPISTRE C.

A R G V M E N T.

*De quelle façon doit estre le langage
d'un Philosophe.*

Vous m'avez écrit que vous auiez leu exactement les Liures que Fabianus Papius a composez des choses ciuiles, mais que vous n'avez pas trouué qu'ils répondissent à l'opinion que vous en auiez. Apres cela oubliant qu'il s'agissoit de iuger d'un Philosophe, vous avez blasmé sa façon d'écrire. Je suppose que ce que vous en dites, soit véritable, & qu'il debite quantité de choses sans donner à son discours aucune forme. Premièrement cette façon d'écrire,

a ses beautez, & le discours, qui coule doucement, a quelque grace qui luy est propre & particuliere. Car ie croy qu'il y a bien de la difference entre vn discours qui coule, & vn discours qui se precipite. Et mesme ce que ie vay dire, est bien different de ce que vous pensez. Il me semble que Fabianus ne precipite pas ses paroles, mais qu'il les fait couler agreablement. Il est vray que son discours est estendu; mais il est sans confusion, & ne manque pas de force ny de vehemence. Au moins il confesse, & veut bien que l'on sçache qu'il n'est pas estudié, & qu'il n'a pas esté à la torture dans son esprit deuant que de sortir de sa bouche. Enfin il est tel qu'on reconnoist aisément qu'il vient de Fabianus. Mais ie veux qu'il soit comme vous me le figurez; Il ne veut pas enseigner à bien parler, il veut seulement enseigner les bonnes mœurs, & a écrit pour l'ame & non pas pour les oreilles. Outre cela, si vous l'auiez entendu parler, vous n'auriez pas eu le temps de considerer les particularitez de son discours, car la piece entiere vous eust rauy; & bien souuent ce qui plaist quand on le prononce avec action, n'a pas tousiours le mesme effect quand il est reduit par écrit. Mais enfin, c'est auoir beaucoup fait que

d'auoir touché d'abord, encore qu'après vne plus longue contemplation on trouue de quoy reprendre en ce qui auoit plû aux premiers regards. Si vous m'en demandez mon aduis, Celuy qui surprend l'estime des hommes, est sans doute plus glorieux, que celuy qui la mérite. Je sçay bien que le dernier est le plus assuré, & qu'il se promet plus hardiment de la reputation au temps à venir. Au reste vn langage trop estudié ne sied pas bien à vn Philosophe. Mais si l'on a peur des paroles, où monstrera-on sa force & sa constance, où fera-on épreuve de soy? Fabianus ne faisoit point voir de negligence dans ses discours; mais il y faisoit voir de la confiance & vne belle hardiesse. Aussi n'y trouuerez-vous rien de bas ny de lâche; ses paroles sont choisies, mais elles ne sont point affectées, il ne renuerse point les façons de parler & n'en a point de bigearres ny d'extravagantes, à la mode de nostre siècle. Ses paroles sont claires & intelligibles; & bien qu'elles soient populaires; elles expriment que de beaux & de magnifiques sentimens, qui ne sont pas resserrés en peu de mots comme vne sentence, mais qui s'estendent plus auant, & qui menent plus loin les esprits. Nous n'y verrons rien qui soit retranché mal à

propos , qui n'ait vne belle structure , & qui ne tiene de la politeſſe d'aujourd'huy. Enfin quand vous l'aurez regardé de tous coſtez , vous n'y verrez rien de vuide , vous n'y verrez rien d'inutile. Veritablement vous ne trouuerez dans ce baſtiment ny des matbres de diuerſes couleurs ; * ny cette diuerſité de * Les canaux qui charment la veüe , ny ce perſonqu'on appelle la chambre du pauvre, ny nes de ; enfin tout ce que le luxe qui ne ſe con-ditente iamais d'un ſimple ornement , eſt tion capable de mettre en vſage ; mais com- auoient me on dit ordinairement , vous verrez chacun vne maiſon bien baſtie. Au reſte , nous vne ne ſommes pas d'accord quelle façon châtre d'écrire eſt la meilleure. Quelques-vns qu'ils veulent vn ſtyle qui tiene vn peu de la appel-négligence , d'autres le veulent rude , & loient pour ainſi dire rabotteux ; Et ſi quel-ainſi , ques periodes ſemblent finir doucement , où ils il les diuiſent & les entrecoupent tout alloiét expres , afin qu'on n'entende autre cho- faire ſe que ce qu'on auoit attendu. Liſez Ci-quel-ceron , ſa façon d'écrire eſt toujours queſois ſemblable , & marche toujours d'un des re- meſme pas ; Elle eſt traueillée , elle eſt pas de douce , elle eſt delicate , ſans qu'il y ait pau- rien de laſche & d'éfeminé. Au contrai- ures. re , celle de Pollion eſt inégale , elle ne va que par bonds ; & vous quitte lors

142 SVITTE DES EPIST.

que vous y pensez le moins. Enfin dans Cicéron tout se termine agreablement ; mais il n'y a rien dans Pollion , qui ne tombe , si vous en exceptez peu de choses. Dauantage vous dites que toutes choses vous semblent basses dans Fabianus , mais i'estime que ce n'est pas là son vice. Elles ne sont point basses , mais elles sont modestes , comme procedant d'vn esprit bien ordonné ; Elles ne sont pas entassées , mais elles sont par tout égales ; elles n'ont pas cette vehemence d'orateur , ny ces pointes que vous cherchez , ny ces sentimens qui vous surprennent : Mais considerez tout le corps ; encore qu'il ne soit pas si soigneusement paré , il est honnestement couuert. Son discours n'a point de grace , me direz-vous , mais montrez-moy quelqu'vn que vous puissiez preferer à Fabianus. Si vous alleguez Cicéron dont les Livres de Philosophie sont en aussi grand nombre que ceux de Fabianus , ie confesse qu'il l'emporte par dessus luy ; mais il ne faut pas dire qu'vne chose soit fort petite pour estre vn peu moindre qu'vne grande. Si vous m'alleguez Asinius Pollion , ie ne vous contrediray point encore : mais aussi ie vous répondray que c'est exceller en vne chose de cette importance que d'auoir la premie-

re place, apres ces deux grands personnages. Nommez-moy encore *Liuius*; car outre les *Liures* qu'il a particulièrement composez de la Philosophie, il a fait des dialogues que vous pouuez mettre aussi raisonnablement entre les *Liures* de Philosophie qu'entre les histoires. Je le laisseray encore passer deuant *Fabianus*; mais considerez, ie vous prie, combien on en void apres ce Philosophe qui ne void deuant luy que trois hommes, & les plus éloquents que l'on se puisse imaginer. Mais il n'a pas toutes les choses qu'on pourroit souhaitter en luy. Son discours n'est pas fort, encore qu'il soit éleué; il n'est ny violent ny impetueux, encore qu'il soit beaucoup estêdu; & bien qu'il soit assez pur, il n'est pas toujours bien clair. Vous souhaitteriez, direz-vous, qu'on parlaست severement contre les vices, avec courage contre les dangers, avec orgueil contre la fortune, & avec injures contre l'ambition. Je veux que la dissolution soit blâmée, ie veux que l'on condamne l'impudicité, & que l'on reprime la colere; Que le discours d'un Orateur soit fort & vehement; que celuy d'un Poëte tragique soit graue, & que celuy d'un Comique soit bas & populaire. Mais voulez-vous que le Philosophe s'amuse

144 SVITTE DES EPIST.

à ce qu'il y a de moins considerable, c'est à dire aux paroles ? Il ne s'attache qu'aux choses, sans s'arrester à l'éloquence qui ne laisse pas de le suiure comme l'ombre suit le corps. Sans doute tout ce qu'il fera, ne sera pas entierement achevé, ny ne fera pas en soy vn corps si parfait, & ie confesse que chaque mot ne touchera pas. Il dira beaucoup de choses qui ne porteront point de coup, & quelquesfois son discours finira sans auoir produit aucun effet. Mais vous trouuerez par tout quantité de belles lumieres, & iamais rien qui vous ennuye. Enfin il vous fera reconnoistre qu'il auoit les sentimens qu'il a écrits, & qu'il entendoit fort bien toutes les choses qu'il a dites. Vous apprendrez que son dessein a esté de vous faire voir ce qui luy plaisoit, & non pas de vous plaire & de vous flatter. Il ne cherche pas l'applaudissement, il tasche seulement à profiter, & à rendre l'ame meilleure. Je ne doute point que ses écrits ne soient de la façon que ie viens de les représenter, encore qu'il m'en reste plutôt vne ombre qu'vne veritable memoire. Car ie n'en ay qu'vne idée confuse, & il ne m'en ressouient qu'en gros, comme des choses qu'on a sceuës il y a long-temps. Au moins lors que ie l'entendois

discourir

discourir, i'en auois les mesmes sentimens que ie vous écris. Ce n'est pas que ses discours me sèblassent tous parfaits; mais ils estoient remplis de bonnes choses, qui pouuoient donner courage à yne ieunesse bien née, & l'attirer à la vertu, sans luy faire desespérer d'un bon succez. Cette façon d'exhorter me semble sans doute la plus utile & la plus efficace. Car on rebute les ieunes gens lors qu'on leur donne l'enuie de bien faire, & qu'on leur en oste l'esperance par de trop grandes difficultez. Enfin Fabianus estoit abondant en paroles, sans prendre garde autrement à la iustesse des periodes, & son discours en general estoit grand & magnifique.

EPISTRE CI.

ARGUMENT.

1. *De la mort subite & inopinée. Qu'il ne se faut rien promettre, & ne s'assurer en rien.*
2. *Il blasme ceux qui ne se soucient pas de vivre dans l'infamie &*

*dans la douleur, pourveu qu'ils
viuent long-temps.*

I. **Q**U'IL n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne nous montre nostre neant, qui ne nous remette en memoire quelque nouveau témoignage de nostre fragilité que nous auons oubliée, & qui ne nous contraigne de regarder la mort, quand mesme nous ne semblons faire des desseins que pour l'éternité. Vous serez peut-estre en peine par le commencement de cette Lettre, du sujet de cette Lettre. Vous avez connu Cornelius Senecion Cheualier Romain, ce personnage si splendide & si officieux. Il ne deuoit sa fortune qu'à luy-mesme; & d'un petit commencement, il s'estoit éléué si haut, qu'il s'estoit rendu le chemin facile pour monter encore plus haut. Car les honneurs croissent plus facilement qu'ils ne commencent; & le premier argent qu'un pauvre gagne auant que de deuenir riche, est celuy qui luy couste plus de sueur & plus de travail. Senecion aspiroit aussi aux grands biens; & deux choses contribuoiert à l'y conduire, la science d'en acquerir, & celle de les conseruer, dont l'une des deux seulement estoit capable de le rendre riche. C'est homme si tempérant; & qui n'auoit

pas moins de soin de son corps que de son bien, m'auoit visité le matin selon sa coustume; il auoit demeuré tout le long du iour près du liect d'un de ses amis malade & abandonné du Medecin; & enfin apres auoir souppé en bonne santé & avec plaisir, il fut surpris d'une esquinancie qui l'estouffa en fort peu de temps. Ainfr il mourut apres auoir rendu à ses amis tous les deuoirs qu'un homme sain est capable de leur rendre. Ce personnage qui cherchoit de l'argent par mer & par terre, qui mettoit tout en vfrage pour en amasser, est mort inopinément, lors que ses affaires se portoient le mieux, & que l'argét lui venoit en foule de tous costez,

Plantez apres cela des pairiers & des vignes.

Qu'il y a donc d'extrauagance de vouloir disposer de tous ses iours, puis que mesme le lendemain n'est pas en nostre puissance! Que les longues esperances de ceux qui font de grands desseins, sont de veritables folies! L'acheptera y, ie bastiray, ie presteray de l'argent, ie poursuiuray des honneurs, i'en auray la jouÿssance, & enfin quand ie seray las, ie passeray ma vieillesse avec plaisir, & en repos. Croyez qu'il n'y a rien d'assuré, mesme pour les plus heureux. Vous ne vous deuez rien promettre de

148 SVITTE DES EPIST.

l'aduenir ; ce qu'on pense tenir dans ses mains , s'en échappe & s'éuanôit ; & vn petit accident fera tomber les appuis où nous pensions nous soustenir. Les choses du monde coulent sans cesse par vne loy certaine & inuiolable , bien que les voyes en soient obscures. Mais que m'importe que ce qui est certain & connu à la Nature , me soit incertain & inconnu ? Nous nous proposons de longs voyages sur mer , & de ne retourner que bien tard en nostre pays , apres auoir parcouru tous les riuages estrangers : Nous faisons dessein d'aller à la guerre , nous nous promettons des recompenses , qui n'arriueront que bien-tard ; nous esperons de grands emplois , & d'aller de degré en degré iusqu'aux plus hautes charges de la milice , & cependant nous ne prenons pas garde que la mort est à nos costez. Comme nous n'y songeons iamais qu'en voyant mourir les autres , il faut quelquesfois apporter des exemples de nostre fragilité ; mais ils ne demeurent pas plus long-temps dans nostre ame , que l'estonnement que nous en auons. Y a-il rien qui tienne dauantage de la folie que de s'estonner de voir arriuer quelquesfois ce qui peut arriuer tous les iours ? Nous ne manquerons pas de finir où la prouidence de Dieu a plan-

ré les bornes de nostre vie ; mais personne ne sçait de combien il en est pres. Disposons donc nostre esprit , comme si nous estions arriuez à nostre terme ; ne prenons point de delais , & soyons prests à toute heure de rendre compte de nostre vie. Le plus grand deffaut qu'elle ait, c'est qu'elle est tousiours imparfaite , & qu'il nous reste tousiours quelque chose à acheuer. Mettons-y donc tous les iours la derniere main , & nous n'aurons pas besoin du temps ; C'est de ce besoin qu'on void naistre la crainte , & vne passion de sçauoir l'auenir , qui rongge & qui deuore le cœur ; Et apres tout, il n'y a rien de plus fascheux & qui gese ne dauantage que de se mettre en peine du succez des choses qui ne sont pas arriuées. Certes vn esprit qui est en cette inquietude , est persecuté d'vne crainte, dont il ne peut iamais sortir. Comment donc pourtons-nous chasser de nostre ame cette importune réuerie ? en ne prolongeant point nostre vie par de vaines imaginations , mais en la ramassant de telle sorte que l'on en voye tousiours la fin. Car celuy à qui le present est inutile, & qui ne sçaitroit s'en contenter , ne peut regarder l'auenir sans trouble & sans apprehension. Mais quand ie me suis rendu compte de ce que ie me de-

150 SVITTE DES ERIST.

uois, quand mon esprit affermy a compris qu'il n'y a point de difference entre vn iour & vn siecle, il void venir apres cela comme d'un lieu eleué, & le temps & la fortune, & ne considere qu'en riant cette longue suite de siecles. En effect, pourquoy seroit-il troublé par l'inconstance & par la diuersité des choses du monde, s'il est resolu & preparé contre toutes ses vicissitudes ?

II. Hastez-vous donc de viure, Lucilius, & imaginez-vous que chaque iour est vne vie. Celuy qui se gouuenera de la sorte, & qui a consideré chaque iour comme tout le temps de sa vie, est tousiours en sureté. Mais ceux qui ne vivent que d'esperances, ne jöüissent pas mesme du temps present, il leur eschappe sans cesse, ils ont vne auidité insatiable de l'auenir; & ce qui est encore plus miserable, & qui rend toutes choses miserables, ils sont tousiours persecutez par l'apprehension de la mort. C'est ce qui a fait faire à Mecenas ce souhait honteux qu'il vouloit bien estre infirme, estre difforme, & souffrir les plus rigoureux tourmens, pourueu que parmy tant de maux, il se pût conseruer la vie.

*Que de tous maux ie sois le centre,
Que ie sois bossu dos & ventre.*

Que ie n'aye aucuns membres sains

Que ie sois gontteux pieds & mains ;

Quelque tristesse me poursuiue ,

Tout vn bien , pourueu que ie viue.

Ainsi l'on souhaite ce qui eût esté vn mal extrême, s'il fust arriué ; & l'on demande comme la vie, la longueur & la continuation des supplices. Certes i'estimerois vn homme bien lasche, s'il vouloit viure iusqu'à ce qu'il fust au gibet ; & toutesfois en voicy vn qui vous dit, Ostez-moy les forces, rompez-moy les membres, pourueu que l'ame demeure dans ce corps déchiré & inutile à toutes choses. Défigurez-moy, ie le veux bien ; il ne m'importe pas d'estre monstrueux & contre-fait, pourueu que ma vie soit prolongée de quelques momens. Enfin, mets-moy à la torture, attache-moy si tu veux en croix, tout cela n'est rien, pourueu que ie viue. La vie est-elle donc si considerable, qu'on doie dissimuler ses maux, & demeurer à vn gibet miserablement déchiré, pourueu qu'on puisse retarder ce qu'il y a de meilleur dans le supplice ; ie veux dire la fin du supplice. Est-il donc si auantageux de viure, qu'on veuille conseruer la vie, afin de la perdre à tout moment ? Quel plus grand mal pourriez-vous souhaitter à ce lâche, sinon que les Dieux l'écotent,

152 SVITTE DES EPIST.

& qu'ils exaucent ses souhaits ? Que nous veulent dire des vers si honteux & si effeminez ? Que croirons-nous de cette ridicule crainte, qui demande à viure à des conditions si infames ? Es pourquoy mandier avec tant de lascheté le prolongement de la vie ? Pensez-vous que Virgile ait iamais recité deuant Meccenas,

*Est-ce vn si grand mal-heur que de cesser
de viure ?*

Il souhaite les maux extrêmes, & desire que l'on prolonge ce qui est le plus difficile à supporter. Quelle recompense en espere-il ? vne plus longue vie : Mais en quoy consiste la vie de ce miserable ? à mourir long-temps. S'est-il donc pû trouuer vn homme qui ayme mieux languir dans les supplices, perir membre à membre, & rendre mille fois l'ame par ses playes, que de la perdre tout d'vn coup ? S'est-il donc pû trouuer vn homme, qui se voyant attaché sur vn miserable liét, desia languissant & sans force, contrefait de tous costez ; & qui outre tous ces maux, auoit desia veu à l'entour de luy tant de sujets de mourir, vetille traîner encore vne vie accompagnée de tant de tourmens ? Dites apres cela, que la necessité de mourir n'est pas vn grand benefice, & vne grande grace

de la Nature. Il y en a neantmoins qui sont prests de demander la vie à des conditions plus honteuses. Ils trahirōt leurs amis, afin de viure plus long-temps, & prostituēront eux-mesmes leurs enfans pour continuer vne vie si criminelle. Il faut, il faut se dépotiller de cette amour de la vie, & enfin il faut apprendre à ne se pas mettre en peine en quel temps on souffrira vne chose, qu'il faut necessairement souffrir quelque iour; qu'il n'importe qu'on viue long-temps, pourueu que l'on viue bien, quelquesfois on a bien vescu, parce qu'on n'a pas long-temps vescu.



EPISTRE CII.

ARGUMENT.

1. *De la gloire & de la loüange des hommes.*
 2. *Si la loüange & la reputation contribuent à nostre felicité apres nostre mort.*
1.  O M M E celuy que réueille
 quelque vn d'un beau songe.

154 SVITTE DES EPIST.

luy est fascheux & importun, parce qu'il le prine d'un plaisir, qui pour estre faux, ne laissoit pas de produire le mesme effect que s'il eust esté veritable : Ainsi vostre Lettre m'a fait vne injure, parce qu'elle m'a retiré d'une pensée qui me plaisoit ; & m'a empêché d'aller plus avant. Je prenois plaisir à discourir en moy-mesme de l'immortalité de l'ame ; & mesme i'estois bien-aise de la croire. En effect, ie me laissois facilement persuader par les opinions de ces sçauans hommes, qui nous donnoient plustost des promesses que des preuues d'une chose si agreable. Je m'abandonnois entierement à vne si haute esperance ; ie me degoustois desia de moy-mesme, ie méprisois les restes de ma vie, considerant l'Eternité, dont ie deuois entrer en possession : Mais comme i'estois sur vne meditation si douce, vostre Lettre m'a réueillé, & m'a fait perdre vn si beau songe. Je le reprendray neantmoins aussitost que ie vous auray quitté, & que i'auray fait avec vous. Vous dites que dās ma premiere Lettre ie n'ay pas entierement acheué cette dispute, où ie taschois de prouuer ce que croyent les Stoïciens, que la gloire qui nous suit apres la mort, est vn bien ; & que ie n'ay pas répondu à cette objection qu'on apportoit au.

contraire, que des choses distantes & éloignées il ne procede aucun bien, & que l'immortalité des ames est vne chose éloignée. Ce que vous me demandez, Lucilius, dépend sans doute de la mesme question, mais nous en traiterons en vn autre lieu. C'est pourquoy i'auois differé de parler non seulement de cela, mais de beaucoup d'autres choses qui en dépendent: car vous sçauiez bien qu'il y a des questions de Morale qui sont mêlées avec celles de la Logique. Je n'ay donc parlé que de cette partie, qui concerne directement les mœurs. l'ay demandé si ce n'estoit point vne folie & vne chose superflüe de se mettre en peine de ce qui doit arriuer apres nostre mort, si nos biens perissent avec nous, s'il n'en reste rien à celuy qui n'est plus; & si deuant que d'auoir esté purifié & rendus capables d'en gouster le fruit, nous ne sentirons rien de ce qu'on en peut ressentir. Or toutes ces choses regardent les mœurs, aussi en auons-nous traité en leur lieu: Mais il a fallu separément discourir de ce que les Dialecticiens opposent à cette opinion, & nous en auons aussi discouru separément. Maintenant parce que vous demandez toutes les choses qu'ils disent, ie vous les exposeray toutes, & en suit-

156 SVITTE DES EPIST.

re ie réponderay à chacune en particulier :
 mais si ie ne faisois auparavant comme
 vne espèce de Preface, on ne pourroit
 pas facilement entendre ce que nous re-
 futerons. le diray donc qu'il y a des corps
 continus comme l'homme ; qu'il y en a
 de composez, comme vne maison, ou vn
 nauire, & toutes les autres choses qui
 sont faites de parties differentes, mais
 attachées ensemble par quelque sorte de
 liaison : enfin, qu'il y en a quelques-vns
 qui sont composez de parties éloignées
 & distantes, & dont les membres sont
 separez, cōme le peuple, cōme vne armée,
 cōme vn Senat: Car ceux qui composent
 ces especes de corps ; sont veritablement
 vnis ensēble, par la loy ou par le deuoir ;
 mais ils sont distinguez de leur nature,
 & chacun fait vn corps à part. I'adjou-
 teray à cela, que nous ne pensons pas
 qu'il y ait aucun bien qui soit composé
 de choses distantes & éloignées ; parce
 qu'un bien ne doit auoir, pour ainsi di-
 re. qu'un esprit, & qu'une chose prin-
 cipale. Cela se prouue de foy-mesme, si
 vous en demandez la preuue, & cepen-
 dant il a esté necessaire de le supposer
 pour mieux appuyer nostre discours.
 Vous croyez, dit on aux Stoïciens,
 qu'il n'y a point de bien qui soit compo-
 sé de choses distantes & éloignées ; &

neantmoins la gloire est vne opinion favorable des gens de bien : Car comme la bonne renommée n'est pas le discours d'un seul homme, & que l'infamie n'est pas aussi la mauuaise estime d'un seul ; ainsi la gloire ne consiste pas à plaire à un seul homme de bien. Il faut que quantité de grands hommes, illustres & considerables s'accordent dans un mesme sentiment pour faire naistre cette reputation. Or elle se forme des iugemens de plusieurs qui sont distans & éloignez, & partant, ce n'est pas un bien. La gloire, dit-on, est vne louange, qui est donnée à un homme de bien par des gens de bien : La louange est un discours, le discours est vne voix qui signifie quelque chose, mais encore qu'une voix parte des gens de bien, elle n'est pas toutesfois un bien : Car enfin, tout ce que fait un homme de bien, n'est pas un bien : il frappe des mains, il siffle, & cependant encore qu'on admirast tout ce qui est d'un homme de bien, il n'y a personne qui voulust appeller bien, & son frapement de mains, & son sifflement, non plus que son esternuement ou sa toux : Et partant la gloire n'est pas un bien. Mais enfin, dites-moy, si c'est le bien de celuy qui louë, ou de celuy qui est loué. Si vous dites que c'est le

158 SVITTE DES EPIST.

bien de celuy qui louë, vous direz vne chose aussi ridicule que si vous disiez que ie me porte bien, parce qu'un autre se porte bien. Mais c'est vne action iuste & honneste que de louer les personnes qui en sont dignes : Et par consequent, c'est le bien de celuy qui louë, puis que c'est son action, & non pas celle de la personne qui est louëe. Voila de quoy il est question, & ie vay répondre en peu de paroles à chaque chose. Premièrement, on demande si quelque bien se peut former de choses distantes ; & l'une & l'autre opinion a des raisons & des sectateurs. D'ailleurs la gloire n'a pas besoin du suffrage de plusieurs, & peut estre satisfaite du iugement & de la recommandation d'un seul homme de bien : Car un seul homme de bien iuge de tous les gens de bien, & son iugement est celuy de tous. Quoy donc, la renommée procedera-elle de l'estime d'un seul homme, & tout de mesme l'infamie des mauvais discours d'un seul ? Mais pour vne plus grande reputation n'est-il pas besoin du consentement de plusieurs ? Certes si un homme de bien m'estime, ie suis en mesme rang, & ce m'est un aussi grand auantage que si tous les gens de bien m'estimoient ; car s'ils me connoissent tous,

ils auroient tous les mesmes sentimens de moy. Ils ont tous le iugement semblable, & partant comme ils s'arrestent tous à la verité, ils ne peuvent estre d'une opinion differente. C'est donc vne mesme chose d'estre estimé d'un seul homme de bien, que de plusieurs; parce qu'il ne se peut faire qu'ils n'ayent pas les mesmes sentimens. Mais, me dit-on, pour la gloire & la renommée, l'opinion d'un seul ne suffit pas? Certes le sentiment d'un seul a en cela autant de pouvoir que celui de tous; parce qu'ils vous diroient sous la mesme chose, si vous leur demandiez leur opinion. On objecte à cela que comme les affaires du monde sont diuerses, le iugement en est diuers, & les affections differentes; Que toutes choses sont douteuses, inconstantes & suspectes, & qu'il ne faut pas s'imaginer que l'opinion d'un seul soit celle de tous les autres, veu qu'un seul homme n'est pas tousiours d'accord avec soy-mesme. Mais au moins la verité plaist tousiours aux gens de bien; & la verité ne change iamais ny de force, ny de visage: Au contraire, les choses dont les meschans demeurent d'accord, sont autant de faussetez, & il n'y a point de fermeté dans les faussetez, elles varient sans cesse, il y a tousiours entr'elles.

de la repugnâce. Mais, dit-on, la loüange n'est rien autre chose qu'une voix, & la voix n'est pas un bien. Quand ils disent que la reputation est une loüange des gens de bien, qui est donnée par les gens de bien, ils ne rapportent pas cela à la voix, mais à l'opinion: Car encore qu'un homme de bien ne parle point, celuy qu'il estime digne de loüange, ne laisse pas d'estre loüé. D'ailleurs quand nous disons qu'un homme est digne de loüange, nous ne luy promettons pas les paroles favorables des hommes, mais leur estime. Ainsi la loüange peut venir de celuy-là mesme qui ne parlera point, pourveu qu'il estime quelqu'un, & qu'il le louë en soy-mesme comme homme de bien. Enfin, comme j'ay desja dit, la loüange procede de l'intention, & non pas des paroles qui expriment la loüange, & qui en donnent la connoissance à beaucoup de monde. Celuy-là nous louë qui nous iuge dignes de loüanges. Quand un de nos Tragiques a dit, Qu'il y a de la gloire d'estre loüé par une personne qu'on louë, il a entendu par une personne digne de loüange; & lors qu'un autre Ancien a dit, que la loüange nourrit les Arts, il n'a pas entendu parler de cette loüange, ou plustost de cette flatterie qui corrompt les Arts. En effect,

il n'y a rien qui ait plus ruyné l'éloquence, & toutes les autres sciences qui dépendent des oreilles, que le desir de plaire au peuple. Veritablement la renommée a besoin de la parole & de la voix, mais l'estime n'en a point besoin : car comme elle se contente de la seule approbation & du iugement, elle demeure toujours entiere, non seulement parmy ceux qui n'en disent mot, mais encore parmy ceux qui la contredisent. Je vous diray la difference qu'il y a entre l'estime & la gloire. La gloire dépend du iugement de plusieurs, & l'estime du sentiment des gens de bien. Mais, me dit-on, qui jouyra de l'avantage qu'apporte l'estime, c'est à dire, de la loüange que les gens de bien donnent à vn homme de bien ? Sera-ce celuy qui loüe, ou celuy qui est loüé ? L'vn & l'autre en jouyra. J'en receuray de l'avantage, moy qui suis loüé, parce que la nature m'a composé de telle façon que j'ayme tous les hommes. Je me réjouis d'avoir bien fait, & j'ay de la satisfaction d'avoir trouvé des esprits qui estiment les bonnes actions que j'ay faites. C'est sans doute vn bien & vn avantage en ceux qui reconnoissent la vertu, que de la reconnoistre ; mais c'est aussi le mien en particulier ; car j'ay l'ame faite de telle for-

ce, que ie croy que le bien des autres est le mien, & principalement de ceux à qui i'ay causé ce bien. La loüange est aussi le bien de ceux qui loüent; car elle procedé d'vn mouuement de vertu, & toute action de vertu est vn biẽ. Mais cela n'auroit pû leur arriuer, si ie n'eusse esté loüable; & partant c'est le bien de l'vn & de l'autre d'estre loüé avec raison, comme auoir iugé iustement est le bien du Iuge, & de celui en faueur duquel il a iugé. Ne croyez-vous pas que la iustice est le bien de celui qui l'a en soy, & de celui à qui elle donne ce qu'elle doit? Or il y a de la iustice à loüer celui qui le merite; c'est dõc le bien de celui qui loüe, & de celui qui est loüé.

I I. Mais enfin, nous auons fait à nos railleurs des réponses assez amples; & nous n'auons pas dû nous proposer d'enseigner des subtilitez, & d'arracher la Philosophie du thrõne de sa Majesté, pour la reduire à l'estroit. N'est-il pas plus auantageux d'aller par les grands chemins, que de prendre des destours qu'on ne peut apres retrouver qu'avec peine? Certes toutes ces disputes ne sont rien autre chose que des diuertissemens de personnes qui se veulent tromper doctement. Voyez plustost combien il est naturel à l'homme d'estendre son esprit sur tout l'Vniuers. L'esprit de l'homme

est grand & genereux , il ne veut point souffrir de bornes , si elles ne luy sont communes avec Dieu. Premièrement il n'a pas vne petite Patrie. Il ne voudroit pas auotier pour son pays , ou Ephese ou Alexandrie , ou quelque autre ville plus fameuse , & plus remplie de maisons & d'habitans. Tout ce que l'Vniuers embrasse, est sa Patrie. C'est cette grande & prodigieuse voûte, sous qui la mer & la terre s'estendent, sous qui l'air qui separe les choses humaines d'avec les diuines , ne laisse pas de les vnir ensemble, sous qui tant d'intelligences disposées par ordre, font la charge & les fonctions qui leur ont esté ordonnées. D'ailleurs il ne sçauroit permettre qu'on prescriue de bornes à sa durée. Tous les temps, dit-il, sont à moy. Il n'y a point de siecles qui soient fermez aux grands esprits; il n'y a point de temps où ne puisse aller la pensée. Quand le iour sera venu qui separera l'humain d'avec le diuin , ie laisseray ce corps où ie l'ay trouué , ie me rendray avec les Dieux. Ce n'est pas que ie sois maintenant sans eux ; ie suis seulement retenu par vne masse pesante & terrestre. Le sejour qu'on fait dans cette vie mortelle, n'est qu'une preparation à vne meilleure & plus longue vie. Comme le ventre de nostre mere nous retient neuf

164 SVITTE DES EPIST.

mois, & qu'il nous prepare, non pas pour luy, mais pour le lieu où il semble que nous entrions desia capables de respirer, & de nous endurcir à l'air : Ainsi cet espace qui s'estend depuis l'enfance iusqu'à la vicillesse, nous dispose à vne autre naissance. Nous devons naistre vne autre fois, nous devons nous trouver en vn estat plus parfait, bien que nous ne puissions encore souffrir que de loin la splendeur & la lumiere du Ciel. Regarde donc venir sans peur la derniere heure de ta vie, elle n'est pas la derniere pour ton ame, mais seulement pour ton corps. Regarde tout ce qui est à l'entour de toy comme des hardes & des meubles d'une hostellerie, car enfin il faut passer outre. La nature fouille tous ceux qui sortent du monde, comme tous ceux qui y entrent. Elle ne vous permettra pas d'en emporter davantage que vous y avez apporté; au contraire il faudra que vous laissiez au monde vne grande partie de ce que vous aviez en y entrant. On vous otera la peau qui estoit à l'entour du corps, & qui sembloit estre vostre derniere couverture. On vous otera la chair & le sang qui est répandu, & qui court par tout le corps. On vous otera les os & les nerfs qui soustenoient les parties les plus foibles. Ce iour que vous

craignez comme le dernier iour de la vie, vous est vn iour natal dans l'Eternité. Déchargez-vous de vostre fardeau, pourquoy tardez-vous si long-temps? N'estes-vous pas vne autrefois sorty dehors en laissant le corps, dans lequel vous estiez caché? Vous ne voulez pas auancer, vous faites de la résistance, & alors aussi il fallut que vostre mere fist de grands efforts pour vous mettre au monde. Vous souspirez, vous pleurez. On souspire, & l'on pleure en naissant. Mais vous estiez alors excusable, vous vinstes au monde ignorant de toutes choses; & du ventre de vostre mere, où vous estiez à vostre aise, vous rencontrastes tout d'vn coup vn plus grand air. Apres cela l'attouchement d'vne rude main vous bleffoit, & enfin estant encore foible, & sans aucune connoissance, vous vous estonnastes parmy des choses qui vous estoient inconnuës. Maintenant vous ne trouuez pas estrange d'estre séparé de ce corps dont vous faisiez auparauant vne partie. Laissez de mesme sans regret des membres qui vous sont desia superflus, & quittez librement ce corps où il y a desia long-temps que l'ame ne peut plus habiter. Il sera déchiré, il sera couuert de terre, il perira entierement. De quoy vous affligez-vous?

166 SVITTE DES EPIST.

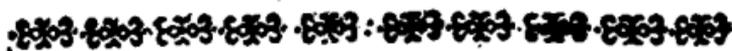
Est-ce vne chose nouvelle ? Les peaux qui courent les enfans qui naissent, se perdent & se pourrissent tousiours. Pourquoy aymez-vous les biens du monde, comme s'ils estoient à vous ? Vous en estes seulement couuert. Il viendra vn iour qui vous en dépoüillera, & qui vous degagera d'un ventre si puant & si infect. Tâchez vous-mesme autant que vous le pourrez, de vous en retirer par auance ; & monstrez de bonne-heure vne genereuse auersion de toutes les choses qu'il faut necessairement quitter. Commencez sur la terre des meditations plus hautes & plus releuées. Tous les secrets de la Nature vous seront vn iour decouuers. Ces tenebres qui vous environnent, seront dissipées, & vne lumiere toute pure reluira de tous costez à l'entour de vous. Imaginez-vous la splendeur de tant d'estoiles qui mélent ensemble leurs clartez. Il n'y aura point d'ombre qui trouble la serenité de l'air. Le Ciel sera de tous costez également lumineux ; la nuit & le iour sont des vicissitudes, & des changemens de l'air inferieur & le plus proche de la terre. Vous direz que vous n'avez vesca que dans les tenebres, lors que rien ne vous empeschera de regarder toute l'immensité de cette lumiere, dont vous ne

voyez maintenant, & encore avec confusion qu'une petite partie, par les fenestres estoites de vos yeux. Mais si vous ne laissez pas de l'admirer, bien que vous la voyez de si loin, combien la clarté divine vous semblera-elle merveilleuse, quand vous la regarderez dans son thronne ? Cette pensée ne scauroit souffrir dans l'ame rien de sordide, rien de bas, rien de cruel. Elle vous dit que les Dieux sont témoins de toutes choses ; elle vous exhorte de leur estre agreable, de vous preparer pour eux, & de vous proposer l'Eternité. Celuy qui l'a bien comprise, n'a point d'appréhension des armées, ne s'épouuante point des trompettes, & méprise toutes les menaces qui peuvent donner de la crainte. En effect, que pourroit craindre celuy qui espere de mourir ? Et pourquoy ne voudroit-il pas seruir d'un bel exemple, si cét autre qui estime que l'ame ne vit pas plus long-temps que le corps, & qu'elle se dissipe aussi-tost qu'elle est sortie, se gouverne de telle sorte qu'il puisse estre encore utile apres la mort ? Et certes, bien que nous ayons perdu sa presence, & qu'il ait esté enléué à nos yeux, toutesfois

La vertu de cét homme, & l'honneur de sa race

Passé souvent dans l'ame, & souvent y repasse.

Imaginez-vous combien les bons exemples profitent, vous reconnoistrez que le souvenir des grands hommes n'est pas moins utile que leur presence.



EPISTRE CIII.

A R G V M E N T.

1. *L'homme est le plus grand ennemy de l'homme.*
2. *Comment on se doit gouverner dans ce desordre.*

1. **P**OUR VOY faites-vous tant de reflexion, sur les choses qui peuvent vous arriner, & qui peuvent aussi ne vous arriuer jamais ? Je parle des embrasemens, des ruïnes, & des autres accidens qui nous suruiennent, sans qu'on leur ait donné de pance, afin de tomber sur nous. Songez plustost à fuyr les choses qui sont à l'entour de nous, qui nous assiegent, & qui taschent de nous surprendre. Ce sont sans doute de
grands

grands malheurs que de faire naufrage, & de tomber d'un coche dans un precipice, mais au moins ces malheurs sont rares : au contraire, le danger où l'homme enuolope l'homme, est ordinaire, & arrive tous les iours. Preparez-vous contre cela ; regardez cela attentivement : car il n'y a point de mal qui soit plus commun, ny plus difficile à vaincre, il n'y en a point qui ait plus d'amorces. La tempeste menace deuant qu'elle se leue ; les bastimens se creuent auant que de tomber, & la fumée annonce tousiours l'embrasement : mais le mal qui vient de l'homme, est prompt & soudain, & plus il s'approche de vous, plus on apporte de soin à le cacher. Vous vous trompez si vous croyez tous les visages qui se presentent deuant vous. Ils ont l'exterieur d'un homme, mais ils ont l'interieur des bestes sauvages. Veritablement leur fureur est plus dangereuse aux premiers qu'elles rencontrent, & qui ne se peuvent sauuer par la fuite : mais au moins il n'y a que la necessité qui les oblige à faire mal. Elles ne viennent au combat que quand la crainte ou la faim les y poussent : au contraire, l'homme fait son plaisir & son diuertissement de destruire l'homme.

170 SVITTE DES EPIST.

II. Toutesfois ne pensez pas si fort aux malheurs qui vous peuvent arriuer par l'homme, que vous ne pensiez aussi quel est le deuoir de l'homme. Regardez celuy-là, de peur qu'il ne vous offense, & regardez celuy-ey, de peur que vous l'offensiez. Réjoüyssiez-vous du bien de tous les hommes, & soyez affligé de leurs maux. Souuenez-vous enfin, de ce que vous deuez faire, & de ce que vous deuez vous donner de garde. Vous gagnerez en viuant ainsi, non pas certes qu'on ne vous nuira iamais; mais au moins, qu'on ne pourra facilement vous tromper. Au reste, retirez-vous autant que vous le pourrez dans le sein de la Philosophie; elle vous protegera par ses diuins embrassemens, vous serez en seureté dans son Sanctuaire, ou pour le moins vous y serez beaucoup plus assuré qu'ailleurs. Il est impossible que deux hommes se heurtent & s'entrechoquent, s'ils ne marchent en mesme endroit. Mais vous ne deuez point vous vanter de la posséder; elle a souuent esté dangereuse à ceux qui s'en sont insollemment glorifiés: il faut qu'elle vous arrache vos vices, & qu'elle n'en reproche point aux autres. Elle ne doit point dédaigner les coustumes publiques, ny se gouuerner de telle sorte qu'elle semble

condamner tout ce qu'elle ne fait pas :
On peut estre sage sans ostentation &
sans enuie.



EPISTRE CIV.

ARGUMENT.

1. *Du bien & du mal qu'on peut tirer de la solitude.*
2. *De l'excellence de l'esprit de l'homme.*
3. *Exemples sur ce sujet.*

1. **Q**'A Y pris la fuitte dans ma maison de Nomentum, non pas tant pour quitter la ville, que pour m'échapper de la fièvre qui commençoit à me prédre. Comme ie sentis qu'elle auoit desia jetté la main sur moy, ie commanday qu'on mist les cheuaux au carosse; bien que ma femme fist tous ses efforts pour me retenir. Le Medecin mesme m'ayant tasté le pouls, & l'ayant trouué inégal, me disoit que c'estoit vn commencement de fièvre, & neantmoins ie ne laissay pas de partir. Il me vint alors dans la bouche vne parole de Gallien

* Les * Monseigneur, qui estant en Achaye, Anciens & voyant qu'il commençoit à auoir la appelloient que cette maladie ne procedoit pas de ainsi son corps, mais du lieu où il estoit. Je par hō- disois la mesme chose à ma femme qui neur, me recomandoit ma santé. Et certes, leurs comme ie sçay qu'elle vit en moy, & peres, que sa vie dépend de la mienne, ie commence à auoir soin de moy, pour auoir leurs freres, soin d'elle en mesme-temps. Ainsi encor & ceux que la vieillesse m'ait fortifié cōtre beau- qui coup de choses, ie perds insensiblement estoiet ce bien de mon âge. Je m' imagine qu'il plus y a dans ce vieillard vn ieune-homme vieux qu'on veut conseruer. De sorte que ne qu'eux. pouuant obtenir d'elle qu'elle m'ayme avec plus de courage & de patience, elle obtient de moy que ie m'ayme, avec plus de precaution & de soin. Mais il faut accorder quelque chose aux affections honnestes. Et bien que quelquesfois les affaires pressent, il faut toutesfois en faueur de ses amis, rappeler son ame qui fuit, & la retenir sur les lèvres, quand cela ne se pourroit faire qu'avec vne peine prodigieuse; parce qu'un homme de bien doit viure, non pas autant qu'il y prendra plaisir; mais autant de temps qu'il est necessaire. Celuy qui fait si peu d'estat, ou de sa femme ou de son amy,

qu'il ne voudra pas prolonger sa vie pour eux, & qu'il s'obstinera de vouloir mourir, est sans doute vn delicat qui manque de force & de courage. Il faut que l'ame se commande de demeurer dans le corps, si l'vtilité des siens le demande. Et non seulement si elle veut mourir, mais si elle a commencé à mourir, il faut qu'elle retarde quelque temps, & qu'elle s'accommode à la necessité des amis. Il n'appartient qu'aux grandes ames de reuenir à la vie par la consideration d'autrui, ce que quantité de personnes Illustres ont bien souuent executé. I'estime aussi que comme le plus beau fruit de la vieillesse est de viure avec plus de courage, & plus de moderation que deuant, il y a beaucoup d'humanité de se conseruer soigneusement dans cet âge, si vous connoissez que cela soit doux, vtile & honorable à quelqu'un des vostres. Dauantage vous en receuez vne grande ioye & vne grande recompense. Car enfin y a-il rien de plus agreable que d'estre si cher à sa femme, qu'on en deuienne plus cher à soy-mesme? Ainsi la crainte que ma chere Pauline a pour moy, est cause aussi que ie crains pour moy. Mais voulez-vous sçauoir ce qui succeda de mon voyage? Aussi-tost que ie fus éloigné du mauuais air de la ville,

& de l'odeur des cuisines , qu'on ne sçauroit nettoyer qu'elles n'exhalent cette vapeur empestée qui y croupissoit; ie sentis en moy vn changement favorable. Mais combien pensez-vous que ie me sentis fortifié quand ie me vis dans mes * vignes? Le commençay à reuiure
 * Ou
 jardin. selon ma coustume , ie me trouuay tout entier en cét endroit ; ie ne demeuray pas long-temps avec cette langueur , qui sembloit me menacer d'vn plus grand mal ; enfin ie commençay à estudier de toutes mes forces. Veritablement le lieu ne contribuë pas beaucoup à cela, si l'esprit ne s'ayde luy-mesme ; car il trouuera , s'il veut , au milieu des occupations, vne retraite & vne solitude profitable. Au contraire, celuy qui fera choix des lieux , & qui affectera quelques endroits , pensant y viure plus en repos , trouuera par tout quelque chose qui le destournera de son dessein. On dit que Socrate fit cette réponse à quelqu'vn qui se plaignoit que ses voyages ne luy auoient de rien seruy. *Cela , dit-il, ne vous est pas arrivé sans raison , c'est que vous avez toujours voyagé avec vous-mesme.* O ! que quelques-vns s'en trouueroient bien , s'ils pouuoient s'égarer d'eux-mesmes , parce qu'ils sont les premiers à se forger

des inquietudes, à se corrompre, à se faire peur. Que sert de trauffer les mers & d'aller de ville en ville ? Si vous voulez vous deliurer des passions qui vous tourmentent, il n'est pas besoin que vous soyez autre-part ; mais seulement que vous soyez autre que vous n'estiez. Imaginez-vous que vous estes à Athènes, ou à Rhodes, choisissez vne autre ville à vostre fantaisie ; Que vous seruiront les mœurs de cette ville, si vous y avez porté les vostres ? Vous estimerez tousiours que les richesses sont vn bien, la pauureté vous tourmentera ; & ce qui est plus déplorable, vne fausse pauureté. Car encore que vous possediez de grands biens, toutesfois parce que vostre voisin en a dauantage, il vous semble qu'il vous en manque autant que l'autre en a plus que vous. Si vous pensez que les honneurs, & les grandes charges soient des biens, vous serez fasché que celuy-là soit créé Consul, & que celui-cy le soit pour la seconde fois ; vous vous mettrez en colere, autant de fois que vous trouuerez dans les fastes le nom d'vn mesme homme. Vostre ambition sera si grande, que vous ne croirez pas que personne marche apres vous, si vous voyez quelqu'vn deuant vous. Vous croirez que la mort est

176 SVITTE DES EPIST.

le plus grand de tous les maux , bien qu'il n'y ait point d'autre mal en la mort que la crainte qui la precede. Vous serez épouuanté non seulement par les dangers , mais encore par les soupçons. Enfin vous serez tousiours agité par de vaines inquietudes. *Que vous seruira donc alors ,*

De vous estre sauué parmy tant d'ennemis ?

La paix mesme vous fournira des matieres de crainte. Vous ne trouuerez point d'assurance dans les choses les plus assurées ; si l'épouuante se fait vn fois de vostre ame. Et certes, lors qu'vne ame a pris l'habitude de s'épouuenter soudainement de toutes choses , elle se rend incapable de se deffendre & de traouiller pour son salut. Car alors elle n'éuit plus le mal , elle prend seulement la fuite , & nous sommes plus en danger quand nous fuyons, que quand nous taschons à nous defendre. Vous vous imaginerez que c'est vn grand mal que de perdre quelqu'vn que vous ayez. Et cependant il y a aussi peu de raison de pleurer pour ce sujet que de répandre des larmes , parce que les fessilles tombent des arbres , qui donnoient à vostre maison vn ombrage delicieux , & qui en estoient l'ornement. Toutes les choses qui vous

donnent du plaisir, sont également considérables; la fortune vous en oste vne demain, & apres demain vne autre: Mais comme la perte des feuilles est facile à supporter, parce qu'elles renaissent tous les ans; ainsi il est aisé de supporter la mort de ceux que vous aymiez, & que vous estimiez les delices de vostre vie; parce qu'ils se renouellent, encore qu'ils ne renaissent pas. Mais ils ne seront pas les mesmes; mais vous-mesme, vous ne ferez pas le mesme. Il n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne vous change, & ne vous dérobe quelque chose: mais ce larcin paroist plus facilement en la personne des autres. Nous ne nous apperceuons pas de celuy qui se fait en nous, parce qu'il se fait peu à peu. Quelques-vns nous sont d'un coup ravis par la mort; mais elle nous dérobe insensiblement à nous-mesmes. Ne penserez-vous iamais à cela? N'appliquerez-vous iamais l'appareil à vos blessures? Au contraire, vous vous donnerez partout des occasions d'inquietude, en esperant certaines choses, & en desesperant des autres. Si vous estes sage, vous ferez vn mélange de l'un & de l'autre, vous n'espererez point sans desesperoir, & vous ne desespererez point sans esperance. Quelle vtilité a-t'on' iamais tirée des grands

178 SVITTE DES EPIST.

voyages ? Ils n'ont iamais réglé les voluptez ; ils n'ont iamais donné de frein aux conuoitises ; ils n'ont iamais reprimé la colere ; ils n'ont iamais surmonté l'indomtable violence de l'amour ; ils n'ont iamais eu la force d'arracher aucuns vices de l'ame ; ils n'ont iamais rendu le iugement ; ils n'ont iamais dissipé l'erreur ; mais ils ont quelque temps arresté l'esprit par la nouveauté des choses, comme vn enfant qui admire tout ce qui luy est inconnu. Au reste l'agitation irrite l'inconstance de l'ame, & la rend plus volage & plus legere. A peine est-on arriué en vn lieu, où l'on auoit grande passion d'aller, qu'on a encore plus de passion de le quitter. On s'enuole, pour ainsi dire, comme des oyseaux passagers, & l'on s'en retourne plus viste que l'on n'estoit arriué. Les voyages vous feront connoistre des peuples ; ils vous feront voir de nouvelles formes de montagnes, de grandes campagnes que vous n'auiez iamais veües, des vallõs arrousez d'eaux, qui ne seichent iamais, & la nature de quelque fleue, dont on aura fait quelques obseruations ; Vous verrez comment le Nil se déborde en Esté, comment le Tigre s'éuanoüit, & qu'apres auoir fait vn long chemin sous la terre, il se remonstre & se découure aüec la

mesme estenduë qu'il auoit. Vous verrez comment le Meandre, qui est le jeu & l'exercice de tous les Poëtes, fait vne infinité de tours & de destours; comment il approche en beaucoup d'endroits de son propre liët, & comment il s'en détourne, quand il semble qu'il se va jeter dans soy-mesme. Mais au reste, tous ces voyages ne vous rendent ny meilleur, ny plus aisé. Il faut se jeter dans l'estude, & parmy les Maistres de la Sagesse, pour apprendre ce que les autres ont cherché, & pour chercher ce qui n'est pas encore trouué; il faut enfin retirer l'ame d'vne miserable seruitude, & la remettre en liberté. Tandis que vous ignorerez ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut désirer, ce qui est nécessaire, ce qui est superflu, ce qui est iuste, ce qui est honneste, vous vous égarerez plustost que vous ne voyagerez. Toutes vos courses ne vous apporteront point de secours; parce que vous voyagez avec vos passions, & que vos vices vous suivent par tout. Pleust à Dieu qu'ils vous suivissent seulement, au moins ils seroient éloignez de vous; mais vous ne les menez pas, vous les portez avec vous. C'est pourquoy ils vous pressent par tout, & vous font par tout la mesme peine. Il faut donc chercher vn remede au malade, & non pas vn au-

180 SVITTE DES EPIST.

tre pays. Quelqu'un s'est-il rompu la cuisse, ou s'est-il donné quelque entorse, il ne se met ny dans un carosse, ny dans un vaisseau; Il fait venir le Medecin pour réjoindre les os rompus, ou pour luy remettre la jambe. Comment donc vous pourriez-vous imaginer que vostre esprit, qui est, pour ainsi dire, demis de sa place, par tant de lieux qu'il a veus, puisse guerir par le changement des lieux? Certes ce mal est trop grand pour recevoir la guerison, en se faisant porter tantost en un lieu, tantost en un autre. Les grands voyages ne rendront pas un homme Medecin, ny Orateur: Enfin on n'acquiert pas la Science en se promenant. Hé quoy! seroit-il possible que la sagesse, à qui toutes choses sont inferieures, s'apprist en passant chemin? Certainement il n'y a point de voyage, il n'y a point de lieu qui vous puisse retirer de vos conuoitises, reprimer vostre colere, & arrester vostre ambition, ou s'il y en auoit quelqu'un, on y courroit en foule de tous costez. Tant que vous porterez avec vous les causes de ces maux, vous en serez persecuté, vous serez en leur puissance en quelque lieu que vous alliez sur la mer ou sur la terre. Vous estonnez-vous que vostre voyage ou vostre fuite ne vous ait point rendu

plus honneste homme ? C'est que toutes les choses que vous fuyez , sont avec vous. Corrigez-vous donc vous-mesme , déchargez-vous de vostre fardeau, & dōnez au moins quelque mesure à vos desirs. Otez de vostre esprit toute sorte de depravation & de vice. Voulez-vous faire des voyages agreables ? guerissez celuy qui vous accompagne. L'avarice demeurera avec vous aussi long-temps que vous aurez commerce avec vn avaricieux. L'orgueil ne vous quittera point, tandis que vous frequenterez vn orgueilleux. Vous ne perdrez iamais la cruauté dans la frequentation d'un bourreau , & la compagnie des adulteres allumera vostre impudicité.

II. Si vous avez enuie de vous dépoüiller de vos vices , éloignez-vous tant que vous pourrez de l'exemple des vices. L'auare, le corrupteur, l'inhumain, le trompeur , qui vous seroient pernicious , s'ils estoient seulement proches de vous , sont en vous-mesme. Passez donc dans la compagnie des gens de bien : Vinez avec les Catons, avec Lelius , avec Tuberon , & si vous voulez aussi frequenter les Grecs, hantez Socrate & Zenon. L'un vous apprendra à mourir , quand vostre heure sera venuë ; & l'autre vous apprendra la mesme cho-

182 SVITTE DES EPIST.

se, avant que le temps en soit venu. Vivez avec Chryssippe & Posidonius, ils vous donneront la connoissance des choses divines & humaines. Ils vous enseigneront à éviter l'oyssiveté, & non seulement, à bien parler, & à contéter l'oreille de ceux qui vous écoutent; mais encore à fortifier vostre cœur contre toutes sortes de menaces. Car le port le plus assuré de cette vie orageuse, & perpetuellement agitée, c'est de mépriser tout ce qui peut arriver, c'est de demeurer toujours ferme, de recevoir courageusement les coups de la fortune, sans se cacher en hōme lâche, & sans luy tourner le dos. La nature nous a engendrez magnanimes; & comme elle a donné la cruauté à quelques animaux, à d'autres la finesse, & à quelques-vns la crainte, ainsi elle nous a donné vn esprit grand & courageux, qui cherche où il viura avec plus d'honneur, & non pas avec plus de seureté, qui ressemble aux Dieux, qu'il imite & qu'il suit, autant que le pas d'un homme le peut permettre. Il s'expose à la veüe du monde, il est bien-aise d'estre loué, il est bien-aise d'estre veu. Il est le Maistre de toutes choses; il est au dessus de toutes choses; c'est pourquoy il ne se rend esclave d'aucune chose, il ne trouue rien de rude, il ne trouue rien de pesant qui le fasse courber sous son poids.

DE SENEQUE. 183

La mort & le travail sont horribles à voir?

Non certes, si on les peut regarder d'un œil ferme, & dissiper les tenebres qui nous les representent si épouventables. Beaucoup de choses ont fait peur durant la nuit, de qui on ne fait que rire quand il est iour.

La mort & le travail sont horribles à voir?

Virgile a fort bien parlé de cela. Il n'a pas dit que ces choses fussent horribles en effect, mais seulement à la veüe; c'est à dire qu'elles semblent horribles, mais qu'elles ne le sont pas en effect. Que trouue-t'on aussi de formidable en ces choses que ce que l'opinion commune en a fait croire? Dites-moy, ie vous prie, Lucilius, pourquoy vn homme apprehenderoit-il le travail, & pourquoy redouteroit-il la mort? Il y en a qui estiment que tout ce qu'ils ne peuvent faire, est impossible, & qui disent que nous proposons des choses qui sont au dessus des forces communes. Mais i'ay beaucoup meilleure opinion d'eux, qu'eux-mesmes. Ils peuvent faire toutes les choses qu'ils s'imaginent impossibles; mais ils ne veulent pas les faire. En effect, qui n'en est pas venu à bout quand il a voulu éprouver ses forces? Qui ne les a pas trouuées faciles quand il a mis la main à l'œuvre? Si nous n'auons pas la har-

dieffe de les entreprendre, ce n'est pas qu'elles soient difficiles; mais elles semblent difficiles, parce que nous n'auons pas la hardieffe de les entreprendre.

III. Que si vous desirez des exemples, representez-vous vn Socrate, ce patient vieillard. Il a esté persecuté par toutes sortes de maux, & neantmoins il n'a iamais esté vaincu, ny par la pauvreté, que les ennuis domestiques luy deuoient rendre plus importune, ny par les traux qu'il a supportez dans la guerre, ny par ceux qui l'ont exercé dans sa maison; soit que vous consideriez sa femme, qui estoit fascheuse & insupportable, soit que vous regardiez ses enfans, qui ressembloient plus à leur mere qu'à leur pere. Ainsi il a presque tousiours esté, ou dans la guerre, ou dans la tyrannie, ou dans vne liberté plus cruelle que la guerre & les Tyrans. On combattit vingt-sept ans, & apres qu'on eust quitté les armes, la ville fut abandonnée à l'inhumanité de trente Tyrans, dont la pluspart estoient ses ennemis: Enfin il fut condamné comme coupable des plus grands crimes. On l'accusoit de vouloir changer la Religion, de corrompre les ieunes gens, de les exciter contre les Dieux, contre leurs peres, & contre la Republique; & apres tout cela, il

fut mis en prison & empoisonné. Mais toutes ces choses toucherent si peu l'esprit de Socrate, que son visage n'en parut pas seulement alteré. Il conserva iusqu'au dernier moment de sa vie cette merueilleuse loüange qui luy a esté particuliere, qu'on n'a iamais veu Socrate, ny plus triste, ny plus joyeux, & qu'il fut tousiours égal dans vne si grande inégalité de la fortune. Voulez-vous vn autre exemple? Mettez-vous deuant les yeux le dernier Caton, que la fortune a trahy plus inhumainement, & avec vne cruauté plus opiniastre. Elle luy résista en tous lieux, & luy résista encore en sa mort. Il donna toutesfois témoignage, qu'un homme de cœur peut viure malgré la fortune, & mourir malgré la fortune. Toute sa vie s'est passée, ou dans les guerres Ciuiles, ou durant vn temps où l'on jettoit les semences de la guerre ciuile. Vous pourriez dire raisonnablement, qu'il n'a pas moins vescu dans la seruitude que Socrate, si ce n'est que vous croyez que Pompée, Cesar, & Crassus s'estoient vnis ensemble pour la defense de la liberté. On n'a iamais veu changer Caton parmy tant de changemens de la Republique. Il a tousiours esté égal parmy tant de diuerses occasions; dans la Preture, dans les refus

186 SVITTE DES EPIST.

qu'on luy a faits des grandes charges, dans les accusations, dans les gouvernemens, dans les assemblées du peuple, dans les armées, dans sa mort, & dans cette épouuante generale de la Republique. Enfin, lors que d'un costé on voyoit Cesar avec les dix plus fortes Legions; & que de l'autre on voyoit Pompée avec toutes les forces des Nations estrangeres, il fut tout seul assez fort contre des tempestes si épouuantables. Lors que les vns se jettoient dans le party de Cesar, & les autres dans celuy de Pompée; il composa tout seul un party, qui fut celuy de la Republique. Si vous voulez vous représenter l'image de ce temps-là, vous verrez d'un costé le peuple amateur des nouveautez; vous verrez de l'autre costé le Senat, les Cheualiers, & tout ce qu'il y auoit de plus considerable dans la ville; & au milieu de tout cela, vous ne verrez que deux choses, la Republique & Caton. Enfin vous vous estonnerez, quand vous aurez regardé,

*Priam, Agamemnon, & le fameux Achille
Contraire à tous les deux.*

Car il ne peut approuuer ny l'un ny l'autre; il veut désarmer l'un & l'autre; Et voicy le sentiment qu'il a de tous les deux. Il dit qu'il mourra si Cesar est victorieux, & qu'il se bannira luy-mes-

DE SENEQUE. 187.

me si Pompée demeure le Maistre. Que pouuoit craindre ce grand homme, qui s'estoit desia ordonné, soit qu'il fust vainqueur, soit qu'il fust vaincu, tout ce que les plus cruels ennemis eussent peu ordonner contre luy? Ainsi il mourut par les ordres & par le commandement qu'il s'en donna. Voulez-vous voir que les hommes peuuent endurer le traual? Il a conduit des armées parmy les deserts de l'Affrique. Voulez-vous voir qu'on peut endurer la soif? Lors qu'il conduisoit les restes de son armée defaite & vaincuë par des montagnes arides, sans auoir prouision de viures, il endura la soif avec les armes sur le dos; & toutes les fois qu'il se presentoit occasiõ de boire, il beuuoit tousiours le dernier. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser l'honneur & l'infamie? Le mesme iour qu'on luy refusa le Consulat, on le vid jouter à la paulme dans la mesme place où il auoit esté refusé. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser la puissance des plus grands? Il fit vn deffi à Pompée & à Cesar, bien que personne n'osast offenser l'vn des deux que pour gagner les bonnes graces de l'autre. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser aussi bien la mort que l'exil? Il se condamna luy-mesme au bannissement &

à la mort ; & cependant il resolut de faire la guerre. Nous pouons donc montrer autant de courage , pourueu que nous voulions nous affranchir & rompre nos fers. Premièrement il faut renoncer aux voluptez ; elles enervent , elles effeminent , & demandent beaucoup de choses qu'il faut demander à la fortune. Apres cela il faut mépriser les richesses , qui sont le prix & les recompenses de la seruitude. Il faut quitter l'or & l'argent , & tout ce qui sert de charge & d'embaras aux grands Seigneurs. On ne peut auoir gratuitement la liberté , il faut traouiller pour l'acquérir , & si vous l'estimez beaucoup, vous estimerez peu toutes choses.



EPISTRE CV.

A R G V M E N T.

1. *Des causes de la ruyne de l'homme , & des moyens de les éuiter.*
 2. *En quoy consiste la plus grande partie du repos de l'esprit.*
1. **IL** faut que ie vous dise ce que vous deuez obseruer pour viure

dans vne plus grande tranquillité. Mais ie suis d'auis que vous receuiez ces preceptes, comme si ie vous prescriuois de quelle façon vous deuez vous gouverner pour conseruer vostre santé dans le pays * d'Ardée. Considérez combien il y a de choses qui sollicitent l'homme à la ruyne de l'homme mesme. Vous trouuerez dans ce nombre l'esperance, l'enuie, la haine, la crainte, le mépris. Mais parmy toutes ces choses le mépris est si peu considerable, que plusieurs l'ont recherché, comme vne sauue-garde & vn azile. Veritablement celuy qui en méprise vn autre, luy donne, pour ainsi dire, vn coup de pied; mais pour le moins il passe outre. Personne ne s'opiniastre de nuire à celuy, dont il ne fait point de compte, personne ne cherche les moyens de l'offencer. Ainsi dans vne bataille on ne s'amuse point à ceux qui sont renuersez par terre, mais on attaque celuy qu'on trouue debout. Vous ne donnerez point d'esperance aux méchans, si vous n'auiez rien qui réueille la conuoitise & la malice d'autruy, si vous ne possédez rien d'éclattant & de remarquable. Car les choses éclattantes sont auidentement desirées, encore qu'on ne les connoisse qu'à demy. Quant à l'enuie, vous vous en deffendrez facilement, si vous n'affe-

* L'air
y estoit
fort
mau-
uais.

étez point d'estre veu , si vous ne vantez point vos biens, & que vous sçachiez cacher en vous mesme vos satisfactions & vos joyes. Pour la haine , qui est comme la fille des injures & des offenses ; vous l'éviterez sans doute, si vous n'offensez personne volontairement ; & le sens-commun est capable de vous tirer de ce danger qui a perdu tant de monde. Quelques-vns ont eu de la haine, & toutesfois ils n'ont point eu d'ennemis qu'ils pensent combattre. La mediocrité de vostre fortune , & la facilité de vostre esprit vous donneront l'avantage de n'estre pas craint, & principalement quand on verra qu'on vous peut offenser sans peril. Qu'il soit aisé de se reconcilier avec vous, & que vostre reconciliation soit assurée ; Au reste , il est aussi dangereux d'estre craint en sa maison par ses esclaves, & par ses enfans, que d'estre redouté au dehors. Personne ne manque de force pour nuire, outre que celuy qui est craint, n'est pas luy-mesme exempt de crainte. Enfin personne ne s'est iamais rendu redoutable, sans qu'il ait luy-mesme tremblé. Il reste maintenāt à parler du mépris, dont le remede est sans doute en la puissance de celuy que l'on méprise, & qui le supporte patiemment ; parce qu'il veut bien le souffrir, encore qu'il ne l'ait pas

merité. On en évite aussi le mal par le moyen des bonnes lettres, & par l'amitié de ceux qui sont puissans auprès des personnes puissantes. En effect, il vous sera utile de vous approcher d'eux, sans toutesfois vous y engager, de peur que le remede ne soit plus fascheux que le mal.

I I. Mais apres tout, rien ne vous profitera d'auantage que de ne point faire de bruit, que de parler peu avec les autres, & beaucoup avec vous. Il y a ie ne sçay quel charme dans l'entretien & dās le discours qui flatte, qui gagne insensiblement l'ame, & qui n'a pas moins de force que le vin ou l'amour pour faire découurer des secrets. Personne ne sçauroit taire ce qu'on luy a dit, & personne ne rapporte les choses comme il les a entendues. Celuy qui ne taira pas la chose, n'en taira pas aussi l'Auteur : car il n'y a personne qui n'ait quelque amy à qui il se fie autāt que l'on s'est fié à luy. Et pensant bien retenir sa langue, & ne dire sa pensée qu'à vn seul, il la découure à tout vn peuple; de sorte que ce qui estoit vn secret, deuiet bientôt vn bruit commun. Le meilleur moyē de viure en seureté, c'est de ne rien faire d'injuste. Comme les superbes, & les méchans menent vne vie déreglée, & toute remplie de confusion, ils ont autant de crainte qu'ils font de mal, & ne sont

192 SVITTE DES EPIST.

iamais en repos. Ils tremblent aussi-tost qu'ils ont fait vne mauuaise action ; ils sont tousiours en inquietude, leur conscience ne leur donne point de relasche, & les force de faire reflexion sur eux. Quiconque attend la peine, la ressent desia ; & quiconque la merite, l'attend. Il y a des choses qui peuuent garentir vn méchant de peine ; mais il n'y en a point qui le puissent mettre en repos. Il songe qu'il peut estre découuert, encore qu'on ne le découure pas. Les nuits n'ont point pour luy de bons songes, son crime le réueille à tout moment ; & toutes les fois qu'il entend parler de celuy d'vn autre, il pense qu'on parle du sien. Il luy semble qu'il ne sera iamais assez oublié, ny assez couuert. Enfin vn méchant homme a eu quelquesfois assez de bonne fortune pour se cacher ; mais il a tousiours eu ce mal-heur qu'il ne pense iamais estre caché.



EPISTRE



EPISTRE CVI.

ARGUMENT.

1. *Il demande si le bien & le mal sont des corps.*
2. *Que l'on perd trop de temps en la consideration des choses vaines & inutiles.*

1.  I ie répons vn peu tard à vos Lettres, ce n'est pas que les affaires m'en ostent le temps. Je ne veux point vous apporter cette excuse, ie n'ay point d'affaires, & tous ceux qui n'en veulent point auoir, n'en ont point. Les affaires ne suivent personne, mais on va au deuant d'elles. On les recherche, on les embrasse, & l'on s'imagine que la quantité des affaires soit vn témoignage de la felicité d'un homme. Qui m'a donc empesché de vous faire promptement réponce sur ce que vous m'auiez demandé? La question mesme que vous me faisiez qui deuoit trouuer vne place dans

mon ouvrage ; car vous sçavez que iay dessein de faire vne Philosophie Morale, & d'éclaircir toutes les questions qui en dépendent. Ainsi i'ay douté si ie deuois differer à vous respondre iusqu'à ce que ie fusse au lieu où ie deuois traiter de ce sujet, ou si ie deuois vous donner vne audience extraordinaire. Mais enfin il m'a semblé qu'il n'estoit pas raisonnable de retenir plus long-temps vn homme qui vient de si loin. Je tireray donc du corps & de la suite de mon discours ce que vous voulez sçauoir ; Et si ie trouue d'autres choses ; ie vous les enuoyeray librement, sans attendre que vous me les demandiez. Voulez-vous sçauoir ce que c'est ? Ce sont des choses dont la connoissance donne plus de plaisir que d'utilité, comme ce que vous demandez : si ce qu'on appelle bien, est vn corps. Je vous dis que c'est vn corps puis qu'il agit. Ce qui agit, est corps : or le bien agit sur l'ame, la forme & l'entretient en quelque façon. Donc, comme les biens du corps sont des corps, les biens de l'esprit en sont aussi ; car mesme l'esprit est vn corps. Puis que l'homme est corporel, il faut necessairement que son bien soit corps. Je mentirois si ie disois que ce qui nourrit, que ce qui conserue la santé ; ou ce qui la restablit,

DE SENEQUE. 195

n'est pas corps. Il faut donc croire que le bien de l'homme est corporel. Mais pour ne point remplir cette Lettre d'une chose que vous ne demandez pas, ie pense que vous ne doutez point que les passions ne soient des corps, comme la colere, l'amour, la tristesse. Si vous en doutez; voyez si elles ne changent pas de visage, si elles ne font pas rider le front, si elles n'y impriment pas la joye; si elles ne nous font pas rougir, & deuenir pâles? Pourriez-vous donc croire que des marques si sensibles pensent estre imprimées sur un corps par vne autre chose que par un corps? Si les passions sont des corps, les maux de l'ame sont aussi des corps; comme l'auarice, la cruauté, & ces vices inueterés qui sont deuenus plus forts que toutes sortes de corrections. Et partant la méchanceté & toutes ses especes sont des corps, comme la malignité, l'enuie, l'orgueil. Il faut donc tirer de tout cela cette consequence, que les biens sont aussi des corps; Premièrement, parce qu'ils sont contraires aux maux, & puis parce qu'ils en donnent les mesmes indices. N'avez-vous iamais pris garde à cet éclat, que le courage donne aux yeux? Cōbien la prudence y fait paroistre de soins & le respect, de tranquillité & de modestie? la joye, de

196. **SVITTE DES EPIST.**

satisfaction ? la severité, de rigueur ? & la verité, d'assurance ? Il ne faut donc point douter que ce qui change la couleur & la disposition du corps, & que ce qui exerce sur luy vn empire si souverain, ne soit aussi corporel. Enfin toutes les vertus dont ie viens de parler, & tout ce qui en procede, sont des biens. Et peut-on reuoquer en doute qu'une chose qui en peut toucher vne autre, ne soit corps ?

Ca qui en touche & qui touche, est sans doute un vray corps, comme dit Luerece.

Or toutes les choses que i'ay dites, ne feroient pas changer le corps, si elles ne le touchoient. Elles sont donc corporelles. Et certes, il y a grande apparence, que ce qui a tant de force que de pousser, que de contraindre, que de commander, soit corps. Quoy donc, la crainte ne retient-elle pas les hommes ? l'audace ne les pousse-elle pas ? le courage ne les emporte-il pas dans les dangers, ne leur donne-il pas de la violence, & de l'impetuosité ? La moderation ne reprime-elle pas les esprits, & ne les retient-elle pas dans le deuoir ? La joye ne nous emporte-elle pas hors de nous-mesmes ; & la tristesse n'a-elle pas la force de nous ramener à nous-mesmes ? Enfin tout ce que nous faisons par le comman-

dement ou du vice, ou de la vertu. Ce qui commande au corps, est corps; ce qui luy fait de la violence est corps. Le bien du corps est corporel, le bien de l'homme est aussi le bien du corps, & partant il est corporel.

II. Mais maintenant que ie vous ay satisfait, comme vous l'avez souhaité, il faut que ie me dise à moy-même, ce que ie m'imagine que vous me diriez. Nous ne faisons que jouer aux eschets, nous perdons nostre temps en de vaines subtilitez. Toutes ces disputés ne rendent pas les hommes meilleurs, mais seulement vn peu plus sçauans. Il y a plus de franchise, & plus de simplicité dans la veritable Sagesse; & il n'est pas besoin de beaucoup de science pour rendre l'ame bonne, & pour faire vn homme de bien. Mais comme de nos autres biens, nous nous jotions de la Philosophie, nous en faisons des profusions, & nous ne pouuons ménager les sciences, non plus que les autres choses. Enfin nous n'estudions pas pour nostre vie, mais pour l'école; Nous ne voulons pas estre meilleurs, mais seulement plus sçauans.

EPISTRE CVII.

A R G V M E N T.

1. *Il console Lucilius sur la fuite de ses Esclaves.*
2. *Que les pertes sont ordinaires dans la vie, & partant qu'elles ne doivent point estre inopinées.*

3. **Q**U'AVEZ-VOUS fait de vostre sagesse ? où est cette preuoyance qui vous faisoit jeter les yeux de tous costez ? où est enfin cette grandeur de courage ? De si petites choses ont-elles la force de vous toucher ? Hé bien vos occupations & vos affaires ont donné à vos Esclaves l'occasion de prendre la fuite. Si vous auez perdu vos ennemis (car ie veux bien leur laisser ce nom qu'Epicure leur a donné) quelle partie de vos biens auez-vous perduë ? Vous ne manquez que de ceux qui vous donnoient de la peine, & qui vous rendoient fascheux aux autres ? il n'y a rien en cela d'extraordinaire, rien que l'on

ne doive attendre , & rien qui ne soit cent fois arriué. Il est aussi ridicule de s'offencer de cela , que de vous plaindre d'auoir esté mouillé dans la ruë , & qu'on a fait réjallir des crottes sur vous. Il en est de la vie comme des bains , de la foule , & des chemins. On iettera quelques choses sur vous , & quelques-vnes y tomberont. La vie n'est pas vne chose où il faille rechercher tant de délicatesse. Vous vous estes engagé dans vn long chemin: Il faut necessairement que vous y chopiez quelquesfois , que l'on vous choque , que vous tombiez , que vous vous lassiez , & que vous criez souuent, ô mort , c'est à dire , que vous mentiez. Vous quitterez vostre compagnon en vn endroit , vous ferez ses funerailles en vn autre , & en vn autre vous en aurez de la crainte. Il faut acheuer vn chemin si rude parmy de si fascheuses incommoditez. Il faut preparer son esprit contre toutes choses , & luy apprendre qu'il est arriué ,

Où le deuil , les soucis , la vieillesse , la peste

Ont fondé pour iamais leur demeure funeste.

Il faut passer sa vie dans vne si fascheuse compagnie. Il est impossible de la fuyr ; mais vous pouuez la mépriser.

Or vous la mépriserez si vous y pensez souuent , & que vous iettiez sou-

uent les yeux sur l'aueuir. Il n'y a personne qui n'ait marché avec plus de force & de courage au deuant des occasions, contre lesquelles il s'estoit preparé. Il n'y a personne qui n'ait resisté aux plus grands maux, s'il les a considerés auparavant de l'esprit & de la pensée. Au contraire celuy qui ne s'y est iamais preparé, a de l'épouuente des choses mesmes les plus legeres.

II. Il faut faire en sorte qu'il ne nous arriue rien de subit & d'inopiné; & d'autant que toutes choses ne nous semblent fascheuses, que par leur nouveauté; la meditation que vous en ferez, produira au moins cet effect, que vous ne ferez point nouveau soldat dans la milice de la fortune. Hé bien ! vos esclaves vous ont quitté. Mais ils en ont dérobé vn autre, ils en ont accusé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont attaqué vn autre par le poison, & vn autre par des calomnies. Tout ce que vous pouuez dire est arriué deuant nous à plusieurs, & arriuera encore apres nous. Il y a vne infinité de maux differens, dont nous sommes le but. Les vns sont desia dans nous-mesmes, les autres se lancent contre nous, & quelques-vns qui vont

tomber sur nos voisins, ne laissent pas de nous donner de la douleur & de la peine. Ne nous estonnons point des choses pour lesquelles nous sommes nez. Certes personne ne s'en doit plaindre, puis qu'elles arriuent également à tout le monde. Je dis également, car celuy qui a euité quelque mal, pouuoit neantmoins le ressentir. D'ailleurs vne loy est iuste & équitable, non pas à cause que tout le monde en sent l'effect; mais parce qu'elle a esté faite pour tout le monde. Souuenons-nous de nostre condition, & payons sans aucun murmure les tributs de l'humanité. L'Hyuer fait venir le froid, il faut donc auoir froid. L'Esté ramene les chaleurs, il faut donc auoir chaud. La corruption de l'air attaque la santé, il faut donc estre malade. Vne beste sauuage nous attaquera en vn endroit, & l'homme qui est plus cruel que toutes les bestes sauvages, nous poursuura en vn autre. L'eau nous osterá vne chose, & le feu vne autre. Nous ne pouuons changer cette condition, qui est attachée aux choses du monde. Mais nous pouuons nous armer d'vn grand courage, qui sera digne d'vn homme de bien. Ainsi nous supporterons constamment les accidens de la vie, & nous consentirons aysement aux ordonnances de

la Nature. Elle gouuerne tout ce grand Empire que vous voyez, par des changemens perpetuels. Le beau temps succede aux brouillards. La mer se trouble apres auoir esté calme & tranquille; Tantost vn vent souffle, & tantost vn autre; Le iour suit la nuit. Vne partie du Ciel se leue, tandis que l'autre s'abaisse; Et enfin l'Eternité est composée de choses contraires. Il faut que nostre ame s'accommode à cette loy, qu'elle la suiue, & qu'elle luy obeysse. Il faut qu'elle croye que tout ce qui arriue, deuoit arriuer, & qu'elle se garde de dire des injures à la Nature. On ne scauroit mieux faire dans la necessité, que de souffrir constamment ce qu'on ne scauroit corriger, & de suiure Dieu sans murmure, luy qui est l'Autheur de tout ce qui arriue dans le monde. Il n'y a que les mauuais Soldats qui suiuent leur General en pleurant. C'est pourquoy receuons avec allegresse les ordres & les commandemens du Ciel; ne quittons pas vne trame, où tout ce que nous deuons souffrir, est tissu & entremélé; Et parlons à Iupiter, qui conduit la machine du monde, avec les mesmes Vers dont Cleante luy parloit. Je croy qu'à l'imitation de Cicéron, il me sera permis de les mettre en nostre langue. S'ils vous

plaisent, à la bonne heure ; s'ils vous déplaisent, vous sçavez au moins qu'en cela i'ay suiuy l'exemple d'un grand homme,

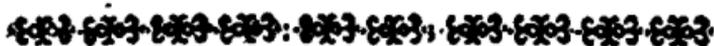
*Arbitre souverain du Ciel & de la terre,
Conduits moy dans la paix, conduits moy
dans la guerre ;*

*Par tout où ton vouloir appellera mes pas,
Je suis prest de marcher, ie ne resiste pas.*

*Dans le bien, dans le mal, ie veux te recon-
noistre ;*

*Je veux ce que tu veux, le destin est le maistre ;
Il mene doucement celuy-là qui le suit,
Et traïsne avec horreur le lasche qui le fuit.*

Ainsi nous deuons viure, ainsi nous deuons parler. Il faut que la destinée nous trouue prests & diligens à la suiure. Il n'appartient qu'à un grand courage de se donner entierement à Dieu. Au contraire, il n'y a que les foibles & les petits esprits qui luy sont opiniastres, qui ont de mauuais sentimens de la prouidence, & qui ayment mieus blasmer les Dieux, qu'eux-mesmes.



EPISTRE CVIII.

ARGUMENT.

1. *Comment il faut estudier, & de quelle façon il faut lire, ou éconter les Philosophes.*
2. *Que les ieunes gens sont ordinairement plus ardens à l'estude de la Philosophie, que les vieux.*
3. *Censure de ceux qui estiment que la Philosophie consiste plustost à faire des questions & des disputes, qu'à regler la vie.*

3. **Q**A question que vous me faites est du nombre des choses qu'il faut sçauoir, pour dire que l'on est sçauant. Mais puis que vous me pressez de telle sorte, & que vous ne voulez pas attédré les Liures où ie traite avec ordre de toute la Philosophie Morale, ie vay promptement vous satisfaire. Neantmoins afin que cette passion d'apprendre, dont ie voy que vous brûlez, ne se nuise pas elle-mesme, il faut que ie vous

dise auparavant comment vous la devez ménager. Il ne faut pas tout d'un coup se jeter sur toutes choses. C'est par le moyen des parties qu'on vient à la connoissance du tout. Il faut proportionner le fardeau à nos forces, & ne pas plus entreprendre qu'elles le permettent. Il ne faut pas puiser tout autant que vous voulez, mais autant que vous en pouvez tenir. Ayez seulement bon courage, & vous en prendrez tout autant que vous voudrez. Plus vne ame se remplit, plus elle devient grande, plus elle s'estend. Lors que i'assiegeois, pour ainsi dire, l'Escole d'Attalus, où ie venois toujours le premier, & d'où ie sortois toujours le dernier; lors mesme que dans la promenade nous prouoquions à la dispute ce Philosophe, qui non seulement estoit tousiours prest; mais qui venoit ordinairement au deuant de nos questions, il me souuient de luy auoir oüy dire que le Maistre & l'Escolier deuoient auoir vn mesme but; que l'un doit auoir intention d'apporter du profit, & l'autre d'en retenir. Celuy qui frequente les écoles des Philosophes, doit tous les iours en emporter quelque fruit, & s'en retourner plus sain en sa maison, ou au moins plus en estat d'estre guery. Et certes, cela ne manquera pas d'arriuer. Car

la Philosophie a vne vertu si merueilleuse, qu'elle profite non seulement à ceux qui y estudent ; mais encore à ceux qui frequentent les Philosophes. Celuy qui va au Soleil, ne laisse pas de se haller, encore qu'il n'y aille pas pour cela. Ceux qui ont demeuré quelque temps dans la boutique d'un Parfumeur, en emportent l'odeur avec eux ; & ceux qui ont eu la fréquentation d'un Philosophe, y contractent necessairement quelque chose qui leur apporte du profit, quand mesme ils ne s'en seroient pas souciez. Prenez garde que ie parle de ceux qui ne s'en seroient pas souciez, & non pas de ceux qui en auroient eu de la repugnance. Car enfin, n'auons-nous pas veu des personnes qui ont demeuré beaucoup d'années près des Philosophes, & qui n'en ont pas receu la moindre teinture de la Philosophie? Ouy certes, nous en auons veu qui ne manquoient point d'assiduité ; & ie ne les appelle pas les disciples ; mais les hostes des Philosophes. Quelques vns y viennent pour écouter, & non pas pour apprendre, comme nous allons au theatre pour y auoir du plaisir ; ou par les discours, ou par les musiques, ou par les sujets qui s'y representent. Vous verrez que la plus grande partie des auditeurs, vont dans l'école d'un Philosophe comme en

vne promenade, & en vn lieu de diuertif-
 fement. Ils n'y vont pas pour se dépoüil-
 ler de quelque vice, ny pour apprendre
 quelque regle sur laquelle ils forment
 leurs mœurs; mais pour donner du plaisir
 à leurs oreilles. Il y en a qui y vont avec
 des tablettes, non pour retenir les cho-
 ses; mais pour remarquer quelques pa-
 roles qui ne profitent, ny à eux ny aux
 autres. Quelques-vns sont émeus par
 les grands discours qu'ils y entendent;
 ils entrent dans les passions de ceux qui
 parlent; ils monstrent sur leur visage la
 satisfaction de leur esprit, mais ils ne
 sont pas émeus d'une autre façon que
 * des danseurs qui font cent postures fu- * Ou
 ricuses, à la cadance & au son de quel-bien
 que instrument. D'autres sont ravis & que les
 charmez par la beauté des choses, & Pre-
 non pas par le son des paroles. Si l'on stes
 fait quelque puissant discours contre la de Ci-
 mort; si l'on parle avec mépris de la for- belle
 tune, ils veulent aussi-tost executer tout qui se-
 ce qu'ils ont ouy dire. Ceux-là verita- bloient
 blement sont touchez, & auroient les se met-
 qualitez qu'on demande, si cette noble tre en
 impression pouuoit demeurer dans leurs furie
 ame, & que le peuple ennemy de la ver- au son
 tu, n'en chassast pas aussi-tost vne pas- de la
 sion si illustre. Enfin il y en a peu qui sient.
 puissent porter iusques chez eux cette

208 SVITTE DES EPIST.

ferme resolution qu'ils auoient prise dans l'école. Il est facile d'exciter vn desir vertueux dans l'ame de ses auditeurs; car la Nature a mis dans tous les hommes des principes & des semences de vertu. Nous sommes nez, tant que nous sommes, pour toutes les belles choses, & quand quelqu'un nous y exhorte, alors ces biens de l'ame qui auoient esté comme assoupis, se réueillent. Ne voyez-vous pas comment les Theatres resonent toutes les fois qu'on y dit des choses qui sont approuuées de tout le monde, & reconnuës pour veritables par vn consentement vniuersel ?

S'il manque au pauvre quelque chose,

Tout manque à l'auaricieux ;

*Il n'est bon à personne, & quoy qu'il se
propose,*

Il est à soy pernicieux.

Vn auare applaudit à ces vers, & se réjouit de voir detester son vice. Mais combien pensez-vous que les mesmes choses ayent plus de force & de puissance quand vn Philosophe les prononce ? Quand ces vers sont entre-meslez de préceptes salutaires, n'estimerez-vous pas qu'ils entreront plus aisément dans l'ame de la multitude ignorante, & qu'ils s'y imprimeront plus fortement ? Cleanthe disoit que comme nostre soufle

rend vn son plus clair & plus éclatant, lors que la trompette l'ayant receu par vne emboucheure estroite, le laisse sortir par vne ouuerture plus grande & plus large: De mesme, la contrainte & la mesure du vers, rend nos sens plus penetrans, & les aiguise dauantage. En effect, on entend les mesmes choses avec plus d'indifference, & mesme elles touchent moins quand on les recite en prose. Mais quand les vers viennent au secours, & qu'vn certain nombre de syllabes mesurées enferme vn beau sentiment, ce mesme sentiment est poussé dans l'ame, comme par vn fort & robuste bras. On dit quantité de choses pour faire mépriser les richesses; & l'on employe de grands discours pour persuader aux hommes, que la veritable richesse n'est pas dans vn grand patrimoine, mais dans l'ame; que celuy-là est riche qui s'accommode à sa pauureté, & qui se met à son aise avec peu de chose. Mais l'ame est plus puissamment touchée, quand les mesmes sentimens sont exprimez en ces vers,

On a besoin de peu de bien

Lors que peu de chose on souhaite.

On a tout ce qu'on veut, on ne manque de rien

210 SVITTE DES EPIST.

Lors que ce qui suffit, rend l'ame satisfaite.

Quand nous entendons cela, ou quelque chose de semblable, nous sommes plus aisément persuadés à reconnoître la vérité. Ceux-là mesmes qui ne se contentent jamais, & qui n'ont jamais assez, en ont de l'admiration, en poussent des cris d'applaudissemens, & voudroient eux-mesmes inspirer la haine & l'auersion des richesses. Quand vous les verrez avec ce sentiment, ne les quittez point, pressez-les de pres, rabattez toujours la mesme chose, & ne vous amusez point à toutes ces finesse de Sophiste, à rant d'argumentations, & à ces vaines subtilitez. Parlez de toutes vos forces contre l'avarice, parlez contre le luxe, & quand vous aurez reconnu que vous aurez fait impression sur l'esprit de vos auditeurs, pressez-les encore avec plus de force & de violence. On ne scauroit dire le fruit & l'utilité qu'apporte ce discours, qui ne tend qu'à donner remede, & qui n'a point d'autre but que le bien des auditeurs. On imprime facilement dans les ames tendres l'amour de l'honneur, & de la vertu; Et si la vérité rencontre vn bon Aduocat, elle se fait aisément des esprits dociles, & qui

ne font que legerement corrompus. Pour moy, lors que i'ay entendu discourir Attalus contre les vices, contre les erreurs, & les maux de la vie, certes i'ay eu souuent pitié du genre humain, & i'ay crû que ce Philosophe estoit en vn degré au dessus de l'homme, & de toutes les grandeurs humaines. Il disoit qu'il estoit Roy, mais il me semble qu'il estoit plus que les Rois; puis qu'il luy estoit permis de reprendre & de censurer les Rois. Mais quand il auoit commencé à louer la pauureté, & à faire voir que toutes les choses dont on n'a que faire, estoient des fardeaux inutiles, ou qui ne seruent qu'à empêcher ceux qui les portent, i'ay souuent souhaitté de sortir pauvre de son école. Quand il auoit commencé à condamner nos voluptez, à louer la chasteté du corps, vne table sobre, & la pureté de l'ame; il me prenoit vne extrême enuie de me retrancher non seulement les plaisirs illicites; mais encore les choses permises. Veritablement, Lucilius, i'en ay retenu quelque fruit, car ie m'attachois à tous ses discours avec vne passion violente. Depuis ce temps-là, comme i'ay esté réduit à viure dans la ville, i'ay encore conserué quelque partie de ses diuines instructions.

I'ay donné congé aux huïstres & aux champignons pour tout le reste de ma vie. Car il ne faut pas les appeller des viandes, mais des voluptez, qui nous forcent encor à manger, quand mesme nous n'en auons plus d'enuie. Ce sont des choses agreables seulement au goulus, & à tous ceux qui donnent plus à leur ventre qu'il n'est capable de tenir; parce que ces sortes de friandises y descendent facilement, & en sortent tout de mesme. Depuis ce temps-là i'ay entierement renoncé à l'usage des parfums; parce que la meilleure odeur qu'on puisse auoir sur le corps, c'est de n'en auoir point du tout. Depuis ce temps-là ie ne charge point mon estomach de trop de vin, & i'ay resolu de quitter le bain pour tout le reste de ma vie. Je pense qu'il n'y a point de profit, & qu'il y a trop de delicatesse à se faire cuire le corps, & à le dessecher par les sueurs. Mais les autres choses que i'auois quitrées, me sont venues retrouver. Toutesfois ie ne laisse pas d'observer en celles dont ie m'estois desia abstenu, vne mediocrité qui approche de l'abstinence, & qui est, peut-estre, plus difficile; car il y a des choses qu'on arrache de l'esprit plus facilement qu'on ne les modere. Mais puis que i'ay commencé à vous dire que i'auois embrassé

la Philosophie en ma ieunesse , avec plus d'ardeur & de passion que ie ne fais en ma vieillesse, ie n'auray point de honte de vous confesser combien Sotion m'a donné d'amour & d'inclination pour la doctrine de Pythagore. Il m'enseignoic pourquoy ce Philosophe s'estoit abstenu de manger de la chair des animaux , & pourquoy Sextius auoit fait apres luy la mesme chose. L'vn & l'autre en auoit vne raison differente; mais la raison de l'vn & l'autre estoit belle & magnifique. Sextius estimoit que l'homme auoit assez d'autres alimens, sans se nourrir de sang, & qu'on s'accoustumoit à la cruauté par le plaisir qu'on prenoit à déchirer de la chair. Il adjoustoit à cela qu'il falloit oster au luxe, & la cause & la nourriture; & enfin, il disoit que la diuersité des alimens estoit contraire à la santé, & prejudiciable à nos corps. Mais Pythagore disoit qu'il y auoit vne alliance entre toutes choses, qu'il se faisoit vn commerce entr'elles, & qu'elles passoient des vnes aux autres. Si vous le voulez croire, il n'y a point d'ame qui meure, & qui cesse seulement son action, si ce n'est durant le peu de temps qu'elle va prendre place dans vn autre corps. Nous examinerons quelque iour combien il luy faut de temps, & combien elle doit

déloger de fois, devant que de reuénir
 loger dans l'hôme. Cependant il imprime
 dans les cœurs la crainte du crime
 & du parricide; parce qu'il dit que sans
 y penser, nous pouuons nous adresser
 à l'ame de nostre pere, & offenser par le
 fer ou par les dents vn animal où estoie
 l'ame de quelque parent. Après que So-
 tion eust exposé cela, & qu'il l'eust con-
 firmé par quantité de raisons; Quoy, dit-
 il, ne croyez-vous pas que les ames pas-
 sent d'vn corps en vn autre, & que ce
 que nous appellons la mort, n'est rien au-
 tre chose qu'vn changement de demeu-
 re? Ne croyez-vous pas que l'ame qui
 estoit autres-fois dans vn homme, est
 maintenant dans quelque brebis, ou dans
 vne beste sauuage; ou dans vn poisson?
 Ne croyez-vous pas que rien ne perie
 dans le monde, & que les ames ne font
 que changer de lieu? Certes non seule-
 ment les corps celestes tournent tou-
 jours; mais mesmes les animaux ont
 leurs reuolutions; & les ames sont con-
 duittes comme dans vn cercle. Il y a eu
 de grands hommes qui ont esté de cette
 opinion; c'est pourquoy suspendez vn
 peu vostre iugement, & ne prononcez
 rien encore sur toutes ces choses. Si elles
 sont veritables, c'est conseruer son in-
 nocence que de s'abstenir de manger de

la chair des animaux. Si elles sont faul-
 ses, c'est temperance & sobrieté. Quelle
 perte vous causera cette opinion? Je ne
 vous oste que la viande dont se nourris-
 sent les Lions & les Vautours. Pour moy
 m'estant laissé persuader par ces raisons,
 ie commençay à m'abstenir de la chair
 des animaux; Et apres auoir obserué cela,
 l'habitude m'en fut non seulement faci-
 le, mais encore douce & agreable. Je
 croyois que mon esprit en auroit plus de
 pointe, & plus de vigueur. Neantmoins
 ie ne voudrois pas aujourd'huy vous
 assurer si en effect il estoit plus vif, &
 plus vigoureux. Vous voulez peut estre
 sçauoir comment i'ay discontinué? Lors
 que Tibere regnoit, i'estois encore assez
 ieune, l'on chassa alors les Religions
 estrangeres, & l'on mettoit entre les su-
 perstitions l'abstinéce de quelques vian-
 des. Ainsi à la priere de mon pere qui ne
 craignoit pas le blasme, mais qui haïs-
 soit la Philosophie; ie retournay dans
 ma premiere façon de viure, & l'on
 n'eut pas beacoup de peine à me persua-
 der de faire vn peu meilleure chere que
 ie ne faisois. Attalus auoit accoustumé
 de louer vn liét dur, & qui resistoit au
 corps; Et tout vicieux que ie suis, ie
 couche dans vn liét où l'on ne peut voir
 de marque que i'y aye couché.

216 SVITTE DES EPIST.

II. Je vous ay dit cela pour vous faire connoistre combien les ieunes gens auroient de passion & d'ardeur aux bonnes choses, si quelqu'un les exhortoit, & les pouffoit à la vertu. Il y a bien souuent de la faute de nos Maistres, parce qu'ils nous enseignent à disputer, & non pas à viure. Il y a aussi de la faute des Disciples, parce qu'ils portent chez les Philosophes plustost vn desir de polir l'esprit, que de perfectionner l'ame.

Ainsi ce qui s'appelloit Philosophie, est
* A-deuenu * Philologie. Certes il importe
pour beaucoup de regarder avec quelle inten-
des tion on s'applique à chaque chose. Ce-
Lettres luy qui examine Virgile pour deuenir
bon Grammairien, ne s'amuse pas à con-
siderer ce beau Vers :

*Le temps qui fuit tousiours, ne retourne
jamais.*

Il est donc besoin de vigilance ; si nous ne nous hastons, nous demeurerons derriere les autres. Le temps nous emporte, & s'emporte luy-mesme. Enfin nous sommes enleuez, sans y prendre garde. Cependant nous remettons toutes choses au lendemain, & nous sommes lents & paresseux, mesme au milieu des precipices. Le Grammairien
observe

observer seulement en lisant ce Vers; que toutes les fois que Virgile parle de la vitesse du temps, il use du mot de fuyr,

Le meilleur de nos iours passe & fuit le premier.

Mais celuy qui ne s'arreste qu'à la Philosophie, considere ces mesmes choses, comme on doit les considerer. Iamais, dit-il, Virgile n'a dit seulement le temps s'en va, mais qu'il fuit; parce que c'est la façon d'aller la plus viste & la plus prompte, & que les plus beaux iours de la vie nous sont ravis les premiers. Pourquoy donc ne faisons-nous pas nos efforts pour égaler nostre vitesse à celle de la chose du monde qui va le plus viste? Le plus beau temps s'enuole, & le plus triste luy succede. Comme ce qu'il y a de meilleur, & de plus pur dans vn tonneau, en sort le premier, & que la lie & ce qu'il y a de plus pesant, demeure au fonds; Ainsi ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis dans la vie, s'en va le premier. Nous ne feignons point de l'épuiser en faueur d'autruy, pour nous en reseruer seulement la lie. Que ce Vers demeure donc imprimé dans nostre esprit; & n'en faisons pas moins d'estaquer si c'estoit la réponce d'un Oracle,

Le meilleur de nos iours passe & fuit le premier.

218 SVITTE DES EPIST.

Pourquoy le meilleur ? parce que tout ce qui reste , est incertain. Pourquoy le meilleur ? parce que nous pouuons beaucoup apprendre en nostre ieunesse , & faire tourner nostre ame encore facile & traittable du costé de la vertu ; parce que ce temps-là est le plus propre à supporter la peine , à exercer l'esprit dans l'estude , & le corps dans le trauail. Ce qui reste de la vie, est le temps le plus lâche , le plus languissant , & le plus proche de sa fin. Pensons-y donc de tout nostre esprit ; & sans nous amuser aux choses qui ont accoustumé de nous détourner , & de nous donner tant d'occupations , ne trauillons qu'à vne seule, de peur que nous ne connoissions trop tard combien le temps est rapide , & qu'on ne sçauroit le retenir. Il faut que nous estimions chaque iour , comme si c'estoit le meilleur de nostre vie. Il faut s'en seruir comme d'vne chose qui est proprement à nous , & nous emparer de ce qui fuit. Cela certes , n'est pas considéré par celuy qui n'apporte à la lecture des vers de Virgile , que des yeux de Grammairien.

III. Ainsi les premiers iours sont les meilleurs , parce que les maladies viennent en suite , parce que la vieillesse presse , & qu'elle est desia sur nostre teste,

quand nous pensons estre encore dans la ieunesse. Mais le Grammairien dira que Virgile met tousiours ensemble la vieillesse & les maladies. Et à la verité, ce n'est pas sans raison; car la vieillesse est vne maladie incurable. Outre cela, dit-il, il appelle la vieillesse triste.

Les maux marchent en suite & la triste vieillesse.

Mais il ne faut pas vous estonner, si d'une mesme chose chacun tire ce qui peut seruir à ses occupations, & à ses estudes. On void dans le mesme pré le bœuf chercher de l'herbe, le chien vn lievre, & la cigogne vne laisarde. Quand vn curieux prend les Liures que Ciceron a composez de la Republique, quand vn Grammairien les prend, quand vn Philosophe les lit, l'un y considere vne chose, & l'autre en considere vne autre. Le Philosophe s'estonne qu'on ait peu dire tant de choses contre la iustice; Et le curieux remarque qu'il y a eu deux Rois à Rome, dont l'un n'a point de pere, & l'autre de mere. Car on est en doute de la mere de Seruius, & l'on ne connoist point du tout le pere d'Ancus; encore qu'on dise qu'il soit petit-fils de Numa. Il remarque que celuy que nous appellons Dictateur, & qui porte ce nom dans nos histoires, estoit appellé chez les an-

220 SVITTE DES EPIST.

ciens Maistres du peuple, comme on le trouue encore aujourd'huy dans les Liures des Augurs, où il y a vn témoignage que celuy qu'il nommoit, estoit appelé le Maistre des Cheualiers. Il remarque tout de mesme que Romulus disparut durant vne Eclipsé de Soleil; Qu'on pouuoit appeller au peuple du iugement des Rois; & quelques-vns comme Fenestella, estiment que cela est compris dans les Liures des Pontifes. Mais quand vn Grammairien se mêle d'expliquer les mesmes Liures, il ne manque pas de mettre dans ses Commentaires que Ciceron a dit *Reapse*, au lieu de *Reipsa*, & qu'il s'est seruy tout de mesme de *Sepse*, pour *Seipse*. De là il passe aux mots que l'usage du siecle a changez. Il fait en suite vn recueil de vers d'Ennius, & principalement de ceux qu'il composa pour Scipion l'Affriquain, & monstre comment les mesmes mots signifient quelquesfois diuerses choses. Dauantage le Grammairien s'estime bien-heureux d'auoir trouué la raison qui a fait dire à Virgile,

Sur qui tonne du Ciel la grande & vaste porte.

Il dit qu'Ennius a dérobbé cela d'Homere, & Virgile d'Ennius. Mais pour ne pas faire moy-mesme ou le Pedant, ou

DE SENEQUE. 221

le curieux des belles Lettres, sous pretexte de vouloir faire autre chose : le vous auertis qu'il faut rapporter tout ce qu'on entend dire aux Philosophes, & toutes les lectures que l'on fait, au dessein de la vie heureuse ; Il n'y faut pas chercher les vieux mots, ny les mauvaises metaphores, ny les vicieuses façons de parler. Mais il y faut chercher les preceptes profitables, & s'imprimer dans le cœur des sentimens genereux qu'on execute en mesme temps. Apprenons-les de telle sorte, que ce qui n'estoit qu'une parole, deuienne enfin vn bel effect. Certes ie croy qu'il n'y a point d'hommes qui soient plus pernicious aux hommes que ceux qui ont appris la Philosophie comme vn mestier à gagner de l'argent, & qui vivent d'une autre façon qu'ils ne nous enseignent à viure. Car ils se produisent pour exemple, que cette science est inutile, estants sujets à tous les vices, à qui ils semblent faire la guerre. Je ne croy pas qu'un Maître de la sorte me puisse plus profiter, qu'un Pilote yure dans vne tempeste. Il faut conduire le gouuernail, malgré les flots qui le destournent, il faut combattre contre la mer ; il faut abaisser les voiles qui estoient desia au vent. A quoy donc me pourroit seruir vn Pilote rem-

22 SVITTE DES EPIST.

ply destonnement & de vin ? Mais comment bien pensez-vous que les tempestes qui troublent la vie, sont plus grandes que celles qui agitent vn vaisseau ? Il ne faut pas parler, il faut conduire. Toutes les choses qu'ils disent, & qu'ils vantent deuant le monde qui les entend, ne viennent pas d'eux ; Platon les a dites, Zenon les a dites, Chryssippe, & Posidonius les ont dites, & vn grand nombre qui leur ressemblent. Si vous voulez sçauoir comment ils pourroient prouuer que ce qu'ils disent, est à eux, & qu'ils ne l'ont pas emprunté, il faut qu'ils fassent ce qu'ils disent. Mais puis que ie vous ay desia dit ce que ie voulois qu'on vous allast dire, il reste maintenant à satisfaire à vostre desir. Ie mettray donc dans vne autre Lettre tout ce que vous auez souhaitté de moy ; afin que quand il faudra voir vne doctrine plus difficile, & qui doit estre plus attentiuement écoutée, vous ne soyez ny las de lire, ny las d'entendre.



EPISTRE CIX.

ARGUMENT.

1. *Le sage peut profiter à vn autre sage.*
2. *On est souvent plus capable de conseiller autruy que soy-mesme.*

1. **V** OUS desirez sçauoir si vn sage peut profiter à vn autre sage. Veritablement nous disons que le sage est remply de toutes sortes de biens, & qu'il a acquis tout ce que l'on peut acquerir. C'est pourquoy l'on demande comment il se peut faire que quelqu'un profite à celuy qui possede le souuerain bien? Mais ie responds à cela que les gens de bien sont vtiles les vns aux autres; parce qu'ils tiennent les vertus en l'exercice, & qu'ils conseruent la sagesse dans le glorieux estat où elle doit estre. Les vns & les autres desirent quelqu'un, avec lequel ils conferent. Comme les bons luitteurs s'en-

trientient par le moyen de l'exercice ;
 & que le Musicien reçoit conseil de ce-
 luy qui sçait la musique ; Ainsi le sage a
 besoin de la pratique des vertus , & com-
 me il s'excite soy-mesme , il est encore
 excité par vn autre sage. En quoy , me
 demanderez-vous , le sage pourra-t'il
 profiter au sage ? Il luy donnera de la
 force , il luy découvrira les occasions de
 faire des actions vertueuses. Outre ce-
 la , il luy communiquera ses pensées , &
 luy enseignera ce qu'il aura inuenté. Car
 il restera toujours au sage quelque cho-
 se à rechercher , & où il puisse faire pro-
 mener son esprit. Le méchant est pern-
 cieux au méchant , & le rend encore plus
 méchant en excitant sa colere & sa
 crainte , en flattant sa melancholie , en
 louant ses voluptez ; Et enfin , le méchant
 est entièrement méchant , quand les vi-
 ces de plusieurs se sont confondus en-
 semble , & qu'ils se sont assemblez en vn.
 Ainsi par la raison des contraires , l'hom-
 me de bien profitera à l'homme de bien.
 Comment cela , me direz-vous ? Il luy
 donnera de la satisfaction , confirmera
 son assurance ; & par l'agreable aspect
 de leur tranquillité mutuelle , la joye de
 l'vn & de l'autre s'augmentera. Dauan-
 tage il luy donnera la connoissance de
 certaines choses ; car vn sage ne sçait pas

toutes choses ; & quand mesme il sçau-
roit tout , vn autre peut luy enseigner
des chemins plus courts pour arriuer
plustost à son but. Le sage profitera au
sage , non seulement par ses forces ; mais
par les forces mesmes de celuy qu'il ay-
de. Veritablement le sage abandonné de
tout le monde , & n'ayant pour luy que
luy seul , peut se seruir de ses bonnes
qualitez. Il peut faire son deuoir , il
peut courir de luy-mesme ; & neant-
moins il est vray , que celuy-là ne luy
donne de l'ayde , qui l'anime dans sa
course. Au reste , vn sage ne profite pas
seulement à autre sage , mais encore à
soy-mesme. Vous me direz au contrai-
re : ostez-luy ses propres forces , il ne
pourra rien faire du tout. Ainsi vous
vous pouuez dire qu'il n'y a point de
douceur au miel. Car celuy qui en man-
ge , doit auoir la langue & le palais dis-
posé à le sauouer ; Et il y a des person-
nes , à qui vne maladie fait trouuer le
miel amer , il faut que l'vn & l'autre soit
composé de telle sorte , que l'vn puisse
profiter , & que l'autre soit capable de
receuoir du profit. Il seroit inutile, dit-
on , à celuy qui a tout le chaud qu'il est
possible d'auoir , de se chauffer dauanta-
ge ; Et tout de mesme , il n'y a rien qui
puisse encore profiter à celuy qui est en-

226 SVITTE DES EPIST.

possession du souverain bien. Vn Laboureur qui est instruit de tout ce qui concerne l'agriculture, ne cherche pas de se faire instruire. Vn Soldat qui est équipé de tout ce qui luy est nécessaire pour vne bataille, demande-t'il encore des armes ? Vn sage tout de mesme, ne souhaite rien dauantage, il en sçait assez pour la conduite de sa vie, il a des armes assez fortes. Celuy qui a toute la chaleur qu'on peut auoir, n'a pas besoin d'en auoir dauantage pour estre dás le plus haut degré de la chaleur. Et la chaleur, dit on, se conserue & s'entretient par elle-mesme ; Je répons à cela, premierement que vos comparaisons ne sont pas iustes. Car la chaleur est toujours vne, & profiter est vne chose différente selon les occasions. D'ailleurs la chaleur ne deuient pas plus chaude par l'addition d'vne nouvelle chaleur : Mais le sage ne peut demeurer dans vne mesme situation d'esprit, s'il n'a la société de quelques amis qui luy ressemblent, & avec lesquels il communique ses vertus. Adjoustez à cela que toutes les vertus ont vne amitié entr'elles. Et partant celuy-là profite qui ayme en vn autre les vertus pareilles aux siennes, & qui donne occasion de faire aussi aymen les siennes. Les choses qui ont de la res-

semblance, se plaisent les vnes aux autres, principalement quand elles sont honnestes & vertueuses; & qu'elles peuvent faire connoistre le merite d'un homme, & luy faire connoistre le nostre. Dauantage il n'y a personne qui puisse émouuoir l'esprit d'un sage, qu'un autre sage, comme il n'y a que l'homme qui puisse persuader l'homme par la force de la raison. Comme on a donc besoin de la raison, pour émouuoir la raison, il se faut seruir tout de mesme de la raison parfaite pour émouuoir la raison parfaite. Outre tout cela, on dit que ceux-là nous profitent, qui nous donnent des commoditez, comme l'argent, le credit, les prosperitez, & toutes les autres choses qui sont agreables, & necessaires pour l'usage de la vie; En quoy l'on pourroit dire aussi que mesme un insensé est capable de profiter à l'homme sage. Or profiter n'est rien autre chose qu'exciter l'ame selon la Nature par sa propre vertu, ou par la vertu de celuy que l'on excite. Ce qui ne se fera pas que ce ne soit au profit de celuy qui en apportera. Car il faut necessairement qu'il exerce sa vertu, en voulant exercer celle d'autruy.

II. Mais sans nous arrester aux biens souverains, ou aux choses qui les produisent,

228 SVITTE DES EPIST.

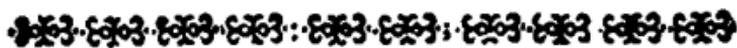
il est vray que les sages peuuent profiter les vns aux autres. Et certes, c'est vne chose qui est de soy-mesme desirable à vn sage, que de rencontrer vn autre sage, parce que tout ce qui est bon, est naturellement aymé des bons; & que tout homme de bien n'a pas plus de peine à faire amitié avec vn homme de bien, qu'avec soy-mesme. Il faut que ie passe de cette question à vne autre qui s'y rapporte. On demande si le sage ayant à faire quelque deliberation, appellera quelqu'un à son conseil. Sans doute cela luy est necessaire, quand il s'agit des affaires ciuiles & domestiques, ou pour mieux dire des choses mortelles. Il a besoin en cette occasion du conseil d'autrui, comme d'un Medecin, comme d'un Pilote, comme d'un Aduocat, selon les diuerses occasions. Le sage profitera donc quelquesfois au sage; car il luy donnera des auis, & mesme comme nous auons desia dit, il luy sera encore vtile dans les choses grandes & diuines, en discourant ensemble de la vertu, & en faisant vn beau mélange de leurs esprits, & de leurs pensées. D'auantage il est selon la Nature d'aymer nos amis, & de nous réjouyr de leurs bonnes actions, comme de celles que nous aurions faites nous-mesmes. Car si nous n'agissons de la sorte

te, la vertu qui se rend plus forte en s'exerçant, ne pourra demeurer longtemps avec nous. La vertu nous persuade de bien ordonner les choses presentes, de prendre conseil pour les futures, de les examiner attentiuement, & de les regarder tousiours. Or il ne faut point douter que celuy qui en consultera vn autre, ne trouue plus de facilité à s'en deméler, & ne rencontre plus de lumieres pour en sortir. Il doit donc chercher vn homme parfait ou vn homme auancé dans la sagesse, & qui soit proche de la perfection. Et certes, cét homme parfait apportera beaucoup de profit s'il ayde de ses conseils, & de sa prudence, les resolutions d'vn autre. On dit que les hommes voyent plus clair dans les affaires d'autruy, que dans leurs affaires. En effect, cela arriue à ceux qui se sont laissez auugler par l'amour qu'ils ont pour eux-mesmes; & à qui la crainte des dangers fait perdre le iugement, & tout ensemble la connoissance de ce qui leur seroit vtile. On ne commence à estre sage, que quand on se void en assurance, & qu'on est loin de la crainte. Cependant il y a certaines choses que les sages mesmes remarquent mieux en autruy qu'en eux. Outre cela, le sage fera pour le sage ce qui est le plus doux, & le plus

230 SVITTE DES EPIST.

grand bien de la vie ; c'est à dire , qu'ils auront tous deux les mesmes volontez , & les mesmes auersions : & qu'ils porteront ensemble vne belle charge. Ainsi ie vous ay payé ce que vous m'avez demandé ; encore que tout cela soit compris dans mes Liures de la Philosophie Morale. Mais faites reflexion sur ce que ie vous ay dit tant de fois , que nous exerçons en toutes choses seulement la pointe de l'esprit. Car enfin , ie retourne tousiours au mesme discours. A quoy me pourra seruir cette dispute ? En deuiendray-je plus genereux , plus iuste , plus moderé ? le ne puis pas encore me promener , i'ay encore besoin du Medecin. Pourquoi donc m'apprenez-vous vne science inutile ? Vous ne m'auiez promis que de grandes choses , & ie n'en voy que de petites. Vous me disiez que ie n'aurois iamais de crainte , quand ie verrois luire des épées à l'entour de moy , & que la pointe du poignard me toucheroit desia la gorge. Vous me disiez que ie serois tousiours en seureté , quand mesme ie me verrois enuironné de feux & de fers , & qu'une tempeste inopinée ouueroit mon vaisseau de tous costez. Enseignez-moy seulement à mépriser la gloire , & la volupté. Vous m'enseignerez apres cela à

débrouïller les choses difficiles, à distinguer les douteuses, à éclaircir les obscures. Enfin apprenez-moy maintenant ce qui m'est le plus nécessaire.



EPISTRE CX.

ARGUMENT.

1. *Du plus grand mal qui puisse arriver à l'homme.*
2. *Que la Philosophie donne à l'homme l'esprit de discernement.*
3. *Que la vie heureuse ne consiste point en des choses indifferentes.*

1. **Q**U'É vous donne le bon-iour de ma maison de Nomentum, & vous conjure d'auoir tousiours la conscience nette, c'est à dire, d'auoir tousiours les Dieux fauorables. Car quiconque est bien avec soy-mesme, est bien aussi avec les Dieux. Mettez maintenant à part ce que disent quelques-vns, que chacun de nous reçoit en naissant, vn Dieu pour guide & pour precepteur, non pas veritablement vn des grands Dieux ;

mais vn Dieu de plus bas ordre , & du nombre de ceux qu'Ouide appelle du commun des Dieux. Je veux neantmoins que vous mettiez ce sentiment à part de telle sorte , que vous ne laissiez pas de vous souuenir que nos ancestres qui ont eu cette pensée , estoient Stoïciens , & donnoient à chacun vn * Iupiter & vne Junon. Apres cela , nous verrons si les Dieux ont tant de loisir , qu'il leur reste encore du temps pour prendre le soin des affaires des particuliers. Sçachez cependant , soit que nous soyons commis à la garde de quelque Dieu , soit que nous soyons abandonnez au hazard & à la fortune , que vous ne pouuez rien souhaiter à l'homme de plus funeste & de plus pernicieux , que si vous luy souhaitez d'estre mal avec soy-mesme. Il ne faut point souhaiter à vn méchant que vous iugerez digne de peine , qu'il ait les Dieux contraires & ennemis ; car il l'éprouue , & le reconnoist assez encore qu'il paroisse fauorisé de leurs soins & de leur amour. Considerez attentiuement les choses du monde , non par les noms qu'on leur donne , mais par la nature , & vous reconnoistrez que nous nous procurons plus de maux que la fortune nous en fait. Combien de fois ce qu'on appelloit malheur , a-t'il esté la

* Ge-
nie.

cause & le commencement d'un bon-
 heur ? Combien de fois vne chose que
 l'homme a receüe avec joye, l'a-t'elle
 conduit à sa perte ? Combien en a-t'elle
 élevé, qui estoient desja bien-haut, &
 qui paroissoient si bien appuyez, qu'il
 n'y auoit point d'apparence qu'ils peus-
 sent tomber du lieu d'où ils sont tom-
 bez en vn instant ? Mais cette cheute
 mesme n'a point de mal en soy, si vous
 considerez l'issuë au delà de laquelle la
 Nature ne pousse personne. Toutes cho-
 ses sont proches de leur fin, aussi bien
 les prosperitez d'où l'homme heureux
 est precipité, que les infortunes d'où est
 élevé le mal-heureux. Nous estendons
 les biens & les maux, & nous les ren-
 dons plus longs par l'esperance ou par la
 crainte. Mais si vous estes sage, mesurez
 toutes choses par la condition humaine,
 & retranchez les occasions qui vous
 pourroient causer de la joye, ou vous
 donner de la peur. Il vaut mieux n'auoir
 pas de si longues joyes, & n'auoir pas
 aussi de si longues craintes. Mais pour-
 quoy veu-x-ie restreindre le mal à ce
 point. Il n'y a rien que vous puissiez
 craindre raisonnablement. Toutes les
 choses qui nous ébranlent, & qui nous
 estonnent, sont fausses & vaines. Person-
 ne n'a encore examiné ce qu'il y a de

234 SVITTE DES EPIST.

solide en cela ; mais les hommes se sont donnez de la crainte l'un à l'autre , & l'ôt, pour ainsi dire, fait passer de main en main. Personne n'a eu encore la hardiesse d'approcher du fantosme qui le trouble , & qui le fait trembler , ny de s'efforcer de connoistre la nature , & le bien de sa crainte. Ainsi vne chose fausse & vaine , trouue encore de la creance parmi les hommes ; parce qu'elle n'a encore esté ny conuaincuë , ny condamnée. Mais éprouuõs enfin combien il importe d'ouuir les yeux. Nous verrons combien les choses que nous craignons, sont de peu de durée , combien elles sont incertaines , & que bien souuent nous craignons ce qui nous doit donner de l'assurance. Enfin le desordre de nostre esprit est tel que Lucrece nous le represente ,

Ainsi que les enfans craignent tout dans la nuit ,

Nous craignons en plein iour.

N'auons-nous pas moins de raison que des enfans , puis que nous craignons en plein iour ? Mais cela est faux , Lucrece , nous ne craignons pas en plein iour, puis que de toutes choses nous nous sommes fait vne nuit & de profondes tenebres. Nous ne voyons plus rien

du tout, ny de ce qui nous peut nuire, ny de ce qui nous est anantageux ; Nous sommes vagabonds durant toute nostre vie, nous ne nous arrestons iamais, & nous ne prenons pas garde où nous allons mettre le pied. Vous sçauiez bien qu'il n'y a rien de si furieux que de courir d'as les tenebres; Toutesfois nous nous abandonnons. Il semble que nous soyons bien-aïses, que s'il faut nous rappeler, on nous rappelle de plus loin; & encore que nous ne sçachions pas où nous courons, nous ne laissons pas de courir où nostre passion nous emporte.

II. Certes le iour peut reuenir, si nous en auons la volonté; mais il ne peut reuenir que par vn moyen, si l'on s'instruit dans la science des choses diuines & humaines, si l'on ne s'arreste pas seulement à la surface, mais qu'on s'y plonge entierement; si encore qu'on sçache cette science, on la repasse dans son ame, & qu'on se l'applique bien souuent, si l'on recherche quels sont les vrais biens & les vrais maux, & à quelles choses on donne ces noms fausement & sans raison; si l'on se met en peine de sçauoir en quoy consistent les choses honnestes & les vitieuses, & ce que c'est que la prouidence. En effect;

236 SVITTE DES EPIST.

la curiosité de l'esprit humain ne s'arreste pas entre des bornes si estroittes. Il monte au dessus de l'Vniuers , il veut voir son mouuement, de quoy il a esté basty , & à quelle fin tend la course precipitée de toutes les choses qu'il embrasse. Mais nous auons retiré nostre esprit de cette contemplation diuine , pour le plonger dans des choses basses & honteuses ; pour le rendre esclau de l'auarice , pour le faire sortir du Ciel & de la conuersation des Dieux , pour le faire fouïller dans la terre , & tirer de ses entrailles ce qu'elle a de plus funeste , non contens de ce qu'elle presente à la veüe. Dieu qui est nostre bon pere , a mis proche de nous tout ce qui pouuoit nous estre profitable , & nous apporter quelque bien. Il n'a pas attendu que nous prissions la peine de le chercher , il nous l'a donné liberalement , & a caché bien auant dans terre ce qui estoit capable de nous nuire. Nous ne pouons nous plaindre que de nous-mesmes. Nous auons esté chercher ce qui pouuoit nous faire perir , & nous l'auons mis au iour , malgré la Nature qui le cachoit. Nous auons sousmis nostre ame à la volupté , à qui faire seulement bon visage , est vn commencement de tous mal-heurs. Nous nous sommes abandonnez à l'ambition,

aux applaudissemens des peuples, & à toutes les autres choses qui ne sont pas moins vaines & pernicieuses. Que vous conseillera-je d'oc de faire? Rié de nouveau. Aussi bien ne cherchons-nous pas des remedes à de nouveaux maux. Mais ie vous conseille premierement de considerer ce qui est necessaire, & ce qui est superflu. Les choses necessaires ne manqueront pas de se presenter par tout deuant vous. Mais il faudra toujours que vous cherchiez avec peine les superflus.

III. Au reste, ne vous imaginez pas auoir vn grand sujet de vous louer, quand vous auez méprisé les liets d'or, & les meubles les plus precieux. Y a-t'il de la vertu à mépriser les choses superflus. Commencez à vous admirer quand vous commencerez à mépriser les necessaires. Vous ne faites pas vne chose fort merueilleuse de pouoir viure sans la pompe, & la magnificence des Rois; sans desirer, ny de sangliers, ny de langues de Phenicopteres, ny tous ces autres prodiges de la dissolutiõ qui est maintenant dégoustée des animaux entiers, & qui n'en choisit plus que quelques parties; afin de se mettre en appetit. Ie vous admireray quand vous ne refuserez pas du pain bis; Quand vous vous persuaderez dans vne necessité que les herbes ne naissent

238 SVITTE DES EPIST.

pas seulement pour les bestes, mais pour l'homme ; quand vous reconnoistrez que les pointes des arbres peuvent rassembler vn ventre, où vous entassez tant de choses precieuses, comme si c'estoit vn lieu pour les conseruer. Veritablement il le faut remplir sans dégoût ; mais pourquoy prendre garde de si près à ce qu'on luy donne, puis qu'il doit perdre ce qu'il reçoit. Vous vous plaisez à regarder dans vn festin tout ce que la terre & la mer auront pû fournir de delicat. Il y a des choses qui vous plairont, parce qu'elles sont nouvelles, & d'autres qui vous agréront dauantage parce qu'on les a nourries long-temps pour les engraisser ; & qu'elles se fondent toutes en graisse. Enfin vous prenez plaisir à la saueur que l'art peut donner à tous ces ragousts ; Mais toutes ces sortes de viandes qu'on a si soigneusement préparées, & qu'on diuersifie en tant de façons, ne sont pas si tost entrées dans le ventre, qu'elles se conuertissent en mesme chose, & prennent vne mesme puanteur. Voulez-vous mépriser le plaisir que donnent les viandes ? regardez ce qu'elles deuiennent. Il me souuient qu'Attalus parloit quelques fois en ces termes, au grand estonnement de tout le monde ; Les richesses, disoit-

il , m'en ont fait souuent accroire. I'estois comme rauy de moy-mesme , lors que ie les voyois éclatter tantost en vn endroit , & tantost en vn autre. Ie pensois que ce qui estoit caché , estoit semblable à ce que l'on découuroit. D'ailleurs ie vis vn iour dans vne ceremonie toutes les richesses de la ville , tout ce qu'il y auoit d'or & d'argent , & ce qui surpassoit le prix de l'or & de l'argent , des couleurs rares , & des habits , qu'on auoit apportés , non seulement des frontieres de nostre Empire , mais de plus loin encore que les frontieres de nos ennemis. Il y auoit d'vn costé des troupes de ieunes esclaves , qui estoient considerables par leurs magnifiques habits , & par leur beauté extraordinaire. Il y auoit d'vn autre costé grand nombre de femmes , & quantité d'autres choses ; que la fortune d'vn grand Empire exposoit aux yeux de tout le monde , comme pour faire la reuenee de ses biens. A quoy , dis-je , peut seruir tout cela , qu'à irriter la conuoitise des hommes , qui s'excite assez d'elle-mesme ? Que signifie cette pompe , & ce grand amas d'argent ? Nous nous sommes sans doute assemblez pour apprendre l'auarice : Mais pour moy , ie iurerois bien que j'emporte d'icy moins

240 SVITTE DES EPIST.

de desirs & de conuoitises, que ie n'y en auois apporté. I'ay méprisé les richesses, non parce qu'elles sont vaines & superflües; mais parce qu'il n'y a rien de si petit, & de si peu considerable. Auez-vous pris garde en combié peu de temps toute cette pompe est passée, encore que l'on marchast en bel ordre, & fort doucement? Quoy faut-il que ce qui n'a peu occuper nos yeux vn iour entier, nous occupe toute nostre vie? Toutes ces choses, adjoustoir-t'il à cela, me sembloient aussi peu vtiles à ceux qui les possedoient, qu'à ceux qui les regardoient passer. C'est pourquoy ie me dis à moy-mesme toutes les fois que quelque chose de semblable me frappe les yeux; Toutes les fois que ie vois vne maison splendide, & magnifiquement meublée; Vne armée, pour ainsi dire, d'esclaves bien vestus; Vne li&tiere portée par des valets de bonne mine; Qu'admires-tu! & de quoy es-tu si rauy? c'est vn triomphe que tu regardes; On ne fait que voir ces choses, on ne les possède pas, elles passent & s'éuanouïssent au mesme instant qu'elles plaisent & qu'elles flattent les yeux. Tourne-toy donc du costé des véritables richesses; Apprens à ce contenter de peu de chose, & pousse avec force cette genereuse parole. Ayons de l'eau, ayons

ayons du pain, nous disputerons la felicité mesme avec Iupiter. Mais faisons, ie vous prie, la mesme chose encore que nous manquions de l'un & de l'autre. S'il est honteux d'establiſſer la vie heureuse en l'or & en l'argent, il n'est pas moins honteux de la faire dependre d'un peu de pain & d'un peu d'eau. Que deviendray-je donc si ie n'en ay point? Voulez-vous ſçauoir le remede de la pauvreté? La faim mesme fait cesser la faim. Autrement qu'importe que ce soit quelque chose de grand, ou quelque chose de petit qui vous contraigne de seruir, s'il faut que vous soyez contraint de seruir? L'eau mesme & le pain sont en la puissance d'autrui. Or celuy-là seulement est libre, non pas sur qui la fortune a peu de pouuoir, mais sur qui elle n'en a point. Vous ne deuez rien desirer, si vous voulez defier Iupiter qui ne desire rien du tout. Attalus nous a dit cela, la Nature le dit à tout le monde. Si vous y voulez souuent penser, vous trouuerez à vous rendre heureux, & non pas à le paroistre; à le paroistre à vous-mesme, & non pas aux autres.



EPISTRE CXI.

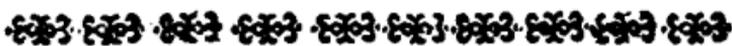
ARGUMENT.

*Difference du Sophiste & du
Philosophe.*

VOUS m'avez demandé comment on rédroit en nostre langue ce mot de Grec *Sophismata*. Plusieurs se sont efforcez de luy donner vn nom, mais il ne luy en est demeuré pas vn. Car comme la chose n'estoit pas receuë parmy nous, & qu'elle n'y estoit pas en vsage, on a tout de mesme méprisé le nom. Neantmoins celui dont Ciceron s'est seruy, me semble bien propre, il appelle cela tromperies. Celuy qui s'y applique, y attache quantité de petites questions subtiles & affectées; mais au reste il ne fait aucun profit pour les mœurs, il n'en deuient ny plus ferme, ny plus moderé, ny plus genereux. Au contraire, celuy qui se fait vn remede de la Philosophie, en acquiert vn grand courage, se remplit d'vne belle confiance, se rend inuincible, & paroist tousiours plus grand, à mesure qu'on s'approche de luy. Comme les grandes

montagnes ne paroissent pas si hautes à ceux qui les regardent de loin, & que quand on en approche de plus près, on connoist manifestement leur hauteur: Ainsi, Lucilius, il est d'un Philosophe qui est Philosophe en effect, & non pas par de fausses subtilitez. Il est sur un lieu éminent, il est admirable, il est haut, il a vne grandeur veritable, & qui n'est point empruntée: Il ne marche point sur des échasses ny sur la pointe du pied, comme ceux qui veulent ayder leur taille par artifice, & paroistre plus grands qu'ils ne sont; il n'en demande pas davantage, il est content de sa grandeur. Mais pourquoy ne s'en contenteroit-il pas, puis qu'il est monté si haut que la fortune ne le peut toucher de la main. Il est donc au dessus des choses humaines. De quelque façon que tournent ses affaires, il est toujours en mesme situation; soit que sa vie s'écoule par un chemin de fleurs, soit qu'elle ne trouue en son chemin que des épines, que des aduersitez, que des tempestes. Ces subtilitez & ces tromperies, dont ie viens de parler, ne peuvent donner cette constance. Elles seruent de jeu, & de diuertissement à l'esprit, mais elles ne luy profitent point; & le Philosophe qui s'en iouë, jette la Philosophie du haut en bas de son

thrône. Je ne vous deffendray pas neantmoins de vous en seruir quelquesfois; mais ic vous conseille de vous en seruir, quand vous ne voudrez rien faire du tout. Neantmoins elles ont cela de dangereux qu'elles font trouuer en elles des charmes, & qu'elles amusent & arrestent l'esprit par des apparences de raison. Cependant il y a tant de choses importantes qui vous appellent ailleurs; & à peine toute nostre vie est-elle suffisante pour nous apprendre vne seule chose, pour nous apprendre à la mépriser. Mais ne direz-vous rien de la bien conduire? C'est vn second ouuraige qui dépend du premier. Car personne ne l'a bien conduite, s'il ne l'a auparauant méprisée.



EPISTRE CXII.

A R G V M E N T.

- I. *Qu'il est difficile de reformer un esprit mal fait, & endurcy dans le vice.*
- I.  ERITABLEMENT ic voudrois bien que vostre amy peust

se corriger, & receuoir la teinture que vous desirez. Mais nous le prenons en vn temps où il est desia bien endurcy, ou plustost, ce qui est encore plus fâcheux, nous le prenons trop amolly & trop corrompu par vne mauuaise habitude. Il faut que ie vous rapporte vn exemple d'vn mestier que ie pratique quelquesfois. Toute sorte d'arbre n'est pas propre pour estre greffé, s'il est trop vieux & rongé par les vers, s'il est trop foible & trop menu, ou la greffe ne reprendra pas, ou il ne la pourra nourrir. C'est pourquoy on a de coustume de le picquer assez haut au dessus de la terre, afin que si l'on ne reüssit pas, on tente vne autre fois la fortune, en le greffant iusques dans la terre. Celuy dont vous m'écriuez, n'a point de forces; il s'est abandonné dans les vices, il est tout gasté, il est enfin trop endurcy, il ne peut receuoir la raison, il ne la sçauroit nourrir. Mais, me direz-vous, il souhaite de se corriger. Ne vous imaginez pas cela. Ce n'est pas que ie veuille dire qu'il vous trompe; car il pense luy-mesme souhaitter sa correction. Il s'est dégoûté de la débauche, il l'a comme rejetée, mais elle rentrera bien-tost en grace avec luy. Il dit neantmoins que sa vie luy déplait; le n'en doute point; car à qui

246 SVITTE DES EPIST.

ne déplaist-elle pas? Les hommes aiment leur vie, & la haïssent tout ensemble. Il faut donc attendre à parler de vostre amy, iusqu'à ce qu'il nous ait témoigné par de bons effects, que la débauche luy est odieuse. Car maintenant la débauche & luy, sont seulement en dispute ensemble.

•••••

EPISTRE CXIII.

ARGUMENT.

1. *Si les vertus sont animaux, comme les Stoïciens l'assurent: Il se moque de ces rêveries, & enseigne ce qu'on doit croire.*
2. *Il ne faut pas employer le temps en ces sortes de discours.*

1. **Q**UOVS desirez que ie vous écriue mon sentiment touchant cete question qui est agitée par les Stoïciens, si la Iustice, la Force, la Prudence, & les autres vertus sont des animaux. Nous faisons croire, Lucilius, par toutes ces subtilitez, que nous exerçons nostre es-

prit en des choses vaines, & que nous perdons le temps en des disputes qui ne peuvent servir de rien. Je feray toutes-fois ce que vous desirez, & vous diray le sentiment des Stoïciens; mais ie vous proteste, que ie suis d'une autre opinion. L'exposeray premierement les raisons dont nos anciens se laissoient persuader. Il est constant, disoit-on, que l'ame est animal; puis que c'est par elle que nous sommes animez, & que les choses qui vivent, en ont pris le nom d'animees. Or la vertu n'est rien autre chose que l'ame qui se possede en quelque sorte; Et par-tant elle est animal. D'ailleurs la vertu fait quelque chose; Or rien ne se peut faire sans quelque mouuement. Si elle a du mouuement, elle est animal, parce que le mouuement ne se trouue que dans l'animal. Si on me dit, la vertu est animal, elle contient en soy la vertu mesme? Ouy certes, elle se contient elle-mesme. Comme le Sage fait toutes choses par la vertu; ainsi la vertu fait toutes choses par soy-mesme. Il faut donc conclurre de là, que tous les arts, que toutes nos pensées, que toutes les choses qu'on embrasse par l'entendement, sont des animaux. Il s'ensuit donc de là que plusieurs milliers d'animaux habitent dans la petite estendue de nostre cœur; Et

248 SVITTE DES EPIST.

il faut que tous les hommes soient chacun plusieurs animaux, ou que nous en ayons en nous vne infinité. Voulez-vous sçauoir ce qu'on répõd à tout cela? que chacune de ces choses sera animal, mais qu'elle ne sera pas plusieurs animaux. Je vous en diray la raison, si vous me prestez vostre attention & vostre esprit. Chaque animal doit auoir vne ame & substãce particuliere. Or tous ces animaux n'ont qu'vne ame. Et partant chacun pourra subsister, & ne pourra pas estre plusieurs. Je suis animal & homme, & cependant vous ne direz pas que ie sois deux; parce que pour estre deux, il faut que l'vn soit separé de l'autre. Tout ce qui est fait vn de plusieurs corps, tõe sous vne mesme nature, & ne fait qu'vn corps. Mon ame est animal, & ie suis animal, cependant nous ne sommes pas deux animaux, parce que mon ame faic vne partie de moy-mesme. Lors qu'vne chose subsistera d'elle-mesme, on la considerera par elle-mesme; mais tant qu'elle sera partie d'vne autre, on ne la pourra considerer autrement. La raison de cela est, qu'afin qu'vne chose soit autre, elle doit estre toute à soy, elle doit estre particuliere, elle doit faire vn tout, & estre parfaite en soy. I'ay promis que ie n'estois pas de ce sentiment;

Car si on reçoit cette doctrine, les vertus ne seront pas seulement des animaux; mais les vices & les passions qui leur sont contraires, comme la colere, la crainte, la tristesse, le soupçon. Encore nous n'en demeurerons pas là, nous trouverons bien d'autres animaux; Toutes les opinions, toutes les pensées seront des animaux; Ce qu'il ne faut nullement recevoir: car tout ce que l'homme fait, n'est pas homme. Qu'est-ce, dit-on, que la Justice? c'est vne ame qui se possède en quelque sorte. Donc si l'ame est animal, la Justice est animal. Non certes, car la Justice est vne habitude, & vne qualité de l'ame. La mesme ame prend véritablement diuerses formes; mais elle n'est pas vn autre animal, toutes les fois qu'elle fait vne autre chose; & ce que l'ame fait, n'est pas animal. Si la Justice est animal, si la Force, si les autres vertus sont animaux, cessent-elles quelquesfois d'estre animaux pour recommencer vne autre fois de l'estre, où sont-elles toujours animaux? Si les vertus ne peuvent cesser d'estre vertus, il y a donc dans l'ame plusieurs animaux, ou plutôt il y en a vn nombre infiny. Il n'y en a pas plusieurs, me dit-on, mais vn seul composé de plusieurs qui sont ses membres & ses parties. Il faut donc nous re-

250 SVITTE DES EPIST.

presenter l'ame comme vn Hydre qui a plusieurs testes, & dont chaque teste est assez forte de soy pour combattre toute seule, & pour nuire aussi toute seule. Neantmoins aucune de ces testes n'est animal, mais vne teste de l'animal, & toute l'Hydre ne fait qu'un seul animal. Personne n'a dit que le Lyon ou le Dragon estoient des animaux dans la chime-re; ils en faisoient seulement des parties, & les parties ne sont pas des animaux. D'où pouuez-vous conclurre que la Justice est vn animal? Elle fait quelque chose, disiez-vous, & apporte du profit: Or ce qui fait quelque chose, & apporte du profit, a du mouuement, & ce qui a du mouuement, est animal. Cela est veritable si elle a vn mouuement qui luy soit propre; mais elle n'en a point qui luy soit propre; car celuy qu'elle a, vient de l'ame. Tout animal est iusqu'à sa mort, ce qu'il a esté en naisant. L'homme est homme iusqu'à sa mort; Le cheual & le chien sont de mesme, ils ne scauroient estre conuertis en vne autre chose. Supposons apres cela que la Justice, c'est à dire, vne ame qui se possede en quelque sorte, soit animal; Supposons la mesme chose de la Force, qui est aussi vne ame qui se possede en quelque sorte. De quelle ame nous parlez-vous? Celle

qui estoit maintenant Iustice, est enfermée dans le premier animal; il ne luy est pas permis de passer dans vn autre, il faut qu'elle demeure dans celuy où elle a commencé d'estre. D'ailleurs vne ame ne peut estre l'ame de deux animaux, ny à plus forte raison de plusieurs. Si la Iustice, la Force & les autres vertus sont des animaux, comment n'auront-elles qu'une seule ame? Il faut necessairement qu'elles ayent chacune leur ame, ou autrement elles ne sont pas animaux. Dauantage on demeure d'accord qu'un seul corps ne peut estre le corps de plusieurs animaux. Quel corps aura donc la Iustice? l'ame? Quel corps aura donc la Force? la mesme ame? Mais vn seul corps ne peut estre le corps de deux animaux. La mesme ame, me dit-on, prend l'habitude de la Iustice, de la Force, & de la Temperance. Cela se pourroit bien faire, si lors que la Iustice est dans vne ame, la Force n'y estoit point, & que lors que la Force y est, la Temperance ne s'y trouuoit pas. Mais toutes ces vertus y sont ensemble; Comment donc chacune d'elles pourroit-elle estre animal? puis qu'il n'y a qu'une ame, qui ne scauroit faire plus qu'un animal. Apres tout, il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal; Or la Iustice:

est vne partie de l'ame, elle n'est donc pas vn animal.

II. Mais il me semble que i'ay perdu ma peine, en voulant prouuer vne chose dont personne ne doute; En effect, il y a plus de raison de se moquer de cela, que d'en faire vn sujet de discourir. Il n'y a point d'animal qui soit partie d'vn autre animal. Considerez le corps de tous les animaux, vous n'en trouuez point qui n'ait sa couleur, qui n'ait sa forme & sa grandeur particuliere. Entre les merueilles qui font admirer la main du Createur de toutes choses, ie trouue encore cela d'admirable, que parmy cette prodigieuse abondance de ses ouurages, il n'en a iamais fait deux qui se ressemblassent. Si vous comparez mesme ceux qui paroissent les plus semblables, vous y trouuez de la difference. Il a fait vn si grand nombre de fetilles, & n'en a fait pas vne qui n'ait sa marque & sa proprieté particuliere. Il a fait vn si grand nombre d'animaux, & pas vn ne ressemble à l'autre; il s'y rencontre tousiours quelque chose de different. Il s'est luy-mesme imposé cette loy de donner à chaque indiuidu quelque marque particuliere, & de rendre dissemblable ce qui est le mesme. Toutes les vertus, comme vous dites,

font semblables ; mais elles ne sont pas des animaux. Il n'y a point d'animal qui ne fasse quelque chose de soy-mesme ; Mais la vertu ne peut rien faire toute seule , il faut qu'elle soit assistée de l'homme. Tous les animaux sont , ou raisonnables , comme les hommes , comme les Dieux ; ou irraisonnables , comme les bestes. Les vertus aussi sont raisonnables , & cependant elles ne sont ny hommes ny Dieux , elles ne sont pas donc des animaux. Tout animal raisonnable ne fait rien , s'il n'est auparavant excité par quelque chose apparante. Apres cela son appetit s'émeut , & ensuite son consentement confirme son appetit. Voulez-vous sçauoir ce que c'est que le consentement ? vous le verrez par cet exemple. Il faut que ie me promene ; Et enfin , ie me promene , lors que ie me le suis enjoint moy-mesme , & que i'ay trouué cela raisonnable. Il faut que ie me tiene assis , c'est pourquoy ie veux me tenir assis. Certes ce consentement ne se rencontre point en la vertu. Mais supposons que la Prudence soit vn animal ; comment donnera-t'elle son consentement ? Il faut que ie me promene , c'est la Nature qui fait cela ; & la Prudence qui ne prend garde qu'à celuy en qui elle est , & non pas à soy , ne peut ny se

254 SVITTE DES EPIST:

promener, ny s'asseoir. Elle n'a donc point de consentement. Ce qui n'a point de consentement, n'est pas animal raisonnable. Mais si la vertu est vn animal, c'est vn animal raisonnable. Or elle n'est pas animal raisonnable, & par consequent elle n'est pas animal. Si la vertu est vn animal, & que la vertu soit vne bonne chose, toute bonne chose est animal. Les Stoïciens en demeurent d'accord. Il est bon de s'employer à la conseruation de son Pere. Il est bon de dire prudemment son opinion dans le Senat. Il est bon de iuger avec iustice. S'employer à la conseruation de son Pere, est donc vn animal; Parler sagement est donc vn animal, enfin cette absurdité iroit si auant que vous ne pourriez vous empescher de rire. Se taire prudemment, & bien souper, sont de bonnes choses; se taire & souper sont donc des animaux. Certes ie ne scaurois m'empescher de me chatouïller moy-mesme, & de me faire rire de ces subtiles & ingenieuses bagatelles. Si la iustice & la Force sont des animaux, ce sont sans doute des animaux terrestres. Or tout animal terrestre a froid, a faim, a soif. Donc la iustice a froid, la Force a faim, & la Clemence a soif. Mais ne pourrois-je pas leur demander quelle

forme ont ces animaux ? S'ils ont celle d'un homme, d'un cheual, ou d'une beste sauvage. S'ils luy ont donné vne forme toute ronde comme * à Dieu, ie * Com-
 pourrois bien leur demander si l'auarice me au
 ce, si la débauche, si la folie sont ron- monde,
 des ; car ce sont aussi des animaux. Et qui
 lors qu'ils les auront arrondies, ie leur estoit
 demanderay encore si vne sage prome- vndieu
 nade est vn animal ou non. Il faudra dās l'o-
 necessairement qu'ils le confessent, & pinion
 qu'ils disent apres cela que la promena- des
 de est vn animal, & vn animal tout Stoï-
 rond. Mais afin que vous ne pensiez pas ciens-
 que ie sois le premier des Stoïciens qui
 parle sans fondement, & selon mes
 imaginations; Cleanthes, & Chryssi-
 pe, son disciple, ne sont pas d'accord
 ensemble sur ce que c'est que se pro-
 mener. Cleanthe dit que c'est vn esprit
 qui se répand de la principale partie de
 l'ame iusqu'aux pieds. Et Chryssipe
 veut que ce soit cette principale partie
 de l'ame. Pourquoy donc à l'exemple
 de Chryssipe chacun ne s'arrestera-il
 pas à ce qu'il iugera le plus raisonnable,
 & ne se mocquera-il pas de ce nombre
 d'animaux qui est si prodigieux, que
 tout l'Vniuers entier ne les pourroit pas
 contenir ? Les vertus, dit-on, ne sont
 pas plusieurs animaux ; & toutesfois el-

les sont animaux. Car comme vn homme peut estre tout ensemble Orateur & Poëte, & que neantmoins il n'est qu'un; de mesme les vertus sont animaux; mais non pas plusieurs animaux. La mesme ame peut estre iuste, sage, genereuse, & auoir l'habitude de toutes les vertus. Ainsi la question est resoluë, & enfin nous sommes d'accord. Car apres tout, ie confesse que l'ame est vn animal. Ie regarderay apres cela quel iugement ie feray du reste. Mais ie nie que les actions de l'ame soient des animaux. Autrement on fera autant d'animaux que l'on prononcera de paroles, & que l'on composera de Vers. Car si vn sage discours est vne bonne chose, & que toute bonne chose soit vn animal, le discours est aussi vn animal. Vn Vers bien fait est vne bonne chose; or toute bonne chose, est animal, vn Vers est donc vn animal. Et partant,

*Ie chante d'un Heron la force & les
combats,*

C'est vn animal, qu'on ne scauroit dire estre rond, puis qu'il a six pieds. Certes, me dites vous, toute cette dispute est vne chose vaine & ridicule. Aussi ne puis-je m'empescher de rire, quand ie me represente qu'un solecisme, vn barbarisme, & vn syllogisme sont des animaux, & que

ie tâche, comme vn Peintre, à faire des visages qui leur ressemblent. Cependant nous faisons les serieux, & nous fronçons le sourcil, quand nous disputōs sur ce sujet. Je ne sçauois me seruir en cēt endroit de cette parole de Cecilius; O tristes folies! car elles sont plaisantes & ridicules. Parlons donc plūtoſt de quelque chose qui nous soit vtile & salutaire; & cherchons les moyens d'arriuē à la vertu, & des chemins qui nous y conduisent. Enseignez-moy, non pas si la Force est vn animal; mais qu'il n'y a point d'animal qui soit heureux sans la Force, s'il ne s'est affermy contre les choses fortuites, & si par la meditation & la preuoyance, il n'a surmonté tous les accidens de la fortune, deuant mesme qu'ils soient arriuēz. Qu'est-ce que la Force? C'est le rempart inébranlable de l'infirmité humaine. Celuy qui en est couuert, demeure ferme, & assuré contre tous les assauts qu'il faut soustenir dans la vie; il ne doit sa protection à personne, & se deffend de ses propres armes. Il faut que ie vous rapporte en cēt endroit le sentiment de Possidonius. Il ne faut pas, dit-il, que vous vous croyez assuré, tandis que vous ne serez deffendu que par les armes de la fortune. Combattez contre elle-mesme avec vos pro-

258 SVITTE DES EPIST.

pres forces, on n'est iamais bien armé de ce qui dépend du hazard. Nous sommes armez quand il faut combattre nos ennemis; mais nous sommes nus & defarmez quand il faut combattre la fortune. Veritablement Alexandre gaignoit des victoires, il mettoit en fuitte les Perfes, les Hircaniens, les Indiens, & tout ce que l'Orient embrasse de Nations iusqu'à la mer Oceane; mais lui-mesme tantost ayāt tué vn amy, & tantost en ayant perdu vn autre, il s'alloit plonger dans les tenebres; & quelquesfois tourmenté par le remords, & quelquesfois par le regret; ce victorieux de tant de Rois & de Peuples, se laissoit vaincre laschement par la fureur & par la tristesse. Aussi auoit-il plus traouillé à reduire toutes choses sous son obeïssance, que ses propres passions. O que les hommes sont auengles! de vouloir porter au de là des mers leur domination & leur puissance, de s'imaginer estre heureux, quand ils ont gagné beaucoup de Proninces par la violence des armes, & de ne reconnoître pas quel est l'Empire le plus grand & le plus aisé à conquerir. Se commander soy-mesme est l'Empire le plus grand, que l'on se puisse figurer. Que l'on m'apprenne combien la Iustice est sainte & sacrée, qu'elle ne regarde que la conseruation du

bien d'autrui, qu'elle se donne gratuitement à tout le monde, qu'elle ne veut rien pour soy que la jouissance, & l'usage de soy-mesme; qu'elle n'a rien de commun avec l'ambition & la vaine gloire, & qu'elle ne veut plaire qu'à elle-mesme. Il faut que chacun se persuade sur toutes choses qu'il doit estre iuste gratuitement. Ce n'est pas assez, il faut qu'il se persuade qu'il luy est commadé d'embrasser volontairement cette vertu, afin d'éloigner sa pensèe, le plus qu'il luy sera possible, des interets particuliers. La plus grande recompense que vous devez esperer d'une action iuste, c'est d'estre iuste. Imprimez vous encore dans l'esprit, ce que ie vous ay desia dit, qu'il n'importe combien le nombre sera grand de ceux qui sçauront que vous estes iuste. Celuy qui veut en public faire montre de sa vertu, ne travaille pas pour la vertu, mais seulement pour la vaine gloire. Peut-estre que vous ne voudriez pas estre iuste sans gloire; cependant vous devez quelquesfois estre iuste avec infamie. Et alors, si vous estes sage, vne mauuaise reputation, que de bonnes actions vous auront acquise, vous donnera du contentement.



EPISTRE CXIV.

A R G V M E N T.

1. *Que la corruption du langage precede bien souvent de la corruption des mœurs.*
2. *Discours contre la dissolution.*

1. **V**OUS me demandez d'où vient qu'en de certains temps le langage s'est corrompu ; comment les esprits ont eu tant d'inclination à de certains deffauts que quelquesfois le discours enflé a emporté toute l'estime , & quelquesfois le stile coupé & mesuré comme vne chanson ? Pourquoi on s'est plû en vn temps dans les sentimens hardis, & qui sont au dessus de toute croyance ; Pourquoi en vn autre temps on s'est exprimé en des termes courts , & pour ainsi dire deffians , qui en faisoient plus imaginer qu'ils n'en faisoient pas entendre. Pourquoi il y a eu vn siecle où l'on a impudemment abusé des metaphores, & des paroles figurées. Je vous apporteray pour raison de tout cela vn Pro-

uerbe des Grecs, Que telle est la vie des hommes, tel est aussi leur langage. Comme l'action de chaque particulier se rapporte à son discours; ainsi la façon de parler imite souuent les mœurs du public. Quand la discipline d'une ville s'est laissé corrompre, & qu'elle s'est abandonnée aux voluptez & aux delices, la mollesse du discours est vn témoignage de la deprauation publique; pourueu qu'elle ne se rencontre pas en vn ou en deux seulement, mais qu'elle soit approuuée & receüe de tout le monde. L'esprit ne scauroit auoir vne autre teinture que l'ame. Si l'ame est saine, si elle est bien faite, si elle est graue, si elle est moderée, l'esprit sera sobre & moderé. Mais si l'ame se corrompt, l'esprit s'infecte de la corruption. Ne voyez-vous pas que quand l'ame est en langueur, les membres ne font que se traîner, & les pieds ont de la peine à se mouuoir? Si l'ame est molle & effeminée, cette mollesse paroist en la façon de marcher de la personne. Si elle est prompte & violente, le marcher est tout de mesme. Si elle est furieuse, ou ce qui approche de la fureur, si elle se met en colere, on void alors vn trouble vniuersel dans le mouuement du corps: il ne marche pas; mais il est impetueusement

emporté. Combien pensez-vous que ce desordre soit plus grand & plus funeste dans l'esprit qui est entierement meslé, & confondu avec l'ame ? C'est sur elle que l'esprit se forme, c'est à elle qu'il obeyt, c'est d'elle qu'il reçoit la loy. Tout le monde sçait comment Mecenas a vescu, sans qu'il soit icy besoin de faire vne image de sa vie. Tout le monde sçait de quelle façon il marchoit, combien il estoit delicat ; avec quelle passion il desiroit estre veu, & qu'il ne vouloit point cacher ses vices. Son discours n'est-il pas aussi mol qu'il estoit luy-mesme effeminé ? Ses paroles ne sont-elles pas aussi polies que ses habits, que son train, que sa maison, que sa femme ? Veritablement c'estoit vn homme considerable & de grand esprit, s'il eust pris vn meilleur chemin, s'il n'eust point affecté de n'estre point entendu, & qu'il n'eust point esté superflu iusques dans les paroles mesmes. Enfin vous verrez que l'éloquence d'vn homme yure est embrouillée, qu'elle ne suit aucunes regles, & qu'elle est toute pleine de licence. Quand vous aurez leu les discours de Mecenas, comme vous n'y verrez que de l'affectation, il vous viendra bien-tost dans l'esprit, qu'ils viennent de celuy qui marchoit tousiours.

dans la ville, la robe traînante. Car lors qu'il commandoit à Rome, durant l'absence de Cesar, il donnoit le mot en cét équipage d'effeminé. Vous vous imaginerez facilement, que c'est celuy qui n'a iamais paru dans le Palais sur les tribunes, & dans les Assemblées publiques, que la teste couverte de son manteau, excepté les deux oreilles, comme ceux qui fuyent; & qui ne veulent pas estre veus, sont introduits dans les Comedies. Vous vous imaginerez que c'est celuy qui durant la fureur des guerres Ciuiles, & que toute la ville estoit en trouble & en armes, marchoit en public; accompagné de deux Eunuques qu'il qui estoient neantmoins plus hommes estoit que luy. Vous vous imaginerez que c'est tout-celuy qui s'est marié * plus de mille jours fois, bien qu'il n'ait iamais eu qu'une en dif-femme. Enfin ses paroles si mal arrangées, si negligemment prononcées, & si éloignées de l'usage, monstrét manifestement que ses mœurs n'estoient pas moins ticia sa nouueles, moins depraüées, ny moins femme, particulieres. On dit qu'il auoit beau- & qu'il coup de douceur & d'humanité, & on falloit luy en donne de hautes loüanges. Il épartou-gna le fer & le sang, & ne monstra iamais jours en aucune chose, ce qu'il auoit de credit les ac-& de pouuoir, qu'en la licence & en la corder.

264 SVITTE DES EPIST.

delicateſſe de ſa vie. Neantmoins il eſ-
 faça luy-meſme cette loüange par les
 monſtrueuſes affecteries de ſon langage ;
 car il eſt trop manifeſte qu'il n'eſtoit ny
 doux , ny humain ; mais qu'il eſtoit mol-
 & effeminé. Cét embarras de ſon diſ-
 cours , ces paroles jettées à la trauerſe ,
 ces grands ſentimens qu'il conceuoit
 quelquesfois ; mais qui n'auoient point
 de vigueur quand ils ſortoient de ſa
 bouche , feront eternellement connoi-
 ſtre que ſon eſprit ſe troubloit par vne
 trop grande felicité : Mais ce vice pro-
 cede quelquesfois de l'homme , & quel-
 quesfois il vient du temps. Quand le
 bon-heur & la richeſſe donnent moyen
 à la diſſolution de ſe mettre plus au lar-
 ge , on commence d'abord à vouloir pa-
 roître en habits , & puis on veut auoir
 de beaux meubles. On ſonge en ſuite à
 baſtir des maiſons auſſi vaſtes que des
 campagnes. On veut que des marbres
 apportez de de-là les mers en enrichiſ-
 ſent les murailles , que la couuerture des
 maiſons ſoit toute éclattante d'or , que
 le paué ſoit auſſi ſuperbe que le lambris.
 Apres cela on a fait paſſer la pompe &
 la magnificence dans les feſtins. On les
 a rendus conſiderables par la nouveauté
 des ſeruices , par le changement de l'or-
 dre qu'on auoit accouſtumé d'y obser-
 uer,

uer, en seruant à l'entrée ce qu'on faisoit seruir à l'ysuë, & à l'ysuë ce qu'on donnoit à l'entrée. Lors que l'ame commence à se dégouster des viandes ordinaires, & que ce qu'elle auoit accoustumé, commence à luy deuenir desagrea- ble, elle cherche aussi des nouveautez dans le discours. Tantost elle rappelle les mots anciens, & qui ne sont plus en vsage, tantost elle en forge elle-mesme, tantost ce qui auoit n'aguères de l'au- thorité, les hyperboles les plus hardies & les frequentes metaphores sont confi- derées, comme les plus beaux ornemens de l'éloquence. Il y en a qui coupent leurs discours, & qui ne parlent qu'à demy, croyant se faire beaucoup esti- mer, si leur pensée tient l'auditeur en suspens, & laisse des doutes dans son es- prit. Il y en a d'autres qui estendent leurs sentimens; Quelques-vns ne vont pas iusqu'au vice, ce qui est comme neces- saire à celuy qui médite quelque grande chose; mais ils ne laissent pas d'aimer le vice. Enfin par tout où vous recon- noistrez qu'on prendra plaisir à vn lan- gage corrompu, ne doutez point que la corruption n'ayt passé iusques dans les mœurs, & qu'elles n'ayent abandonné la vertu. Comme l'excez des festins, & la somptuosité des habits sont des indi-

266 SVITTE DES EPIST.

ces de la maladie d'un Estat; Ainsi depuis que la licence du langage est receüe de tout le monde, c'est vne marque infailible du desordre, & de l'abattement des ames. Vous ne deuez pas vous estonner que cette corruption soit receüe, non seulement par les plus grossiers & par le menu peuple; mais encore par les plus polis & par les gens de condition. Car les vns & les autres ne sont differens que par les habits, & non pas par le iugement & par la sagesse. Ce qui vous doit dauantage estonner, c'est qu'on approuue & que l'on louë non seulement les choses vicieuses, mais les vices mesmes. Mais cela s'est fait de tout temps; il n'y a iamais eu d'esprit si agreable & si charmant, qui n'ait eu ses imperfections & ses deffauts. Monstrez-moy le plus grand homme, & le plus illustre que vous pourrez, ie vous feray voir aussitost ce que son siecle luy a pardonné, & ce qu'il a feint de ne pas voir. Je vous en rapporteray plusieurs à qui les vices n'ont point du tout esté nuisibles, & quelques-vns à qui ils ont esté profitables. Enfin ie vous en rapporteray de grande reputation, & qui sont proposez entre les exemples merueilleux, qu'on ne scauroit corriger sans effacer toute leur gloire. Car leurs vices sont

mélez de telle sorte avec leurs vertus, qu'ils les entraîneroient avec eux. Adjonctez à cela, que le langage n'a point de regles certaines. Il change selon l'usage qui change tousiours, & qui ne peut estre long-téps en mesme estat. Plusieurs vont demander des paroles à vn autre siecle; ils parlent le langage des douze tables; Gracchus, Crassus, & Curio sont pour eux trop polis & trop nouveaux; ils remontent iusques à Appius, & à Coruncanus. Quelques vns obseruent le contraire; & comme ils ne veulent rien que de commun & d'usité, ils rampent tousiours sur la terre, & tombent, pour ainsi dire, dans la bouë. L'vn & l'autre est corrompu, mais d'vne corruption differente; comme si on ne vouloit vser que de façons de parler enflées & poëtiques, & qu'on éuitast de se seruir de celles qui sont nécessaires & dans l'usage. Pour moy, ie suis de ce sentiment, que l'vn peche autāt que l'autre. L'vn se pare plus qu'il ne deuroit; & l'autre se neglige plus qu'il ne faut. L'vn se laue mesme la teste, & l'autre ne se laue pas seulement les mains. Mais passons maintenant au style, & à la composition. Combien vous en donneray-je d'especes qui sont toutes vicieuses? Quelques-vns approuuent vn style dur & r-

268 SVITTE DES EPIST.

pu, & brouillent à dessein ce qui coule naturellement & sans contrainte. Ils ne veulent point de liaison qui ne soit rude, & croient que le discours est masse & vigoureux, qui frappe l'oreille inégalement, & avec quelque sorte de rudesse. Quelques-uns ont un style qui ressemble à une musique, tant il charouille l'oreille, & qu'il se termine mollement. Que diray-je de celui où l'on sous-entend des paroles; qui après avoir esté long-temps attendus, ne viennent qu'à peine en leur place? Que diray-je de celui qui marche d'abord lentement, comme est le style de Cicéron, qui va comme en s'abaissant, qui finit avec douceur, & qui sans jamais changer, garde toujours son caractère & sa mesure? Les sentimens sont vicieux, non seulement s'ils sont bas & pueriles, non seulement s'ils sont dépravés, & plus hardis que la bienséance ne le permet, mais encore s'ils sont fleuris & trop effeminés, & qu'ils ne produisent point d'effet. Tous ces vices sont introduits par quelqu'un qui est en son temps le Maître de l'Eloquence; tous les autres l'imitent, & chacun y veut instruire son compagnon. Ainsi durant Saluste les sentimens coupez, les paroles qui surprénaient, & une obscure brièveté

DE SENEQUE. 269

ont esté considerez comme vne beauté du discours. Aruntius personnage d'une moderation exemplaire, qui a écrit l'Histoire de la guerre de Carthage, a entièrement suiuy Saluste, & affecté d'écrire comme luy. En effect, il y a dans Saluste des façons d'écrire qu'Aruntius a aymées avec tant de passion, que tout son Liure en est tout composé. Et ce qui ne se trouue que rarement dans Saluste, est vne chose ordinaire dans Aruntius, parce qu'il affectoit ce que Saluste faisoit sans dessein. Vous voyez donc ce qui en arriue quand on se propose vn vice pour exemple. Mais les defauts & les vices, où l'imitation fait tomber quelques personnes, ne sont pas des marques de la débauche, ny de la corruption d'une ame; car il faudroit qu'ils luy fussent propres, & qu'ils fussent nais d'elle-mesme, pour faire iuger de ses passions. Le discours d'un homme en colere est plein de colere; Celuy d'un homme troublé est prompt, & il n'y a rien de si mol & de si coulant que celuy d'un delicat. C'est ce que vous voyez obseruer à ceux qui sont si curieux de leurs barbes & de leurs moustaches, qui portent des manteaux d'une extravagante couleur, qui sont vestus d'une robe resplandissante, qui ne veulent rien faire

270 SVITTE DES EPIST.

qui ne soit veu. Ils sollicitent les yeux de les regarder, ils sont bien-aïses de les attirer sur eux, & pourveu qu'on les regarde, ils veulent bien qu'on les reprenne & qu'on les blasme. Tel est le langage de Mecenas, & de tous les autres, qui ne pechent point par ignorance; mais de leur propre mouuement. Certes cela prend naissance d'un grand vice de l'ame. Car comme la langue ne beguaye point parmy la débauche & le vin, que l'ame n'ait succombé sous son fardeau, & qu'elle ne se soit enfin égarée; Ainsi le langage, qui est, pour ainsi dire, vne pure yuressse d'esprit, ne déplaist à personne, que l'ame ne soit ébranlée ou entièrement abattuë. C'est d'elle que sortent les sentimens & les paroles. C'est d'elle d'où nous prenons nostre contenance, nostre visage, & nostre façon de marcher. Tandis qu'elle est ferme & vigoureuse, le langage est tout de mesme vigoureux & fort. Mais si elle tombe vne fois, tout le reste tombe avec elle.

*Lors qu'un Roy fleurit & prospere,
Ses sujets sont dans l'union;
Il n'est pas si-tost dans la biere,
Que tout est en confusion.*

L'ame est nostre Roy, tandis qu'elle

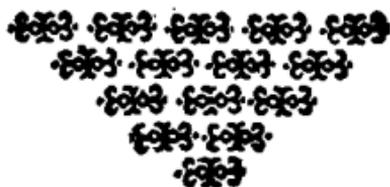
jouit de la santé, tout le reste demeure dans son deuoir, tout fléchit, tout obeit. Mais elle n'a pas si-tost commencé à chāceller, qu'on void branler tout le reste. Quand elle s'est laissé vaincre à la volupté, toutes ses bonnes qualitez, toutes ses actions perdent leur lustre, & elle ne fait plus d'efforts, ny de desseins qui ne soient lasches & languissans. Je cōtinuēray cette cōparaison, puis que i'ay commencé à m'en seruir. Nostre ame est tantost nostre Roy, & tantost nostre Tyran. Elle est nostre Roy, quand elle ne s'arreste qu'aux choses honnestes, quand elle veille au salut du corps qui a esté mis en sa garde, & qu'elle ne luy commande rien de bas ny de honteux. Mais quand elle deuiet insolente, ambitieuse & effeminée, elle change vn si beau nom en vn nom cruel & detestable, & deuiet enfin vn Tyran. Alors des passions déreglées se saisissent d'elle, elles la present, elles l'emportent. A la verité elle en reçoit au commencement du plaisir; mais c'est vn plaisir qui ressemble à celuy que gouste le peuple, lors qu'il se remplit en vain des largesses d'vn ambitieux, qui luy seront bien-tost nuisibles. Mais quand la maladie a de plus en plus consommé les forces, & que la volupté a pris place iusques dans les

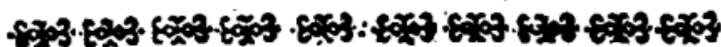
272 SVITTE DES EPIST.

motielles & dans les nerfs, alors l'ame est reduite à prendre plaisir seulement à la veüe des choses, dont elle s'est renduë incapable par vnetrop longue jouyffance. Alors elle a pour toutes voluptez le spectacle de celles des autres ; alors elle se rend ministre & témoin des débauches, dont elle s'est osté l'vsage à force de s'y estre plongée. Elle n'est pas si satisfaite d'auoir en abondance toutes les choses agreables, qu'elle ressent de déplaisir, de ne pouuoir plus faire passer par sa bouche & par son ventre, tout ce grand appareil de voluptez, & de ne pouuoir plus se souiller dans toute sorte d'impudicité. Enfin elle se fasche de voir cesser vne grande partie de sa felicité, par l'impuissance de son corps.

I I. N'est-ce pas, Lucilius, vne espece de fureur, que personne de nous ne pense qu'il est mortel ? que personne ne pense à sa foiblesse ? ou plustost que personne ne pense qu'il n'y a en luy qu'vn seul homme. Regardez vn peu nos cuisines, voyez parmy tant de feux courir nos cuisiniers de part & d'autre, & vous pouuez vous imaginer que ce ne soit que pour vn ventre que l'on prepare à manger avec tant de bruit & de tumulte. Voyez vn peu nos caues pleines des

vandanges de plusieurs siècles, croiriez-vous que ce ne fût que pour un ventre qu'on serre le vin de tant d'années, & de tant de diuerses regions? Voyez en combien d'endroits on renuerse la terre; combien de milliers d'hommes la cultiuent & la labourent. Croiriez-vous que ce ne fût que pour un ventre qu'on sème en Sicile & en Affrique? Nous deuiendrons sages, nous desirerons peu de choses, si chacun se considere, s'il veut mesurer son corps, & reconnoistre qu'il ne peut contenir beaucoup, ny le contenir plus long-temps. Toutesfois, il n'y aura rien qui vous puisse plus profitablement enseigner la moderation de toutes choses, que de penser bien souuent à la briéueté de la vie, & à l'incertitude de sa durée. Enfin quoy que vous fassiez, pensez tousiours à la mort.





EPISTRE CXV.

A R G V M E N T.

1. *Il parle contre ceux qui ont plus de soin du langage, que de leur vie.*
2. *De la beauté de l'ame vertueuse, & de la laideur de la viciense.*
3. *Il parle ensuite contre les dépenses superflues & contre l'avarice.*

1. **Q**U'E ne veux pas, Lucilius, que vous preniez tant de peine pour le choix de vos paroles, & pour vostre façon d'écrire. L'ay des choses plus considérables qui doivent vous toucher davantage. Cherchez ce que vous écrirez, & non pas comment vous l'écrirez. Ou plutost ne cherchez pas comment vous devez écrire; mais quels sentimens vous devez auoir, afin de vous appliquer ce que vous aurez pensé de grand, & que vous le grauiez dans vostre cœur. Quand vous verrez vn discours trop étudié & trop poly, croyez assurement que ce-luy qui en est l'auteur, n'est pas moins

attaché aux petites choses. Vn homme qui a l'ame grande, parle avec plus de confiance & de liberté. Tout ce qu'il dit, monstre plus de franchise, que d'affection & d'estude. Vous connoissez quantité de ieunes gens, dont la barbe & les cheueux ont tous les ajustemens de l'art, & qui ont tousiours le peigne à la main pour entretenir leur belle teste, vous n'en deuez rien esperer, ny de fort, ny de solide. Le discours est le visage de l'ame, s'il est trop poly, s'il est plein de fard, s'il est trop curieusement traouillé, il monstre que l'ame n'a rien de sincere, mais qu'elle a quelque chose de lasche & de bas. L'ajustement & la mignardise, ne sont pas des ornemens dignes d'vn homme.

II. S'il nous estoit permis de regarder l'ame d'vn homme de bien, que nous verrions en elle vn beau visage, vn visage venerable! Que nous y verrions esclatter tout ensemble de magnificence & de tranquillité! Nous verrions d'vn costé la Iustice, & de l'autre la Force; Là la Temperance, & icy la pudeur & la sagesse, jeter des lumieres merueilleuses. Outre cela, la continence, la sobriété, la patience, la liberté, la courtoisie, & l'humanité, qui est si rare en l'homme mesme, répandroient leurs clairtez sur elle.

276 SVITTE DES EPIST.

Mais combien la preuoyance , la magnificence , & la grandeur de courage qui s'éleue au dessus de toutes ces vertus, luy donneroient-elles de credit, & d'autorité ? Combien auroit-elle de grace & de majesté tout ensemble ? Personne ne la iugeroit digne d'estre aymée, qui ne la iugeast en mesme-temps adorable. Si quelqu'un auoit veu ce visage plus majestueux & plus resplandissant, que tout ce qu'on peut voir dans le monde, ne demeureroit-il pas estonné comme à la rencontre de quelque Dieu ? Et aussi-tost qu'il luy auroit esté permis de la voir, ne demãderoit-il pas de la voir encore ? Mais quand il auroit esté attiré par la douceur de son visage, ne faudroit-il pas qu'il l'adorast, & qu'il se mît à genoux deuant-elle ? Enfin, apres l'auoir longtemps contemplée, & la voyant plus grande que tout ce qu'on peut voir de grand parmy nous, les yeux enflammez d'un feu si doux, & neantmoins si vif, ne prononceroit-il pas avec du respect, & de l'estonnement ces Vers de Virgile,

*O fille merueilleuse, adorable, immortelle,
De quel nom glorieux faut-il que ie t'appelle ?
Tu n'as ny le discours, ny le front d'un
mortel,*

*A tes moindres beautez nous de nous un Au-
tel.*

*Enfin , qui que tu sois , vis heureuse & con-
tente ,*

Et soulage les maux que le sort nous presente.

Elle se presentera deuant nous, elle nous donnera du soulagement si nous la voulons honorer. Au reste, on ne l'honore point par des sacrifices de taureaux, par des offrandes d'or & d'argent, ny par des presens dont on feroit des tresors; mais par vne volonte iuste & sainte. Enfin il n'y auroit personne qui ne brûlast pour elle d'amour, si nous estions assez heureux pour la voir. Mais il y a quantité de choses qui se mettent deuant nos yeux; & qui nous éblouissent par trop de lumiere, ou qui nous tiennent dans l'obscurité. Toutesfois comme on peut fortifier les yeux, & leur rendre leur parfait vsage par le moyen des medicamens: De mesme, si nous voulons oster à l'ame ses empeschemens & ses obstacles, nous pourrons voir la vertu encore qu'elle soit couuerte d'un corps; qu'elle soit cachée sous les lambeaux de la pauureté, & qu'elle soit comme opprimée dans la bassesse & dans l'infamie. Ouy certes, nous remarquerons sa beauté, bien qu'elle soit couuerte

278 SVITTE DES EPIST.

de fange. Et dauantage, nous reconnoissons la deprauation & le mal-heureux assoupissement d'une ame miserable, encore que le grand éclat des richesses, & la fausse lumiere des hommes, & de la puissance brillent sans cesse à l'entour, & éblouissent ceux qui la regardent. Alors nous pourrons iuger combien les choses que nous admirons, sont méprisables, & que nous ressemblons aux enfans à qui toutes sortes de jouëts sont précieux, & qui preferent des bagatelles à leurs freres, & à leurs peres. En effect, quelle difference y a-il entr'eux & nous, si ce n'est, cōme dit Ariston, que nous sommes fols pour des tableaux & des statuës, & que nos folies nous coustent plus cher. Vn enfant se satisfait d'un petit caillou marqué, qu'il trouuera sur le riuage d'une riuere. Mais il nous faut de grandes colonnes diuersifiées de mille couleurs, qu'on apporte des sables d'Egypte, ou des solitudes del'Affrique, pour en faire vne gallerie ou vne salle assez grande, pour faire festin à tout vn peuple. Nous admirōs des murailles reuestuës de marbre, encore que nous scachions bien ce qui est dessous, & nous aydōs nous-mesmes à tromper nos yeux. Mais quand nous faisons dorer, & les lambris & les couuertures de nos maisons, est-ce faire

autre chose que de nous donner sujet de nous réjouyr d'un mensonge? car nous sçauons bien qu'il n'y a que du bois sous cét or. Ce ne sont pas seulement les murs & les lambris qui sont couuerts, & reuestus d'un ornement si mince & si leger, toute la felicité de ceux que vous voyez marcher avec tant de faste, & tant de marques de grandeur, n'est qu'une apparence de felicité. Considerez-les de prés, & vous apprendrez bien-tost combien il y a de maux cachez sous la tendre écorce des honneurs. La mesme chose qui fait tant de Magistrats & de Iuges; la mesme chose, ie veux dire l'argent, charme les Iuges & les Magistrats. Depuis qu'il a commencé d'estre en honneur, le veritable honneur s'est éuanotiy, Nous sommes deuenus marchands, & tout ensemble la marchandise; Et comme nous ne trauaillons que pour l'argent, nous ne demandons pas quelle est vne chose, mais combien on en tirera de profit.

III. Nous sommes gens de bien pour l'argent, & pour l'argent nous sommes méchans. Nous embrassons la vertu si l'on void reluite avec elle quelque esperance de profit; mais nous prenons le party contraire, si le vice nous fait des promesses plus auantageuses. Nos peres

280 SVITTE DES EPIST.

nous ont appris à faire estat de l'or & de l'argent, & cette passion qui s'est dès nostre ieunesse imprimée dans nos ames, & qui pour ainsi dire, a pris naissance avec nous, prend aussi son accroissement avec nous. D'ailleurs, tous les hommes qui ne se peuvent accorder en toutes les autres choses, demeurent d'accord qu'il faut auoir des richesses. Ils ne confiderent rien autre chose, ils ne souhaitent rien autre chose à leurs enfans; & quand ils veulent reconnoistre les graces des Dieux, ils leur consacrent de l'or, comme la meilleure chose qui soit entre les choses humaines. Enfin les mœurs sont reduites à ce point, qu'on donne à la pauvreté des maledictions, qu'elle est méprisée des riches, & qu'elle est odieuse aux pauvres. Adjonstez à cela les pensées, qui enflamment de plus en plus la conuoitise par le charme inévitable de leurs vices. En effect, ils louent les richesses, comme le seul ornement & la seule beauté de l'Vniuers. Il leur semble que les Dieux ne peuvent rien donner de meilleur, ny rien auoir de meilleur,

Le Palais du Soleil estoit d'or tout brillant.

Regardez en suite le chariot de la mesme Diuinité,

DE SENEQUE. 281

Les effieux estoient d'or , le timon estoit d'or.

Enfin ils appellent siecle doré , celuy qui leur semble auoir esté le meilleur , & il s'en trouue parmy les Tragiques qui ont preferé le gain à l'innocence , & à la bonne reputation.

*Que ie sois appellé méchant & detestable ,
Pourueu que ie sois riche , & tousiours redoutable.*

On demande , est-il riche ? a-il quelque moyen ?

Es pas un ne demande est-il homme de bien ?

*Chacun est estimé selon ce qu'il possède ,
Il n'est rien d'incurable où l'or sert de remede ,*

Et de quelque costé qu'en amene un bon vent

*Il n'est iamais honteux de courir au deuant.
Auecques les grands biens ie desyre la vie,
Le permets autrement qu'elle me soit rauie.*

*C'est mourir glorieux & triomphant de
sort ,*

*Que d'amasser des biens à l'instant de la
mort.*

*L'or est du genre humain le seul bien veri-
table ,*

*Le Ciel ne donne rien qui luy soit compa-
rable ,*

282 SVITTE DES EPIST.

*Et si Venus éclatte avec autant d'attraits,
Et que ses yeux diuins poussent d'aussi beaux
traits.*

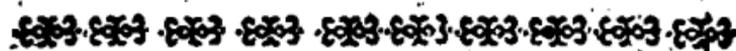
*Je ne m'estonne pas que la voyant si belle,
Les hommes & les Dieux ayent soupiré pour
elle.*

Lors que ces derniers Vers eurent esté prononcez dans vne tragedie d'Euripide, tout le peuple se leua d'un commun consentement, & cria qu'il falloit bannir & l'Auteur de cette piece, & l'Acteur qui la representoit. De sorte qu'Euripide monta en mesme-temps sur le theatre, & pria le peuple d'attendre, pour voir quelle seroit la fin de ce grand admirateur des richesses. Belleroophon receuoit dans cette Fable les mesmes peines que les auares reçoient durant leur vie. Car il n'y a point d'auarice qui n'ait sa peine particuliere, encore que l'auarice soit elle-mesme vne peine assez cruelle. Cōbien nous tire-elle de larmes ! combien nous donne-elle de maux ! O qu'elle est miserable, tandis qu'elle desire des biens, & qu'elle est encore miserable apres les auoir acquis ! Ioignez les inquietudes perpetuelles qui persecutent chacun selon les biens qu'il possede. Car on a bien plus de peine à posseder les richesses, qu'à les acquerir. Combien

DE - SENEQVE. 283

pleure-on de pertes qui sont quelques-fois grandes , mais qui semblent toujours plus grandes qu'elles ne sont en effect. Enfin quand la fortune n'osteroit rien à vn auaricieux, il mettra tousiours au nombre de ses pertes, tout ce qu'il ne pourra pas acquerir. Cependant, me dites-vous, on l'estime heureux & riche, & l'on en voudroit bien auoir autant qu'il en a. Je le confesse, mais dites-moy, ie vous prie, pensez-vous qu'il y ait au monde de pire condition. que celle de ceux qui sont miserables, & tout ensemble enuiez ? Je souhaitteroie que ceux qui desirēt des richesses, allassent consulter les riches; & que ceux qui poursuiuent les honneurs, cōsultassent les ambitieux, & ceux qui sont au faiste des dignitez. Ils changeroient sans doute de volonté, encore que ceux qui auoient condanné leur premiere ambition, fassent de nouvelles entreprises, & cherchent de nouveaux honneurs. Mais il n'y a personne qui soit content de sa bonne fortune; bien qu'elle ne luy coste point de peine, & qu'elle soit venuë comme en poste. Il se plaint, & de ses desseins, & du succez de ses desseins, & ayme tousiours mieux ce qu'il n'a pas fait, que ce qu'il a fait. Or la Philosophie produira en vous ce bien, que i'estime

si grand, que ie ne voy rien de plus grand, & fera que vous ne vous repentirez iamais de vos actions. Certes les belles paroles, & la douceur du langage ne vous conduiront pas à cette felicité qui ne peut estre ébranlée par les tempestes. Que le discours aille comme il pourra, pourueu que l'esprit soit composé comme il doit estre, pourueu qu'il soit tousiours grand; qu'il soit ferme & assené dans ses resolutions; qu'il se satisfasse des choses qui ne peuvent satisfaire les autres; qu'il iuge de son auancement par sa vie; & qu'il mette toute sa science à ne rien desirer, & à ne rien craindre.



EPISTRE CXVI.

A R G V M E N T.

*Dispute contre les Peripateticiens,
touchant les passions
de l'ame.*

 N a souuent demandé s'il estoit plus auantagex d'auoir des passions moderées, que de n'en auoir point

du tout. * Ceux de nostre Secte les re- * Les
 jettent entierement, mais les Peripateti- Stoi-
 ciens les moderent. Pour moy, ie ne ciens.
 comprends pas comment vne maladie,
 quelque mediocre qu'elle fut, pourroit
 estre vtile & salutaire. N'apprehendez
 rien encores. Ie ne veux rien vous oster
 de ce que vous ne voulez pas qu'on vous
 oste. Ie me rendray facile & indulgent
 pour toutes les choses où vous preten-
 dez, & que vous iugez ou necessaires,
 ou vtils, ou agreables à la vie. I'en
 osteray seulement le defaut. Car quand
 ie vous auray deffendu de desirer, ie
 vous permettray de vouloir, afin que
 vous fassiez les mesmes choses sans
 crainte, & avec plus de certitude, & que
 vous en goustiez mieux le plaisir. En
 effect, ne gousterez vous pas mieux
 les plaisirs, quand vous en serez le mai-
 stre, que quand vous en serez l'esclau?
 Mais c'est vne chose naturelle, me direz-
 vous, que ie sois affligé de la perte d'un
 amy, & que ie donne quelque temps à
 un deuil si legitime. C'est vne chose na-
 turelle d'estre touché des opinions des
 hommes, & d'estre triste aux afflictions.
 Pourquoy donc ne me permettez-vous
 pas cette vertueuse crainte, d'estre en
 mauuaise reputation? Ie vous répons
 qu'il n'y a point de vice qui ne trouue

286 SVITTE DES EPIST.

ses deffenseurs, & dont le commencement n'ayt quelque sorte de pudeur & d'excuse ; mais sçachez aussi que cela est cause qu'il prend bien tost de plus grandes forces, & qu'il deuiet enfin monstrueux. Si vous luy permettez de naistre, vous n'aurez pas la puissance de l'estouffer. Toute passion est foible en son commencement : Ensuite elle se pousse d'elle-mesme, & à mesure qu'elle auance, elle trouue de nouvelles forces. Enfin il est plus facile de l'empescher d'entrer, que de la chasser quand elle est entrée. Il est vray que toutes les passions procedent d'un principe qui est comme naturel ; & la Nature nous a ordonné d'auoir soin de nous. Neantmoins ce soin que vous deuez auoir de vous-mesme, se conuertit en vn vice, s'il est plus grand qu'il ne faut. La Nature a attaché quelque plaisir à toutes les choses necessaires, non pas afin que nous les souhaittions, & que nous courrions apres ; mais afin que les choses sans lesquelles nous ne pouuons viure, nous fussent renduës plus agreables par ce mélange de plaisir. Si on le recherche à cause de luy seul, cela s'appelle dissolution. Il faut donc resister aux passions, aussi-tost qu'elles veulent entrer ; parce que comme i'ay dit, il est plus aisé de les

empescher d'entrer, que de les faire sortir. Mais permettez-moy, dites-vous, de pleurer, & de craindre iusqu'à vne certaine mesure. Certes cette mesure deuiendra bien-tost demesurée, & ne finira pas où vous voudriez qu'elle finist. Le Sage se conseruera dans la tranquillité, que ie cherche, sans y employer trop de soins; car il donnera à ses larmes, & à ses plaisirs telle mesure qu'il luy plaira. Quant à nous, à qui il n'est pas aisé de retourner, il nous est plus auantageux de ne nous pas mettre en chemin. Il me semble que Panetius répondit fort bien à vn ieune-homme, qui luy demandoit si vn sage deuoit aymer. Pour le Sage, dit-il, c'est vne chose qui est sans doute à considerer; Mais pour vous & pour moy, qui sommes encore fort éloignez de la condition du Sage, gardons de nous abandonner à vne chose si remplie de troubles & de violences, qui dépend tousiours d'autruy, & qui ne s'estime point elle-mesme. Si elle nous regarde fauorablement, nous nous laissons charmer par sa douceur. Si elle nous méprise, nous nous laissons enflammer par la colere, & par le dépit. Enfin les douceurs de l'amour nous nuisent autant que ses rigueurs; nous nous laissons gagner par la facilité que nous y trouuons, & nous

288 SVITTE DES EPIST.

combattons contre ses difficultez. C'est pourquoy ie suis d'avis que nous nous tenions en repos, puis que nous connoissons nostre foiblesse. N'abandonnons point nostre esprit infirme ny au vin, ny à la beauté, ny à la flatterie, ny à tous les autres charmes qui l'attirent si agreablement. Car ce que Panetius répondit touchant l'amour, ie le puis dire de toutes les autres passions. Destournons-nous des lieux glissans, tout autant que nous le pourrons ; A peine nous pouvons-nous tenir fermes sur des chemins secs ; à peine sommes nous en seureté où il n'y a point de peril. Je sçay bien que vous ne manquerez pas de me dire en cét endroit, ce que tout le monde dit contre les Stoïciens. Vous promettez de trop grandes choses, & vous donnez des preceptes trop difficiles. Nous sommes hommes, nous sommes foibles, nous ne pouvons pas refuser toutes choses à nostre foiblesse. Nous pleurerons, mais peu ; Nous souhaitterons, mais modérément ; Nous nous mettrons en colere, mais nous nous appaiserons. Sçavez-vous pourquoy nous ne pouvons surmonter nos passions ? parce que nous nous faisons accroire que nous ne le pouvons. Et ce qui est encore plus fascheux, nous excusons nos vices, parce que

que nous auons pour eux de l'amour , & que nous ayons mieux les deffendre , que de les chasser. La Nature nous a donné assez de force si nous voulions nous en seruir , si nous voulions les ramasser , & les employer toutes pour nous , & non pas contre nous. Mais nous ne voulons pas en vser , & nous disons pour pretexte , que cela nous est impossible.



EPISTRE CXVII.

ARGUMENT.

1. *Reflexion sur quelques Paradoxes des Stoïciens.*
2. *Il condamne les disputes precedentes, & monstre le vray chemin de la sagesse.*

1.  Ous me donnerez beaucoup de peine & à vous aussi. Et sans que vous y pensiez , vous me ferez un grand procez en me faisant toutes ces petites questions. Car ie ne puis en les

250 SVITTE DES EPIST.

decidant, contredire les Stoïciens, sans les offencer, ny demeurer d'accord avec eux, sans offencer la conscience. Vous me demandez si ce que les Stoïciens tiennent, est veritable, que la sagesse soit vn bié, & qu'estre sage ne soit pas vn bié. Je vous diray premierement ce que pensent les Stoïciens, & ensuite prendray la hardiesse de vous dire mon opinion. Ils estiment donc que ce qu'on appelle bien, est corps; parce que, ce qu'on appelle bien, agit, & tout ce qui agit, est corps. Ce qui s'appelle bien, profite: or afin qu'il profite, il faut necessairement qu'il agisse, & s'il agit, il ne faut point douter qu'il ne soit corps. Ils disent que la sagesse est vn bien, il faut donc dire aussi que la sagesse est corporelle. Mais ils n'estiment pas qu'estre sage soit d'une mesme condition. C'est vne chose incorporelle, & vn accident à la sagesse, & partant elle n'agit point & ne profite point aussi. Quoy donc, disent ils, ne disons-nous pas que c'est vn bien que d'estre sage? Ouy certes, nous le disons; mais en rapportant cela à la chose dont il dépend, c'est à dire, à la sagesse. Mais deuant que ie me separe des Stoïciens, & que ie me range de l'autre party, écoutez sur ce sujet, ce que quelques-vns répondent aux au-

tres. Il faut donc dire tout de mesme, que viure heureusement n'est pas vn bien. Mais on doit répondre à cela, soit qu'ils le veulent, soit qu'ils ne le veulent pas, que l'heureuse vie est vn bien, & que viure heureusement est aussi vn bien. On apporte encore cét argument contre les Stoïciens. Voulez-vous estre sage? C'est donc vne chose désirable; si c'est vne chose désirable, c'est vn bien: ils sont contraints de tordre les mots, & de les mettre à la gesne, & d'adjoûter au mot de desirer vne syllabe, que nostre langue ne peut souffrir. Ils disent que ce qui est bon, est désirable, & que ce qui suruient au bien, est comme le pardessus du désirable, comme qui diroit, *surdésirable*, que l'on ne desire pas comme vn bien; parce qu'on a desia obtenu le bien, mais comme vne chose adjouctée au bien désirable. Pour moy, ie ne suis pas de ce sentiment, & ie pense que les Stoïciens se reduisent à cette extremité, par ce qu'ils sont desia liez par la premiere proposition, & qu'il ne leur est pas permis de changer de façon de parler. Nous deférons ordinairement beaucoup à la commune opinion; & le sentiment de tous les hommes est à nostre regard vn témoignage de la verité. Ainsi nous concluons qu'il y a

292 SVITTE DES EPIST.

des Dieux, de la croyance qu'en a tout le monde, & de ce qu'il n'y a point de nation si barbare & si farouche, qui ne se figure quelques Dieux. Ainsi lors que nous parlons de l'immortalité de l'ame, le commun consentement des hommes, qui craignent les Enfers, ou qui les reuerent, a sur nous beaucoup de force & d'autorité. Je me seruiray donc en cét

* Il fait endroit de cette persuasion publique. En peut- effect, vous ne trouuerez personne qui estreal- n'estime que la sagesse ne soit vn bien, lusion & que ce ne soit aussi vn bien d'estre sa- aux ge. Toutesfois ie ne feray pas ce que * gladia- les vaincus ont accoustumé de faire, ie teurs n'en appelleray pas au peuple, & nous qui en combattons avec nos armes seulement. appel- Ce qui arriue à quelque chose, est-il dans loient la chose à laquelle il arriue, ou bien en quel- est-il dehors? S'il est dans la chose à la- ques- quelle il arriue, c'est vn corps aussi bien fois au que la chose à laquelle il est arriué. Car peuple, rien n'y peut arriuer sans atouchement, quand & ce qui est capable de toucher, est vn ils se corps. S'il est hors de la chose, il s'en voioiēt est retiré apres qu'il y est arriué. Or ce vain- qui se retire, a du mouuement, & ce qui cus & a du mouuement, est corps. Vous atten- en dan- dez peut-estre que ie diray qu'il n'y a ger de point de difference entre la course & mourir courir, entre la chaleur & auoir chaud,

entre la lumiere & reluire. Je confesse qu'il y a de la difference entre ces choses ; mais ie dis aussi qu'elles ne sont pas d'une autre condition les vnes que les autres. Si la santé est vne chose indifferente, estre en santé est aussi vne chose indifferente. Si la beauté est vne chose indifferente, estre beau est aussi vne chose indifferente. Si la iustice est vne bonne chose, il est bon aussi d'estre iuste. Si l'infamie est vn mal, c'est aussi vn mal que d'estre infame ; comme si la chassie est vn mal, estre chassieux est aussi vn mal. Sçachez enfin, que l'un ne peut estre sans l'autre. Celuy qui est sage, a la sagesse, & celuy qui a la sagesse, est sage. Tant s'en faut qu'on puisse douter que l'un soit d'une autre condition que l'autre, qu'il y en a qui estiment que l'un & l'autre ne sont qu'une mesme chose. Mais si tout ce qu'il y a au monde, est bien ou mal, ou indifferente ; ie demanderois volontiers en quel rang nous mettrons la qualité d'estre sage. Ils nient que ce soit vn bien, mais aussi ce n'est pas vn mal, il s'ensuit donc que c'est vne chose indifferente. Or nous disons qu'une chose est indifferente, quand elle peut arriuer aussi-tost à vn méchant qu'à vn homme de bien ; comme l'argent, la beauté, la noblesse. Mais il ne

peut arriuer qu'à vn homme de bien d'estre sage ; Estre sage n'est donc pas vne chose indifferente. Ce n'est pas aussi vne chose qui soit mauuaise ; parce qu'elle ne peut arriuer au méchant , il s'ensuit donc que c'est vne bonne chose. Ce qui peut estre seulement possédé par l'homme de bien , est vne bonne chose ; or estre sage est vne qualité qui ne conuient qu'à l'homme de bien , c'est donc vne bonne chose. Vous dites que c'est vn accident à la sagesse, mais ie vous demande si estre sage fait la sagesse , ou si c'est la sagesse qui fait estre sage. De quelque façon que vous le preniez , il faut que vous confessiez que c'est vn corps. Car enfin , ce qui fait , & ce qui est fait , est corps ; s'il est corps, c'est vn bien. Il ne luy manquoit donc qu'une chose pour estre appelé bien, c'est qu'il estoit incorporel. Quant aux Peripateticiens , ils estiment qu'il n'y a point de difference entre la sagesse , & estre sage ; & que l'vn est mélé avec l'autre. En effect, pensez-vous que quelqu'un puisse estre sage , s'il ne possède la sagesse ? Et pensez-vous que quiconque est sage, ne possède pas la sagesse. Les anciens Dialecticiens mettent de la distinction entre ces choses , & cette distinction est passée iusqu'aux Stoïciens.

Or pour dire en quoy elle consiste; Autre chose est vn champ, & autre chose d'auoir vn champ; par ce que la possession du champ appartient à celuy qui le possède, & non pas au champ. Ainsi la sagesse est vne chose, & estre sage est vne autre chose. Je croy que vous demeurerez d'accord que la chose qu'on possède, & celuy qui la possède, sont deux. On possède la sagesse, & celuy qui est sage, la possède. La sagesse est vne intelligence parfaite, qui est la science de bien viure, la regle & la maistrresse de la vie. Qu'est-ce donc que d'estre sage? Je ne puis dire que c'est vne intelligence parfaite; mais ce qui arriue à celuy qui a cette intelligence parfaite. Ainsi l'vn est vne intelligence parfaite, & l'autre en est comme la possession. Il y a, dit-on, diuerses natures de corps, comme cét homme, comme ce cheual. Elles sont suiuiues de certains mouuemens de leurs ames, qui font connoistre les corps. Ces mouuemens ont quelque chose de particulier, & que l'on considère separé des corps. Comme par exemple, Je voy Caton qui se promene, le sens monstre cela, & l'esprit le eroit. Ce que ie voy, est vn corps sur qui i'ay porté les yeux & l'esprit. Apres cela, ie dis Caton marche, & alors ie ne parle

296 SVITTE DES EPIST:

pas du corps, mais ie dis quelque chose qui est énoncée du corps. Ainsi quand nous parlons de la sagesse, nous entendons quelque chose d'incorporel, & quand nous disons: il est sage, nous parlons d'un corps. Mais supposons maintenant que la sagesse, & estre sage soient deux choses; car ie ne dis pas encore ce qui m'en sèble, qui empesche que l'une & l'autre ne soit un bien? Vous disiez tantost qu'autre chose est un champ, & autre chose d'auoir un champ; parce que celui qui possède, est autre chose que ce qu'il possède. Le champ est terre, & le possesseur est homme. Mais dans la question dont il s'agit maintenant, l'un & l'autre est d'une mesme nature, celui qui possède la sagesse, & la sagesse que l'on possède. Dauantage en la comparaison qu'on a apportée, le champ est autre chose que celui qui le possède; mais icy & celui qui possède, & la chose possédée sont vnis; & estre sage & la sagesse se rencontrent en un mesme homme. On possède un champ par le droit que l'on y a, la sagesse par la nature. Un champ peut estre aliéné, & donné à un autre; mais la sagesse ne se retire iamais de celui qui la possède, & ne sçauroit luy estre ostée. Il ne faut donc point faire de comparaisons entre des choses si

diffemblables. J'auois commencé de dire qu'estre sage, & la sagesse pouuoient estre deux choses, & que toutes deux pouuoient estre des biens. La sagesse & estre sage sont deux choses, & vous demeurez d'accord qu'elles sont toutes deux des biens. Or comme rien n'empesche que la sagesse ne soit vn bien, & que la possession de la sagesse ne soit aussi vn bié; ainsi rien n'empesche que la sagesse, & auoir la sagesse ne soit vn bié. Pour moy, ie veux acquerir la sagesse, afin d'estre sage. Quoy dōc vne chose sans laquelle vne autre ne peut estre bonne, n'est-elle pas bonne elle-mesme? Vous dites qu'il faudroit refuser la sagesse, si on vouloit nous la donner, sans nous en donner l'usage. Qu'est-ce que l'usage de la sagesse? estre sage? C'est ce qu'il y a en elle de plus precieux. Ostez cela, elle est inutile, & la sagesse n'est qu'un fantôme. Si les tourmens sont des maux, c'est vn mal que d'estre tourmenté. De sorte que mesme les tourmens ne seroient pas des maux, si vous en auiez osté ce qui les suit, c'est à dire, estre tourmenté. La sagesse est l'habitude d'une ame parfaite, & estre sage on est l'usage. Comment donc son usage ne seroit-il pas vne bonne chose, puis que la sagesse sans l'usage, n'est pas mesme vne bonne cho.

298 SVITTE DES EPIST.

se? Je vous demande si la sagesse est desirable, vous le confessez. Je vous demande si l'usage de la sagesse est desirable, vous le confessez. Car vous dites que vous ne voudriez pas la recevoir si on vous défendoit de vous en servir. Ce qui est desirable, est bon. Estre sage, est l'usage de la sagesse, comme l'usage de l'éloquence est de parler, & celuy des yeux de voir. Estre sage, est donc l'usage de la sagesse: or l'usage de la sagesse est desirable; estre sage est donc vne chose desirable; & si c'est vne chose desirable, c'est par consequent vne bonne chose.

II. Mais ie me condamne moy-mesme d'imiter ceux que ie blasme, & d'employer des paroles pour prouuer vne chose toute manifeste. Car enfin, qui pourroit douter qu'auoir trop grand chaud, ne soit vne chose importune, si le trop grand chaud est importun? Qu'auoir grand froid ne soit vne chose facheuse, si le grand froid est facheux? Et qu'il ne soit bon de viure, si la vie est vne bonne chose? Mais tout cela ne fait que tournoyer à l'entour de la sagesse, & n'est point de la sagesse, à laquelle nous deions nous arrester. Certes si nous voulons vn peu nous estendre, elle a de grandes & de spacieuses promenades,

Discourons de la nature des Dieux, de la nourriture des Astres, du cours différent des estoilles. Recherchons si leurs mouuemens & leurs reuolutions causent quelques alterations dans nos corps, & si les esprits & les corps reçoient leur vigueur, ou leur foiblesse de la vertu de leurs influences; si les choses qu'on appelle fortuites, n'ont pas esté ordonnées par vne loy qui ne peut manquer; & s'il se fait quelque chose dans le monde, que le hazard produise inopinément, & qui ne soit pas l'effect de quelque puissance superieure. Veritablement toutes ces considerations ne regardent point les mœurs; mais elles delassent l'esprit, & l'éleuent à la grandeur des choses qu'elles recherchent. Au contraire, toutes ces petites questions, dont ie parlois tantost, l'affoiblissent, & ne l'aiguisent pas comme vous pensez, mais elles en émoussent la pointe. Mais, ie vous prie, pourquoy perdons-nous le temps en des choses qui sont au moins inutiles, si elles ne sont pas fausses? Pourquoy ne l'employons-nous pas à de plus grandes, & de plus hautes speculations? Que me seruira de sçauoir, si estre sage, est autre chose que la sagesse? Si l'un est un bien, & si l'autre n'est pas un bien? Quoy qu'il en soit, ie veux bien m'abandonner iusqu'à subir.

300 SVITTE DES EPIST.

tout le hazard du souhait que ie vay faire. Je vous souhaite la sagesse, & ie me souhaite d'estre sage. Et ie pense apres tout que ie me souhaite autant qu'à vous, & que nous serons tous deux égaux. Apres tout faites en sorte de me mostrer vn chemin qui me conduise à la sagesse. Dites-moy ce que ie dois fuyr, & ce que ie dois desirer ; Par quels moyens, & par quelles forces ie dois appuyer mon esprit infirme ; Comment ie repousseray ce qui m'emporte indifferemment de tous costez ; Comment ie pourray resister à tant de maux ; Comment ie me destourneray des vices qui se jettent dessus moy ; Comment ie sortiray de ceux où ie me suis jetté moy-mesme. Enseignez-moy à supporter mes afflictions sans me plaindre, & les prosperitez d'autrui sans enuie. Enseignez-moy à ne pas seulement attendre le dernier iour de ma vie avec vn courage ferme ; mais à l'aller chercher moy-mesme, quand il en sera besoin. Je n'estime rien de plus lasche, que de souhaitter la mort. Car si vous voulez viure, pourquoy souhaitez-vous de mourir ? Et si vous ne voulez plus viure, pourquoy priez-vous les Dieux de vous donner vne chose qu'ils vous ont donnée en naissant ? Il est arresté que vous mourrez

quelque iour, malgré que vous en ayez; mais il est en vostre puissance de mourir, quand il vous plaira. L'un est vne chose necessaire, l'autre dépend de vostre volonté. I'ay leu depuis peu de tēps vn lasche discours d'un certain personnage, qui veritablement parle bien. *Ainsi*, dit-il, *que ie puisse bien-tost mourir*. O insensé que tu es! tu souhaittes vne chose qui est à toy. *Ainsi que ie puisse bien-tost mourir*. Peut-estre qu'en disant tousiours ces paroles, tu es paruenu à la vieillesse. Autrement, pourquoy retarder si long-temps? Personne ne te retient, échappe-toy par où tu voudras. Cherche telle partie de la nature qu'il te plaira, & fay là seruir à te donner vne yssue. Ces parties de la Nature sont les Elemens, par qui le monde est conserué & entretenu, l'eau, la terre & l'air, qui sont aussi bien les chemins de la mort, que les causes de la vie. *Ainsi que ie puisse mourir bien-tost*. Qu'entendez-vous par ce bien-tost? & quel terme luy donnez-vous? il peut arriuer plustost que vous ne le souhaitez. Ces paroles partent sans doute d'une ame foible, & qui veut donner de la pitié par ce dégoust qu'elle a de la vie. Celly qui desire mourir, n'a pas enuie de mourir. Il demande aux Dieux les moyens de viure. Si vous desirez mou-

rir, le fruit & de la mort est de faire cesser vos desirs. Discourons sur ces choses, Lucilius, & faisons en sorte qu'elles forment nostre esprit. C'est en cela que consiste la sagesse, & ce qu'on appelle estre sage, & non pas à faire paroistre de vaines subtilitez dans les disputes ridicules. La fortune vous a desia proposé vne infinité de difficultez, & vous n'avez encore satisfait à pas vne seule. Vous ne faites que vous jouer; Et n'estce pas vne folie de battre l'air de son épée, quand le signal du combat a esté donné? Déponillez-vous de ces armes feintes; il est besoin d'une veritable épée, pour decider cette querelle. Dites-moy, par quel moyen & la tristesse & la crainte ne pourront s'emparer de mon ame; Et comment ie me pourray décharger du pesant fardeau de tant de secretes conuoitises. Mais enfin, il ne faut pas demeurer court, il faut faire quelque chose. La sagesse est vn bien, & ce n'est pas vn bien que d'estre sage. Je le veux. Nions qu'estre sage soit vn bien, afin qu'on se mocque de toute cette dispute, comme n'ayant esté employée qu'en choses vaines & inutiles. Que diriez-vous maintenant si l'on vous demandoit si la sagesse à venir est vn bien? Car enfin, les Greniers ne sont point char-

gez, & ne se sentent point encore de la moisson à venir, & l'enfance ne tire point d'avantage de la ieunesse où elle entrera quelque iour? La santé que l'on attend, ne sert de rien au malade; non plus que le repos qui doit succeder au travail & à la course, ne soulage point vn homme tandis qu'il court & qu'il travaille. Qui pourroit ignorer que ce qui doit auenir, n'est pas vn bien, par cette raison mesme que c'est vne chose à venir? Car ce que l'on appelle bien ne tarde point à profiter. Or il n'y a que les choses presentes qui profitent, & si vne chose ne profite, certainement elle n'est pas bonne; & si elle profite, elle est desia bonne, & desia presente. Je seray sage quelque iour, cela sera bon quand ie le seray, & non pas en attendant que ie le sois. Il faut qu'une chose soit, deuant que de la dénommer bonne ou mauuaise. Comment, ie vous supplie, ce qui n'est pas encore, pourroit-il estre desia bon? Et comment voulez-vous que ie vous prouue mieux qu'une chose n'est pas, qu'en vous disant qu'elle est encore dans l'aduenir? Car il n'y a point d'apparence que ce qui est encore dans le chemin, soit desia arriué. Le Printemps viendra bien-tost; mais ie sçay cependant que nous sommes dans l'Hyuer. L'Esté

suiura le Printemps ; mais ie sçay que nous ne sommes pas encore en Esté. Enfin, i'ay vn grand témoignage qu'vne chose n'est pas presente, lors qu'elle est encore dans l'auenir. I'espere que ie seray sage quelque iour, mais cependant ie le ne suis pas. Si i'auois ce bien, ie n'aurois plus deffa ce mal. Quand on dit, ie pourray quelque iour deuenir sage, on reconnoist de là, que ie ne le suis pas encore. Ie ne sçauois estre en mesme-téps, & dans ce bien & dans ce mal. Ces deux choses ne sçauoient se joindre ensemble, & le bien & le mal ne se trouuent point en mesme-temps en vn mesme objet. Passons donc promptement par dessus ces ingenieuses bagatelles, & hastons-nous d'attraper les choses qui nous apporteront quelque secours. Celuy qui va querir la Sage-femme pour faire accoucher sa fille qui est en trauail, ne s'amuse pas à lire vne Ordonnance affichée au coing d'vne ruë. Celuy qui court pour esteindre sa maison en feu, ne s'amuse pas à regarder sur vn Damier, comment on pourra sauuer vne Dame qui est en danger. Cependant on vous apporte de tous costez de mauuaises nouvelles. On vous annonce l'embrasement de vostre maison, la perte de vos enfans, le siege de vostre ville, le pillage

ge de vos biens , adjouſtez à cela des naufrages , des tremblemens de terre, & tout ce qui peut donner de la crainte, Et parmy tant de calamitez , vous ne ſongez qu'à des diuertiffemens , & à des choſes qui vous plaiſent ? Vous demandez quelle difference il y a entre la ſageſſe , & eſtre ſage. Et lors qu'un orage furieux eſt preſt de tomber ſur voſtre teſte , vous vous amuſez à faire des nœuds pour auoir le plaifir de les deſfaire. La Nature ne nous a pas eſté ſi liberale du temps que nous en ayons de reſte pour le perdre. Voyez combien en perdent ceux qui en ſont les meilleurs ménagers. Nos maladies , ou celles des noſtres, nous en ont dérobbé vne partie ; & les affaires domeſtiques & les affaires publiques , en occupent vne autre partie. Le ſommeil partage avec nous noſtre vie. Que nous ſert donc de conſumer en des choſes vaines, la plus grande partie de ce temps qui eſt ſi court ? qui paſſe ſi viſte, & qui nous emporte nous-meſmes ? Outre cela , l'eſprit de l'homme ſ'accouſtume plutoſt à ſe donner du plaifir , qu'à trauailler pour ſa guerifon ; & fait ſon paſſe-temps de la Philoſophie, qui deuroit eſtre ſon remede. Ie ne ſçay quelle difference il y a entre la ſageſſe & eſtre ſage ; mais ie ſçay

306 SVITTE DES EPIST.

bien qu'il ne m'importe de le sçavoir ou de l'ignorer. Dites-moy, ie vous prie, seray-je deuenu sage quand i'auray appris cette difference ? Pourquoy donc me retenez-vous plustost parmy des paroles, que parmy les actions de la sagesse ? Rendez-moy plus constant, plus ferme & plus assuré. Rendez-moy aussi fort que la fortune, & victorieux d'elle-mesme. Ie pourray, certes, en triompher, si ie fay toutes les choses que i'apprends.



EPISTRE CXVIII.

ARGUMENT.

1. *Contre l'ambition de ceux qui briguent les grandes charges.*
2. *Du vray bien, & de la difference qu'il y a entre ce qui est honneste, & ce qui est bon.*

1. **V**ous me demandez trop souvent des Lettres. S'il faut que nous comptions ensemble, vous de-

meurerez infoluable. Nous estions demeurez d'accord que vous m'écriviez le premier, & que ie vous ferois réponse. Neantmoins ie ne veux pas faire le difficile avec vous, ie sçay bien qu'on peut vous prester seurement. C'est pourquoy ie ne feindray point de vous faire des auances. Mais ie ne feray pas ce que Ciceron conseilloit à Atticus, qu'encore qu'il n'eust rien à écrire, il écrivist neantmoins tout ce qui se presenteroit à s^{on} esprit. Pour moy, ie ne manque iamais de sujet d'écrire, sans m'amuser à toutes ces choses, dont Ciceron remplit ses Lettres. Ie ne vous manderay point comme luy, lequel est le plus en peine de tous ceux qui briguent vne charge; Que celui-cy ne se contente pas de ses forces; mais qu'il employe encore celles d'autrui, pour obtenir les dignitez; Que cet autre poursuit le Consular, appuyé de la faueur de Cesar, ou de celle de Pompée; que Cecilius est vn vsurier inhumain, de qui mesme ses plus proches ne peuuent tirer vn denier, à moins de donner cent pour cent. Il vaut mieux discourir de ses maux, que de ceux d'autrui. Il vaut mieux s'examiner soy-mesme, & considerer combien on poursuit de choses sans en obtenir pas vne.

308 SVITTE DES EPIST.

Mon cher, Lucilius, c'est vn bien excellent, c'est vn bien assurez, & qui ne dépend de personne que de ne rien demander, & de passer sans desir & sans ambition, au trauers de ces assemblées que tient la fortune. Tandis que le peuple est assemblé; que ceux qui poursuivent les charges, regardent avec inquietude la contenance de ceux qui les fauorisent; que celuy-là leur donne de l'argent; que celuy-cy agit par des entre-metteurs; que l'autre à force de baisers vse les mains de ceux à qui il ne voudroit pas seulement laisser toucher les siennes, s'il auoit ce qu'il demande; enfin tandis que chacun en suspens attend avec impatience la voix du crieur; Combien pensez-vous qu'il y ait de plaisir parmy le monde, de demeurer en repos parmy l'inquietude de tant de monde, de demeurer en corps, & de regarder ces Foires sans rien acheter, & sans rien vendre: Mais de combien est plus grande la satisfaction de cet homme qui regarde sans soucy, non seulement les assemblées où se font les Preteurs & les Consuls; mais cette confusion de tout le monde, où les vns demandent des honneurs qui ne durent qu'vn an, les autres vne puissance perpetuelle, les vns de bons succez dans la guerre, des victoires & des triom-

phes, les autres des richesses, les vns des mariages & des enfans, & les autres de la prosperité pour eux & pour tous ceux qui les touchent. Il n'appartient qu'aux grandes ames de ne rien demander, de n'aller prier personne, & de dire à la fortune, ie n'ay rien à deméler avec toy ; ie ne m'abandonne point à ta puissance, ie sçay que tu repousses les Cations, & que tu élèves les Vatinies ? Ie ne demande point tes faueurs. Ainsi l'on réduit la fortune dans des bornes bien estroittes, & c'est la mettre, pour ainsi dire, dans vne condition priuée. Ce sont-là les sujets dont nous deuons tousiours nous entretenir, & dont il faut que nous remplissions nos Lettres, tandis que nous verrons tant de milliers d'hommes ; qui pour se ruiner eux-mêmes, s'efforcent de trauerfer des maux pour arriuer dans d'autres maux, & qui demandent des choses que bien-tost ils ne voudroient pas auoir obtenuës, ou dont ils seront bien-tost dégoustez. Car enfin, qui s'est iamais contenté d'vne chose qui luy sembloit suffisante, & peut-estre excessiue, tandis qu'il la souhaittoit ? La felicité n'est pas insatiable comme se l'imaginent les hommes, elle se contente de peu, & c'est ce qui est cause qu'elle ne dégouste iamais person-

sonne. Vous croyez que ces choses-là sont hautes, parce que vous en estes éloigné; mais il n'y a rien de si bas aux yeux de celuy qui les possède. Que l'on m'appelle imposteur, s'il ne cherche à monter plus haut. Ce que vous pensez estre le comble, n'est seulement qu'un degré. C'est le peu de connoissance qu'on a de la verité, qui fait faire aux hommes ces fautes. Ils se laissent tromper par l'opinion du peuple, ils courent seulement apres l'apparence du bien; Et lors qu'ils ont obtenu ce qu'ils poursuivent, & qu'ils ont beaucoup souffert en le poursuivant, ils reconnoissent qu'ils n'ont poursuivy qu'un fantosme, que des maux, ou des choses vaines, ou qui sont moindres que leurs esperances. La plupart admire ce qui les trompe, estant veu de loin; Et tout ce qui est grand & releué, passe pour un bien aux yeux du vulgaire.

II. Mais pour ne pas tomber dans vne erreur si dangereuse, recherchez en quoy consiste le bien que l'on a définy en tant de façons différentes. Quelques-uns disent que le bien est vne chose qui excite les esprits, & qui les appelle à soy. Mais, dit-on, s'il appelle les hommes, & que ce soit à leur ruine? Car vous sçavez combien il y a

de maux agreables qui nous charment, & qui nous attirent. Il y a cette difference entre le vray & le vray-semblable, que ce qui est bon, est inseparable de la verité, parce qu'il n'y a rien de bon qui ne soit vray. Mais ce qui nous excite & nous attire par l'apparence, est seulement vray-semblable; C'est comme vn trompeur qui entre chez-nous, qui nous sollicite, & qui nous attire. Quelques-vns ont donné cette definition du bien; Que le bien est vne chose qui donne vn desir de soy, ou qui donne de l'ardeur à l'esprit qui y aspire. Mais on objecte contre cette definition, que beaucoup de choses donnent de l'ardeur à l'esprit, qui ne sont desirées que pour la ruine de ceux qui les desirent. Certes ceux-là ont le mieux rencontré qui en ont donné cette definition. Le bien est ce qui attire à soy l'esprit conformément à la Nature; de sorte qu'il ne soit point desiré, que quand il a commencé d'estre desirable. Car alors il est honneste, & l'on doit le souhaitter. L'occasion me fait icy souuenir de monstrier la difference qu'il y a entre ce qui est bon, & ce qui est * honneste. Ils * Ver-
ont veritablement quelque chose de ^{meux.} commun, & d'inseparable. Et ce qui est bõ, ne peut subsister sans qu'il y ait quel-

312 SVITTE DES EPIST.

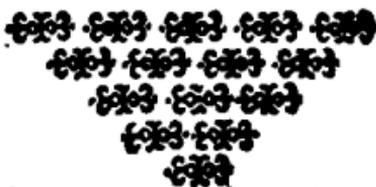
que chose de l'honneste, comme il est impossible que ce qui est honneste, ne soit pas bon. Quelle difference y a-il donc entre les deux? L'honneste est le bien parfait & accompli, en quoy consiste l'heureuse vie, & dont le seul atouchement rend toutes les autres choses bonnes. Je diray pour mieux m'expliquer, qu'il y a certaines choses, qui ne sont ny bonnes ny mauuaises; comme de faire la guerre, d'aller en ambassade, & d'estre iuge. Lors que ces choses-là sont honnestement conduites, elles commencent d'estre bonnes, & de douteuses & d'indifferentes qu'elles estoient, elles deuiennent bonnes infailiblement. Vne chose n'est bonne que par le commerce qu'elle a avec l'honneste; mais l'honneste est bon de soy. Le bien procede de l'honneste, mais l'honneste est independant. Ce qui est bon, a peu estre mauuais; mais ce qui est honneste, n'a iamais peu estre autre chose que bon. Quelques-vns ont apporté cette definition du bien, que c'est ce qui est selon la Nature. Prenez garde à ce que ie vay dire. Ce qu'on appelle bien, est veritablement selon la Nature; mais tout ce qui est selon la Nature, ne doit pas estre appellé bien. Il y a vne infinité de petites choses, qui sont conformes à
la

la Nature; mais elles sont si petites, & si peu considerables, que le nom de bien ne scauroit leur conuenir. En effect, elles sont legeres & méprisables, & quelque petit que soit le bien, il ne peut être iamais méprisé. Il n'est pas bien durant qu'il est petit, & il n'est plus petit aussi-tost qu'il commence d'estre bien. Comment reconnoissons-nous qu'une chose est bonne, ou qu'elle merite le nom de bien, si elle est entièrement selon la Nature? Vous confessez, me direz-vous, que ce qui est un bien, est selon la Nature, & que c'est-là la propriété du bien. Vous confessez aussi, me direz-vous, qu'il y a d'autres choses qui sont, selon la Nature, & qui neantmoins ne sont pas des biens? Comment donc se pourra, il faire que l'un soit un bien, & que les autres ne soient pas des biens? Comment l'un sera-il different de l'autre, puis qu'il conuient à l'un & à l'autre, d'estre selon la Nature? C'est leur grandeur qui fait en elles, cette difference; Et certes, il n'est pas nouveau que quelques choses changent en croissant. Celuy qui estoit enfant, & qui est venu en puberté, a acquis quelque qualité qu'il n'auoit pas; il estoit irraisonnable, il est maintenant raisonnable. Quelques choses non

314 SVITTE DES EPIST:

seulement deuiennent plus grandes en croissant ; mais elles deuiennent autres qu'elles n'estoient. Vous me répondez, sansdoute , que ce qui se fait plus grand , ne deuient pas autre pour cela. Il n'importe que ce soit vne bouteille , ou vn muid que vous remplissiez de vin , la qualité du vin est en l'vn & en l'autre. Cent liures de miel , & vne liure de miel ont le mesme goust. Vous vous seruez de comparaisons qui ne sont pas iustes ; car en ce vin & en ce miel , considéré en abondance , ou en petite quantité , il n'y a qu'vne mesme qualité ; encorè que la mesure s'en augmente , la qualité demeure la mesme , c'est tousiours du vin , c'est tousiours du miel. Ainsi , bien que certaines choses s'augmentent , elles demeurent tousiours en mesme genre , & conseruent la mesme propriété. Mais apres auoit beaucoup adjousté à quelques-vnes , elles sont enfin changées par la dernière chose qu'on y adjouste , & en reçoient vne forme toute nouvelle , & qu'elles n'auoient point eüe auparauant. Vne seule pierre achue la voûte , ie veux dire , celle du milieu qui est la clef de toutes les autres. Pourquoy cette dernière pierre , qui est peut-estre la moindre , a-elle plus fait que ce grand amas de

pierres ? parce qu'elle a achemé l'ouura-
 ge, bien qu'elle ne l'ait pas augmenté. Il
 y a d'autres choses qui se dépouillent en
 croissant de leur première forme, & qui
 se reuestent d'une nouvelle. Quand l'es-
 prit a long-temps medité sur vne chose,
 & qu'il s'est enfin lassé en considerant sa
 grandeur, on commence à l'appeller infi-
 nie; parce qu'elle est deuenüe toute autre
 qu'elle n'estoit, lors qu'elle sembloit grã-
 de, mais calme & limitée. Ainsi nous nous
 sommes figurez qu'une chose pourroit
 estre coupée, bien que ce fust difficile-
 ment; & quand la difficulté est deuenüe
 plus grande, on trouue qu'elle ne peut
 plus estre coupée. Ainsi ce qui ne se re-
 muoit qu'à peine, est enfin venu à ce
 point, qu'on ne peut plus le remuer.
 Et de la mesme façon vne chose estoit
 selon la Nature; ensuitte sa grandeur
 luy a fait auoir vne autre qualité, & en
 a fait vne chose bonne.



EPISTRE CXIX.

A R G V M E N T.

1. *Le moyen de devenir riche en peu de temps.*
2. *Que les richesses du monde sont vaines.*
3. *Que celuy qui se contente de peu, ne manque d'aucunes commoditez.*

1. **Q**UOY T. E. S les fois que ie trou-
 ue quelque chose, ie n'attends
 pas que vous disiez i'y retiens part, ie
 le dis moy-mesme pour vous. Voulez-
 vous sçavoir ce que i'ay trouué? Vous
 n'avez qu'à tendre la main, c'est gain
 tout assure. Je vous enseigneray com-
 ment vous pourrez devenir riche en peu
 de temps; car ie ne doute point que vous
 n'avez grande passion de le sçavoir. Et
 certes, ce n'est pas sans raison que vous
 le souhaitez, ie vous meneray aux plus
 grandes richesses que l'on se puisse ima-
 giner par un chemin court, & qui ne

vous ennuyera point. Cependant vous avez besoin de trouver quelqu'un qui vous preste ; car il faut nécessairement que vous empruntiez , afin que vous puissiez faire ce commerce. Mais ie ne veux pas que vous empruntiez par l'entremise d'un autre , ny que les Courtiers du Change y fassent promener vostre nom. Ie vous enuoyeray en un lieu où l'on est tout prest de vous prester , c'est à dire , que ie vous enuoyeray à cette parole de Caton , emprunte de toy - mesme. Quoy que ce soit fort peu , ce peu suffira si nous n'allons qu'à nous-mesmes demander ce qui nous manque : Car , mon chet Lucilius , il n'y a point de difference entre ne point desirer & auoir. Vous trouuerez le mesme auantage en l'un qu'en l'autre , puis que vous ne ferez point en inquierude. Ce n'est pas que ie vueille que vous refusiez quelque chose à la Nature. Elle est opiniastre , on ne la peut vaincre , elle demande le sien ; mais ie desire que vous sçachiez que ce qui excède la Nature , n'est qu'une chose empruntée , & qui n'est point nécessaire. I'ay faim , il faut manger ; mais que le pain soit bis ou blanc , il n'importe à la Nature. Elle ne demande pas qu'on donne du plaisir au ventre , mais qu'on le remplisse. I'ay soif. Que l'eau vienne

318 SVITTE DES EPIST.

d'un lac, ou d'une cisterne, il n'importe à la Nature. Elle ne demande rien autre chose, sinon que vous estanchiez vostre soif, il ne luy importe que vous beuuez dans un vase d'or, ou dans le creux de vostre main. Regardez la fin de toutes choses, & vous mépriserez les superflus. La faim me presse-elle, ie cours aux viandes les plus proches, elle me fera trouver excellent tout ce que ie pourray rencontrer. Un ventre affamé ne rejette rien, il trouue tout bon.

II. Demandez-vous donc ce qui m'a donné tant de plaisir? Cette parole qui me semble fort bien dite; Que le sage ne recherche que les richesses naturelles. Vous m'allez dire, sans doute, que ie vous ay donné de belles esperances, & rien autre chose; Que vous auiez desia fait de grands desseins; Que vous regardiez desia sur quelle mer vous vous embarqueriez pour faire un plus grand commerce. Certes, c'est me tromper, dites-vous, que de m'enseigner la pauvreté, apres m'auoir promis des richesses. Quoy donc, estimez-vous que celuy-là soit pauvre à qui il ne manque rien? S'il ne luy manque rien, me direz-vous, c'est par le moyen de sa patience, & non pas par une grace de la fortune. Donc vous ne l'estimerez pas riche; parce qu'il ne

peut estre dépouillé de ses richesses ? Lequel aymeriez-vous mieux ou auoir beaucoup, ou auoir assez ? Celuy qui a beaucoup, en souhaite encore dauantage, ce qui témoigne qu'il n'a pas encore assez. Mais celuy qui a assez, a sans doute acquis ce que le riche ne sçauroit iamais acquerir, c'est à dire, l'accomplissement de ses desirs. Croyez-vous que ses richesses ne meritēt pas le nom de richesses ? parce qu'elles n'ont iamais fait profcrire ny bannir personne ; parce qu'elles n'ont iamais obligé vn enfant d'empoisonner son pere, ny vne femme son mary ? parce qu'elles sont assurées durant la guerre ; parce qu'elles ne donnent point d'inquietudes dans la paix ; parce qu'il n'y a point de peril à les posseder, & qu'on-en dispose sans peine ? Celuy-là donc a-il peu de chose, qui n'a point de froid, qui n'a point de faim, qui n'a point de soif ? Iupiter n'a pas dauantage. Certes ce n'est pas auoir peu que d'auoir assez ; Et au contraire, ce n'est pas auoir beaucoup, que de ne pas auoir assez. Apres auoir surmonté Darius, apres auoir conquis les Indes, Alexandre est encore pauvre. Il cherche autre chose à gagner, il sonde des mers inconnues. Il enuoye sur l'Ocean de nouvelles flottes, & va rompre, pour ainsi

310 SVITTE DES EPIST.

dire les limites, & les barrières du monde. Ce qui suffit à la Nature, ne suffit pas à vn seul homme; enfin il s'est trouué vn homme qui a souhaitté encore quelque chose, quand il s'est veu Maître de toutes choses. Voyez si cet auuglement n'est pas extrême, & combien il est facile aux hommes d'oublier leurs commencemens, & les lieux d'où ils sont partis, quand ils ont fait quelque chemin. Ce Prince qui à peine estoit paisible & legitime Seigneur, seulement d'vn coin de terre, ne scauroit estre satisfait d'auoir porté ses conquestes iusqu'aux extremitez du monde; quand il songe qu'il ne peut aller plus auant, & qu'il faut reuenir sur ses pas. L'argent n'a iamais rendu personne riche; Au contraire, il n'y a iamais eu personne, qui apres en auoir beaucoup acquis, n'ait eu plus de passion d'en acquerir d'auantage. Voulez-vous scauoir la raison de cela? C'est que celuy qui en a le plus, commence à s'apperceuoir qu'il en peut auoir d'auantage. Enfin produisez lequel vous voudrez de tous ceux qu'on peut comparer pour les richesses à Crassus & à Licinus; faites-luy montrer son reuenu; qu'il mette ensemble toutes ses possessions & ses esperances, il est pauvre, si vous me croyez, & si vous

vous croyez , il le peut estre quelque jour. Au contraire , celuy qui s'est réglé sur ce que la Nature demande , non seulement il est hors de la puissance de la pauvreté , mais encore hors de l'appréhension d'estre pauvre.

III. Mais afin que vous sçachiez combien il est mal-aisé de se reduire iusqu'à la mesure de la Nature , Celuy-là mesme que nous croyons estre borné suiuant les regles de la Nature , & que vous appelez pauvre , a quelque chose de superflu. Enfin les richesses charment le peuple. S'il void sortir d'une maison quantité de sacs d'argent , si la couverture d'un logis est dorée , si les valets sont des hommes bien-faits & bien vestus , tout cela l'auengle , tout cela luy semble grand ; La felicité de tous ces riches est seulement au dehors , elle n'entra iamais chez eux. Mais celuy que nous auons separé du peuple , & que nous auons osté de la puissance de la fortune , possede en luy la felicité. Quant à ceux qui sont pauvres avec de grands biens , ils ont des richesses , comme nous disons que nous auons la fièvre qui nous tient , & ce sont les richesses qui les possèdent. Il faut que ie vous donne vn auertissement , qu'on ne sçauroit trop souuent donner. Que

vous mesuriez toutes choses selon le besoin & les desirs de la Nature que l'on satisfait de rien ou de peu de chose. Gardez seulement de mêler les vices avec les desirs. Demandez-vous sur quelle table, dans quelle vaisselle, & à combien de services on servira vostre table? La Nature ne demande point cette pompe; elle ne veut que de la viande. La faim n'est pas ambitieuse, elle veut seulement s'assouvir; & ne se soucie pas de quelle sorte; Tout le reste est le tourment d'une malheureuse dissolution. Apres qu'elle a rassasié la faim, elle cherche encore des inventions pour manger; elle veut farcir son ventre, & pourtant elle ne veut pas le remplir. Elle cherche l'art de faire revenir la soif apres l'avoir estanchée dès le premier coup. C'est pourquoy Horace a fort bien dit, que la soif ne regarde pas si l'eau est dans vn beau vase, & s'il est présenté par vne belle main. Car si vous pensez qu'il est de vostre condition, que le valet qui vous presente à boire, soit bien peigné, & que le verre soit bien net, sans doute vous n'avez pas soif. La Nature nous a favorisez, principalement en cela, qu'elle a osté à la nécessité tout dégoût & tout dédain. Il n'y a que la superfluité qui veut faire choix, & qui affecte la délicatesse. C'est à elle seulement

à qui l'on entend prononcer ces paroles; Cela n'est pas beau, cela n'est pas propre, cela me blesse les yeux. Dieu qui nous a prescrit luy-mesme nostre façon de viure, a voulu seulement pouruoir que nous vécussions en santé, & non pas dans les delices. Aussi a-il mis, pour ainsi dire, entre nos mains, tout ce qui peut contribuer à la nourriture; au contraire, il faut travailler & se rendre miserable, pour chercher les moyens de satisfaire à la volupté. Iouïssons donc de cette grace de la Nature, qu'on doit mettre entre les plus signalées; considerons que la plus grande obligation que nous luy ayons, c'est de nous faire prendre sans dégoût, tout ce que la nécessité nous fait desirer.

EPISTRE CXX.

ARGUMENT.

1. *Dispute sur ce qui est honneste & ce qui est bon.*
2. *Comment on a connu la vertu.*
3. *Inuettine contre ceux qui ne sont iamais contents, & qui s'attachent trop à cette vie.*

1. **OSTRE** Lettre a parcouru quantité de petites questions;

324 SVITTE DES EPIST.

& enfin, elle s'est arrestée à vne seule, & en demande la resolution. Vous voulez sçavoir comment nous auons eu premierement la connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Ces deux choses sont diuerses dans l'opinion de quelques-vns ; mais pour moy, i'estime qu'elles sont seulement distinctes. Il faut vous expliquer cela. Quelques-vns s'imaginent que ce qu'on appelle bon, est seulement ce qui est vtile ; Et partant ils donnent ce nom, & aux richesses, & à vn cheual, & au vin, & aux soutiers. Tant ils estiment vil & méprisable ce qui est bon ; & tant ils ont d'aucuglement, que de le faire descendre à ce qu'il y a de plus bas & de plus sordide. Ils pensent que ce qui est honneste, consiste en l'execution d'un deuoir legitime ; comme d'auoir vn soin charitable de la vieillesse de son pere, de donner du secours à la necessité d'un amy, de combattre vaillamment dans la guerre, de dire son auis sagement & à propos. Veritablement nous en faisons deux choses ; mais ie suis de ce sentiment, qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honneste, & que ce qui est honneste, est bon. Je croy qu'il seroit inutile & superflus de faire voir en cet endroit quelle difference il y a entre l'un & l'autre, puis que i'en ay si sou-

uent parlé. Je diray seulement que nous estimōs que toute chose qui peut seruir à vn mauuais vsage, ne peut estre appellée bonne ? Et apres tout, vous scauez combien il s'en trouue qui se seruent mal de leurs tresors, de leur Noblesse, & de leurs forces. Je reuiens maintenant au sujet que vous voulez que ie traite ; D'où nous vient la premiere connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste ? Veritablement la Nature n'a peu nous apprendre cela ; elle nous a bien donné quelque semente de la science ; mais elle ne nous a pas donné la science. Quelques-uns disent que cette connoissance nous est venuë fortuitement & sans y penser. Mais il n'est pas croyable que l'image de la vertu se soit présentée par hazard aux yeux de l'homme. Nous croyons qu'on a acquis cette connoissance par vne longue obseruation ; par la comparaison des choses qui sont souuent arriuées, & par l'analogie qu'on a trouuée entr'elles, lors que le iugemēt s'est rendu Iuge de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Puisque les Gramairiens, ces Iuges & ces Arbitres de la langue ont receu ce mot, & luy ont donné droit de Bourgeoisie, ie ne suis pas d'auis de le bannir & de le renvoyer en son pais. Le m'en seruiray donc non seu-

lement cōme d'un mot recen; mais cōme d'un mot qui est en vſage, ie vous diray quelle est certe analogie. Nous ſçauions qu'il y a vne fantē du corps, & nous auons conclud de là, qu'il y en a vne de l'ame. Nous ſçauions qu'il y a des forces du corps, & nous auons conclud de là, qu'il y a auſſi vne force & vne vigueur de l'eſprit. Quelques actions de debonnaireté, quelques-vnes de courtoisie, & d'autres de courage nous auoient donné de l'admiration; enfin nous auons commencé à les admirer, cōme des choses parfaites. Il y auoit beaucoup de défauts, qui eſtoient couuerts par la ſplendeur de quelque action éclattante; mais nous les auons diſſimulez, & nous auons fait ſemblant de ne les pas voir. Auſſi la Nature nous enjoint de fauoriſer touſtours les choses loüables, & d'en augmenter l'éclat; Et cela est cauſe qu'on fait ordinairement monter la gloire au deſſus de la verité. Enfin de toutes ces choses, nous auons tiré l'image d'un bien excellent & ſigné. Fabricius refuſa l'or de Pyrrhus, & eſtima qu'il eſtoit plus glorieux de mépriſer les richesses d'un Roy, que de poſſeder un Rōyaume. Le meſme donna uis à Pyrrhus, que ſon Medecin promettoit de l'empoisonner, & qu'il s'en donnaſt de garde. Certes ce fut l'effect:

d'une mesme vertu, de n'estre pas vaincu par l'or, & de ne vouloir pas vaincre par le poison. Nous auons admiré ce grand homme, qui ne pût estre gagné, ny par les promesses d'un Roy, ny par des promesses contre un Roy; qui fut toujours constant à donner de bons exemples; qui fut innocent iusques dans la guerre, ce qui est sans doute bien difficile; qui estimoit qu'on ne deuoit pas estre méchant, mesme entre ses ennemis; qui dans vne extrême pauvreté qu'il fit seruir à sa gloire, ne refusa pas les richesses avec moins de force que le poison. *Viuez, dit-il, viuez Pyrrhus, par vne grace que ie vous fais, & réjouissez vous d'une chose, dont iusques icy, vous vous estiez plaint, que Fabricius ne scauroit estre corrompu.* Horacius Cocles réplit tout seul tout le pont; il commanda aux siens de le rompre derriere luy, & voulut bien qu'on luy ostast le moyen de s'en retourner, pourueu que l'on coupast chemin à l'ennemy. Enfin il résista aux grandes troupes qui le pressoient, iusqu'à ce que le pont fust tombé. Et lors qu'il eut regardé derriere luy, & qu'il eust reconnu, que le peril où il s'exposoit, auoit garanty la Patrie: *Mesuiue qui vouldra, dit-il, par le chemin que ie vay prendre; & en mesme temps,*

il se jetta dans la riuere. Mais au reste il n'eut pas moins de soin de ses armes que de son salut, dans la rapidité de ce fleuve; Et sans rien perdre de l'éclat de sa victoire, il arriva aussi sain de l'autre costé, que s'il eust passé par dessus le pont. C'est donc par ces actions, & par les semblables qu'on a commencé à voir vne image de la vertu. J'adjousteray icy vne chose qui semblera peut-estre estrange. Quelquesfois les vices se sont montrés sous vne apparence de vertu, & la vertu a éclaté en son contraire. Car comme vous sçavez, les vices sont proches voisins des vertus; Et dans les hommes les plus infames, & dans les plus dissolus, il s'en trouue quelque ressemblance. Ainsi le prodigue contre-fait le liberal; encore qu'il y ait grande difference entre sçauoir donner, & ne sçauoir pas conseruer son bien. En effect, Lucilius, il y en a beaucoup qui jettent leur bien, plustost qu'ils ne le donnent; & ie n'appelle pas liberal celuy qui se met en colere contre son argent. La negligence imite la naïueté, & la remerité le courage. Cette ressemblance nous oblige d'y prendre garde, & de distinguer des choses qui sont les mesmes en apparence; & qui en effect, sont entièrement differentes. Lors que nous auons

considéré les hommes, que quelque grande action à rendus illustres; nous avons commencé à remarquer que quelques-uns ont achevé une entreprise avec force, & avec générosité; mais seulement en une occasion. Nous avons vu celui-là courageux à la guerre, & timide dans un Barreau. Nous luy avons vu supporter la pauvreté généreusement, & l'ignominie avec foiblesse. Nous avons lotté ce qui est bon en luy, & nous avons méprisé la personne. Nous en avons vu un autre qui estoit liberal envers ses amis, qui avoit de la modération pour ses ennemis, qui conduisoit avec une égale probité les affaires publiques & particulières, & qui ne manquoit ny de constance, lors qu'il estoit question de souffrir, ny de prudence dans les choses qu'il falloit faire. Nous avons vu que quand il falloit faire des largesses, il en faisoit à pleines mains; que quand il falloit travailler il estoit opiniastre dans le travail, & qu'il soulageoit par la force de son esprit la foiblesse & la lassitude du corps. Outre cela il estoit toujours le mesme; & dans toutes ses actions il estoit toujours égal. Il estoit non seulement capable de donner de bons conseils, mais il avoit pris une si noble habitude, que non seu-

lement il pouuoit bien faire ; mais il ne pouuoit rien faire qui ne fust bien. Ainsi nous auons reconnu que la vertu estoit parfaite en cét homme ; & alors nous l'auons diuisée, & en auons fait diuerses parties. Il falloit donner vn frein aux conuoitises, reprimer les craintes, considerer ce qu'on deuoit faire, distribuer les choses qu'on deuoit donner ; Et par ce moyen nous auons connu la Temperance, la Force, la Prudence, la Justice ; & nous auons donné à chacune ses emplois & ses fonctions. D'ailleurs nous auons connu la vertu, par l'ordre qu'elle tient en tout ce qu'elle entreprend, par sa beauté, par sa constance, par la conformité de toutes ses actions, & par vne grandeur de courage, qui s'éleue au dessus de toutes choses. De là nous auons appris en quoy consiste cette heureuse vie, qui a toujours vn cours fauorable, & qui ne dépend que d'elle-mesme. Je vous diray aussi comment elle a esté découuerte. Iamais cét homme parfait, qui estoit en possession de la vertu, n'a murmuré contre la fortune. Il n'a jamais receu d'vn visage triste les mauuais accidens de la vie. Et comme il s'estoit toujours imaginé qu'il estoit Citoyen de tout le monde, & qu'il y portoit les armes contre la fortune, il a suby toute sorte de tra-

uaux , comme par le commandement
 de son general. Quand il luy est arriué
 quelque accident , il ne l'a pas rejezté
 comme vn mal , ou comme vne chose
 suruenüé par hazard ; mais il l'a receu
 comme vne commission qui luy estoit
 adressée. De quelque nature qu'elle
 soit , elle s'adresse à moy , dit-il , elle est
 rude , elle est fascheuse , employons-y
 nostre temps & nostre trauail. Il ne faut
 donc point douter que celuy-là n'ait
 semblé grand , qui n'a iamais soupiré
 dans les maux ; qui ne s'est iamais plaint
 de sa fortune , qui a tousiours paru , com-
 me vne lumiere dans les tenebres , & qui
 s'est fait considerer à tout le monde ,
 comme vn homme doux & tranquille ,
 & également équitable , en ce qui con-
 cernoit les Dieux & les hommes. Il
 auoit vne ame accomplie , qui auoit
 atteint toute la perfection dont elle
 estoit capable ; elle n'auoit rien au des-
 sus de soy , que Dieu mesme ; dont vne
 partie a coulé dans l'homme , qui n'est
 iamais plus diuin , que quand il songe
 qu'il est mortel , que quand il reconnoist
 qu'il est né pour mourir , & que le corps
 n'est pas sa veritable demeure ; mais seu-
 lement vne hostellerie , où vous deuez
 demeurer peu de temps , & que vous de-
 uez quitter aussi-tost que vous voyez

332 SVITTE DES EPIST.

que vous estes à charge à vostre hoste.

III. Enfin, mon cher Lucilius, quand l'ame ne regarde les choses terrestres qui l'environnent, que comme basses & petites; quand elle ne craint point de les quitter, elle donne vn grand témoignage qu'elle vient d'vn lieu plus haut & plus releué. Car celuy qui se souuient d'où il est venu, sçait bien aussi où il doit vn iour retourner. Nous ne considerons pas combien de maux nous persecutent, & combien le corps nous incommode. Tantost nous nous plaignons du ventre, tantost de la teste, tantost du cœur, tantost de la gorge. Quelquesfois nous auons vne foiblesse de nerfs, quelquesfois des douleurs aux pieds. Tantost nous auons vn vomissement, & tantost vne defluxion. Quelquesfois nous auons trop de sang, & quelquesfois nous n'en auons pas assez. Enfin nous sommes attaquez de tous costez, il n'y a rien qui ne contribuë à nous chasser; Et c'est ainsi qu'on est traité dans vne maison estrangere. Cependant encore que nous ayons vn corps si infect & si infirme, nous faisons les mesmes entreprises, que si nostre vie estoit eternelle. Nous embrassons par nostre esperance tout ce que peut comprendre la plus longue vie, sans iamais estre assouuis, ny

de l'argent ny des grandeurs. Y a-il rien de plus impudent, y a-il rien de plus insensé? Rien ne suffit à des personnes qui doiuent mourir, ou pour mieux dire, à des personnes qui se meurent. Car nous approchons tous les iours de nostre dernier iour, & chaque heure nous pousse dans la fosse, où nous deuons enfin tomber. Regardez, ie vous prie, combien nostre ame est auenue. Ce que ie dis qui doit arriuer, est desia arriué, & vne grande partie en est mesme desia passée. Car le temps que nous auons vescu, est au mesme lieu où il estoit auant que nous y eussions. C'est vne erreur de craindre le dernier iour, puis que chaque iour nous y conduit. Ce n'est pas le degré où nous demeurons, qui fait nostre lassitude, il la fait voir seulement. Le dernier iour est arriué à la mort, & tous les autres y vont; & apres tous, elle ne nous prend pas avec violence, mais tout doucement. C'est pourquoy les grandes ames qui scauent bien qu'une meilleure vie les attend, font à la verité des efforts pour faire glorieusement leur deuoir dans le poste où elles ont esté mises; Toutesfois elles n'ont garde de s'imaginer que ce qui est là l'entour d'elles, les regarde, & leur appartient. Mais comme elles sont estrangeres dans le monde,

334 SVITTE DES EPIST.

& qu'elles n'y font que passer, elles ne s'en seruent que comme de choses empruntées. Quand nous verrons quelqu'un avec vne si belle resolution : pourquoy vn naturel si excellent, & si extraordinaire ne nous charmera-il pas ? principalement s'il fait voir par les effets vne veritable grandeur de courage ? Les veritables qualitez d'un esprit durent toujours, mais les fausses ne durent pas. Quelques-uns sont alternativement des Vatiniens & des Catons. Quelquesfois Curius n'est pas assez severe pour eux, ny Fabricius assez pauvre, ny Tuberon assez temperant, & assez modeste. Quelquesfois ils font des deffis aux richesses de Licinius, aux grands festins d'Appitius, & aux delices de Mecenas. Certes c'est vne grande marque d'une ame mechante & mal-faite, que d'estre toujours en doute, & de flotter perpetuellement entre l'amour des vices, & la dissimulation des vertus.

*Quelquesfois à sa suite on void deux cens
valets,*

*Et quelquesfois à dix il borne ses souhaits,
Tantost comme un Censeur d'Estats & de
Provinces,*

*Il n'enfle son discours que de Rois & de
Princes.*

Et tantost cont d'un coup lors qu'il n'y pou-
se pas,

Je ne veux, dira-t-il, que de sobres repas;

Je ne veux desormais qu'une petite table

Quo le seul appetit me rende delictable,

Je ne demande rien qu'un habit de barreau

S'il me deffend du froid, il me semblera beau.

Mais quel effect suivra ces modestes paroles?

A ce bon ménager donnez mille pistoles,

Et soyez assésuré comme i'en suis certain,

Qu'il n'aura rien de vaste avant qu'il soit
demain.

Tous ces gens-là ressemblent à celuy
dont Horace fait la peinture, qui n'est
iamais le mesme, & qui ne ressemble ia-
mais à soy-mesme, tant il est sujet à
prendre de nouvelles formes, & à faire
des extravaigantes. J'ay dit que plusieurs
luy ressemblent; mais peut-estre qu'il
s'en faut bien peu que tout le monde ne
luy soit semblable. Il n'y a personne
qui ne change tous les iours, & de des-
sein & de desir. Tantost il se propose
d'avoir vne femme, & tantost vne amie.
Tantost il veut estre le maistre, & tantost
il veut faire croire qu'il n'y a point de
meilleur esclave que luy. Tantost il s'é-
leve iusques à donner de l'enuie, & tan-
tost il s'abaisse au dessous mesme des
plus bas. Tantost il jette l'argent, & tan-

tost il le va piller. C'est pas là principa-
 lement qu'un esprit se fait accuser de le-
 gereté. Car tantost il paroist sous vne
 forme, & tantost sous vne autre; Et ce
 que i'estime le plus honteux, il est eter-
 nellement dissemblable à soy. Croyez
 que c'est vne belle chose que d'estre tou-
 jours le mesme homme. En effect, il n'y
 a que le sage qui en soit capable; tous
 les autres changent sans cesse, tantost ils
 paroissent moderez & graces, & tantost
 il n'y a rien de plus vain ny de plus pro-
 dige. Enfin, nous changeons de per-
 sonnage à tout momēt, & tousiours nous
 representons le contraire de celuy que
 nous venons de quitter. Faites en sorte
 d'obtenir sur vous cet avantage, que
 vous soyez tousiours le mesme que vous
 vous estiez proposé d'estre. Faites en
 sorte qu'on ait tousiours sujet de vous
 louer, ou qu'au moins on vous puisse
 tousiours connoistre. On peut dire avec
 raison de quelq'un que vous vistes en-
 core hier. Quel est cet homme-là? qu'il
 est changé! Pour moy, ie ne le connois
 plus.



EPISTRE CXXI.

ARGUMENT.

*Dispute touchant la connoissance
que les animaux ont d'eux-
mesmes.*

JE me doute bien que vous dispute-
rez encore quand ie vous auray de-
cidé vne petite question qui nous a ar-
restez assez long-temps. Vous deman-
derez encore ce que cela a de commun
avec les mœurs ? Mais aussi-tost que
vous crierez contre moy, ie vous en op-
poseray d'autres, contre qui vous au-
rez aussi à disputer, Posidonius & Archi-
deme. Ils ne refuseront pas de deffendre
cette cause, ils contesteront contre vous,
& ie ne parleray qu'apres eux. Tout ce
qui est dans la Morale, ne regarde pas les
bonnes mœurs. Vne chose concerne l'a-
liment, & la nourriture de l'homme.
Vne autre luy enseigne ses exercices. Il
y en a vne qui ne s'applique qu'à le ve-
stir, & à luy apprendre la politesse; vne

autre à l'instruire , & vne autre à luy chercher des diuertiffemens. Neantmoins toutes ces choses regardent l'homme , encore qu'elles ne seruent pas toutes à le rendre meilleur. Il y a des enseignemens qui touchent les mœurs d'une façon, & d'autres qui les touchent d'une autre sorte. Quelques-vns les corrigent & les reglent, d'autres en recherchent la nature & l'origine. Quand ie demande pourquoy la Nature a formé l'homme; pourquoy elle luy a donné la prééminence par dessus les autres animaux, vous vous imaginez que ie me suis beaucoup éloigné du discours des mœurs; mais vous vous trompez. Car comment connoistrez-vous quelles mœurs vous devez suivre, & quel chemin vous devez prendre, si vous ne sçavez ce qui est le meilleur, & le plus avantageux à l'homme, si vous ne connoissez sa Nature. Vous ne reconnoistrez bien ce qu'il faut que vous fassiez, & ce qu'il faut que vous éuitiez, que quand vous aurez appris ce que vous devez à vostre Nature. Ie veux apprendre, me direz-vous, à moins souhaitter, & à moins craindre. Ostez-moy mes imaginations, & mes scrupules; enseignez-moy que ce qu'on appelle felicité est vne chose vaine & legere; & qu'on peut

faciloment y adjouster vne syllabe. Certes ie satisferay à vostre desir, ie vous exhorteray aux vertus, ie persecuteray les vices; & bien qu'on m'accuse d'estre trop seuer, & trop passionné en cét endroit; ie ne cesseray point de les poursuivre, de reprimer les concupiscences, de crier contre les desirs, & de couper le cours de ses voluptez, qui se termineront par des tristesses. Mais pourquoy ne le ferois-je pas? veu que nous ne desirons que des maux; & que nos plaintes ne procedent bien souuent que des choses mesmes qui nous ont donné du plaisir? Cependant ie vous prie de me permettre de considerer des choses qui semblent vn peu plus éloignées. Nous demandions si tous les animaux auoient quelque connoissance de leur constitution naturelle. Sans mentir, il semble qu'ils n'en soient pas entierement priuez; car ils se seruent de leurs membres promptement & à propos, comme s'ils y auoient esté instruits; & il n'y en a point qui ne dispose facilement des parties de son corps. Vn artisan manie ses instrumens sans difficulté. Vn Pilote sçait conduire le gouvernail d'vn vaisseau. Vn Peintre sçait promptement discerner les diuerses couleurs qu'il a mises devant luy, afin d'en faire vn pour-

340 SVITTE DES EPIST.

trait, & sa main court aussi viste que les yeux sur son ouvrage. Ainsi les animaux se remuent comme il leur plaist, & se seruent facilement de leurs corps. Nous admirons les basteleurs qui font tout ce qu'ils veulent de leurs mains, & de qui les actions ne sont pas moins vistes que les paroles. Ce que l'art a donné aux hommes, les animaux l'obtiennent de la Nature. Personne ne se sert de ses membres avec peine. Personne ne demeure court dans l'usage de soy-mesme, & les animaux estans nez pour se mouvoir, se remuent aussi-tost qu'ils sont nez. Ils viennent au monde avec cette science, & naissent instruits par la Nature. Aussi me dira-on, les animaux ne remuent les parties de leurs corps, que suivant la disposition que la Nature leur a donnée; parce que s'ils les remuoient d'une autre façon, ils en ressentiroient de la douleur. Et par consequent, ils sont contraints; & c'est par crainte & non pas volontairement qu'ils marchent tous droits. Mais cela n'est pas veritable: car les choses qui se font par force, & comme par vne necessité, sont lentes, & montrent bien par la lenteur de leur mouuement qu'on les force, & qu'on les contraint; mais l'agilité est vn mouuement volontaire. Tant s'en

fâit que la crainte de la douleur contraigne les animaux à se mouuoir, qu'au contraire la douleur les arreste, & empesche leur motuement naturel. Ainsi vn enfant qui veut se tenir debout, & qu'on veut accoustumer à marcher tout seul, tombe aussi-tost qu'il commence à s'essayer, & se releue en pleurant, iusqu'à ce que par la douleur il soit enfin arriué à ce que la Nature demande. Il y a des animaux, dont le dos est couuert d'vne écaille forte & dure, qui estans renuersez, font tous les efforts dont ils sont capables pour se retourner, leuent les pieds, les courbent & les recourbent, tant qu'ils se soient enfin remis dans leur situation naturelle. Vne tortuë renuersée ne sent aucune douleur; & neantmoins elle n'a point de repos iusqu'à ce qu'elle soit dans son estat naturel. Elle ne cesse point de se debattre, & ne met point de fin à son effort, qu'elle ne se trouue sur ses pieds. Tous les animaux ont donc quelque sentiment & quelque connoissance de leur constitution naturelle. De là vient cette facilité qu'ils ont à remuer leurs corps, & nous n'auons point de plus fort témoignage qu'ils naissent avec cette connoissance, que de voir qu'il n'y a point d'animal qui soit, pour ainsi dire, appren-

rit dans l'usage de soy-mesme, & dans le mouvement qui luy est propre; cette constitution, me peut-on dire, n'est rien autre chose selon l'opinion des Stoïciens, que la principale partie de l'ame, qui se répand en quelque sorte dessus le corps. Mais comment vn enfant pourra-il comprendre vne chose si obscure & subtile, & que vous pouuez à peine expliquer? Il faut donc necessairement que tous les animaux naissent Dialecticiens, pour entendre cette definition, que la plus grande partie des sçauans ne sçauroit entendre. Certes ce que vous m'objectez, seroit veritable, si ie disois que les animaux comprennent la definition de leur constitution. Car il est plus facile de connoistre cette constitution par la Nature, que de l'expliquer par le discours. Ainsi vn enfant ne connoist pas ce que c'est que constitution; mais il connoist sa constitution, il ne sçait pas ce que c'est qu'un animal, mais il sent bien qu'il est animal. Outre cela, l'on peut dire qu'il connoist sa constitution grossierement, & en quelque sorte. Nous sçauons bien que nous auons vne ame; mais nous ne sçauons pas ce que c'est, où elle est, quelle elle est, & d'où elle tire son origine. Enfin comme nous sentons nostre ame, en-

core que nous ne connoissons ny sa Nature ny son lieu; ainsi tous les animaux ont vn sentiment de leur constitution & de leur naturel. Car il faut necessairement qu'ils sentent ce qui leur fait sentir toutes les autres choses. Il faut qu'ils connoissent la puissance à laquelle ils obeissent, & par laquelle ils sont conduits; il n'y a personne qui ne sente qu'il y a quelque chose en luy qui remuë les passions, mais il ne peut dire ce que c'est. Il sent bien quelque effort, & ie ne sçay quoy qui le pousse; mais il ne sçait pas ce que c'est, & d'où cela vient. Les animaux comme les enfans ont vn sentiment de leur ame, mais il est obscur & caché. Vous m'objecterez que nous disons que tout animal est accommodé principalement à sa constitution. Que la constitution de l'homme est d'estre raisonnable, que partant l'homme s'accomode avec soy-mesme; non comme animal simplement, mais comme animal raisonnable. En effect, il s'estime, & n'est precieux à soy-mesme, que par la raison qui le rend homme. Comment donc vn enfant pourra-il s'accomoder avec vne constitution raisonnable, s'il n'est pas encore raisonnable? Ie répons à cela que chaque âge a sa constitution

344 SVITTE DES EPIST.

particuliere. L'enfance a sa constitution, la ieunesse la sienne, & tout de mesme la vieillesse ; Et chacun est accommodé à la constitution en laquelle il se trouue. Vn enfant n'a-il point de dents ? c'est la constitution où il doit estre. Les dents luy sont-elles venuës ? c'est-là la constitution de l'âge où il est. Ainsi certe herbe qui doit monter en épy, est d'une autre constitution quand elle est encore petite, & qu'elle commence à sortir de terre, que quand elle est montée, & qu'elle s'est renduë capable de porter sa petite charge. Elle est autre quand elle commence à jaunir, & qu'elle commence à baisser la teste sous la pesanteur de son fardeau, que quand son épy est formé, & tout prest de rendre son grain. En quelque constitution qu'elle se trouue, elle s'y maintient, elle s'y accomode. L'âge d'un enfant est autre que celui d'un ieune-homme, & autre l'âge d'un vieillard que d'un ieune-homme. Je suis toutesfois le mesme que i'estois estant enfant, & dans les âges qui suiuent l'enfance. Ainsi encore que chacun change de temps en temps, de constitution, neantmoins la determination de sa constitution est toujours la mesme. Et certes la Nature ne nous determine point ou pour l'enfance, ou pour la ieunesse, ou

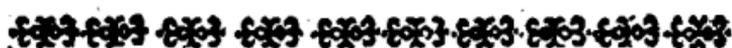
pour la vieillesse, mais pour nous-mesmes. Vn enfant est donc accommodé à la cōstitution qui est propre à vn enfant, & non pas à celle qui doit estre propre à vn ieune-homme. Mais s'il passe ensuite à quelque chose de plus grand, on ne doit pas conclurre de là que la constitution où il estoit en naissant, n'estoit pas selon sa Nature. Premièrement, l'animal est determiné pour luy-mesme. Car il doit y auoir quelque chose où se rapportent toutes les autres. Je desire la volupté; pour qui? pour moy; Et par consequent, c'est pour moy que ie traueille. Je tasche d'euiter la douleur, pour qui? pour moy. Et par consequent, c'est pour moy que ie prends du soin. Si ie fais toutes choses par le soin que i'ay de moy-mesme, il faut demeurer d'accord que le soin que i'ay de moy-mesme, marche deuant toutes choses. Ce soin se trouue dans tous les animaux, & ne s'y met pas par hazard; mais il prend naissance avec eux. La Nature produit ses fruiets, & ne les jette pas, comme par dédain; & parce que la garde la plus proche est tousiours la plus seure & la meilleure, chacun a esté donné en garde à soy-mesme. C'est pourquoy, comme i'ay desia dit, les plus petits, & les plus foibles animaux ne sont pas si-tost nez,

qu'ils reconnoissent ce qui peut leur estre nuisible, & font effort pour l'éviter; Et comme ils sont ordinairement le but des oyseaux de proye, ils redoutent l'ombre de tout ce qui vole sur leur teste. Il n'y a point d'animaux qui ne naissent avec l'apprehension de la mort. Mais comment, me direz-vous, vn animal qui vient de naistre, peut-il auoir la connoissance de ce qui luy est salutaire, & de ce qui luy est nuisible? Il est icy question de sçauoir s'il en a connoissance, & non pas comment il en a connoissance. Or il est manifeste qu'ils en ont connoissance, en ce qu'ils ne feroient rien dauantage, quand vous leur auriez donné cette connoissance. Pourquoi vne poule ne fait-elle pas d'vn paon ou d'vne oye, & qu'elle fuit d'vn épreuier qu'elle n'aura iamais veu, & qui est beaucoup plus petit? Pourquoi des poussains craignent-ils vn chat, & qu'ils ne craignent pas vn chien? Ainsi il est manifeste qu'ils ont vne connoissance de ce qui leur est nuisible, & qu'ils ne l'ont point acquise par experience. Car auant que d'auoir éprouvé ce qui peut leur estre nuisible, ils se mettent en peine de l'éviter. Mais afin que vous ne pensiez pas que cela se fasse par hazard, ils ne craignent que les choses qu'ils

ont iuste sujet de craindre , & ne les mettent iamais en oubly. Ils sont auffi prompts à fuyr ce qui leur est prejudiciable , qu'ils sont vigilans à s'en garder. Dauantage ils ne deuiennent pas plus timides pour viure plus long-temps. D'où l'on peut reconnoistre que l'experience ne leur a pas donné cette connoissance ; mais vn amour naturel de leur conseruation & de leur salut. Les choses que l'vsage enseigne , ne viennent que lentement dans nostre connoissance , & ne s'apprennent iamais de la mesme sorte ; mais on apprend en vn instant & tousiours de la mesme façon , tout ce qu'enseigne la Nature. Si neantmoins, vous le desirez , ie vous diray comment toute sorte d'animal peut connoistre ce qui luy est contraire. Il sent qu'il est fait de chair , & connoist par ce moyen ce qui peut couper la chair, ce qui la peut brûler , & ce qui est capable de luy faire mal. Il se represente comme vne chose funeste & épouuantable l'image des animaux , qui sont armez pour sa perte. En effect , ces choses-là sont conjointes , & dépendent l'vne de l'autre ; car en mesme temps qu'vn animal songe à sa conseruation , il cherche ce qui peut luy estre utile , & redoute tout ce qui peut luy estre nuisible. Nous auons naturellemēt

horreur de toutes les choses qui nous sont contraires ; Et tout ce que la Nature enseigne, se fait, comme sans y penser, & sans autre raisonnement. N'avez-vous jamais remarqué avec combien d'industrie les abeilles travaillent à leurs petits logemens ? N'avez-vous jamais pris garde à cette intelligence qui paroist dans la distribution de leur travail ? Ne confesserez-vous pas que la toile d'une araignée est un ouvrage inimitable à tous les hommes ? Avec combien d'adresse entre-mêle-t'elle ses filets ? Les vns sont tendus tout droits, comme pour servir à ourdir la toile ; D'autres y sont entre-lassez en rond, & sont les plus déliez pour prendre comme dās des rets les plus petits animaux à qui elle tend ce piège. L'araignée naist avec cet art, elle ne l'apprend pas par l'expérience. Et partant, il n'y a point d'animal qui soit mieux instruit qu'un autre, & qui en sçache davantage. Vous verrez que toutes les toiles d'araignée sont pareilles, & que toutes les ruches sont faites de la mesme sorte. Ce que l'art & l'expérience enseignent, est incertain, & inégal ; mais ce que la Nature enseigne, est toujours de mesme façon. Or il n'y a rien qu'elle ait voulu plustost enseigner aux animaux que le moyen de se

de se iudre , & la connoissance d'eux-mesmes. C'est pourquoy ils reçoivent leur science en mesme-temps que la vie, & il ne se faut pas estonner s'ils naissent avec vne chose , sans laquelle ils naistroient inutilement. La Nature leur a donné ce premier moyen de s'vuir & de s'aymer ; & en effect , ils n'eussent pû se maintenir s'ils n'y eussent esté portez d'eux-mesmes. Veritablement cela tout seul n'eust seruy de rien ; mais aussi sans cela , tout le reste eust esté inutile. Enfin vous ne verrez aucun animal , qui se méprise , ou qui ait pour soy quelque negligence. Il y a mesme dans les plus lourds , & dans les plus brutaux , ie ne sçay quelle viuacité , quand il s'agit de la conseruation de leur vie. Et vous verrez , si vous voulez y prendre garde , que ceux qui ne seruent de rien aux autres , ne manquent pour eux ny de soin , ny de vigilance.



EPISTRE CXXII.

A R G U M E N T.

1. *Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.*
2. *Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux qui suivent la Nature.*

1. **Q**U'Es iours commencent à diminuer, ils sont desia plus courts qu'ils n'estoient; neantmoins ils seront encore assez longs, si on veut se leuer avec le Soleil, & qu'on s'employe à autre chose que d'aller tous les matins témoigner par des reuerences, à vn homme encor endormy, qu'on est son valet & son esclau. Celuy-là sans doute est vn lasche, qui n'a les yeux qu'à moitié ouuerts, quand le Soleil est desia bien haut, & qui ne commence à s'éueiller qu'à Midy. Certes, il y en a beaucoup que la mollesse accable de telle sorte, qu'ils prennent le Midy pour le point du iour. Il y en a qui confondent l'usage du iour & de la nuit, & qui ne commencent à ou-

urir les yeux encore appesantis de la débauche du iour précédent, que quand la nuit commence à paroistre. Telle est la condition de ceux que la Nature, comme dit Virgile, a mis sous nos pieds de l'autre costé de la terre,

La nuit les va trouver quand le iour vous vient voir.

Ainsi la vie, & non pas le país de ces débauchez est contraire à celle des autres. Il y en a dans vne ville qui sont Antipodes de ceux qui vivent dans la mesme ville. Ils n'ont iamais veu, comme dit Caton, ny leuer, ny coucher le Soleil. Vous pouuez vous donc imaginer qu'ils sçachent comment il faut * **Viure* voir eux qui ne sçavent pas quand il faut * **Viure* voir? Cependant ils etaignent la mort, bien qu'ils se soient eux-mesmes enseuelis tous vifs; & sont d'aussi mauvais augure, que ces funestes oyseaux, qui ne volét que de nuit. Bié qu'ils passent leurs nuits dans le vin & dans les parfums; & qu'ils employent tout le téps de leurs veilles desordonnées en des repas delicieux; toutesfois ils ne font pas des festins, ils font seulement leurs funerailles. Car au moins, on peut dire qu'ils sont morts durant le iour. Certes il n'y a point de iours qui semblent longs

352 SVITTE DES EPIST.

à celuy qui fait quelque chose. Et si nous considérons la vie, nous confesserons sans doute que l'action est vn deuoir comme vne marque de la vie. Si nous la trouuons trop courte, & que nous la voulions allonger, faisons en sorte de borner la nuit, & donnons-en au iour quelque partie. On garde dans des lieux obscurs les oyseaux qu'on veut engraisser pour les festins; & parce qu'on ne leur fait prendre aucun exercice, ils deuiennent plus gras & plus pesans, & leurs membres se couurent d'une graisse qui n'est inutile que pour eux. Ainsi ces hommes qui se sont consacrez aux tenebres, & à la débauche, paroissent bientôt affreux & difformes. En effect, ils n'ont pas meilleure couleur que des malades. Ils sont languissans & pâles, & bien qu'ils soient encore viuans, ils ont la charnure d'un mort. Mais ie puis dire assurement que ce n'est pas là leur plus grand mal. Si leur corps est dans les tenebres, leur ame y est encore davantage. Celuy-là est endormy pour tout ce qui le regarde, & celuy-cy ne void presque goutte, & porte enuie aux auugles. Qui a iamais souhaité des yeux pour ne s'en seruir que dans les tenebres? Me demandez-vous d'où vient cette deprauation de l'esprit? de

l'auersion qu'on a pour la lumiere. Toutes sortes de vices combattent contre la Nature , & sont tous ennemis de l'ordre & des bons establissemens. Le but & la fin de la dissolution, c'est de se réjouyr dans le mal, & non seulement de s'écarter de l'honneur & de la vertu ; mais de s'en éloigner tout autant qu'il est possible. Mais ne vous semble-il pas aussi que ceux-là viuent contre la Nature qui boient à jeun, & en s'écueillant,

Qui remplissent de vin leurs veines épuisées.

Et qui ne mangent point qu'ils ne soient yures ? Ce vice est celuy des ieunes-hommes, qui veulent reparer leurs forces. Ils boient, ou plustost ils yurognent à l'entrée mesme du bain, parmy ceux qui sont desia dépouillez, afin qu'en beuant souuent & à longs traits, ils puissent resserrer la sueur qu'ils ont excitée. C'est vne chose commune que de boire apres les repas ; les villageois mesmes, & ceux qui ignorent la veritable volupté, se gouvernent de la sorte. Le vin donne plus de plaisir quand il ne flotte point sur la viande, & qu'il penetre facilement iusques dans les nerfs. L'yuresse leur plaist dauantage dans vn estomach tout vuide. Ne vous semble-t'il

354 SVITTE DES EPIST.

pas aussi que ceux-là vient contre la Nature qui se déguisent en femme, qui veulent paroistre ieunes, quand le temps en est passé, qui se peignent & se contrefont pour faire éclatter en eux quelque apparence de ieunesse ? Que peut-on faire de plus déplorable & de plus cruel ? Il ne sera donc iamais homme, afin qu'un homme abuse de luy plus long temps ? Et l'âge ne le retirera pas d'un crime, dont la honte qu'il fait à son sexe, deuroit desia l'auoir retiré ? Ceux-là ne vivent-ils pas contre la Nature, qui veulent des roses en Hyuer ? & qui par le moyen d'une eau modérément échauffée ; & par la rencontre d'un certain degré de chaleur, font croistre en Hyuer un Lys, qui est vne fleur du Printemps ? Ceux-là ne vivent-ils pas contre la Nature, qui plantent des vergers, sur le sommet des hautes tours ? qui ont sur leurs maisons des forests d'arbres, dont les racines sont aux lieux où ils ne deuroient porter qu'à peine leurs plus hautes branches ? Ceux-là ne vivent-ils pas contre la Nature, qui bastissent sur la mer des bains d'eau chaude, & qui ne croyroient pas se baigner assez delicieusement, si leurs bains n'estoiēt battus par les flots, & par les tempestes ? Ainsi dès qu'ils ont commencé à vouloir toutes

choses contre l'usage & l'intention de la Nature, ils se font entierement éloignez des regles de la Nature. Le iour est-il venu, il est temps de dormir pour eux. La nuit & l'heure du repos est-elle venue, ils commencent à faire leurs exercices, ils se font porter en chaise, ils se font servir à disner? Le point du iour commence-il à paroistre, il est temps de souper pour eux. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple, c'est vne bassesse & vne lâcheté, que de viure comme les autres. Ils ne veulent point du iour ordinaire, ils se veulent faire vn matin, qui leur soit propre & particulier. Pour moy, ie considere ces gens-là, comme des hommes desia morts. Car enfin, ques'en faut-il qu'ils ne soient morts, & qu'on ne fasse leurs funerailles; puis qu'ils sont tousiours enseuelis dans la nuit, & qu'on ne void à l'entour d'eux que des flambeaux & des torches? Il me souuient de plusieurs qui menoient en mesme téps vne mesme vie; mais il me souuient sur tout, d'Attilius Butta, qui auoit esté Preteur. Comme ce mal-heureux qui auoit mangé vn grand patrimoine, confessoit vn iour sa pauvreté à Tibere, il en receut cette réponce. Certes, luy dit Tibere, vous vous estes réueillé bien tard. Montanus Iulius, ce Poëte assez supportable, qui a esté

connu par les faueurs, & par la disgrâce de Tibere, décriuoit ordinairement dans les Vers qu'il recitoit, le leuer & le coucher du Soleil. De sorte que comme quelqu'un se fut fasché de l'auoir entendu reciter tout vn iour de ses Vers, & qu'il eust dit, que c'estoit vn importun, qu'il ne falloit plus aller entendre, *Natura Pinarius* répondit, que pour luy il ne croyoit pas le pouuoir traiter plus ciuilement, que de l'entendre, depuis le leuer iusques au coucher du Soleil. Mais comme il eust vne autre fois recité ces Vers,

*Desja le Dieu du iour ramenoit la lumie-
re, &c.*

Varus Cheualier Romain, qui estoit compagnon de *L. Vinicius*, & qui cherchoit les bonnes tables; où ses médifances & ses railleries luy faisoient mériter sa place, s'écria tout haut: *Butta* commence à s'endormir. Et apres cela, comme ce Poëte eust continué de reciter, & qu'il eust dit ces autres Vers,

*Desja l'obscure nuit du Soleil enuie
Impose le silence à la terre endormie.*

Le mesme *Varus* dit aussi-tost; Il est nuit, il faut que ie sorte, & que ie me trouue au leuer de *Butta*, pour luy donner le bon-iour. Il n'y auoit rien de plus connu, que sa façon de viure déreglée,

que plusieurs, comme i'ay dit, ont menée en vn mesme temps. Or quelques-uns viuent de la sorte; non parce qu'ils s'imaginent que la nuit a quelque chose de plus plaisât que le iour; mais parce que ce qui est ordinaire, leur déplaist, & que la lumiere est insupportable à vne mauuaise conscience. D'ailleurs celuy qui souhaite ou qui méprise toutes choses, selon qu'elles coustent beaucoup, ou qu'elles coustent peu, dédaigne le iour qui ne couste rien, & qui se donne gratuitement. Outre cela, les débauchez veulent faire parler d'eux, tandis qu'ils viuent; car si l'on n'en parle point, ils ne pensent pas auoir vécu. Ils ne sont donc iamais contens, qu'ils n'ayent fait quelque chose qui fasse du bruit. Plusieurs ont mangé leur bien; plusieurs ont des amies; si vous voulez estre en estime parmy eux, mais vous deuez faire la débauche; mais vous deuez faire encore quelque notable extranagance; car on ne parle point des débauches communes dans vne ville si occupée. I'ay quelquesfois ouy dire à Pedito Albino-nanus qui faisoit fort bien vn conte, qu'il auoit demeuré près de la maison de Sp. Anius, qui estoit de cette troupe de Loups-garoux: Comme i'estois son voisin, dit-il, j'entendis vn iour sur les

358 SVITTE DES EPIST.

neuf heures du soir vn bruit de verges ; ie demanday aussi-tost ce qu'il faisoit, & l'on me dit qu'il se faisoit rēdre compte. L'entendis crier enuiron sur le minuiēt ; Ie demanday ce que c'estoit ; On me dit qu'il apprenoit à chanter , & qu'il exerçoit sa voix. A deux heures apres minuiēt, ie demanday d'où venoit vn bruit de rouës que i'entendois. On m'apprit qu'il vouloit aller à la promenade. Vn peu deuant le iour on commença à courir de tous costez dās la maison ; On appelle les Laquais ; les Sommeliers , les Cuisiniers se remuent, & font du bruit. Ie demanday ce que c'estoit ; On me dit que Monsieur estoit sorty du bain , & qu'il demandoit du vin & son bouillon. Vous croirez peut-estre, disoit-il, que son souper duroit iusqu'au iour. Non, non ne luy faites pas ce tort. Il viuoit bien plus sobremēt , il estoit meilleur ménager du iour, il ne perdoit rien que la nuit. C'est pourquoy Pēdo répondit à quelques-vns qui le croyoient auare & sordide , qu'ils pouuoient bien adjouster à cela qu'il ne brûloit que de l'huile. Enfin, vous ne deuez pas vous estonner si l'on trouue tant de diuerses proprietes des vices. Il y en a de plusieurs sortes, ils ont vne infinité de faces ; Et il est impossible d'en conceuoir toutes les espèces. Au contraire , la vertu

est toute simple, au lieu que le mal a plusieurs plis & replis, & prend tous les destours qu'il vous plaist.

II. Ceux qui suivent le chemin que la Nature leur enseigne, marchent toujours d'un mesme train; ils trouvent toutes choses faciles, ils ne sont point embarrassez; & le changement qui se fait en eux, n'est presque pas remarquable. Mais les autres sont dans vne inquietude perpetuelle, ils ne peuvent estre bien avec personne, ny avec eux mesmes. Pour moy, ie pense que le degoust qu'ils ont de la vie commune & ordinaire, est la cause de cette maladie. Comme ils veulent estre differens des autres, par la somptuosité de leurs habits, par la magnificence de leurs festins, par la beauté de leurs carrosses; ils s'en veulent aussi separer par l'usage, & par la disposition du temps. Enfin ceux qui font gloire de l'infamie, & de qui elle est la recompense, dédaignent les fautes communes, & n'en veulent faire que de signalées. C'est la maniere de viure de ces fameux débauchez; qui ne vont, pour ainsi dire, que contre le cours de la Nature. Viuons donc, Lucilius, comme la Nature l'enseigne, & ne nous écartons point du chemin qu'elle nous monstre. Toutes choses seroient faciles à ceux qui suivront cette voye,

& qui voudra viure d'une autre façon, n'aura pas vn autre succez, que s'il vouloit remonter vn torrent.



EPISTRE CXXIII.

ARGUMENT.

1. *Que les moindres viandes deviennent bonnes & souhaitables par la faim ; & mesme par une ferme resolution de l'ame.*
2. *Que les riches s'y doivent accoustumer, comme pouuans quelque iour en auoir besoin.*
3. *Qu'on ne doit point desirer ce qu'on ne sçauroit auoir, & qu'on peut aisément se passer de quantité de choses superflues.*
4. *Qu'il y a deux choses, dont l'une nous attire, & l'autre nous rebute.*

2. **¶** Il y auoit desia long-temps qu'il estoit nuict, & ie me sentoiss
lassé

lassé plustost par l'incommodité, que par la longueur du chemin, lors que j'arriuy à ma maison d'Alban. Je n'y trouuay rien de prest que moy-mesme. C'est pourquoy ie m'allay delasser sur le liect, où ie me consolay de la longueur de mon Cuisinier, & de mon Boulanger. Je consideray en cette occasion, qu'il n'y a rien de si fascheux qu'on ne puisse supporter doucement; Et qu'il n'y a rien qui soit capable de nous fascher, si nous mesmes en nous faschant, nous ne luy en donnons le pouuoir. Hé bien, mon Boulanger n'a point de pain; mais mon Concierge, mais mon Portier, mais mon Fermier en ont chez eux? Mais c'est de maunais pain, dites-vous. Attendez vn peu, & il deuiendra fort bon, la faim vous le conuertira bien tost en pain tendre, & en pain blanc. Il ne faut donc pas manger qu'elle ne me l'ordonne; j'attendray donc patiemment, & ie ne mangeray point que mon pain ne commence à deuenir meilleur, ou que ie n'aye cessé d'auoir du dégoust pour le mauuais pain.

II. Il faut s'accoustumer à viure de peu de chose. Il arriue vne infinité de difficultez ou des temps, ou des lieux qui peuuent retarder les repas des plus grands Seigneurs, quelque grande pro-

362 SVITTE DES EPIST.

uision qu'on ait faite de tout ce qui sem-
bloit leur estre necessaire. Personne ne
peut auoir tout ce qu'il desire. Mais il
est au pouuoir de tout le monde de ne
pas vouloir ce qu'il n'a pas; & chacun
peut se contenter de ce qu'on presente
deuant luy. Vn ventre sobre & patient,
fait vne grande partie de la liberte. On
ne scauroit croire combien ie prends de
plaisir que ma lassitude se perde d'elle-
mesme. Ie ne veux point qu'on me frot-
te, ie ne cherche point les bains, ny
d'autre remede que le temps. Le repos
nous oste ce que le traual nous a don-
né. De quelque façon que soit ce sou-
per, il me sera plus agreable qu'un grand
festin. I'ay quelques fois éprouué mon
esprit sur le champ; & en effect, c'est
l'épreuue la plus assurée, & la meilleu-
re qu'on en puisse faire. Car quand il
s'est préparé, & qu'il s'est disposé à la
patience, on ne peut pas si bien connoi-
stre combien il a de forces & de verita-
ble fermeté. Les meilleures marques
qu'il en puisse donner, sont celles qu'il
donne sur le champ. Et l'on doit en estre
entierement assuré, si non seulement il
reçoit les choses fâcheuses, sans murmu-
rer; mais s'il les regarde de bon œil, &
sans s'émouuoir; s'il ne s'en est pas mis
en colere; s'il n'a point contesté pour les

recevoir ; si en ne desirant rien , il s'est luy-mesme donné ce qu'on luy deuoit donner ; s'il a enfin reconnu que si quelque chose manquoit, c'estoit à son ordinaire, & non pas à luy. Nous ne connoissons iamais combien il y a de choses superfluës, que quand elles ont commencé à nous m^aquer. Car nous nous en seruions non pas à cause que nous en auions besoin, mais parce que nous les auions. De combien de choses auons-nous vsé, parce que les autres en vsoient ? Certes vne des plus grandes causes de nos maux ; c'est que nous viuons à l'exemple des autres, & que nous ne nous laissons pas conduire par la raison, mais par la coutume. Si peu de monde faisoit vne chose, nous ne voudrions pas l'imiter. Mais aussitost qu'elle est en vsage chez plusieurs, nous ne manquons pas de la suiure ; comme si ce qui est le plus pratiqué, estoit aussi le plus honnestes ; Et enfin dès qu'une erreur est deuenue publique, elle nous tient lieu de vertu. On ne veut plus aujourdhuy voyager, si l'on ne fait marcher deuant vne Caualerie * de Numides, & des bandes de Courreurs. Il est honteux de n'auoir pas vn train qui fasse écarter du chemin, ceux que l'on y peut rencontrer ; & qui donne à connoistre par vn gros nuage de poussiere, que

* Les gens de condition auoient leur train de Numides & d'Affri-
quains

364 SVITTE DES EPIST.

c'est vn homme de condition qui voyage. Chacun se veut mêler d'auoir des mulets qui portent de la vaisselle, ou de crystal, ou d'agate, grauée par la main des plus fameux ouuriers. Il y auroit de la honte qu'on ne sçeut pas que vous estes assez magnifique, pour faire porter des meubles qui se peuuent rompre facilement. Chacun fait traîner ses fauoris en carrosse, ayans le visage frotté, ou pour mieux dire, enduit de certaines drogues, afin que le chaud ou le froid ne puisse pas offencer leur teint delicat. Il y auroit de la honte de voir quelqu'vn à vostre suite, dont le visage ne fût pas assez beau pour meriter d'estre conseru é.

III. Il faut faire en sorte d'éuiter la conuersation de ces sortes de personnes. Ce sont eux qui enseignent les vices, & qui les portent de tous costez. On s'estoit imaginé qu'il n'y en auoit point de plus méchans que ceux qui font courir de part & d'autre les flatteries, & les paroles qu'ils ont entenduës; mais il y en a qui font pis, qui font par tout courir les vices. Certes le langage de ces gens-là est tout à fait pernicieux. Car encore qu'il ne nuise pas d'abord, il laisse dans l'ame des semences qui ne manquent pas de germer bien-tost; Et quand

mesme nous ne sommes plus avec eux, le mal qu'ils ont commencé, nous suit, pour se réveiller bien-tost apres. Comme ceux qui viennent d'entendre vne musique, s'en retournent, les oreilles pleines d'vne harmonie, qui les empesche d'auoir d'autres pensées, & de songer aux choses serieuses; Ainsi le langage des flatteurs, & de ceux qui louent les vices, demeure plus long-temps dans l'ame que dans les oreilles: & il est bien difficile de faire sortir de l'esprit, vne parole qui luy plaist. Elle nous poursuit par tout, elle conserue tousiours ses charmes, & reuiet de temps en temps dans nostre memoire. Il est donc necessaire de fermer les oreilles aux mauuais discours, & principalement dès qu'ils commencent. Car aussi-tost qu'on a commencé à les entendre, & qu'ils ont esté receus, ils deuiennent plus hardis & plus capables de nous blester. Alors on ne feint point de nous dire, que la Vertu, la Philosophie, la Iustice, ne sôt qu'vn son de paroles inutiles. Qu'il n'y a qu'vne felicité, qui consiste à mener vne plaisante vie. Que faire toutes choses librement, & se seruir de son bien, est ce qu'on appelle viure. Que c'est se souuenir qu'on est mortel. Que les iours s'écoulent, & que nostre vie s'enfuit sans

366 SVITTE DES EPIST.

esperance qu'elle reu. nne. Pourquoi ne ferons-nous pas ce qui nous donne du plaisir ? Et tandis que nous sommes capables de gouster les voluptez , & que nostre âge les demande, ne les dōnerons-nous pas à nostre vie, qui ne sera pas toujours en estat de les receuoir ? Pourquoi par la sobrieté irons-nous volontairement au deuant de la mort ? Pourquoi nous priuerons-nous si-tost de ce qu'elle nous osterá trop tost ? Vous n'áuez point de maistresse, vous sortez tous les iours sans auoir mangé ; & vous mangez de telle sorte, qu'il semble que vous deuez rendre compte de tous vos morceaux à vostre pere. C'en'est pas viure que de viure ainsi ; c'est traualler seulement pour vn successeur. N'est-ce donc pas vne extrême folie d'amasser toutes choses pour vn heritier, & se les refuser à soy-mesme, afin que l'esperance d'vne grande succession vous fasse vn ennemy d'vn amy ? Car enfin, plus il receura par vostre mort, & plus il s'en réjouïra. Vous vous deuez mocquer de ces mornes & seueres Censeurs de la vie d'autruy, de ces ennemis de la leur, de tous ces pedagogues publics ; vous ne deuez point douter qu'vne vie voluptueuse ne soit preferable à vne bonne reputation. Certes il ne faut pas moins éuiter ces trompeuses

voix, que celles qu'Ulyſſe ne voulut point ouyr ſans eſtre lié. Elles produiſent les meſmes effets; Elles vous arrachent de voſtre patrie, de vos parens, de vos amis & de la vertu; & vous precipitent dans vne vie qui vous comble de miſere & de honte. N'eſt-il pas donc plus avantageux de ſuiure les bons chemins, & de vous laiſſer conduire à ce point, que ce qui eſt honneſte & vertueux, faiſſe vos plaiſirs & vos delices?

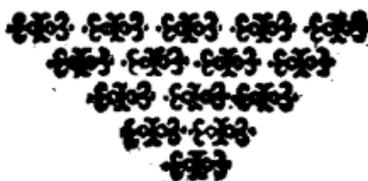
IV. Or nous paruiendrons à ce bien, ſi nous conſiderons qu'il y a deux ſortes de choſes; dont les vnes nous appellent, & les autres nous rebuttent. Celles qui nous appellent, ſont les richelſſes, les voluptez, la beauté, l'ambition, & toutes les autres qui nous flattent, & qui nous plaiſent. Celles qui nous rebuttent, ſont le travail, la mort, la douleur, l'ignominie, la pauvreté. Nous devons donc nous exercer à ne point craindre les vnes, & à ne point deſirer les autres. Combattons contre elles de toutes nos forces, fuyons celles qui nous appellent, & tenons ferme contre celles qui nous attaquent. N'avez-vous iamais pris garde à la contenance diuerſe de ceux qui montent & qui deſcendent? Ceux qui deſcendent, panchent en arriere, & ceux qui montent, panchent en denant. Car ſi en

368. SVITTE DES EPIST.

descendant vous baïſſez le viſage vers la terre, & qu'en montant vous penchez le dos en arriere, il eſt mal-aiſé Lucilius que vous ne tombiez en chemin. On deſcend pour aller dans les voluptez; mais on monte pour aller aux choſes rudes & difficiles. Il faut comme pouſſer le corps en montant, mais il le faut retenir en deſcendant. Mais penſez vous que ie vouluſſe faire croire qu'il n'y en a point d'autres, dont le diſcours ſoit dangereux, que celui de ceux qui luttent la volupté, & qui font craindre la douleur, comme vne choſe redoutable d'elle-meſme? Je croy, certes, que ceux-là nous ſont encore funeſtes, qui nous exhortent aux vices, ſous pretexte de faire valoir la Secte des Stoïciens, en diſant qu'il n'y a que le ſage qui ſçache aimer, qu'il n'y a que luy qui ſçache faire bonne chere, qui ſçache bien boire & bien manger. Nous leur pourrions demander iuſqu'à quel âge on doit aimer les ieunes-hommes; Mais laïſſons aux Grecs cette honteuſe façon de vivre, & entendons de meilleures choſes. Perſonne ne deuiet homme de bien par hazard; il faut travailler pour apprendre la vertu. Quant à la volupté, c'eſt vne choſe vile & baſſe, dont on ne doit point faire d'eſtat. Elle nous eſt commu-

DE SENEQUE. 369

ne avec les bestes; l'on y void courir les moindres, & les plus méprisables des animaux. La gloire n'est rien qu'un beau songe; elle est plus legere, & passe plus viste que le vent. La pauvreté n'est un mal, que pour ceux qui ne la sçauroient endurer; & la mort mesme n'est pas un mal. Pourquoi donc vous en plaindrez-vous? Il n'y a qu'elle qui rende iustice à tous les hommes, elle n'en traite pas un mieux que l'autre, elle les sçait tous égal. La superstition est vne erreur furieuse. Elle craint ceux qu'on doit aymer, & outrage ceux qu'elle respecte. Car enfin, n'est-ce pas vne mesme chose, ou que vous ne connoissiez point de Dieu, ou que vous n'honoriez pas les Dieux? Voila les choses qu'il faut apprendre, & qu'il faut imprimer dans nos ames. Il ne faut pas que la Philosophie s'employe à donner des excuses aux vices. Le malade ne doit point esperer de guerison, si le Medecin luy ordonne de faire la débauche, & des excez.



EPISTRE CXX V.

ARGUMENT.

1. *Que le bien se connoist par la raison, & non pas par les sens.*
2. *Que les enfans en sont incapables.*
3. *Qu'on ne le peut auoir parfaitement, que quand la raison est parfaite.*

1. **H**E vous exposer à ta venë
 Diuers preceptes anciens,
 Dont la verité reconnüe
 Peut te mettre au comble des biens,
 Mais il faut que tu te proposes
 D'écouter attentiuement
 Aussi bien les petites choses
 Que le plu: haut enseignement.

Certes ie ne pense pas que vous refusiez de les entendre, & que quelques subtilitez soient capables de vous en dégouster. Il n'est pas de la politesse, dont vous faites profession, de n'affecter que les grandes choses. Comme i'approuue que vous

fassiez profit de tout, & que ie sçay que vous ne vous rebutez que de ces grandes difficultez, qui n'aboutissent à rien; ie feray maintenāt en sorte que vous n'aurez point de sujet de vous plaindre. Il est question de sçauoir si le bien se connoist par l'entendement ou par le sentiment. Et l'on adiouste à cela, qu'il ne se trouue point dans les bestes, ny dans les enfans. Ceux qui mettent la volupté au dessus de toutes choses, & qui en font le souverain-bien, estiment qu'il est attaché aux sens. Pour moy qui l'establis dans l'esprit, ie pèse que le souverain-bien est vne chose intellectuelle. Si les sens en estoient les Iuges, nous ne rejetterions aucuns plaisirs; car il n'y en a pas vn, qui ne nous appelle, & qui ne nous plaise. Nous ne souffririons volontairemēt aucune douleur; car il n'y en a pas vne qui ne soit ennemie de nos sens. D'ailleurs on blâmeroit injustement ceux qui aiment trop la volupté, & ceux qui craignent trop la douleur. Or nous condamnons les hommes qui sont trop sujets à leurs appetits, & nous méprisons les autres que la crainte de la douleur empêche de rien entreprendre de grand & de genereux. De quoy donc sont-ils coupables? en quoy sont-ils vne-faute, s'ils obeissent aux sens, c'est à dire, aux Iuges du bien & du mal?

372 SVITTE DES EPIST.

Car enfin, vous leur avez donné le droit de iuger de ce qu'il faut fuir, & de ce qu'il faut desirer. Mais la raison qui est au dessus de tout cela, enseigne à regler la vie; montre ce qu'on doit iuger de la vertu & de l'honneur, du bien & du mal. En effect, ceux qui sont d'un autre sentiment, donnent à la moindre partie l'autorité de iuger de la plus haute, lors qu'ils veulent que le sens qui est au cyeux, & beaucoup moindre dans les hommes, que dans les bestes, prononce souverainement sur ce qu'on doit estimer un bien. Ne seroit-il pas estrange, que pour discerner les choses les plus deliées, & les plus subtiles, on se seroit de l'attouchement plustost que des yeux: car au moins, entre les sens il n'y a rien qui soit plus capable que les yeux, de connoistre le bien & le mal. Mais voyez combien on est ignorant de la verité, & iusqu'ou l'on abaisse les choses diuines, quand on veut que l'attouchement iuge du souverain bien, & du mal extreme.

II. Comme toutes les sciences, dit-on, & tous les arts doivent auoir quelque chose connuë, & qui soit comprise par les sens d'ou elles prennent leur origine & leur accroissement; Ainsi la vie heureuse tire son commencement des

choses manifestes, & de ce qui tombe sous la connoissance des sens. Vous dites donc que la vie heureuse tire son commencement des choses manifestes? Nous disons qu'il n'y a rien d'heureux, que ce qui est selon la Nature; que l'on reconnoist tout d'un coup ce qui est selon la Nature, comme on connoist facilement vne chose qui est entiere; & que ce qui est selon la Nature, c'est ce qui arriue à vn enfant qui ne fait que de naistre, ie ne dis pas le bien; mais le commencement du bien. Vous donnez donc la volupté à l'enfance, pour son souverain bien; & vous voulez que celuy qui ne fait que de naistre, ait desia la mesme chose qu'on ne scauroit obtenir que quand on est homme parfait: Ainsi vous mettez le faiste où l'on doit mettre la racine. Si quelqu'un disoit qu'un enfant qui est encore dans le ventre de sa mere, qui est à peine commencé, qui est imparfait, & sans forme, a desia la jouissance de quelque bien, il y auroit apparence qu'il se tromperoit lourdement. Mais quelle difference y a-t-il entre celuy qui ne vient que de naistre, & celuy qui est encore vn fardeau caché dans les entrailles de sa mere? L'un n'a pas plus de connoissance que l'autre du bien & du mal; & vn enfant en cét estat, n'en est pas enco-

374 SVITTE DES EPIST.

re plus capable qu'un arbre ou qu'une beste. Mais pourquoy un arbre ou une beste sont-ils incapables du bien ? parce que la raison n'y est pas. Ainsi le bien n'est pas en un enfant, parce que la raison luy manque. Il arriuera à la connoissance du bien, quand il fera arriué à la jouissance de la raison. Il y a des animaux tout à fait irraisonnables ; il y en a qui ne sont pas encore raisonnables ; il y en a de raisonnables, mais imparfaitement. Or le bien ne peut estre en pas un de ces animaux, & il faut que la raison l'amene avec elle. Quelle difference y a-t-il donc entre les choses que j'ay dites ? C'est que le bien ne sera iamais en celuy qui est priué de raison, & qu'il ne peut estre encore en celuy qui n'est pas encore raisonnable. Il peut estre en celuy qui n'est raisonnable qu'imparfaitement, & neantmoins il n'y est pas. Je dis donc, Lucilius, que le bien ne se trouue pas ne toute sorte de corps, ny en tout âge. Il est aussi éloigné de l'enfance que le premier du dernier, que ce qui est parfait est loin de son commencement. Et partant le bien ne scauroit estre dans un corps qui ne commence encore qu'à se former, non plus qu'en la semence dont il est formé. Diriez-vous que le bien d'un arbre ou d'une plante, est

DE SENEQUE. 375

dans la premiere fneille qui en sort. Il y a quelque bien dans le bled; mais il n'est pas dans l'herbe qui ne paroist pas encore, ny dans l'épy qui commence à paroistre, il y est seulement, quand l'Esté luy a donné sa maturité toute entiere.

III. Comme toute chose ne montre son bien que quand elle a atteint le degre de perfection qu'elle doit avoir; Ainsi le bien de l'homme ne se rencontre dans l'homme, que quand la raison est parfaite en luy. Il faut que ie vous dise quel est ce bien; il consiste en vne ame libre & droite, qui s'assujettit toutes choses, & qui ne s'assujettit à pas vne. Tant s'en faut que l'enfance en soit capable, que la ieunesse ne l'espere pas, & que l'âge viril ne le peut esperer qu'à peine. La vieillesse est bien-heureuse, si apres de longs soins, & de longs travaux, elle y peut enfin arriuer. Comme c'est en cét âge qu'on trouue ce bien, c'est en cét âge qu'on le peut connoistre. Mais si i'ay semblé faire croire, direz-vous, qu'il y a vn bien pour les arbres & pour les plantes; il peut donc aussi en auoir vn pour les enfans. Le veritable bien ne se trouue, ny dans les arbres ny dans les bestes, & le bien qui se trouue en eux, n'est appellé de ce nom, que par souffrance. Voulez-vous sçauoir

376 SVIFTE DES EPIST:

ce que c'est à quoy l'on donne ce nom; C'est ce qui est selon la Nature de chacun. Mais le vray bien ne peut estre le partage d'une beste, il a esté fait pour vne Nature plus parfaite & plus excellente; Et il ne se peut trouver qu'où la raison trouue place. Il y a quatre sortes de Natures, celle de l'arbre, celle de la beste, celle de l'homme, celle de Dieu. Les deux premieres, l'arbre & la beste, ont vne mesme Nature, en ce qu'ils sont irraisonnables; les deux autres Dieu & l'homme, sont differens, en ce que l'un est immortel, & l'autre mortel. Il n'y a donc que Dieu, dont le bien soit parfait de sa Nature. Quant au bien de l'homme, il s'acheue & s'accomplit par sa vigilance, & par son soyn. Tous les autres sont parfaits, autant que leur Nature le peut permettre; mais ils ne sont pas veritablement parfaits, parce que la raison n'y est pas. Car enfin encore que toutes les autres choses soient parfaites en leur espee, il n'y a rien qui soit veritablement parfait; que ce qui est parfait selon la Nature vniuerselle qui est raisonnable. Vne chose en laquelle l'heureuse vie ne scauroit estre, ne peut auoir en soy ce qui fait l'heureuse vie. Or ce qui fait la vie heureuse, ce sont les vrais biens. Il n'y a rien dans la be-

ste de ce qui peut former l'heureuse vie;
 Et par consequent le bien n'est pas dans
 la beste. Vne beste connoist par les sens,
 les choses presentes, elle se souuient des
 passées, quand il s'offre vne occasion
 qui en donne, comme vn aduertissement
 à ses sens; Ainsi vn cheual se souuient
 d'vn chemin, aussi tost qu'il est à l'en-
 trée; mais quand il est dans l'estable, il
 n'a point de memoire de ce chemin, bien
 qu'il y ait passé fort souuent. Pour ce
 qui est du futur, les bestes n'en ont point
 du tout de connoissance. Comment donc
 la nature des animaux pourroit-elle
 sembler parfaite, s'ils ne connoissent
 pas tous les temps? Car le temps est di-
 uisé en trois; le passé, le present, & le
 futur. Or les animaux ne jouissent que
 du temps present, qui est le plus court,
 & qui se perd à chaque pas, & ont bien
 peu de memoire du passé, encore ne se
 réueille-elle que par le present. Il ne se
 peut donc faire que le bien, qui est d'vne
 nature toute parfaite, se rencontre dans
 vne nature imparfaite; si toutesfois elle
 n'en a pas vne autre que les herbes, & les
 semences. l'auouë que les bestes ont des
 passions pour ce qui semble estre selon
 la nature, mais elles sont déreglées &
 pleines de troubles. Ce qui n'arriue
 point au vray bien, car il n'est iamais,

378 SVITTE DES EPIST.

ny plein de trouble, ny déreglé. Sur quoy vous me pouuez demander, si les bestes s'émeuent déréglément & sans ordre: Et ie pourrois vous répondre qu'elles s'émeueroient sans ordre & déréglément, si leur nature estoit capable de quelque ordre: mais enfin, elles s'émeuent selon leur nature. Car pour dire, qu'une chose est dans le desordre, il faut que quelquesfois elle puisse n'estre pas dans le desordre, Comme rien ne peut estre inquiet que ce qui peut estre dans le repos, le vice ne peut estre qu'aux lieux où peut estre aussi la vertu. Enfin cette sorte de mouuement ou de passion est de la nature des bestes. Neantmoins, afin que ie ne vous arreste pas dauantage, i'auouërây qu'il y aura dans la beste quelque bien, quelque vertu, quelque perfection. Mais ce ne sera pas entierement ny vn bien, ny vne vertu, ny vne perfection: Car tous ces auantages n'ont esté faits que pour les hommes, qui sçauent les raisons, la mesure, & les fins de leurs actions. Et partant il faut demeurer d'accord que le bien est seulement où la raison se rencontre.

Vous me demanderez infailliblement à quoy tend cette dispute & quelle vtilité en peut retirer vostre esprit. Au moins elle l'exerce, elle l'aiguise; &

comme s'il deuoit faire quelque chose, elle le tient tousiours en haleine dans vne honeste occupation. D'ailleurs, tout ce qui retarde celuy qui court dans le vice, luy est sans doute profitable. Mais enfin, ie vous assure que ie ne puis vous profiter dauantage, qu'en vous decourant vostre bien, qu'en vous separant des bestes, qu'en vous donnant place avec Dieu. Pourquoi estes-vous si curieux de nourrir & d'exercer les forces du corps ? La nature en a donné de plus grandes aux bestes. Pourquoi prenez-vous tant de peine à paroistre beau ? Quand vous aurez mis toutes choses en vsage, vous trouuerez qu'il y a quantité d'animaux qui sont encore plus beaux que vous. Pourquoi auez-vous tant de soinde vous peigner, & de nourrir vostre chevelure ? Laissez si vous voulez aller vos cheueux à la maniere des Parthes, portez-les nouëz comme les Allemands, ou espars comme les Scytes ; Il n'y a point de lyon, donc la criniere, toute épouuentable qu'elle est, ne semble plus belle que vos cheueux. Voulez-vous vous exercer à courir bien viste ? Vous ne serez iamais si viste qu'un lièvre. Renoncez donc à toutes ces choses, dans lesquelles vous serez tousiours vaincu, tandis que vous affecterez ce qui sied bié seule-

ment à d'autres ; Enfin apres tant de destours , reuenez à vostre bien. Ce bien est vne ame nette & pure , qui imite Dieu , qui s'éleue par dessus les choses humaines , & qui ne va point hors de soy pour chercher ce qui est à elle. Vous estes raisonnable, quel bien y a-il donc en vous ? Vne parfaite raison : Faites en sorte de la faire venir à son but , & iusqu'au plus haut degré où elle puisse monter. Estimez-vous bien heureux , lors que toutes vos joyes & toutes vos satisfactions naistront seulement de vous-mesme ; Lors que dans toutes les choses que les hommes poursuient, qu'ils souhaitent si ardemment , & qu'ils consèrment avec tant d'inquietudes , vous ne trouuerez rien ; ie ne dis pas que vous aimassiez mieux auoir , mais que vous voulussiez seulement auoir. Ie vous donneray vne regle, par laquelle vous pourrez vous mesurer , & qui pourra vous faire connoistre, si vous estes desia parfait. Vous possederez vostre bien , lors que vous connoistrez que ceux qui sont les plus heureux dans l'opinion des autres , sont en effect les plus mal-heureux.

LAVS DEO. V. Q. M.